


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

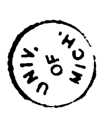

968
Y42O
L165



LOPE DE VEGA



Paris.— Imprimerie Wittersheim, rue Montmorency, 8.


UNIV. OF MICH.


ET VRBI ET ORBI
NON ALVMNO SED PARENTI, D. F^{VS} AQVILARIVS D. F. LOPIO FELICI DE VEGA CARPIO MVSARVM
Héliog. par Ch. Nègre d'après une gravure de 1630
Imp. F. Chardon aîné, 3 Hautefeuille, Paris

ÉTUDE

SUR LA VIE ET LES ŒUVRES

DE

LOPE DE VEGA

PAR

ERNEST LAFOND

PARIS

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVART DES ITALIENS, 15, EN FACE LA MAISON DORÉE.

1857

VIE

DE

LOPE DE VEGA

Lope de Vega a partagé avec Shakespeare le dédain de la France littéraire du XVIIIe siècle ; il a été soumis, comme lui, aux critiques de ceux qui l'avaient encore moins lu et moins compris que le poëte anglais ; mais si Shakespeare a été réhabilité parmi nous, grâce à la réaction dont nous avons été les témoins, et si nous le voyons maintenant étudié, analysé et admiré avec une ferveur qui semble accuser sa patrie elle-même de froideur et d'indifférence, Lope de Vega n'a pas eu la même fortune ; et cependant il mérite aussi qu'on rajeunisse sa mémoire et qu'on rende justice à son génie. Contemporain de Shakespeare, créateur comme lui, indépendant comme lui des règles de l'antiquité, il a su comme lui remuer le cœur de la foule par ses drames, et le charmer par ses comédies vives et poétiques.

Nous venons donc parler de Lope de Vega avec la seule ambition de prouver notre admiration pour ce grand poëte, et la seule espérance de la faire partager à nos lecteurs.

Nous parlerons d'abord de sa vie privée ; on aime à connaître l'homme avant de juger le poëte. Il semble que l'un



nous fasse mieux comprendre et mieux admirer l'autre. D'ailleurs, nous aurons la bonne fortune de ne pas les séparer ; car nous entreprenons de reconstruire la vie curieuse et accidentée de Lope de Vega, au moyen des matériaux qu'il nous a laissés lui-même, non pas dans des mémoires volumineux comme ceux des célébrités actuelles, mais épars dans ses épîtres, ses sonnets et son théâtre. Nous trouverons, dans les nombreuses citations que nous aurons à faire, l'occasion de mêler à l'étude de sa vie l'étude de son génie, double intérêt qui nous permettra d'apprécier en même temps l'homme et l'écrivain [1].

I

Amo naturalmente a quien me ama
Y no sè aborecer quien me aborece.

J'aime naturellement les personnes qui m'aiment et ne sais point haïr celles qui me haïssent.

Voilà bien la devise de notre poëte, et sa vie entière en a prouvé la sincérité.

C'est le 25 novembre 1562 que naquit, à Madrid, Lope de Vega ; laissons-le raconter lui-même sa naissance et sa première éducation [2].

[1] Comme il nous faudra pourtant avoir souvent recours aux biographies, indiquons de suite les sources précieuses auxquelles nous avons principalement puisé : *Montalvan*, contemporain de Lope, *farma postuma*. — Lord Holland, *Vie de Lope de Vega*, 1806. — Fauriel, *Revue des Deux-Mondes*, 1839. — Ticknor, New-York, *Histoire de la Littérature espagnole*. — Enfin, Rivadeneyra, éditeur de la réimpression des chefs-d'œuvre de la langue espagnole.

[2] Epître à Amarillis, nom sous lequel une dame péruvienne éprise de sa renommée lui avait écrit en lui demandant des détails sur sa vie privée. Edition Rivadeneyra, vol. 38 de la collection, p. 420.

Sur la limite de ce tapis brodé de mille couleurs que couvre la Castille, s'élèvent les nobles montagnes où se trouve le vallon que les Espagnols appellent le vallon de Carriedo[1].

Là, dans un autre temps, l'Espagne se resserrait tout entière; c'est là qu'elle a eu son commencement; mais qu'importe d'être né laurier à qui n'est plus qu'un humble roseau?

Dans ce pays l'argent est rare et la terre de peu de valeur; mon père descendait de l'ancien fief de Vega; c'est ainsi que la noblesse est un encouragement pour la pauvreté!

Son épouse, aveuglée par la jalousie, le suivit une fois jusqu'à Madrid, où il s'était épris d'une Hélène espagnole semblable à l'Hélène grecque.

A Madrid les deux époux se réconcilièrent, et dans ce jour, la première pierre du monument de ma vie fut fondée sur la paix de la jalouse imagination de ma mère.

Je naquis donc de la jalousie: quelle naissance! je vous laisse à tirer le présage d'une vie commencée sous de pareils auspices.

Je savais à peine parler quand, inspiré par les muses sœurs d'Apollon, j'essayai ma plume et gazouillai des vers dans mon nid.

L'âge vint, avec lui les jours de l'étude; mon esprit ardent et vif séduisit mon imagination par les promesses de la science.

. . . .

J'étudiai jusqu'aux mathématiques; car déjà tous les travaux sérieux, quels qu'ils fussent, se montraient à moi avec l'éclat de fleurs ardentes; mais je ne puis pas dire que j'en cueillis aucune.

L'amour, cet amour qui ment dans toutes ses promesses, me dit alors que j'eusse à le suivre; hélas! je sais, à l'âge où je suis maintenant, quels progrès je fis en ce temps-là.

Et comme celle que j'aimais était étrangère aux sciences, je m'adonnai aux belles lettres: le poëte Amour a voulu que je m'en tinsse à elles.

[1] Carriedo est situé dans les Asturies, à peu de distance de Santander.

Cependant, favorisé par mon étoile, j'appris quelques langues au moyen desquelles je crois avoir énrichi la mienne.

Demandez le reste à mes œuvres poétiques ; elles vous diront, quoique imprimées infidèlement, quels étaient mes modèles quand j'écrivais.

Nous trouvons dans le poëme du *Laurier d'Apollon* ce souvenir qu'il donne à son père...

Mais il me semble que la douce mémoire de l'auteur bien aimé de mon être, de celui qui m'a enseigné la poésie dans mon berceau, et à qui je dois mon génie et ma destinée, m'accuse d'ingratitude et d'oubli ; si j'ai tardé à le nommer ici, ce n'est pas la faute de mon amour filial, mais la faute de la renommée qui lui a manqué. Si Félix de Vega, mon père, ne l'a pas obtenue, qu'il suffise de savoir qu'il appartenait pourtant aussi au Parnasse, et que j'ai trouvé de lui des manuscrits dont tous les vers étaient consacrés à Dieu et pleins de son amour.[1]

A l'époque où il les écrivit, les vers n'étaient pas aussi recherchés dans l'expression, ni aussi polis et limés que dans le temps actuel, les Muses avaient par cela même moins de grâce et d'élégance ; cependant ses vers me paraissent encore meilleurs que les miens.

II

Orphelin dès sa jeunesse, laissé seul et sans fortune, Lope de Vega fut élevé par les soins de son oncle, l'inquisiteur don Miguel del Carpio. Nous n'avons rien à ajouter à ce qu'il dit lui-même de son éducation ; mais nous ra-

[1] *Laurier d'Apollon,* silva IV ; édition Rivadeneyra, page 201, Obras no dramaticas.

conterons, d'après Montalvan, une anecdote de sa jeunesse, qui peint bien l'esprit aventureux, et l'imagination vagabonde du jeune poëte.

Il avait de treize à quatorze ans quand un violent désir de voir le monde, une aspiration vers la liberté, une curiosité ardente de l'inconnu, lui firent former le projet de s'enfuir de Madrid.

C'était l'école buissonnière de l'imagination et du génie. Accompagné d'un de ses camarades, avec lequel il avait mis en commun argent et bijoux, il part, laissant livres et pédagogues, et s'en allant au pays des rêves et des espérances. Après avoir marché deux jours, Lope dut acheter un cheval qui les mena jusqu'à Astorga, dans la partie nord-ouest de l'Espagne.

Ce fut pour les voyageurs non pas le bout du monde, mais le bout de leur bourse; on peut les voir d'ici, comptant et évaluant ce qui leur restait, s'inquiéter de l'avenir, et prendre la décision du retour.

A Ségovie, ils entrent chez un orfévre pour échanger leur dernier bijou contre de l'argent; le bonhomme, mauvais physionomiste, les prend pour des voleurs et les fait arrêter. Cependant le magistrat devant lequel les petits accusés comparurent, ne les trouvant coupables que d'étourderie, les relâcha et les fit accompagner jusqu'à Madrid.

Telle fut la fin de cette équipée : ce fut l'entrée de Lope dans la vie. Il savait déjà, par expérience, qu'il était pauvre, que le monde était grand, et que la justice humaine était fort incertaine.

C'est à cette époque qu'il faut placer le premier essai qu'il fit de l'état militaire. Nous lisons dans une épître qu'il adresse à don Luis de Haro[1] :

Ma fortune ne changea pas pour avoir été dans les trois pre-

miers lustres de ma jeunesse, voir, l'épée à la main, les braves Portuguais à la Tercera.

Mais, par une inconstance qui s'explique facilement à quinze ans, il se lassa vite de l'état militaire, qu'il devait reprendre plus tard, et une année ne s'écoula pas sans qu'il rentrât à Madrid.

Il fut alors secrétaire de Géronimo Manrique de Lara, évêque d'Avila, qui pressentit sans doute l'avenir de Lope, et lui fit suivre les cours de l'université d'Alcala. Lope conserva pour ce seigneur une vive reconnaissance, et, dans quelques-unes de ses dédicaces, il en parle avec une respectueuse tendresse.

Mais, comme il l'a dit lui-même, l'amour devait bientôt l'entraîner loin des études calmes et sérieuses.

Lope avait eu la précocité du génie, il allait avoir la précocité des passions. Il allait, comme dans son premier voyage à Astorga, aborder des plaines inconnues, et y laisser l'or de sa jeunesse pour en revenir pauvre et désenchanté.

Nous allons le laisser raconter lui-même ces orages. La pièce de *Dorothée*, écrite en prose, est l'histoire reconnue de sa vie à cette époque [1].

[1] C'est l'opinion de don Francisco Lopez de Aguilar, dans le préambule de la pièce de *Dorothée*, édition Rivadeneyra, volume deuxième; de M. Fauriel, *Revue de Paris;* de M. Ticknor, *History of Spanish littérature*, 3 vol. in-8°, 1849, vol. II, page 124 et page 160. Cependant elle a eu un contradicteur dans M. Damas-Hinard.

Ses doutes nous semblent victorieusement combattus par la lecture de la pièce elle-même de *Dorothée*, et surtout de la scène VII du 5e acte, à laquelle nous renvoyons le lecteur, et que nous citons, page 41 de ce volume.

Quant au passage de la scène du 1er acte que cite M. Damas-Hinard, dans lequel Lope attaque les *Catons* qui, lorsqu'ils voient dans une pièce de théâtre un rôle de très-jeune amoureux, prétendent que l'au-

Si cet épisode paraît un peu long, qu'on nous pardonne en faveur de la bonne fortune que nous offrons à nos lecteurs de voir en scène notre poëte lui-même, nous peindre les terribles alternatives de l'amour et de la jalousie, les entraînements impétueux de la passion, et les désespoirs de l'amour trompé; il fera même des ayeux humiliants; mais qu'on ne se hâte pas de jeter la pierre à cet amoureux de dix-sept ans, et qu'on songe au vieillard qui doit plus tard racheter, par l'austérité de sa vie religieuse, les désordres d'une jeunesse trop ardente. Lope révisa cette pièce à soixante-dix ans, trois ans avant sa mort, la corrigea, l'augmenta et la livra à l'impression. Prêtre, il aimait à revoir cette mer orageuse de sa jeunesse, comme le pilote vieilli aime à contempler l'océan qui l'a jadis bercé dans la tempête.

teur a peint ses propres mœurs, il nous semble que ce passage, qui n'est pas amené par la situation et qui fut sans doute intercalé en 1632, prouve que le public avait reconnu Lope dans don Fernand, et pouvait également appliquer des noms réels aux autres personnages de la pièce; s'il s'en défend, c'est qu'il n'avait pas prétendu faire une confession publique, et n'avait voulu que se donner le plaisir de déposer ses propres souvenirs dans la pièce qu'il livrait au public.

Si on nous fait le reproche de soulever ce voile de l'anonyme, nous répondrons que c'est notre droit appuyé sur notre conviction; et nous ne croyons pas faire tort au caractère de notre grand poëte. Si sa jeunesse fut ardente et désordonnée, son âge mûr et sa vieillesse ont racheté ce passé tumultueux, et il nous a semblé que l'ensemble de cette vie accidentée n'offrait pas seulement un grand intérêt au lecteur, mais une grave et instructive leçon.

III

AMOURS DE LOPE.

Don Fernand, c'est le nom sous lequel Lope s'est peint lui-même, habitait à Madrid chez une parente qui avait une fille et une nièce; celle-ci s'appelait Marphise. Don Fernand l'aimait et en était aimé; mais un homme riche et âgé demanda sa main et l'obtint. Le jour même de ces noces disproportionnées, l'amant désespéré fut amené par un de ses amis dans la maison d'une autre femme appelée Dorothée, mariée aussi, mais dont le mari était en Amérique : ces deux amours sont le sujet de la pièce de *Dorothée*, qui s'ouvre quelques années après le mariage de Marphise, quand la liaison de Fernand avec Dorothée est dans toute sa force.

La mère de la jeune femme, Théodora, pauvre et cupide, voit avec peine ces amours qui n'enrichissent pas sa maison, car Fernand (n'oublions pas que c'est le nom de Lope dans la pièce) est plus pauvre qu'elle encore ; aussi reçoit-elle, d'une oreille complaisante, les conseils de sa voisine, *Gérarda*, vieille entremetteuse qui lui propose de remplacer cet amour sans profit par celui d'un gentilhomme appelé don Bela, qui revient d'Amérique avec des trésors.

Voici Dorothée, attaquée dans ses amours, tourmentée, battue par Théodora, ébranlée dans ses convictions, hésitant entre la volonté de son cœur et celle de sa mère; elle va trouver don Fernand, son amant. Nous donnerons ici des fragments de cette scène, comme de toutes celles dans lesquelles notre poëte est interlocuteur sous le nom de son héros.

(Dorothée devant la porte de la maison de don Fernand; elle est accompagnée par Celia sa suivante.)

DOROTHÉE, *de dehors.* Frappe fort, crains-tu donc de te blesser la main?

CELIA, *de dehors.* Si don Fernand s'est promené aux étoiles, il dort, et fait du jour la nuit, comme c'est l'usage.

DON FERNAND, *à Julio son gouverneur et ami.* Vois donc, Julio, qui se permet de briser notre porte?

JULIO. C'est un pauvre ou un sourd. (*Allant vers la porte.*) Qui est là?

CELIA. Ouvrez.

JULIO, *à son maître.* C'est Celia, señor, c'est Celia; nous aurons un petit poulet.

FERNAND. Homme sans cœur, peux-tu en parler avec si peu de respect?

JULIO. Où cours-tu? ne vas-tu pas briser la guitare pour arriver plus vite?

FERNAND. Je vais recevoir l'arc-en-ciel ambassadeur des dieux, l'aurore de mon soleil, le printemps de mes années, le rossignol du matin, dont la douce voix réveille les fleurs et fait ouvrir les feuilles comme si elles étaient des yeux.

(Il ouvre la porte et revient avec Celia.)

CELIA. Je ne viens pas seule.

FERNAND. Qui vient avec toi? tu m'as troublé. Jésus! (*Dorothée arrive sur la scène.*) Est-ce Dorothée! oui! (*A Dorothée.*) C'est toi, un voile sur la figure! Entre, entre, qu'as-tu? pourquoi chancelles-tu? Celia est triste, et toi tu restes le visage couvert; Il y a une comète dans le ciel; le prince Amour est donc malade; tu ne parles même pas; assieds-toi, assieds-toi; l'escalier t'a mise hors d'haleine. (*A Julio.*) Julio, un peu d'eau.

JULIO. Apporterai-je quelque autre chose?

FERNAND. Je te croyais déjà revenu. (*Julio sort.*) Señora, qu'est-ce donc? pourquoi me tuer par ce silence? on t'aura dit quelque chose contre moi; ta mère m'aura accusé injustement pour te décider à me quitter; mais que le ciel m'abandonne, si de toutes les choses qu'il a créées, j'ai vu, remarqué, entendu ou imaginé autre chose que ta beauté!

JULIO, *rentrant*. Voici l'eau et quelques sucreries.

FERNAND, *à Dorothée*. Mange, bois; ou bien je t'offre mon cœur, je t'offre mon sang ; qu'as-tu ? Elle s'est évanouie ; qu'est-ce donc, Celia ? Je suis mort ; ma vie est terminée. Ah ! señora, oh ! ma Dorothée, oh ! mon dernier espoir ! Amour, tes flèches se brisent ; soleil, ta lumière s'éclipse ; printemps, tes fleurs se flétrissent ; le monde est dans l'obscurité.

JULIO, *à Celia*. Celia, allumerons-nous un flambeau ?

CELIA, *à Julio*. Tais-toi, mauvais plaisant, tu n'es pas dans ton rôle.

. . . .

DOROTHÉE, *revenant à elle*. Que veux-tu savoir, mon Fernand, si ce n'est que je ne suis plus à toi?

FERNAND. Quoi donc ! Est-il venu une lettre de Lima[1] ?

DOROTHÉE. Non, señor.

FERNAND. Hé bien ! qui donc a le pouvoir de t'arracher de mes bras ?

DOROTHÉE. Ce tyran, cette tigresse qui m'a engendrée (comment puis-je être la fille de celle qui ne t'aime pas ?) ce crocodile fourbe qui pleure et qui tue, ce serpent qui imite la voix des bergers pour les dévorer vivants en les appelant par leurs noms, cette hypocrite qui a toujours le chapelet à la main et jamais sur le cœur ! aujourd'hui elle m'a cherché dispute, elle m'a injuriée, elle m'a dit que tu me perds, que tu me laisses sans honneur, sans fortune et sans ressource, et que demain tu m'abandonneras pour une autre. J'ai voulu lui répondre ; mes cheveux l'ont bien payé ; vois-les, ces cheveux que tu admirais, que tu comparais aux rayons du soleil, dont l'amour avait fait la chaîne qui attachait nos cœurs, ces cheveux que tu appelais dans tes vers les filets de l'amour, ils ont la couleur que tu désirais avoir aussi pour ta barbe avant qu'il ne t'en fût poussé un poil follet ; hé bien ! mon Fernand, ces pauvres cheveux ont tout payé ; je t'apporte ceux qu'elle m'a arrachés ; car ceux qui me restent, ils ne seront plus à toi, ma mère veut qu'ils

[1] C'est la ville où réside le mari de Dorothée.

soient à un autre ; elle me livre à un Indien ; l'or a triomphé d'elle ; c'est Gerarda qui a fait le marché ; entre elles deux elles ont décidé ma mort ; oh ! cruelle sentence ! Elle a su que j'avais vendu, le mois passé, les passementeries dorées de mon corsage, et avant-hier ma jupe de soie à fleurs ; elle prétend que je t'en ai donné l'argent pour que tu puisses le jouer ; comme si tu jouais, toi dont le plus grand vice est l'amour des livres en toute sorte de langues ; elle prétend que tu me trompes avec tes vers, et qu'avec ta voix qui les chante, tu me mènes doucement, comme une sirène, vers la mer de la vieillesse où la désillusion sera mon tombeau, et le repentir mon châtiment ; ah ! Dieu ! Hélas ! hélas ! Tiens, laisse-moi m'arracher les yeux ; puisqu'ils ne sont plus à toi, je n'en ai plus de souci ; celui que ma mère veut m'imposer ne pourra pas en prendre possession, il verra dans mes prunelles ton portrait qui saura bien les défendre. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

DON FERNAND, *froidement*[1]. Quoi ! tant de douleur pour une affaire de si peu d'importance, Dorothée ! Rasserène tes yeux ; rentre les perles suspendues à tes cils comme des pendants d'oreille ; ne flétris pas les roses, ne détruis pas l'harmonie de ton visage par des lignes heurtées ; je te jure, vraiment, par l'amour que j'ai eu pour toi, que tu m'avais, tout d'abord, bouleversé l'âme.

DOROTHÉE. L'amour que *tu as eu*, Fernand ?

FERNAND... Que j'ai eu, et que j'ai encore ; car l'amour n'est pas une ombre qui s'évanouit lorsque le corps lui manque. J'ai

[1] Pour aider à expliquer cette froideur de Fernand, nous devons dire que dans une scène précédente entre Fernand et Julio, le premier raconte un rêve qui a troublé son sommeil : « La mer des Indes était arrivée jusqu'à Madrid, et venait battre le pont avec fureur ; un homme seul montait un vaisseau du haut duquel il jetait dans une barque des lingots d'or et d'argent. Dans cette barque était Dorothée, qui prenait à deux mains tout ce qu'on lui donnait. J'arrivai alors près d'elle et voulus lui parler, mais elle s'éloigna sans me reconnaître. »

La réalisation si prompte de son rêve a bouleversé Fernand. Il croit Dorothée d'accord avec sa mère, et n'ajoute pas foi aux regrets qu'elle vient d'exprimer.

cru que quelque ordre jaloux te bannissait, ou que ta mère était morte, ou que ton mari était revenu des Indes. Mais tant de chagrin pour une si petite cause! heureusement la joie de te voir m'ôte la tristesse que j'ai à t'entendre;... va-t'en et que Dieu t'accompagne! J'attends un ami pour une affaire, et il n'est pas bien qu'il te voie; les dames aussi belles que toi ne peuvent impunément être vues que dans les maisons de juges ou de savants, mais jamais dans des appartements de garçons, qui sont encombrés de fleurets pour l'escrime, de malles d'habits, et d'instruments de musique.

DOROTHÉE. Je crois que tu ne m'as pas comprise.

FERNAND. Ai-je assez mal répété la leçon, pour que tu croies que je n'en ai pas saisi le sens?

DOROTHÉE. Hé quoi! lorsque je t'ai dit que notre liaison est finie, tu t'es si facilement consolé.

FERNAND. Aussi facilement que tu t'es consolée en me le disant.

DOROTHÉE. Moi! j'en suis morte.

FERNAND. Si tu étais morte chez toi, tu ne serais pas venue jusqu'ici.

DOROTHÉE. Crois-tu donc que je t'ai fait une plaisanterie?

FERNAND. Comment le croirais-je, si c'est une vérité qui vient d'Amérique? Va-t'en, mon trésor, il se fait tard.

DOROTHÉE. Me mets-tu donc à la porte de chez toi?

FERNAND. Pourquoi veux-tu rester là où tu ne veux pas revenir, comme tu l'as dit?

DOROTHÉE. Pourquoi n'y reviendrais-je pas?

FERNAND. Parce que tu vas aux Indes, et que la mer est entre nous.

DOROTHÉE. La mer de mes larmes!

FERNAND. Celles des femmes sont toujours entre deux sourires; il n'y a point de pluie d'été qui tarisse plus vite.

DOROTHÉE. Qu'as-tu donc fait pour moi depuis cinq années, qui pût m'obliger à feindre l'amour *que j'ai eu* pour toi?

FERNAND. Tu parles aussi au passé.

DOROTHÉE. Et je fais bien, car celui qui n'a pas de regret de me perdre ne mérite pas qu'on l'aime encore.

FERNAND. C'est toi qui te perds toi-même.

DOROTHÉE. Vous autres hommes combien vous êtes étranges !

FERNAND. Nous sommes, bien au contraire, toujours du même pays : notre première patrie fut la femme, et nous n'en sortons jamais.

DOROTHÉE. Allons-nous-en, Celia, ce cavalier aura rencontré ces jours-ci ce que disait Gerarda.

FERNAND. C'est toi qui as trouvé ce que disait Gerarda ; si ce n'eût été de toi, je pourrais être marié avec plus d'or qu'on ne t'en apporte, et pourtant je n'ai pas encore vingt-deux ans.

DOROTHÉE. Et moi en ai-je cinq cents ?

FERNAND. Je le dis, parce que, s'il plaît à Dieu, j'ai devànt moi assez de temps pour profiter de la vie ; c'est à dix-sept ans que j'ai commencé à t'aimer, et que, Julio et moi, nous avons laissé là les écoles, plus oublieux d'Alcala que les soldats d'Ulysse ne le furent de la Grèce.

CELIA. Dieu me pardonne ! le voilà qui raconte des fables.

DOROTHÉE. Laisse-le, Celia ! il a ses raisons ; je disais bien qu'il était occupé ailleurs ; il a d'autres amours, sans cela aurait-il le cœur si brave et les yeux si vaillants ? (*Elles sortent.*)

Don Fernand seul avec Julio.

FERNAND. Ferme la porte, Julio, et regarde par la fenêtre, vois si Dorothée ne tourne pas la tête.

JULIO. Elle n'y pense seulement pas.

FERNAND. Je suis mort, Julio, ferme toutes les fenêtres ; que la lumière ne frappe pas mes yeux, puisqu'ils viennent de voir partir celle qui fut la lumière de mon âme. Ote cette dague d'auprès de moi ; car l'intimité est un démon, l'habitude un enfer, et l'amour une folie, qui tous me conseillent de m'en servir pour me tuer. . . . .

. . . .

. . . .

JULIO. Que vas-tu faire vers ce bureau? que cherches-tu? que chiffonnes-tu là ? Laisse donc ces lettres ; laisse donc ce portrait. Que t'a fait cette divine peinture ? Respecte en elle les

pinceaux du fameux Philippe de Liaño ; il n'est pas juste que tu prives l'art de ce miracle.

FERNAND. Vive Dieu! je vais te tuer.

JULIO. Tue-moi! mais tu ne toucheras pas à ce portrait qui est innocent.

FERNAND. Alors je vais partir.

JULIO. Pour quel pays?

FERNAND. Pour Séville.

JULIO, Je le veux bien ; mais de l'argent?

FERNAND. Marphise[1] que j'ai toujours dédaignée, bien que nous ayons été élevés ensemble, Marphise que j'ai négligée injustement à cause de cette ingrate, viendra libéralement au secours de notre misère.

JULIO. Sous quel prétexte lui demanderas-tu de l'argent?

FERNAND. Je lui ferai quelque mensonge.

JULIO. A la bonne heure, allons la voir!

FERNAND. Enferme ces lettres et ce portrait, et fais attention que je ne les voie plus.

. . . .

. . . .

FERNAND, *reprenant les lettres des mains de Julio.* Je te dis, Julio, que dans ces lettres on peut voir et connaître la pensée de Dorothée, comme on apprend à connaître celle de Laura Terracina, et celle de la marquise de Pescara dans leurs poésies. — Tiens! donne les lettres ; tu vas voir.

JULIO. Ne vas-tu pas maintenant les lire? Alors tu n'as pas grande envie d'aller à Séville.

FERNAND. Écoute celle-ci : (*Il lit.*) Mon Fernand, à quoi bon tant d'excuses? Celles que tu m'as données cette nuit suffisent ; tes larmes d'alors m'ont plus apaisée qu'aujourd'hui tes paroles. Rien ne calme les cœurs offensés comme l'humilité ; ta jeunesse seulement me donne à penser, et je crains que ton attendrissement ne soit venu plutôt de la faiblesse de ton âge que de la bonté de ton cœur ; si je fis l'éloge d'Alexandre comme d'un

[1] Marphise, dont nous avons parlé, page 8, et qui était devenue veuve.

homme de bonne grâce et de bonnes manières, ce n'était pas pour en faire la comparaison avec toi, c'était fort innocemment et sans la moindre arrière-pensée; tu m'as mis la main sur le visage; l'outrage consiste en ce que c'était la jalousie qui en était la cause, et non l'amour. Tu me diras que la jalousie venait de l'amour, il sera mieux de le croire pour moi et pour mon visage ; si tu voulais me marquer comme avec un fer chaud, pour que l'on sût que j'étais ton esclave, d'où t'est venue la pensée que je veuille m'opposer à ce que tout le monde le sache? Pourtant je puis t'assurer que, lorsque le coup qui me frappa le visage eut son écho dans mon cœur, celui-ci me dit humblement : Souffre, Dorothée, l'homme qui t'a offensée te vengera lui-même; car son regret sera plus grand que ta douleur. Pourtant, au milieu de ces humilités de l'amour, fais attention que pour les femmes de bien ce n'est pas une plaisanterie, ni un encouragement à recommencer; et, si dans cette circonstance nous avons appris tous deux à quel excès peut arriver l'intimité de l'amour, il ne faut pas en faire deux fois l'expérience; car, bien qu'on dise que la femme est un être qui aime à être châtiée, toutes ne l'aiment pas à ce point qu'elles ne se révoltent quelquefois, et ne fassent alors ce qu'on n'attend pas d'elles. Ce que je te demande maintenant, c'est que tu reviennes voir ce visage que tu as frappé pour savoir lequel aura le plus de rougeur, ou le tien par la honte de ce que tu as fait, ou le mien par les traces qu'il porte encore.

JULIO. Je me souviens de cette aventure, et de toutes tes folies d'alors.

FERNAND. Que ne l'ai-je tuée en ce temps-là!

JULIO. Señor, considère qu'il se fait déjà tard pour aller parler à Marphise.

FERNAND, *sans l'écouter, et parcourant toujours les papiers du secrétaire.* Ceci est de mon écriture; ce sont des vers... Je me les rappelle maintenant; elle me les renvoya pour les mettre en musique. Je veux les relire...

JULIO. Qu'avons-nous à faire de rappeler toutes ces tendresses? Si tu te repens de t'en aller, ne fais donc pas tant le vaillant avec moi.

FERNAND. Est-ce que je puis me déterminer à ne plus voir Dorothée? ce n'est pas possible... Pourtant puis-je la revoir après cet affront? Je serais plus malheureux encore si je restais.

JULIO. Attacherai-je enfin ces papiers?

FERNAND. Attends! voyons encore celui-ci.

Que d'amour, que de jeunesse dans ces incertitudes! La lettre de Dorothée est un chef-d'œuvre de naturel, et nous sommes tenté de croire qu'elle fut écrite par la maîtresse de Lope elle-même, et que son amant, en la transcrivant, a voulu la faire passer à l'immortalité: plus notre travail se poursuit, plus notre conviction augmente; Lope s'est peint dans don Fernand, et il nous donne dans Dorothée le portrait de sa maîtresse.

Après toutes ces hésitations, Fernand part enfin pour Séville; mais, avant de sortir de Madrid, il passe devant la maison de Dorothée; les fenêtres sont fermées; il continue alors d'un pas plus rapide, et disparaît à l'angle de la rue.

Dorothée l'a vu pourtant : l'ingrat est donc parti! Cruel malentendu de l'amour! Ils s'aiment tous deux, et tous deux s'accusent; les voilà séparés! Dorothée, en le voyant passer si vite, comprend que tout est fini pour elle; elle veut essayer de mourir, elle avale une bague, et la voilà près de la mort. Pauvre enfant passionnée, mais sans courage et sans force morale, elle peut offrir sa vie à son amant, et rien de plus; car si elle ne meurt pas, elle sera faible, se laissera entraîner aux perfides conseils d'une entremetteuse, aux lâchetés d'une mère avare, aux séductions des bijoux et de l'or; et pourtant pas un jour ne se passera sans qu'au fond du cœur elle ne pense à son Fernand, et ne regrette ces jours heureux de la pauvreté où l'amour était si riche de tous les trésors de la tendresse et de la poésie. Elle relit les vers de son amant et de son

poëte; ce sont eux qu'elle chante quand don Bela, l'américain, lui fait des compliments sur la beauté de sa voix. Et lorsqu'il lui demande de qui sont ces beaux vers, c'est, répond-elle mélancoliquement, d'un cavalier qui est maintenant à Séville. — Et comment s'appelle-t-il? ajoute don Bela. — Dorothée, sans répondre, continue sa romance; mais elle a des larmes dans la voix.

Bientôt don Fernand est de retour à Madrid; lui aussi, il a en vain essayé de guérir la plaie de son cœur, il n'a pas pu rester à Séville, et il revient tout en jurant qu'il n'ira pas voir Dorothée. Il s'entretient avec son gouverneur Julio, disons plutôt son compagnon et son ami; car celui-ci obéit à tous ses caprices, et se contente de lui citer tous les auteurs grecs, romains, arabes, allemands, anglais, espagnols, qui ont parlé de l'amour et de ses folies; comment il vient, comment il part? sa nature, son essence: c'est un cours de métaphysique en conversation, et le tout gaiement, et pour distraire cette tête folle; il arrive même à provoquer des dissertations, des controverses. — Words, words, words, — s'écrierait Hamlet, mais au fond de ces paroles, toujours la même pensée, toujours le même amour!

— Allons à la porte de Dorothée. — Mais le serment? Il est vrai que Platon a dit que les dieux ne font que rire des parjures de l'amour. — Je ne lui parlerai pas. — Si tu la vois tu lui parleras. — Ne va pas le croire. — Je le crois déjà. — Aller voir la porte qui s'ouvrait à tant de bonheur, ce n'est pas voir Dorothée, la porte n'est pas Dorothée. — Le syllogisme est tout fait. — Voyons. — Toute porte est de bois, toute femme est de chair, donc la femme n'est pas une porte. — Maudit sois-tu de me faire rire quand j'ai tant de tristesse au cœur! Allons voir l'écrin de ce joyau. — Prendrai-je la guitare? — Prends-la, si nous trouvons l'occasion de tirer nos épées, il nous importe peu de la perdre.

Pendant que Fernand se dirige vers cette maison si bien connue, que fait Dorothée? Elle écrit :

— Devine ce que j'écris, dit-elle à sa suivante. — Une romance. — Non. — Une lettre. — Oui. — A qui donc? — A qui si ce n'est à Fernand; je ne veux pas qu'il m'oublie, et il ne peut m'avoir oubliée, puisque je pense toujours à lui.

La lettre est écrite : mais on lui annonce qu'on a vu Fernand de retour dans Madrid...

— Où vas-tu? que fais-tu? lui dit Célia, arrête-toi, don Bela est dans la rue. — Tu as raison, Célia, puisque Fernand revient, il vaut mieux feindre l'indifférence que de montrer le trouble de mon cœur.

Mais il est nuit, c'est l'heure des sérénades; les cordes d'une guitare vibrent sous les fenêtres de Dorothée; on chante, ce sont les vers de son amant, et c'est bien, c'est bien sa voix; Dorothée écoute et Fernand chante.

JULIO. Je crois, señor, qu'on a entr'ouvert la fenêtre.

FERNAND, *après avoir chanté.* Je crois avoir mal chanté parce que ma voix tremblait.

JULIO. Tu n'as jamais mieux passé de la voix de poitrine à la voix de tête.

FERNAND. C'est pour me consoler que tu me dis cela; je vais chanter autre chose : il me semble que j'ai moins peur. (*Il chante.*)

JULIO. Il n'y a pas d'apparence qu'on veuille t'appeler ou te parler ; je ne vois que des ombres qui passent d'un côté à l'autre de la fenêtre.

FERNAND. Ce doit être mon bonheur qui passe ; il n'a jamais été qu'une ombre dans cette maison. Allons-nous-en, Julio.

Dorothée ne s'est pas mise à la fenêtre; mais elle veut

entendre encore cette voix chérie, et Celia, par son ordre, avance la tête sur le balcon pour rappeler Fernand et lui demander une nouvelle romance, qui est bientôt interrompue par l'arrivée de don Bela et de ses valets.

FERNAND. Donne-moi mon épée, et pends la guitare à la grille.

CÉLIA. Madame ! madame ! ils vont se tuer.

DOROTHÉE. Approche une lumière de cette fenêtre. Mon cœur sort de ma poitrine pour aller porter aide à Fernand.

Don Bela est blessé par Fernand ; ses gens fuient et le troisième acte est terminé.

Le quatrième acte s'ouvre au Prado ; Dorothée et Felipa sa confidente y sont venues de bonne heure : n'est-ce pas au Prado que se donnent les rendez-vous d'amour ? N'est-ce pas au Prado qu'on les devine ?

FELIPA. Señora, cache-toi le visage, voici Fernand et Julio qui viennent par la Carrera ; moi, je resterai le front découvert, puisqu'ils ne me connaissent pas.

DOROTHÉE, *le visage caché.* Asseyons-nous près de cette fontaine ; je suis toute troublée ; et puis, assise, je serai moins facilement reconnue.

FELIPA. Il vient, cache-toi bien.

(Don Fernand et Julio passent devant elles.)

DOROTHÉE. Ils ont passé sans nous regarder.

FELIPA. Quelle étrange mélancolie !

DOROTHÉE. Appelle-le donc, puisqu'il ne te connaît pas : voyons ce qu'il pourra nous dire ; quant à moi, je resterai muette.

FELIPA. Hé ! cavalier ! gentilhomme !

JULIO. Écoute donc ! ces femmes t'appellent.

FERNAND. Laisse-les, sot ; ce n'est pas là que j'irai chercher la guérison de ma tristesse.

FELIPA. Ne soyez pas discourtois, cavalier.

JULIO. Elles cherchent leur vie de bon matin; cependant leur extérieur ne semble pas compromettant; vois donc ce qu'elles te veulent.

FERNAND. Ne sais-tu pas que je ne pense plus aux femmes ?

JULIO. Tu ne guériras jamais de ton mal: si tu en doutes, rappelle-toi le roi Assuérus, et à défaut, demande-le à Pétrarque dans son triomphe d'Amour. (*A Felipa.*) Mon maître dit qu'il ne parle pas avec les femmes.

FELIPA. Et si je vais à lui, si je le prends par son manteau pour le forcer à s'asseoir ici, bon gré, mal gré?

JULIO, *à Fernand.* Señor, cette dame est décidée à t'arrêter ici de force; fais attention que les femmes s'acharnent après ceux qui les fuient, et celle-ci te suivra par la seule raison que tu ne veux pas d'elle.

FERNAND, *à Felipa.* Que voulez-vous, señora? que me demandez-vous? Apprenez que vous êtes la seule femme à qui j'aie adressé le parole depuis plus de quatre mois.

FELIPA. Pourquoi, mon prince? Que vous avons-nous donc fait?

FERNAND. Les trahisons et les outrages d'une femme sont la cause que je les hais toutes.

FELIPA. Quelle charmante histoire vous nous promettez là! Asseyez-vous près de nous, et vous ferez deux bonnes choses, vous vous reposerez et vous causerez avec nous.

FERNAND, *montrant Dorothée toujours voilée.* Pourquoi cette dame ne parle-t-elle pas?

FELIPA. Parce qu'elle est courroucée contre les hommes, comme vous contre les femmes.

FERNAND. Si elle abhorre les uns comme je hais les autres, on pourrait composer de nous deux un poison pour finir le monde. (*Ils sont tous assis.*)

FELIPA. Pourquoi venez-vous au Prado si matin, puisque vous n'y venez pas pour voir des petits souliers?

FERNAND. Je ne dors pas de la nuit; je lutte avec l'amour le plus sot et le plus désabusé qu'ait jamais eu un homme sans espoir, depuis qu'il y a des fous de cette nature dans le monde.

FELIPA. Eh bien! maintenant que vous nous avez fait la grâce

de vous asseoir près de nous, et dans la certitude où nous sommes que vous ne nous ferez pas la cour, à cause de votre haine pour les femmes, racontez-nous l'histoire des malheurs dont vous vous plaignez; certes, tous les gens malades de votre maladie donneraient de l'argent pour qu'on les écoutât...

FERNAND[1]. Hé bien, mesdames, vous qui parlez, et vous qui ne parlez pas, je naquis dans cette ville de parents nobles qui n'avaient eu en héritage que peu de fortune; mon éducation ne fut pas celle d'un prince; pourtant, ils voulurent que j'apprisse la philosophie et les belles-lettres. Ils m'envoyèrent, à dix ans, à Alcala, avec la personne que vous voyez (*montrant Julio*), et qui en avait alors vingt; il devait me servir de gouverneur et d'ami, comme il l'a fait avec amour et fidélité.

JULIO. Qui le méritait plus que toi?

FERNAND. Auprès de toi, Julio, je regarde comme un ignorant le centaure Chiron, gouverneur d'Achille, et, pour ce qui regarde l'amitié, que ne suis-je Alexandre comme tu es Éphestion?

JULIO. Je ne veux pas te répondre, de crainte d'interrompre l'histoire de ta vie.

FERNAND. A l'âge que j'ai dit, je savais déjà la grammaire et je n'ignorais pas la rhétorique; je laissais voir un esprit raisonnable, de l'aptitude et de l'intelligence pour toutes les sciences, mais par-dessus tout pour faire des vers; de sorte que tous les cahiers de mes leçons me servaient de brouillons pour mes pensées, et le plus souvent je les exprimais en vers latins ou castillans. Je commençai ensuite à réunir des livres de toutes langues et de toutes littératures ; après les principes de la langue grecque, et une étude profonde de la langue latine, je sus bien le toscan et pris connaissance de la langue française.

JULIO. Il semble que tu passes un examen devant cette dame, comme si tu briguais quelque emploi.

[1] Qui ne verra, dans le long récit qui va suivre, et dont la plupart des détails sont inutiles à l'objet de la scène et l'entravent, la preuve certaine du désir de Lope de raconter les événements de sa vie, depuis sa naissance jusqu'au jour où il parle?

FELIPA. Ne croyez pas que je sois tellement ignorante, que je ne puisse pas écouter avec plaisir ce qui concerne les lettres tout comme ce qui concerne l'amour. Nous autres femmes, quand la question ne nous intéresse pas personnellement, nous aimons à nous entretenir sur quelque sujet que ce soit.

FERNAND. Mes parents moururent; l'intendant de leur fortune en rassembla ce qu'il put, et passa aux Indes en me laissant pauvre. Ainsi que d'autres en rapportent du bien, le mien, au contraire, y fut emporté.

JULIO, *montrant Felipa.* Il me semble que cette dame s'est mise à rire quand tu as parlé des Indes.

FERNAND. Elle n'a pu comprendre le sens de mes paroles.

FELIPA. Vous avez raison; je n'ai ri que de l'esprit avec lequel vous vous êtes exprimé, et non pas des raisons qui vous font parler de ce pays avec humeur.

FERNAND. Oui, j'en parle avec humeur! Plût au ciel que les Indes n'eussent jamais été découvertes, et que Colomb ne fût jamais venu en ce monde!

FELIPA. Quoi! parce qu'on vous a pris votre patrimoine, auriez-vous assez peu de cœur pour regretter que l'Espagne se soit enrichie de cette conquête, et que [illegible] ses vérités?

FERNAND. Vous allez bien loin [illegible] suis pas surpris, parce qu'il vous est impossible de la pénétrer.

FELIPA. Reprenez la chaîne de votre récit, de peur qu'il ne s'en perde quelque anneau.

FERNAND. Je revins à Madrid, et visitai une dame, ma parente, riche et libérale, qui se fit un plaisir de m'accueillir.

FELIPA. Elle eut très-bon goût.

FERNAND. Elle avait une fille de quinze ans et une nièce à peu près du même âge que moi, qui en avais dix-sept. J'aurais pu me marier avec l'une ou l'autre; mais mon malheur me réservait un sort bien différent. Les fêtes, et l'oisiveté surtout, cet écueil de la vertu, et cette nuit de l'entendement, m'entraînèrent bientôt loin de mes premières études; car ce n'était pas peu de chose que de lever les yeux jusqu'à Marphise; c'est ainsi que se nommait la nièce de cette dame. L'amour s'accroissait

avec l'intimité, comme toujours; mais au milieu de ces désirs qui n'avaient pas de flamme visible à cause de ma modestie et de mon peu d'expérience, on la maria à un homme riche, plus avancé en âge qu'en savoir, quoiqu'il fût jurisconsulte. Le jour que ce savant l'emmena dans sa maison, mes lèvres firent un long essai des lèvres de Marphise, pour en enlever le doux poison de sa douleur, qui, certes, aurait tué ce mari abhorré; et nous pleurâmes tous deux derrière une porte, en mêlant nos paroles avec nos larmes, de telle façon que celui qui nous aurait regardés n'aurait pas su distinguer les unes des autres.

FELIPA. Il paraît que vous pleurez facilement.

FERNAND. J'ai les yeux d'un enfant et l'âme d'un Portugais; croyez bien que celui qui ne naît pas avec un cœur tendre ne saurait être un poëte harmonieux.

FELIPA. Comme vous revenez vite à votre profession!

FERNAND. L'amour en est la faute.

FELIPA. Pourquoi?

FERNAND. Parce qu'aimer et faire des vers c'est tout un; et les meilleurs poëtes qu'ait eus le monde, on les doit à l'amour.

FELIPA. Qu'arriva-t-il de la nouvelle mariée?

FERNAND. Le triste époux oublia son âge, ne se souvint que de la beauté de sa femme, et suppléant à la faiblesse par l'artifice, paya l'entreprise de sa vie, comme un bon chevalier.

FELIPA. Marphise était devenue libre; vous fîtes grande fête à son retour.

FERNAND. Vous vous trompez, sur l'honneur; car, le jour où elle se maria, un de mes amis m'apporta une invitation d'une autre dame de cette ville... Je ne sais comment je vous la nommerai... Tout mon sang se glace... Enfin, elle s'appelle...

FELIPA. Ne vous arrêtez pas... dites.

FERNAND. Lionne, tigresse, serpent, aspic, sirène, Euripe, Circé, Médée; peine, gloire, ciel, enfer... Dorothée!...

FELIPA. Que de noms injurieux vous accumulez sur cette pauvre femme!

FERNAND. Je ne les ai pas dits tous... Si pourtant, puisque j'ai nommé Dorothée!

. . . .

FELIPA. Enfin, quelle était donc cette invitation?

FERNAND. D'aller la voir.

FELIPA. Et vous y êtes allé le soir même des noces de Marphise?

FERNAND. Je me mis le plus galamment que je pus, et j'allai la voir, ajusté, parfumé et armé de pied en cap, enfin, avec tout l'attirail d'un prétendant... En comparaison de moi, le futur de Marphise avait l'air d'un grand-père.

JULIO. Pourtant il s'était fait la barbe, comme se la font tous ceux qui se marient, et toi tu n'en avais pas à faire... Voyez quelle profonde douleur il avait de perdre cette dame! oh! les hommes!..... Comme ses larmes se séchèrent vite! et comme il oublia cet essai charmant qu'il fit des lèvres de Marphise derrière la porte!

FERNAND. Que voulez-vous? N'aurait-ce pas été une sottise de me tuer, quand elle était aux bras de son mari?

FELIPA. Enfin vous la vîtes, cette Dorothée... Était-elle belle?

FERNAND. Pourquoi me le demandez-vous?... La nature avait distillé toutes les fleurs, toutes les herbes aromatiques, les rubis, les coraux, les perles, les jacinthes, les diamants, pour en composer ce philtre, ce breuvage de poison et d'amour qui enivra tous mes sens! . . . .
Que dire de sa taille, de son élégance, de sa vivacité, de l'harmonie de sa voix, de son esprit, de sa manière de danser et de toucher d'un instrument?... Toutes ces perfections m'ont coûté plus de deux mille vers!... Ajoutez qu'elle aimait tellement tout ce qui rend une éducation supérieure, qu'elle me permettait de la quitter pour aller prendre des leçons de danse, d'escrime, de mathématiques et autres sciences.

. . . .

Dès ce temps-là, le mari de cette dame était déjà absent et dans un pays d'où l'on n'espérait pas son retour; à l'époque dont je parle elle avait fixé les regards d'un prince étranger dont elle entretenait les ardentes espérances par une timide indécision, et les désirs brûlants par de tièdes faveurs; c'est alors que nous nous vîmes, Dorothée et moi, et il y avait une telle conformité entre nos deux étoiles qu'il semblait que nous nous fussions

toujours connus et toujours aimés. Il m'arriva de singulières aventures avec ce grand personnage dont je viens de vous parler, sans que la faute en fût à ma présomption ; car je savais bien que le faible qui s'oppose à un homme puissant, finit toujours par tomber entre ses mains. Ainsi, un jour que je frappais avec plus de vigueur que de prudence à la porte de Dorothée, il l'ouvrit lui-même, et sa mère ni elle ne purent l'en empêcher par leurs prières ; il avait reconnu ma voix et tenait à la main sa dague dont il me lança un coup... de ceux qu'on appelle des coups de vigueur ; mais par une faveur de la fortune, et à cause d'un mouvement que je fis, il ne transperça que les manches d'un surtout de peau que je portais sur l'épaule, et il le cloua à la porte même qu'il venait d'ouvrir et qui se referma sur le coup ; et que ceci ne vous paraisse pas impossible, parce que, comme je croyais que c'était la servante qui ouvrait la porte, j'allais entrer avec le désir là où m'attendait la jalousie avec la trahison, et ayant à descendre un pas parce que le vestibule n'était pas de plain-pied avec la rue, je baissai le corps, et mon surtout resta cloué au-dessus de moi dans l'air.

FELIPA. Je vous écoute avec terreur, en pensant à la cruelle nuit qu'eut à passer votre Dorothée, qui devait croire qu'un coup donné avec tant de violence vous avait frappé mortellement.

FERNAND. Je ne pus lui faire parvenir aucune nouvelle.

FELIPA. Et comment enfin fîtes-vous pour échapper à un aussi puissant rival ? Vous me tenez l'esprit en suspens.

FERNAND. Je suis certain qu'il m'aurait ôté la vie, car j'avais perdu tout respect à sa puissance et toute crainte de la mort ; mais le roi lui donna une mission conforme à son rang ; et ce fut heureux pour moi, car toute mon imagination n'aurait pu trouver un moyen aussi efficace ; il fit de grandes démarches pour m'emmener avec le titre de son secrétaire, non pas qu'il eût besoin de moi à l'âge que j'avais, mais dans le but de m'éloigner de Dorothée. Dès le lendemain de cette fameuse soirée, elle m'avait envoyé sa servante pour s'informer si je vivais encore ; et le premier moment que nous pûmes dérober à la jalousie

de ce terrible rival, nous l'employâmes à nous embrasser étroitement et à nous venger de lui en redoublant de tendresse et d'amour, avec cette énergie que donnent les obstacles et les privations. Enfin il partit seul, et je restai possesseur paisible de ce trésor, qui me paraissait si grand, que Crésus, qu'on a appelé le plus heureux des mortels, me paraissait un pauvre auprès de moi, et que l'armée resplendissante d'Antiochus le grand avec toutes ses armures, avec tous ses casques d'or et d'argent, était certes moins éclatante que ma personne et moins orgueilleuse que ma pensée. Pourtant, au milieu de toute cette richesse, peu de jours ne se passèrent pas sans que la réalité ne vînt m'affliger et me tourmenter : J'étais pauvre, et la pauvreté m'exposait à plus d'un affront que je ne méritais pas, et qui devait m'empêcher de conserver notre liaison dans les sphères actives de l'amour ; je vivais donc au milieu de ces inquiétudes, dans la crainte d'une foule de parents et de rivaux, et je n'étais pas né avec cette résignation tolérante qui est inscrite, comme le savent ceux qui ont pu le lire, dans le premier chapitre du livre de l'Infamie et qui fait peu de distinction entre l'honneur des amants et celui des maris ; mais Dorothée comprit cette secrète pensée, qui se trahit elle-même et se montre sur le visage des amants lorsqu'ils sont si tristes qu'on se croit forcé de les interroger sur ce qu'ils ont la prétention de vouloir cacher ; elle m'assura donc qu'elle serait toute à moi, et se privant de ses habits de fêtes, de ses bijoux et de son argenterie, elle m'envoya le tout dans deux coffres.

FELIPA. Ce fut certainement l'action d'une femme de cœur.

FERNAND. Notre liaison dura cinq ans pendant lesquels elle resta presque nue, apprenant à travailler, ce qu'elle n'avait jamais fait jusqu'alors, pour pouvoir subvenir aux dépenses de sa maison.

FELIPA. C'est une remarquable délicatesse, pour une femme, si jeune, si belle, et demeurant à Madrid.

FERNAND. Ah ! je le confesse : et mille fois je me sentis au cœur une honte si grande et une compassion si vive que, ne pouvant couvrir ses mains de diamants, je les baignais de larmes ; et elle les recevait comme si elles eussent été des

pierres précieuses plus belles que toutes celles qu'elle avait vendues et dédaignées.

FELIPA. Et que devinrent alors vos rivaux ?

FERNAND. Ils ne faisaient plus la même attention à Dorothée, parce que, là où la richesse des ajustements n'appelle plus les regards des hommes, la beauté semble se cacher lâchement. Enfin, que voulez-vous ? je l'excuse quand je pense à sa misère ; mais quand je songe à mon amour trahi, je deviens fou.

FELIPA. Que fit-elle donc ?

FERNAND. Un jour elle me dit avec résolution que notre liaison était finie, parce que ses parents et sa mère l'outrageaient, parce que tous deux nous étions devenus la fable de la ville, et c'était bien ma faute, car mes vers avaient rendu public ce qui sans cela l'eût été beaucoup moins.

FELIPA. Et vous, que fîtes-vous après ce grand changement ?

FERNAND. Rentré chez ma parente, je racontai que j'avais, la nuit précédente, tué un homme (c'était moi-même, hélas ! que j'avais tué) ; j'ajoutai que j'étais obligé de m'absenter sous peine de tomber entre les mains de la justice ; Marphise alors me donna l'or qu'elle avait, et les perles de ses larmes, et je partis pour Séville.

FELIPA. Pour Séville ! grande résolution !

FERNAND. Fuir était d'un homme de bien.

FELIPA. Et comment se passa le voyage ?

FERNAND. Tristement ! à chaque lieue que je faisais, je me retournais ; pourtant l'honneur étant plus fort que l'amour, l'honneur qui est préférable à toutes choses, je continuai mon chemin jusqu'à ce que, trébuchant et me relevant à chaque pas, j'arrivai à Séville.

FELIPA. Et là, vous deviez bientôt oublier Madrid et la belle Dorothée ; Séville vous offrait une telle variété de distractions ! Les dames, les cavaliers, les étrangers, les navires des Indes, les barques, le fleuve et Triana !

FERNAND. Comment ? oublier ! aussitôt en arrivant ce fut comme un prodige, le fleuve me parut être l'Achéron, les barques étaient les âmes, les dames étaient les juges, les vaisseaux étaient des montagnes qui jetaient des flammes comme le volcan

de l'Etna; la conversation était la confusion des voix des victimes ; enfin, cette belle et populeuse ville était un enfer tel qu'on le rêve. Je ne pensai pas me lever vivant cette nuit là, parce que le suprême bonheur et le désespoir sont les dernières limites de la vie des amants ; et ayant perdu le premier, il fallait bien que je tombasse dans le second. Je partis pour aller voir la mer, ce fut mon seul désir à ce moment là, après celui de mourir ; je la vis à Sanlucar, et je lui récitai ce que j'avais entendu dire à un poëte : « Je voudrais te boire pour pouvoir recommencer à pleurer. » De là, j'allai à Cadix où j'avais un parent dignitaire de l'église ; et comme il me semblait que je ne pouvais fuir plus loin, je fis quelques vers dont j'ai retenu ceux-ci :

(Il les récite.)

FELIPA. En écoutant ces vers, je crois que vous vous souveniez de Dorothée.

FERNAND. Ah! plût à Dieu qu'elle fût sortie de ma mémoire! Je restai, madame, quelques jours à Cadix, je devrais dire plusieurs années! — L'un de ces jours-là, sollicité par une lourde pensée qui pesait plus sur mon cœur que le rocher sur les épaules de Sisyphe, je montai sur ces côtes escarpées, et je crois que sans Julio je me serais précipité de toute leur hauteur.

. . . .

Puis je fis une autre folie, je retirai de ma poche le portrait de Dorothée; j'avais résolu de me défaire de cette occasion de tant de tourments, et d'un si profond désespoir. Tirant alors ma dague...

FELIPA. Jésus! vous avez poignardé Dorothée.

FERNAND. Non. Je m'en servis pour creuser le peu de terre qui restait oisive entre deux roches, et j'y enterrai le portrait après avoir fait préalablement ces vers. . . . .
Hélas! je ne sais comment je pus retourner à Cadix après une si grande folie; oh! si la mer avait pu être ma sépulture, comme ces rochers étaient celle de Dorothée!

FELIPA. Pourquoi aviez-vous tant de peine à vous séparer de

ce portrait, quand vous aviez eu assez de courage pour vous séparer de l'original?

FERNAND. Hélas! j'emportais celui-ci partout avec moi.

FELIPA. Dans tout votre récit, vous ne nous dites pas une seule fois que vous ayez pris quelque information sur Dorothée.

FERNAND. J'ai pensé bien souvent à le faire.

FELIPA. Pourquoi n'avez-vous pas mis ce projet à exécution?

FERNAND. Pour ne pas lui donner la satisfaction de se venger davantage. . . . .
Puis elle m'a oublié.

FELIPA. Qu'en savez-vous?

FERNAND. Parce qu'elle est femme.

FELIPA. Par tous les détails que vous venez de me donner, je crois que cette dame est bien la même que celle dont une amie m'a raconté que la nuit même du jour où s'était en allé son amant (c'était sans doute vous), elle essaya de se tuer de désespoir, et sa vie fut longtemps en péril.

JULIO. Cela ne paraît point invraisemblable; car Dorothée n'était pas de marbre pour rester insensible à la cruauté avec laquelle tu l'as quittée; souviens-toi que tu lui coûtes l'âme, la vie et l'honneur. . . . .

FERNAND. Tu as raison, Julio, c'est la faute de ma trop grande jeunesse! Quoi! je pouvais être la cause de la mort de Dorothée! J'aurais privé la nature de sa plus grande merveille, et le monde de sa plus grande beauté! Oh! pardonnez-moi, señora mia, pardonnez-moi, je vous en prie. — Je sens les pleurs inonder mon cœur et mon visage.

JULIO. Vit-on jamais pareil désespoir dans un homme! (*A Felipa.*) Aidez-moi à le retenir, il se mettrait en morceaux.

FELIPA. Pauvre jeune homme, est-ce qu'il est souvent dans cet état là? (*Fernand tombe épuisé et évanoui.*)

DOROTHÉE. Oh! Felipa! je ne puis souffrir cela plus longtemps.

FELIPA. Hé bien, Dorothée, découvre-toi.

DOROTHÉE. Oh! mon bien! oh! mon Fernand! oh! mon pre-

mier amour! Comment suis-je née pour être la cause de pareils malheurs? Oh! mère despotique! oh! femme barbare! c'est toi qui m'as contrainte, c'est toi qui m'as trompée! c'est toi qui m'as donné la mort; tu ne jouiras pas de ce triomphe, je m'ôterai la vie, ou je deviendrai folle.

FELIPA. Tu l'es déjà, Dorothée; doucement, doucement; laisse tes cheveux, ne tords pas tes mains. Est-ce pour en venir là que tu as gardé si longtemps le silence? Oh! amour, que tu es un terrible mal chez les gens qui ont de l'esprit! Regarde! Fernand revient à lui sous l'impression de tes larmes.

DOROTHÉE. Pourquoi m'abuser, Felipa, mon bien est mort. Mets sa tête sur mes genoux.

FELIPA. Sentez son pouls, Julio.

. . . .

(Fernand commence à revenir à lui.)

DOROTHÉE. Vis-tu, mon bien? parle, car si tu tardes, je ne pourrai plus t'entendre.

FERNAND. Oui, je vis, Dorothée, de toi venait ma mort, et de toi vient ma vie.

DOROTHÉE. Quand je t'aurais fait tous les outrages que tu peux imaginer, (ai-je eu un autre tort que celui de t'avoir averti?) hé bien! par la frayeur que tu viens de me donner, ta vengeance serait plus grande que l'offense.

FERNAND. Je ne songeais pas à me venger de toi.

DOROTHÉE. Pas plus que moi à t'offenser.

FERNAND. Je me suis en allé parce que tu l'as voulu.

DOROTHÉE. C'est plutôt parce que tu ne m'aimais pas.

FERNAND. C'est l'amour qui m'a fait fuir.

DOROTHÉE. Dis plutôt la lâcheté.

FERNAND. Qu'avais-je à attendre après un tel désenchantement?

DOROTHÉE. Il fallait attendre ceux qui voulaient m'enlever à toi.

FERNAND. Pourquoi faire, Dorothée?

DOROTHÉE. Pour les tuer.

FERNAND. Je ne savais pas ton désir.

DOROTHÉE. Que ce fût ou non mon désir, l'honneur le commandait, et l'amour aurait dû suffire.

FERNAND. C'est me conseiller bien tard.

DOROTHÉE. L'amour et l'honneur n'ont pas besoin de conseil.

FERNAND. Je crus être sage en ne luttant pas contre l'or.

DOROTHÉE. Les épées sont d'acier, et l'amour ne raisonne pas.

FERNAND. On n'emploie pas l'acier contre l'or, quand on ne veut pas tuer celle qui l'accepte.

DOROTHÉE. S'il n'y avait pas eu quelqu'un pour le donner, il n'y aurait pas eu quelqu'un pour le recevoir.

FERNAND. Je n'ai pas vu celui qui donnait, je suis parti avant qu'il ait donné.

DOROTHÉE. Les amants véritables sont comme les Allemands, qui ne quittent jamais le poste où on les place.

FERNAND. Et les dames fidèles sont comme les Catalans, qui sacrifieraient mille existences pour conserver leurs *fueros*.

DOROTHÉE. J'ai lu dans un livre de fables, que lorsque Hercule et Antée luttèrent ensemble, celui-ci reprenait toujours de nouvelles forces aussitôt qu'il touchait la terre.

FERNAND. Que veux-tu dire?

DOROTHÉE. Lorsque l'amour et l'intérêt luttaient ensemble, toutes les fois que mes yeux se seraient arrêtés sur toi, j'aurais repris de nouvelles forces pour me défendre; mais si tu t'es en allé, et si tu m'as laissée aux bras d'Hercule sans me prêter assistance, à qui la faute?

FERNAND. Vous autres femmes, vous avez cela de bon que vous ne vous contentez pas de nous outrager, il faut encore que vous nous rendiez responsables des affronts que vous nous faites.

DOROTHÉE. Mon amour ne t'a pas offensé.

FERNAND. C'est à l'œuvre qu'on juge l'amour.

DOROTHÉE. Je fus contrainte.

FERNAND. Don Bela n'était pas un roi.

DOROTHÉE. Il y a d'autres pouvoirs que celui des rois.

FERNAND. Parles-tu de ta mère?

DOROTHÉE. Certainement. Y en a-t-il de plus fort?

FERNAND. La belle obéissance!

DOROTHÉE. Tu sais bien qu'elle commença par m'arracher les cheveux ; depuis, vous avez été tous contre moi ; elle, avec ses injures ; Gerarda avec ses maléfices ; toi, en m'abandonnant ; et un cavalier aimable en cherchant à me persuader.

FERNAND, *se levant.* Aimable ! Dorothée. — Allons-nous-en, Julio, elle va nous raconter toutes ses grâces.

JULIO, *le retenant.* Ne te lève pas si furieux ; elle ne t'en donne pas le sujet.

FERNAND. Je sais que ce don Bela est un sot.

FELIPA, *à Dorothée.* Tu vas tout perdre, pourquoi dire qu'il est aimable ?

DOROTHÉE. Je cherchais à me disculper, par ce qui pouvait lui donner le moins de jalousie, car je n'ai pas loué sa figure.

FELIPA, *à Fernand.* Voyons, señor Fernand, don Bela peut bien avoir quelque chose de bien.

FERNAND. Qu'il ait de l'argent, qu'il ait de l'or, qu'il ait des diamants, qu'il ait de la naissance ! mais je ne veux pas qu'il soit dit qu'il ait de l'esprit ou une bonne tournure.

DOROTHÉE. Je dis que c'est un sot, et la plus laide personne du monde.

FERNAND. C'est trop dire, Dorothée, cela ressemble à de l'exagération.

JULIO. Le monde arrive au Prado ; il vaut mieux nous en aller tous ensemble ; vous pourrez à la maison causer sans qu'il y ait d'autres auditeurs que nous ; vous n'avez pas besoin de témoins pour vous justifier l'un et l'autre.

DOROTHÉE. Si Fernand me donne la main, je m'en irai avec lui ; s'il refuse, soyez sûrs que je pousserai des cris et que je ferai mille folies dans ce jardin.

JULIO. Allons, mes rois ! allons, car au Prado et dans le mois d'avril, il n'y a que les chevaux qui aient le droit de gambader en toute liberté.

FERNAND, *à Dorothée.* Ainsi c'était toi qui m'écoutais, Dorothée.

DOROTHÉE. Je gravais dans mon cœur toutes tes paroles ; hésites-tu encore à me donner la main ?

FERNAND. Celui qui te doit la vie pourrait-il te refuser ?

FELIPA. Allez tous deux devant nous; on commence à nous regarder.

(Avant de se mettre en route, Julio s'adressant à Fernand.)

JULIO. Est-ce bien toi, qui ne voulais plus parler à Dorothée?

FERNAND. Ne vois-tu pas que mon horoscope est en opposition à Vénus et que je l'ai vue aujourd'hui dans le Taureau et la Balance?

JULIO. Les hommes accusent à tort l'influence des cieux, puisque la résistance est l'effet de la vertu de notre libre arbitre, comme l'ont prouvé le divin Platon et Scipion l'Africain.

FERNAND. Je ne suis ni divin ni romain, et je ne sais pas ce qu'auraient fait le philosophe et le grand capitaine s'ils avaient vu Dorothée. (*Ils sortent tous.*)

Les voilà donc enfin réunis et réconciliés! Mais ne sentez-vous pas, comme nous, qu'ils ont mis tous deux un peu d'amertume dans leurs explications réciproques? Hélas! pourront-ils jamais retrouver leurs folles heures de tendresse et d'amour!

Avez-vous oublié cette jeune personne du nom de Marphise, qui a traversé la pièce comme sur la pointe des pieds? Elle est modeste et calme, vous l'avez à peine entrevue, d'ailleurs elle est honnête et ne fait pas parler d'elle. Elle aime encore Fernand, ce beau poëte dont elle n'apprécie peut-être pas les vers avec autant d'enthousiasme que Dorothée, mais qui a été élevé avec elle, et qui avait son premier amour, lorsqu'un mariage détesté les a séparés. Maintenant elle est veuve, vous le savez à peine, et il faut vous le redire. Revenue au logis de sa tante, elle a revu don Fernand; mais l'ingrat aime ailleurs, elle le sait, et ne s'en plaint pas bien haut. Elle a même vu sa rivale et l'a trouvée belle. Que voulez-vous? Elle est patiente, c'est une douce nature. Lorsqu'à son départ pour Séville, Fernand lui a fait ce gros mensonge, d'un homme tué par lui, comme elle l'a cru, comme elle s'est empressée

d'apporter or et bijoux et tout ce qu'elle avait! D'ailleurs, quand elle ne l'aurait pas aimée d'amour, n'était-il pas son parent, n'était-il pas l'enfant de la maison?

Elle a bien fait d'attendre patiemment, car il va revenir à elle, repentant et amoureux comme autrefois.

Ils se rencontrent tous deux à la porte de la maison de Fernand. Avouons qu'elle l'attend, pour lui demander pourquoi elle ne l'a pas vu depuis son retour à Madrid.

FERNAND. Je ne fais que d'arriver.

MARPHISE. Tu as pourtant trouvé le loisir d'aller voir Dorothée ; c'est celle-là qui mérite toute ta tendresse, c'est elle qui est constante, loyale et désintéressée ! Pourtant c'est pour la jalousie qu'elle t'a donnée, que je t'ai livré mon or comme une femme trop sincère, comme une femme de bien qui s'était élevée avec toi, et qui a été martyre de son innocence. Oh ! les pauvres femmes honorables ! comme vous êtes peu faites pour mériter l'amour des hommes ; que leur font à eux la vertu et la modestie? Il leur faut les fourberies, les affronts, les jalousies, les craintes et les dédains ; voilà ce qui les attache ; alors se succèdent les événements, les disgrâces, les morts d'hommes, comme de celui que tu as tué, quand tu es parti pour Séville, que Dieu lui pardonne ! Quelle estocade tu lui as donnée ! hein ! car toi, tu es brave en paroles ! Maudit soit l'attachement que j'ai pour toi, maudits soient mon amour et tout ce que j'ai souffert pour toi avec mes oncles et... (*Elle s'interrompt en pleurant.*)

JULIO. Les larmes l'ont empêchée de continuer. — Pourquoi la regardes-tu ainsi? pourquoi ne lui parles-tu pas? pourquoi ne la consoles-tu pas?

FERNAND. Marphise, je vois clairement que tu as raison ; honteux, confus et repentant, je me jetterais à tes pieds, et te donnerais cette dague pour me la passer mille fois à travers la poitrine si nous n'étions pas dans la rue ; entre, mon seul trésor ; tu dois être, tu es mon véritable amour en dépit de toutes mes folies si mal employées ; je te le jure sur mon honneur et sur le nom de mon père ; entre.

MARPHISE. Tes yeux ne me verront pas dans ta maison, ne plaisante plus ; tu me coûtes bien des larmes, Fernand ; tu me coûtes bien des peines, mon doux ennemi ; cependant ma résignation ne peut trouver d'excuse à tant de mauvais traitements. Je te supplie seulement, par la vie que nous avons menée dans la même maison, par cette tendresse avec laquelle nous nous étions donné notre foi, promesse, hélas ! qu'ont si bien rompue mon malheur et tes folles imaginations ; je te supplie, si tu as quelques nouvelles des gages que tu as dû déposer, de m'en donner avis ainsi que la permission de les retirer, à cause de la colère de mes parents. (*Elle veut partir.*)

FERNAND. Attends, señora, attends ; au moins ne t'en va pas en pleurant.

MARPHISE. Laisse-moi, ou je crierai. (*Elle sort.*)

FERNAND. Que dis-tu de tout cela ?

JULIO. Je dis que je déplore le mépris que tu as fait de tant de mérites. Je sais bien l'amour que Dorothée a pour toi ; mais elle est à un autre, et n'étant pas un mari qui est bien obligé de tout supporter, c'est une grande infamie à toi de jouer le rôle de deuxième galant, et de garder le respect à qui n'en mérite pas.

FERNAND. Julio, j'en prends à témoin le ciel et tout ce qu'il a créé, j'en fais témoin toi, mon honneur, le peu d'esprit que j'ai ; je me vengerai de Dorothée qui, par le fait, m'avait congédié, et je payerai à Marphise la juste dette de mon amour.

JULIO. N'y mets pas de précipitation ; je t'aiderai à faire succéder l'amour de Marphise à celui de Dorothée.

FERNAND. L'amour que j'avais pour Dorothée s'est en allé quand elle est venue se rendre à moi.

JULIO. Dis plutôt qu'il s'est modéré.

FERNAND. Je te dis qu'il a disparu ; il m'a semblé que Dorothée n'était plus telle que je me l'imaginais lorsque j'étais loin d'elle ; je ne l'ai plus trouvée ni si belle ni si gracieuse ni si spirituelle.... Ce qui m'embrasait le cœur, c'était de penser qu'elle était amoureuse de don Bela ; ce qui m'ôtait le jugement, c'était de croire que leurs volontés s'entendaient, et lorsque j'ai vu qu'elle avait été contrainte et forcée, qu'elle était affligée,

qu'elle méprisait cet homme, qu'elle le trouvait laid, qu'elle maudissait sa mère, qu'elle injuriait Gerarda, qu'elle en voulait à Celia, qu'elle m'appelait sa seule pensée, son maître véritable et son premier amour, alors j'ai senti tomber de dessus mon cœur le fardeau pesant qui l'oppressait; mes yeux ont vu d'autres choses, mes oreilles ont entendu d'autres paroles, de sorte que lorsqu'est arrivée l'heure du départ, non seulement je n'ai pas eu de regret, mais il s'est trouvé que je le désirais.

JULIO. Je souhaite que tu ne t'abuses pas; car l'amour satisfait peut s'enfuir; mais souvent il revient ramené par la jalousie.

FERNAND. Je sais que j'ai enfin trouvé la rose d'Apulée.

JULIO. Où?

FERNAND. Dans Marphise.

JULIO. Elle mérite ton amour, puisqu'elle est constante et n'a pas partagé le sien; car celle-là ne peut aimer véritablement et honorablement, qui sait remplacer les absents. De galant à galant, la tolérance ressemble à de la crainte et la soumission est de l'infamie.

Cette inconstance de Fernand est un épisode trop curieux de l'histoire du cœur humain, pour que nous ne citions pas encore quelques passages d'une autre scène où don Fernand donne à son ami les raisons de ce changement subit auquel le lecteur était si loin de s'attendre.

La scène se passe dans la maison de Fernand où est venu le voir don César l'un de ses amis, qui, disons-le en passant, s'occupe d'astrologie et dont nous verrons plus tard les prophéties curieuses.

DON CÉSAR. Étrange condition de l'amour! Vous aimiez quand vous étiez maltraité, et vous n'aimez plus au sein de la possession tranquille et assurée.

FERNAND. A mesure que Dorothée allait me découvrant le fond de son cœur, les mouvements impétueux du mien se calmaient, et en même temps qu'elle rallumait dans mes bras les

flammes de notre ancien amour, je me sentais glacé dans les siens.

. . . .

FERNAND. Un jour, mon ami, je me pris à considérer la bassesse de mon cœur, qui voulait encore aimer Dorothée, et je pensai à ces hommes vils qui, pour profiter lâchement et avoir une part du prix que certaines femmes mettent à leurs faveurs, souffrent la possession des autres, en ne prenant pour eux que le temps qu'on leur laisse, et en se cachant ignominieusement; ma confusion fut alors si grande, qu'il me sembla, depuis ce moment, que tout le monde me regardait et me méprisait, comme il arrive à celui qui a commis en secret un crime et qui s'imagine toujours qu'on y fait allusion, quand bien même on n'y songe pas. Je me fis honte à moi-même; car l'homme de bien n'a pas besoin qu'on lui dise qu'il fait mal pour que son front rougisse, même lorsqu'il est seul, et je résolus deux choses : la première, de me venger de Dorothée; la deuxième, de me guérir moi-même, de façon à ce que le mal ne revînt pas me surprendre à l'improviste; et j'en vins à bout facilement.

DON CÉSAR. Facilement? une chose si difficile!

FERNAND. Nous avons été, Marphise et moi, élevés l'un à côté de l'autre dans la même maison, comme vous le savez déjà, et bien qu'il soit vrai qu'elle a été le premier objet de mon amour au printemps de ma vie, son mariage malencontreux et la beauté de Dorothée furent cause que j'oubliai longtemps ses qualités comme si je ne l'avais jamais aimée.

DON CÉSAR. Quelle inconstance!

FERNAND. Quand elle revint à la maison, après la mort prématurée de son mari, elle m'aimait encore; mais je ne pouvais répondre à son amour comme autrefois, parce qu'un objet ne peut avoir plus d'une forme, et que le souvenir ne peut avoir d'effet là où le présent est occupé.

DON CÉSAR. Je le comprends en réfléchissant aux grâces et aux mérites de Dorothée.

FERNAND. Je causais souvent avec Marphise, mais sans but, parce qu'elle avait eu bientôt connaissance de la liaison où j'é-

tais engagé, et elle était assez sage pour ne pas me donner à entendre qu'elle la méprisait ; de sorte que l'amitié continuait entre nous sur le pied de la courtoisie et de la franchise.

DON CÉSAR. Combien cette dame était prudente ! ou bien il fallait qu'elle n'eût pas le moindre sentiment de jalousie.

FERNAND. Mais après ce que je viens de vous raconter, comme j'avais acquis une grande expérience par cinq années de leçons dans l'université d'amour, je me résolus à aimer Marphise et à n'abandonner Dorothée que lorsque la convalescence serait complète de tout point.

DON CÉSAR. Étrange façon de mitiger l'amour que de le partager !

FERNAND. Dorothée s'aperçut bientôt de ma froideur, qui s'augmentait par degrés, mais elle n'en soupçonnait pas la cause, parce qu'elle l'attribuait à la difficulté de ma position avec don Bela, et elle ne se trompait pas tout à fait ; car c'était un des motifs que j'avais pour la haïr, sans compter le secours que me prêtaient la beauté et le jugement de Marphise qui, tout en n'ayant pas les grâces enjouées de Dorothée, avait, de plus qu'elle, la modestie et la distinction d'une grande dame. Dorothée aurait bien voulu n'aimer que moi, mais l'intérêt ne le lui permettait pas, et ce n'était plus possible.

JULIO. Et puis, n'avait-elle pas ses deux dogues, Gerarda et Felipa? Les femmes font plus de fautes par les conseils de leurs amies que par leur propre faiblesse.

FERNAND. Vous ai-je dit que Dorothée avait voulu un jour me faire acheter de beaux habits, et que j'avais accepté bassement une chaîne et quelques écus du Mexique, comme si nous eussions voulu être de moitié dans ce jeu d'écorcher l'Indien ou au moins nous entendre pour duper le troisième joueur? Il y avait des intermittences dans nos entrevues, et il fallait bien nous aimer en cachette de don Bela, que j'avais déjà blessé, une nuit qu'il s'était montré aussi jaloux de ma voix que je l'étais de son or; aussi, toutes les fois qu'il vantait sa bravoure auprès de Dorothée, elle lui chantait sur la harpe : « Je t'aime magnifique, mais non pas vaillant ! »

Enfin, à cause de la nécessité de nous garder de sa ven-

geance, j'arrivais à la porte de Dorothée, en habit de pauvre, à dix heures tous les soirs; Celia, sa servante, sortait pour me donner l'aumône; elle me remettait un billet dans un morceau de pain et remportait celui que j'avais apporté; j'étais connu de Théodora : on m'appelait le pauvre de la maison, et ils n'avaient pas tort, car don Bela en était le riche.

Don Bela me rencontrait souvent à mon poste; mais, sans faire aucune attention à moi, il frappait et entrait. Voyez à quel degré de bassesse m'avait amené la fortune! Devant cette maison où j'avais été le maître absolu pendant cinq ans, les pierres de la rue me servaient de lit et la grille d'oreiller.

DON CÉSAR. Quel triomphe pour Dorothée de vous tenir à ses pieds plus humble, plus pauvre et plus affligé que Tamerlan devant Bajazet!

FERNAND. Et tout cela au risque de ma vie et de mille accidents. Une nuit, les gens de la police, passant par là, me prirent et me conduisirent en prison. Dorothée avait beau affirmer que j'étais un pauvre favorisé de leur maison; Théodora, Celia, Felipa et les esclaves, qui sortirent au bruit, eurent beau le confirmer, tout fut inutile; car ces cruels agents sont, à peu d'exception près, tous les mêmes, depuis le temps que les toiles d'araignée prennent les petites mouches et se brisent sous le poids des *grosses*; la plupart d'entre eux, je ne dis pas tous, font les méchants avec les malheureux et les humbles avec les riches; c'est pourquoi il n'y eut pas moyen de leur faire croire ce qu'on leur disait, et cela parce qu'on ne leur avait pas donné d'or. Ils me traitèrent comme un voleur et me conduisirent jusque dans la rue de Tolède, parce que j'avais ôté mon vieux chapeau et mon manteau de pauvre, et que j'avais laissé voir mes cheveux qui n'étaient pas ceux d'un mendiant. Enfin, comme ils s'arrêtèrent dans un cabaret, en laissant deux de leurs limiers à la porte pendant qu'ils buvaient, je recommandai à mes pieds le soin de ma liberté et à mon haleine celui de ma réputation.

DON CÉSAR. C'était heureux pour un homme qui ne pouvait manquer d'être reconnu, et qui voulait se soustraire à la vengeance de don Bela.

FERNAND. Mon haleine et mes pieds m'obéirent si vigoureusement que, semblables au chien de Ganymède, les sbires restèrent à regarder l'aigle s'envoler... Mais je reviens à mon histoire, car quelquefois on se permet des épisodes et des digressions, et la bonne rhétorique les tolère, pourvu qu'ils ne soient pas trop longs. Sachez donc, César, que Marphise voulut me faire un vêtement à la nouvelle mode, qui fût comme la tunique de la belle Déjanire, sans avoir le même dénoûment. Ce cadeau fut cause de ma rupture avec Dorothée : elle voulait que je le misse en morceaux, je refusai ; et comme un jour je le portais dans la rue, accompagné de quelques amis qui suivaient Marphise avec moi, elle descendit à ma rencontre. Mais vous raconter l'entretretien que j'eus alors serait vous ennuyer ; elle parla avec jalousie, je répondis sans amour ; elle s'en alla confuse et je restai vengé, et bien plus encore quand je vis ses larmes (ce n'étaient plus des perles) qu'elle avait peine à ne pas laisser tomber sur son visage où je ne voyais plus ni jasmins ni œillets.

DON CÉSAR. Je ne le croirais pas si vous ne me le disiez vous-même. Aimez-vous toujours Marphise?

FERNAND. Oui certes, et je lui sais un gré infini d'avoir été le temple de ma guérison, l'image de mon salut et le dernier asile de mes malheurs.

DON CÉSAR. Est-il possible qu'il ne reste pas en vous quelque chose de votre amour pour Dorothée?

FERNAND. Pas même la cicatrice que l'on voit à la place où fut une blessure.

Telle est la fin des amours de Fernand et de Dorothée ; elle est triste, elle afflige et laisse une impression douloureuse dans l'âme, mais elle est d'une grande sincérité et elle est vraie. Fernand avait aimé trop tôt, il avait devancé l'âge des passions ; ses sens s'étaient développés avant son cœur ; il avait mordu au fruit acide de l'amour sans en attendre la maturité. Il y a une grande morale au fond de cette histoire. Quand l'amour est une débauche, quand il n'est que l'expression sensuelle de la passion bru-

tale, quand il est hors des lois humaines et divines qui en ont consacré la pureté, il subira toujours les dures alternatives d'un bonheur trop violent ou d'un désespoir déraisonnable; il sera amer et doux, sauvage dans ses transports, exagéré dans le bien comme dans le mal, et finira par la confusion et la honte.

Donnons une larme de pitié à cette pauvre Dorothée; c'est une sœur de notre Manon Lescaut, charmante, vive et passionnée comme elle, mais, comme elle aussi, faible, sans principes, et tournant la tête à tous les vents de l'amour.

Fernand est revenu à sa première maîtresse; seconde fleuraison d'une plante trop hâtive! Hélas! ne prévoyez-vous pas déjà que vous aurez aussi à pleurer sur Marphise, douce, gracieuse et pure enfant qui sait aimer sans adorer peut-être, mais dont l'amour a cette douce chaleur qui vivifie et ne tue pas?

Lope de Vega termine sa comédie par la mort de don Bela, qui est tué en duel; mais dans la scène qui précède la nouvelle de cette mort, don César, que Fernand a prié de consulter les étoiles sur le sort qui lui est réservé dans l'avenir, lui dit que les constellations qui ont présidé à sa naissance lui pronostiquent des événements si malheureux qu'il n'ose pas les lui dire :

JULIO. Fernand sait bien qu'il ne doit pas ajouter foi à ce que vous lui prédirez.

FERNAND. Rappelez-vous ce passage de Jérémie : « Ne soyez pas comme les Gentils, ne marchez pas dans leurs voies et ne craignez pas les signes du firmament, parce que les lois de ces peuples ne sont que vanité. »

JULIO. Isaïe dit de même pour ceux qui s'adonnent à la curieuse observation du firmament : « Évitez les devins qui contemplent les étoiles pour annoncer les choses futures, car le feu les consumera comme des épis. »

DON CÉSAR. Je le sais, Julio, je sais que la vérité elle-même

nous défend de nous informer de l'avenir ; et je vous assure que j'ai toujours repoussé et regardé comme téméraire la prédiction des choses que Dieu tient cachées dans son éternelle pensée. J'ai étudié ce que j'ai appris dans mon jeune âge, chez le très-savant portugais Juan Bautista de Habaña, et quelquefois seulement, par curiosité et non autrement, je tire l'horoscope de quelque naissance ; mais je ne réponds en aucun cas aux interrogations que l'on me fait. L'homme ne se fit pas au moyen des étoiles, et son libre arbitre ne peut leur être subordonné.

FERNAND. L'astrologie et les sciences qui s'y rapportent, a dit saint Augustin, sont faites plutôt pour exercer les esprits que pour les éclairer et les amener à la connaissance de la vérité.

JULIO. Vous trouverez, dans le premier volume du même auteur, la condamnation de cette science, et dans le huitième, une invective contre les astrologues orgueilleux et vains.

DON CÉSAR. Je vous dirai donc, après ce préambule, et seulement pour amuser votre esprit curieux, ce que j'ai cru lire dans les astres, en réservant tout ce qui touche au respect de l'être suprême. Don Fernand, vous serez notablement poursuivi par Dorothée et par sa mère dans la prison que vous êtes destiné à subir. A la fin de cette captivité, vous serez banni du royaume ; mais, peu de temps avant cet événement, vous ferez votre cour à une jeune demoiselle qui s'attachera à votre renommée et à votre personne, et avec laquelle vous vous marierez contre le gré de vos parents et des siens. Elle sera votre compagne fidèle dans l'exil et dans vos chagrins ; son cœur loyal sera constant et ferme dans l'adversité ; elle mourra sept ans après votre mariage, et vous rentrerez à Madrid le cœur brisé[1], Dorothée, devenue veuve, sollicitera alors votre main ; mais elle échouera, parce que le sentiment de l'honneur sera plus fort que sa richesse, et votre vengeance plus puissante que son amour.

FERNAND. Voilà d'étranges extravagances !

DON CÉSAR. La fortune ne vous réserve que des disgrâces

[1] Nous retrouverons, dans la suite de la vie de Lope de Vega, tous es faits que César prophétise à son ami dans cette scène curieuse.

dans vos amours ; sachez que de ce côté de grandes peines vous attendent ; gardez-vous d'une certaine personne qui usera de sortiléges à votre égard. Aussi bien, vous vous sauverez de tout dans une autre situation que vous aurez alors [1].

FERNAND. Si cela doit arriver, tout douteux que cela soit, je je me prévaudrai de ce remède, parce que c'est le vrai, et parce que les moyens humains sont vains et ne méritent pas notre confiance ; car, si l'on en croit l'auguste vérité, les princes eux-mêmes ne peuvent rien pour le salut de notre âme.

DON CÉSAR. Un grand personnage vous appréciera et vous favorisera beaucoup [2], et son affection durera jusqu'à la fin de votre vie que tout jusqu'ici présage devoir être longue [3].

FERNAND. Quelle vie est courte lorsqu'elle est accompagnée de peines? . . . .

DON CÉSAR. Je sais que vous avez eu le véritable courage de chasser tout souvenir de Dorothée, et vous me répondez que l'effet cessant, la cause cessera. Plaise à Dieu, Fernand, que vous vous conduisiez de façon que votre étoile se donne pour vaincue par la force de votre libre arbitre contre lequel il n'est d'autre puissance que la sienne propre ; il n'y a point de rhétorique de planètes contre l'invincible vertu, frein puissant contre l'invasion importune des passions, et dont le secours a aidé tant de philosophes à en triompher. Mais si votre force de résistance consiste dans le nom de Marphise qui doit éveiller une jalousie désespérée dans le cœur de Dorothée, je ne vous tiens pas encore pour un homme sauvé ; parce que (et Juvénal ne l'aurait pas dit que je le dirais de moi-même, car la chose est infaillible) nul animal, quelque sauvage qu'il soit, n'est plus avide de vengeance que la femme.

FERNAND. Je sais bien que la paix de mon cœur ne sera assurée que lorsque j'aurai, pendant quelque temps, laissé derrière moi ma patrie ; c'est pourquoi je compte échanger les lettres pour les armes dans l'expédition que notre roi prépare contre

[1] Allusion à l'entrée de Lope dans les ordres sacrés.
[2] Le duc de Sessa. Nous en parlerons plus tard.
[3] Lope écrivit cela à l'âge de soixante-dix ans.

l'Angleterre[1]... Cependant, puisque vous vous rappelez le nom de Marphise, comment ne me donnez-vous pas aussi le résultat de son horoscope ?

DON CÉSAR. Je m'étonne que vous me fassiez des questions sur des choses auxquelles vous n'avez pas l'intention d'ajouter foi.

FERNAND. Nous sommes prévenus que tout ce que vous pouvez lire dans les étoiles doit remonter à la première cause des choses, et que rien n'a précédé cette première cause, comme le dit le *procemium* du Digeste ; parlez-moi donc de Marphise, en réservant, comme nous l'ordonne la vraie loi que nous professons, l'avenir à la divine sagesse et la disposition des choses à sa toute-puissance.

DON CÉSAR. Sous cette réserve, je vous dirai donc que Marphise se mariera une seconde fois à un homme de lettres qui s'absentera de ce royaume pour une mission honorable ; elle sera encore veuve promptement, et sera très-malheureuse dans un troisième mariage avec un militaire de notre pays.

FERNAND. De quelle façon ?

DON CÉSAR. Son mari, jaloux d'un de ses amis, la fera mourir.

FERNAND. Que votre prophétie est tragique et sanglante ! et comme vous avez rigoureusement tiré cet horoscope ! Quoi ! rien ne s'oppose à de pareils événements ? vous ne voyez aucune ligne favorable ? Je ne vous ferai plus de question de ma vie ; Jésus ! quelle tristesse vous m'avez causée ! Quoi ! Marphise morte, et hors de sa patrie !

DON CÉSAR. Maintenant vous avez la preuve que l'esprit humain accepte avec plus de joie une flatterie mensongère qu'une triste vérité ; car si je vous avais dit que vous aviez à hériter de cent mille ducats et Marphise d'un titre, bien que vous n'eussiez pas cru à ma prophétie, cependant vous m'en auriez su gré...

JULIO. J'ai connu un vieillard qui se parait et se musquait en homme qui cherche à dissimuler ses années ; un jour il demanda à son page comment il le trouvait ; le page (comme c'est l'usage, parce que le pain qu'on mange chez les grands seigneurs engendre la flatterie dans les serviteurs comme des vers chez

[1] Allusion à son départ avec l'armada de Philippe II.

les petits enfants), le page lui répondit : « Votre seigneurie me semble si gaillarde qu'elle ne paraît pas avoir plus de vingt-deux ans ; » à quoi répondit le vieillard : « Juanico, je sais bien que tu mens ; mais, par la vie du roi, cela me fait plaisir de te l'entendre dire. »

DON CÉSAR. Julio a raison, et l'on bénit les bohémiens qui ne prédisent jamais de malheurs à ceux qui les consultent. Suivant leurs prophéties, tous doivent être riches, tous doivent être chéris de leurs maîtresses, tous doivent être heureux, tous doivent recevoir d'Amérique une certaine somme d'argent, et tous ont à vivre un nombre infini d'années. . . . .

FERNAND. Bien que j'en connaisse toute l'incertitude, je ne puis me remettre de cette tragique prophétie que César promet à Marphise. Combien le cœur est lâche quand on aime ! et combien puissant est le doute pour craindre le malheur ! Moi prisonnier ! moi banni ! et Marphise morte !

DON CÉSAR. Laissez, croyez-moi, Fernand, toutes ces folles imaginations, et allons entendre la messe, où vous demanderez à Dieu son divin secours pour réformer votre conduite et vous délivrer du mal ; remerciez-le de l'intelligence qu'il vous a donnée, en le craignant et l'aimant, car la crainte de Dieu est la couronne de la sagesse ; tournez les yeux vers tant de vos amis qui sont morts déjà, et beaucoup d'entre eux de votre âge ; ne vous enchaînez pas avec Marphise pour ne pas retourner à Dorothée ; car ce n'est pas sortir du danger que de rentrer dans un plus grand ! Et pour savoir ce que l'une et l'autre demandent de vous, lisez avec attention le chapitre septième des Proverbes.

Cette scène, où, sous la forme de prophéties, Lope de Vega raconte les principaux faits de sa vie, fut sans doute écrite lorsque Lope fit imprimer sa pièce de Dorothée, en 1532, trois ans avant sa mort[1]. Elle nous paraît la preuve

[1] Lope lui-même donne cette date dans l'églogue adressée à Claudio ; il dit, en parlant de cette pièce en cinq actes et en prose, qu'elle est de toutes ses comédies « *per ventura la mas querida de mi,* celle que par aventure je chéris le plus. »

incontestable que cette comédie a été considérée par lui comme le journal sur lequel il voulait fixer les souvenirs de sa vie. Les personnages qui la composent ont existé, bien qu'il leur ait donné d'autres noms que les leurs ; nous n'avons donc pas lieu de nous repentir d'en avoir donné de si longs extraits.

Si nous éprouvons un regret, c'est de laisser dans l'ombre le caractère si vigoureusement accentué de Gerarda, la vieille entremetteuse, que Julio appelle la *quintessence de l'astuce, le dernier terme de la subtilité inventive*, et celui de la mère de Dorothée, cupide et méchante; nous n'avons fait qu'entrevoir don Bela, et son serviteur Laurencio, si amusant par les reproches qu'il fait à son maître sur sa prodigalité. Nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à l'examen de la pièce entière de Dorothée ; c'est une œuvre remarquable, que nous plaçons au-dessus de la Célestine, qui eut, un siècle auparavant, les honneurs de la traduction dans toute l'Europe ; ce roman dialogué est étincelant d'esprit ; les proverbes, cette sagesse de l'Espagne, y abondent ; Lope semble avoir voulu lutter avec Cervantes, son contemporain, et Gerarda lasserait le brave Sancho Pança lui-même.

IV

Il faut vivre ! et Lope est pauvre, il subit ces nécessités de la vie qui retiennent sur la terre nue et stérile de la réalité tant de jeunes et vaillants esprits. Vous avez vu combien il a rougi de lui-même dans cet aveu courageux de la manière dont deux fois il s'est laissé entraîner à subvenir aux besoins du jour ; soyez sûrs que ces cinq années passées, comme il le dit lui-même, dans l'université de

l'amour, ne seront pas perdues pour lui ; il a quitté la route dangereuse qui s'allongeait devant ses pas. Combien d'autres continuent à la suivre, en se heurtant à toutes les pierres, pour aboutir enfin à l'extrême misère et à l'infamie ! Mais Lope se relève à vingt-deux ans ; il a le génie, il aura la patience.

Ce fut alors qu'il entra en qualité de secrétaire au service du duc d'Albe, le petit-fils du fameux duc d'Albe l'exécuteur rigide des volontés de Philippe II. Ce don Antonio n'en avait ni l'ambition ni l'énergie ; le sang bouillant de sa race s'était calmé en lui ; il aimait les lettres et les arts, faisait lui-même des vers et n'en était pas assez jaloux pour ne pas protéger ceux qui les faisaient mieux que lui. Ce fut à sa prière que Lope composa son roman pastoral de l'*Arcadie*, qui cachait, dit-on, une histoire véritable. Sous les déguisements de bergers et de bergères, l'Espagne aimait à reconnaître les grands personnages du jour, et ces sortes de romans étaient à la mode. Sannazar en Italie ; le portugais George de Montemayor, Michel Cervantes, et bien d'autres, ont fait des poëmes de ce genre. On les lit avec peu d'intérêt maintenant, bien qu'on y trouve toujours de la grâce, quelquefois de la naïveté, mais trop souvent une forme pédantesque et recherchée.

Lope, au milieu de ces travaux qui commençaient sa réputation et assuraient sa vie, devint amoureux de la fille de don Diego d'Urbino, attaché à la cour de Philippe II et de Philippe III en qualité de roi d'armes. Elle s'appelait Isabelle ; elle était appréciée et admirée dans la société aristocratique de Madrid. Notre poëte l'épousa dans l'année 1584.

Mais un grand malheur vint fondre bientôt sur ce bonheur naissant : Lope fut brusquement arrêté et jeté en prison. Quelles furent les causes de cette persécution ? étaient-ce les suites des désordres de sa jeunesse ? Il semble

indiquer[1] que Dorothée et sa mère n'y furent pas étrangères. Il parle aussi de la trahison d'un ami dans une épître qu'il a adressée à Balthazar Elizio de Madinilla, et dont nous citons un extrait[2].

La conduite perfide d'un ami put beaucoup contre moi ; car il y a parmi les gens nobles autant de *gitanos* que sur les bords du Nil.

Les complots et les sourdes menées sont le propre des femmes ; et leur demander d'être loyales, c'est demander des poires muscadelles à un chêne.

Mais que des hommes, étant nobles, viennent à faire le vil office de gens de rien, et qu'ils vous abusent pendant dix ans ! Si ce ne sont pas là des désenchantements à pleines mains, qu'un autre sot les canonise, et supporte ces infamies en échange de vains plaisirs !

Vous entendez bien ce que je veux vous dire, chapitre des artifices de madame, livre second, paragraphe trois.

Je me suis, au reste, accroché à une branche si solide, que désormais ni une femme perfide, ni un faux ami, ne me serviront de puces dans mon lit.

Ce gentilhomme sans foi, cet ami traître, était sans doute la personne dont parle Montalvan[3] : « Un homme de réputation équivoque et de mœurs mauvaises dénigra bassement Lope dans une société dont il était alors absent. Aussitôt que notre poëte en fut informé, il répondit par une satire spirituelle, et mit bientôt tous les rieurs de son côté. L'autre envoya un cartel qui fut accepté ; ils se bat-

[1] Voyez page 42.

[2] Edition de Revadeneyra, Madrid, 1856, tome XXXVIII de la collection, page 417.

[3] Fama postuma à la vida y muerte del doctor Frey Lope Felix de Vega Carpio. (On trouve ce panégyrique dans l'édition Rivadeneyra, Madrid, 1856.)

tirent, et Lope blessa son adversaire. Le duel fit du bruit, et on lui attribua en partie l'emprisonnement qu'il eut à subir. » Montalvan semble croire que ce ne fut pas la seule cause de cette persécution, mais il n'en dit pas davantage.

Lope resta en prison quelque temps. Si son cœur avait été cruellement blessé, comme il s'en plaint lui-même, de la perfidie d'un ami, il dut se consoler et guérir la plaie de l'amitié trahie, en voyant un ami véritable lui demander une place à côté de lui dans sa prison : c'était Claudio Condé, qui depuis longtemps était lié avec lui. Il partagea sa captivité et plus tard son exil. Cette amitié éprouvée dura toute leur vie. Lope lui a dédié une de ses plus aimables comédies : *Querer la propria desdicha; Aimer sa propre disgrâce*. Cette dédicace *a su verdadero amigo* est un témoignage d'affection et de reconnaissance qui prouve que Lope avait la mémoire du cœur.

Lorsqu'il sortit de prison, ce fut pour aller en exil ; il était banni du territoire de Madrid[1].

On trouve dans l'*Arcadie*[2] une élégie pastorale où le poëte exprime les regrets de l'exil d'une manière naïve et touchante. Nous en reproduisons quelques strophes :

Aide-moi encore une fois, ô ma douce lyre, et ce sera la dernière, et je te suspendrai ensuite aux branches de ce saule vert au pied duquel mon âme pleure la liberté perdue.

Et puisque je te sais d'accord avec mes douleurs, que tes accents plaintifs résonnent avec mes plaintes amères !

[1] Don José Antonio Alvarez y Buena, dans sa biographie de Lope, avance que cet exil fut peut-être une fuite. Suivant lui, son ami Claudio, ou par ruse ou par force, l'aurait fait évader, et ils se seraient réfugiés tous les deux à Valence, où Lope aurait rendu plus tard à son ami un égal service, en l'enlevant à son tour à la prison dans laquelle il s'était fait enfermer pour ses folies.

[2] Poëme de l'*Arcadie*, édition Rivadeneyra, page 65, livre II, volume XXXVIII de la collection.

Chante mon départ, comme chante le cygne au moment de sa mort.

O douces rives verdoyantes que *le Tage opulent* [1] baigne de ses eaux, je pars pour celles qu'il arrose quand il va se jeter dans la mer d'Espagne, pourvu toutefois qu'avant d'arriver, je ne meure pas, noyé dans mes larmes.

Alors seraient bien vengés mes fiers et puissants ennemis, alors m'oublieraient mes amis les plus chers; et, affranchi des luttes de ce monde, mon corps serait enseveli dans une terre étrangère.

Je crains que la mort ne me surprenne avant mon départ, si grande est ma douleur ! Car les pleurs peuvent faire plus que ne fait le souhait d'un ennemi, et les coups qu'il vous porte ne tuent pas si vite que les angoisses seules de notre cœur.

Oh ! ma douce et tendre épouse, le voilà donc arrivé le jour amer de notre séparation déjà tant pleurée ; je livre aux vents ma voile et mes espérances ; je me sépare de vous... et je reste près de vous si je puis partir en vous laissant mon âme.

Adieu, douce et chère Espagne, marâtre de tes enfants véritables, et mère tendre et hospitalière des étrangers [2] ! L'envie me chasse de ton sein. Hélas ! toute patrie est donc ingrate?

Pourtant, puisque je dois venger mes ennemis par l'absence de l'exil, je regarderai comme une plus grande victoire d'égaler ma patience à leur envie, que d'imiter la méchanceté de ceux qui injurient les autres sans se connaître eux-mêmes.

Ceux en qui j'avais le plus de confiance m'ont vendu, parce que je me suis laissé abuser par leur perfidie quand ils ont interrogé mes pensées pour en tirer le parti qu'ils ont voulu.

Ainsi que le vent courroucé et la grêle précipitent l'oiseau de son nid, ainsi les colères d'un ciel jaloux me jettent loin du sol de ma patrie.

[1] Nous rappellons au lecteur que cette élégie fait partie du roman de l'*Arcadie*, et que Lope met cette plainte dans la bouche d'un berger des bords du Tage.

[2] Allusion à la foule de Flamands et d'Italiens que les guerres de Charles-Quint avaient amenés en Espagne.

Et, comme le loup cruel saisit dans le troupeau une brebis qu'il déchire avec ses dents avant l'heure où elle devait être égorgée par le boucher, ainsi l'envie sauvage a voulu me tuer avant l'heure fixée pour ma mort.

Quand un ennemi connu vous attaque à front découvert, on peut parer ses coups ou les supporter avec plus de constance; mais de la part d'un ami, c'est le plus rude châtiment qu'on puisse subir.

Hélas! injuste exil qui, au matin de mes années, me jette dans la nuit des douleurs! — Mais il se peut que je vive au milieu des étrangers; souvent, ce que dédaigne la terre natale, une patrie adoptive l'estime et l'apprécie.

Je pars, et servirai d'exemple de la vanité des espérances et des faveurs. Déjà je me regarde comme au-dessus de l'envie et de la crainte, dans les lieux où puisse bientôt finir ma vie pauvre, enviée, triste et persécutée!

Lope alla à Valence, où il séjourna plusieurs années et où il trouva, comme il l'espérait dans l'élégie que nous venons de citer, une patrie hospitalière. Il se lia avec les sommités littéraires de cette ville. Il y fit représenter, dit-on, ses premières comédies. Il est certain aussi qu'il profita de cette absence de Madrid pour visiter les différentes villes de l'Espagne qui étaient en dehors de son territoire.

Sa femme lui fut fidèle et bonne dans l'adversité; elle l'avait suivi, ou venait souvent le retrouver. Il s'était fait une vie tranquille et douce; la considération dont il était entouré le consola de l'ingratitude de sa ville natale. Mais un nouveau malheur vint fondre sur lui : sa femme, d'une santé frêle et délicate, mourut dans une ville située entre Madrid et Valence; Lope n'arriva que pour lui faire les derniers adieux; son chagrin fut vif, car elle avait été la plus douce consolation de son exil.

Il paraît que ce fut dans ces circonstances douloureuses de sa vie qu'il se décida au métier de soldat et à faire partie

de l'expédition que préparait depuis longtemps Philippe II contre l'Angleterre.

Dans l'intervalle de ces préparatifs, qui durèrent de 1586 à 1588, on ne sait pas où Lope vécut. Était-il rentré à Madrid? avait-il obtenu la fin de son exil? ou ne revint-il dans sa ville natale qu'après le désastre de l'armada? On n'a pas de données bien certaines à cet égard.

La plupart des grands écrivains espagnols ont été soldats et ont servi activement leurs pays. L'Espagne, guerrière et chevaleresque, allaitait ses enfants en leur chantant les vieilles ballades populaires qui leur répétaient les noms de ces grands hommes qui avaient disputé pied à pied aux Maures le territoire de leur patrie. Les romans de chevalerie, dont la mode n'était pas encore passée, exaltaient les cerveaux de la jeunesse, et la découverte de l'Amérique venait de renouveler cet esprit de guerre et d'aventure que l'expulsion des Maures aurait pu laisser éteindre. Il n'est donc pas étonnant de voir Lope prendre aussi les armes et obéir à cet instinct national.

L'Espagne, que Charles-Quint avait élevée au plus haut degré de puissance qu'une nation puisse atteindre, l'Espagne, sur laquelle le soleil ne se couchait plus, comme le disait son orgueilleux souverain, avait réuni la flotte la plus puissante qu'on eût jamais vue jusqu'alors, pour renverser le pouvoir de la protestante Élisabeth et pour ramener une nation d'hérétiques au giron de l'Église romaine. La flotte appareilla le 29 mai 1588.

Lope et son fidèle ami Condé s'embarquèrent; le premier retrouva son frère, qui était lieutenant à bord du vaisseau *le Saint-Jean*. Ils ne s'étaient pas revus depuis longtemps, et la mort devait bientôt les séparer pour toujours sur cette terre : dans un des premiers combats qui eurent lieu avec les Hollandais, le frère de Lope fut mortellement blessé et mourut dans ses bras.

Bientôt Lope revint avec les débris de l'armada dispersée par la tempête et par la flotte anglaise. Il avait composé, au milieu de la fureur des éléments et de la fumée des canons, plus d'un sonnet et un poëme en vingt chants, *la Beauté d'Angélique*.

Rentré à Madrid, il se plaça comme secrétaire d'abord chez le marquis de Malpica, et puis chez le marquis de Sarria, plus tard comte de Lémos et protecteur de Michel Cervantes.

C'est sans doute dans cet intervalle que Dorothée, devenue veuve, lui fit faire quelques ouvertures et lui offrit sa main. L'honneur et la vengeance, dit-il, furent plus forts que le souvenir de ce premier amour, et il refusa; elle était riche et l'aimait encore, mais le charme était rompu.

V

Lope se remaria, en 1597, avec dona Juana de Guardio, d'une bonne famille de Madrid, et quitta le service du comte de Lémos. Il avait trente-cinq ans. Nous allons enfin le trouver dans une situation calme, heureuse et tranquille après tant de fautes, de traverses et d'aventures. Sa femme lui donna un fils qu'il appela Carlos et qu'il aima tendrement. Voilà, dans une épître *al Doctor Matias de Porras*, le tableau qu'il nous fait de son bonheur domestique[1]:

[1] Édition Rivadeneyra, page 409. Ep. al doctor Matias de Porras, corregidor y justicia mayor de la provincia de Canta en el Peru. Volume XXXVIII de la collection.

Enfin elles se sont dissipées, les tempêtes de la mer amoureuse, et j'ai vu ma barque délivrée de leurs colères importunes,

Quand, un matin, je vis à mon côté l'honnête et douce figure de ma femme bien-aimée, sans avoir besoin de regarder la porte comme un amant qui craint d'être surpris,

Et quand mon petit Carlos au teint de rose et de lis venait caresser mon âme par ses bégayements enfantins.

Tout était aurore et soleil autour de moi lorsque je voyais l'enfant bondir comme bondit, au lever du jour, un jeune chevreau dans les prés.

Quelque folle parole qui sortît à demi formée de sa bouche était pour nous un oracle, et l'enfant passait de mes baisers à ceux de sa mère.

Je rendais grâce à l'auteur éternel des choses, à la source souveraine des richesses, et je ne pouvais me déterminer à m'en aller un moment.

Et après tant de nuits obscures, ces douces matinées ramollissaient mon cœur, et je pleurais tant de vaines espérances passées.

Et jouissant enfin de la sécurité, non pas de la vie, mais d'un bonheur inespéré, je me décidais à partir avec l'idée d'écrire quelque chose après avoir consulté mes livres.

On m'appelait à dîner, et je disais quelquefois avec vivacité qu'on me laissât tranquille ; tant l'étude, elle aussi, a d'entraînement et d'abstraction !

Mais alors arrivait Carlos, tout fleurs et tout perles ; il venait m'appeler, et j'ouvrais mes bras à ses bras, et j'éclairais mes yeux à ses regards.

Quelquefois il me prenait par la main, insinuait la persuasion dans mon âme, et me forçait d'aller m'asseoir à table aux côtés de sa mère.

Hélas! ce bonheur paternel ne dura pas longtemps. L'enfant mourut à sept ans, et sa mère le suivit, peu de temps après avoir donné le jour à une fille qu'il appela Feliciana.

On ne peut lire, sans sentir les larmes couler de ses

yeux, l'élégie que Lope a composée sur la mort de ce fils bien-aimé. Nous en citerons les strophes suivantes[1] :

Je tenais pour vous, prisonniers dans une cage, des petits oiseaux de différentes couleurs et dont chacun avait sa chanson. Hélas ! j'avais tant le désir de vous voir content ! Je plantais pour vous de jeunes arbres verdoyants, et je semais des fleurs pour y voir votre image... Et puis, à peine veniez-vous, tout couvert de rosée, de vous épanouir au souffle parfumé de l'aube naissante, ô mon Carlos, que, lis blanc flétri et glacé, vous avez disparu de la terre et avez été transplanté dans le ciel.

Et maintenant, ô Carlos, quels divins oiseaux vous voyez traverser avec leurs ailes dorées les plaines célestes de l'éternel jardin où rayonne la lumière que les regards mortels ne peuvent atteindre et où s'épanouissent toutes les fleurs précieuses de l'Orient, qui rivalisent avec eux de couleurs étincelantes ! Heureux enfant ! je vous vois là où tend mon désir, là où n'est plus ni peine ni douleur ; et quand je songe à votre félicité, tout mon chagrin se change en actions de grâce.

Cette pièce de vers charmante n'est pas seulement une élégie ; c'est une hymne, c'est une prière fervente, c'est une espérance vive, c'est un retour à Dieu et une promesse de se consacrer désormais à ses autels.

En effet, Lope avait éprouvé de trop grands malheurs pour n'y pas voir un châtiment des désordres de sa jeunesse ; aussi ce fut peu de temps après la mort de sa femme et de son fils qu'il résolut d'entrer dans les ordres sacrés. Il s'y prépara par des actes nombreux de piété et de charité, et il fut ordonné prêtre à Tolède, en 1609. Ce ne fut pas un vain titre pour lui. Il était entré dans diverses congrégations religieuses consacrées principalement à la charité. Il visitait les hôpitaux, secourait les malades, et fai-

[1] Cancion à la muerte de Carlos, folio 308. Édition Rivadeneyra, 1856, volume XXXVIII de la collection.

sait d'abondantes aumônes. En 1625, il entra dans une société fondée pour le soulagement des prêtres infirmes de Madrid; il en fut élu chapelain en 1628. «On le vit une fois, dit M. Fauriel, courbé sous le poids du cadavre d'un pauvre prêtre, le porter péniblement en terre, l'y déposer et adresser pour lui une prière à Dieu, confondant ainsi, par un excès touchant de charité, l'office de prêtre et celui de fossoyeur[1]. »

Il était, au reste, depuis longtemps déjà familier de l'inquisition. Qu'on ne s'effraye pas de ce titre; les personnes qui le portaient pouvaient à tout moment être appelées au service de l'inquisition, mais elles n'avaient aucune fonction spéciale et aucun devoir à remplir jusqu'à ce qu'elles fussent appelées; ce titre n'était jamais donné qu'à ceux dont le sang était pur de tout mélange de sang maure ou juif depuis au moins quatre générations ; c'était un titre de noblesse fort recherché par cette raison.

Nous pouvons nous étonner de voir Lope de Vega, prêtre, et prêtre sincère, convaincu de la divinité de son ministère, continuer à écrire des pièces de théâtre. C'est quelque chose en effet d'insolite pour nous de voir ces deux caractères de poëte dramatique et de prêtre se confondre dans le même individu ; que de fois, nous-mêmes, n'avons-nous pas éprouvé un certain embarras en voyant à Rome l'habit sacerdotal mêlé aux fêtes publiques et même théâtrales ! Mais il faut remarquer que dans nos pays, la lutte incessante avec les sectes hérétiques a dû imposer au clergé catholique une réserve et une sévérité extraordinaires. En

[1] Article de M. Fauriel dans la *Revue des Deux-Mondes*, septembre 1839.

Ce fait a été cité dans le *Semanario pintoresco español*, n° 13 del año 1851, por el señor don Adolfo de Castro, et il est raconté par le docteur Francisco Quintana, contemporain et ami de Lope, et qui prononça un sermon aux obsèques du poëte.

Italie et en Espagne, le prêtre peut, s'appuyant sur sa seule conscience, prendre sa part des joies de la foule, sans craindre de scandaliser ceux qui croient que, pour être religieux, il faut avant tout être sombre et sévère et se dérober à tous les regards. Nous ne jugerons pas cette grave question qui n'est pas de notre compétence ; mais en parlant de notre poëte, nous pouvons dire que la moralité générale de son théâtre, dont nous parlerons ailleurs, pourrait être une excuse suffisante. Il paraît certain que sur la fin de sa vie il composait de préférence des poésies religieuses, et il en a laissé un grand nombre [1].

Lope de Vega n'était attaché comme prêtre à aucune église, et quant à la manière dont il exerçait son ministère, voilà ce que nous lisons dans Montalvan : « Il avait fait construire dans sa maison un oratoire, non-seulement curieux, mais riche, où il célébrait la messe tous les jours, excepté les jours déterminés où il allait à sa paroisse, et plus tard ceux où il allait célébrer le service divin dans le couvent de *las Trinitarias descalzas*, où était religieuse une parente qu'il aimait beaucoup. » Nous dirons plus tard quelle était cette parente.

« Un de ses panégyristes, nous dit aussi M. Fauriel, a noté dans sa manière de célébrer la messe une singularité à laquelle il attribue le parti pris par Lope de ne point exercer ses fonctions de prêtre en public ; c'était, au dire du panégyriste, une extrême agitation, une espèce de tremblement nerveux avec effusion de larmes, dans lequel il avait l'air d'un homme hors de lui et sous le coup d'une émotion supérieure à ses forces. »

[1] Montalvan raconte qu'il avait dit au duc de Sessa, son protecteur, qu'il ne voulait plus composer de nouvelles comédies, et la *Moza di Cantaro* serait alors la dernière faite par lui en 1632, trois ans avant sa mort. Le duc de Sessa lui donna une pension pour réparer le tort que cette détermination ferait à sa bourse.

Nous traduisons et citons ici un sonnet de Lope qui vient à l'appui de ce que nous dit M. Fauriel ; le poëte le composa sans doute au sortir de l'autel. Il est intitulé *les Craintes dans la faveur*[1].

Quand mes coupables mains vous portent, ô Seigneur,
Quand je lève à l'autel l'innocente victime,
De ma témérité je dois me faire un crime ;
Et m'étonne de voir votre insigne douceur.

Parfois mon âme tremble et frissonne de peur,
Parfois je m'abandonne à votre amour sublime,
Et plein de repentir, au bord de cet abîme,
Je flotte entre l'espoir, la crainte et la douleur.

Seigneur ! tournez vers moi vos yeux pleins de tendresse,
Car, hélas ! que de fois le monde et son ivresse
M'ont déjà de l'erreur fait suivre les chemins !

Seigneur ! quels maux seraient comparables aux nôtres,
Si, quand nous vous portons dans nos indignes mains,
Vous nous laissiez tomber en écartant les vôtres ?

VI

A l'époque où Lope de Vega entra dans les ordres, il était déjà, depuis plusieurs années, à la tête de la littérature de son pays, et déjà il eût été riche s'il n'eût été prodigue dans ses charités et dans ses bonnes œuvres.

Il fut à la fois, dit Montalvan, le plus riche et le plus pauvre des poëtes de l'Espagne ; le plus riche, parce que les dons qu'il recevait montaient au moins à 10,000 ducats.

[1] Édition Rivadeneyra, volume XXXVIII de la collection, page 396, sonnet 323.

Ses comédies lui valurent peut-être 80,000 ducats, les autres 6,000, les profits de l'impression 16,000, les dots de ses deux mariages 7,000. Le tout fait environ 100,000 ducats, sans compter la pension de 250 ducats que lui faisait le roi, celle de 150 de don Geronimo Manrique, 300 d'un bénéfice que lui donna le duc de Sessa, son ami et son protecteur, etc., etc. Malgré tout cela, il fut le poëte le plus pauvre des poëtes de ce temps, parce qu'il était si libéral qu'on pouvait l'appeler prodigue. Il avait une charité *si encendida,* si enflammée, que jamais pauvre ne lui demanda l'aumône, en public ou en secret, sans l'obtenir. Il la doublait toujours pour les pauvres honteux; il allait jusqu'à les vêtir des pieds à la tête. C'est encore Montalvan qui va nous donner le portrait du caractère de Lope.

« Il était, dit-il, discret dans la conversation, insoucieux de ses propres intérêts et empressé jusqu'à l'importunité pour ceux des autres; doux et affable dans sa famille, mesuré avec les grands, plaisant avec ses amis, généreux avec les étrangers, galant avec les femmes et courtois avec les hommes. Pourtant il se fâchait contre ceux qui marchandent un chapeau quand le tafetas est à bon marché; contre ceux qui prennent du tabac quand ils ont à s'entretenir avec des gens honorables; contre ceux qui teignent leurs cheveux tout en gardant de la vieillesse les années et les douleurs; contre ceux qui parlent mal des femmes, sachant que leur mère en est une; contre ceux qui croient aux bohémiennes, tout graves et vêtus de noir qu'ils sont; enfin contre ceux qui demandent l'âge des autres quand ils n'ont pas à les épouser. »

Montalvan n'est pas le seul contemporain de Lope qui nous ait donné des détails sur sa vie privée. Fray Francisco de Peralta et le docteur Francisco de Quintana, qui prononcèrent également des discours aux obsèques du poëte, nous ont transmis quelques anecdotes que nous

allons citer, parce qu'elles serviront à compléter le jugement de nos lecteurs sur le caractère simple, doux et charitable du poëte que nous aimons et voulons leur faire aimer.

Un homme colère et mal conseillé défia Lope à une époque où déjà l'habit ecclésiastique lui interdisait de répondre à un pareil défi. Encouragé peut-être par son silence, l'agresseur tira son épée et lui dit: « Sortons. —Allons, répondit Lope en mettant son manteau avec une certaine lenteur, allons, moi dire la messe, et vous, monsieur, me la servir. »

Lope avait toujours sur sa table une quantité de pièces d'argent, pour que son serviteur n'eût pas à lui en demander, mais seulement à prendre pour donner au pauvre qui se présentait à la porte; mais un jour on y frappa, et aucun valet ne se trouvant là pour ouvrir, Lope sortit lui-même et vit un prêtre aveugle dont le chapeau était sale et honteux; il ôta le sien et le lui donna. Quintana ajoute que le fait ne put pas, comme tant d'autres, rester ignoré, car, lorsqu'il voulut sortir avec ses amis, il fallut bien que l'un d'eux allât lui chercher un autre chapeau.

Voilà ce que dit le même panégyriste de la modestie de Lope :

« Les princes séculiers ou ecclésiastiques le vénéraient et le recherchaient en se plaignant qu'il ne vînt pas les voir assez souvent; mais il y mettait tant de réserve, qu'il répondit un jour à l'un d'eux : —Je verrais plus souvent Votre Seigneurie si elle me rendait moins d'honneurs quand elle me reçoit. »

Citons un dernier trait de la bonhomie de notre poëte. Il avait composé, avant qu'il fût prêtre encore, une pièce intitulée *l'Assaut de Maestricht*, pour célébrer une victoire récemment remportée par les Espagnols dans les Pays-Bas. Lope avait mis parmi les personnages de sa pièce un certain lieutenant qui s'était distingué à ce siége;

l'acteur chargé de réciter ce rôle avait mauvaise tournure et fâcheuse réputation. — Après la première représentation, qui eut un grand succès, un certain hidalgo, pâle et l'œil en courroux, apostropha le bon Lope et lui dit : « Monsieur, ce lieutenant, c'est mon frère ! Vous avez eu grand tort de confier ce rôle à un comédien si laid de figure et si lâche d'apparence, quand, au contraire, mon frère a l'extérieur et l'esprit d'un galant homme, comme le prouve sa conduite. » Lope, en entendant cette étrange querelle, s'excusa le mieux qu'il put ; mais l'hidalgo ne s'en tint pas satisfait et lui déclara que, s'il ne donnait pas ce rôle à un autre acteur, il pouvait dès à présent se regarder comme défié en duel. Lope, pacifique et inoffensif, promit ce qu'on lui demandait si vivement, et, à la représentation suivante, confia le rôle à un homme de bon visage et de grande taille, en lui recommandant de ne pas ménager les gestes de bravoure, ce qui réconcilia si bien l'hidalgo, qu'au lieu de le poignarder il envoya à Lope des présents.

Enfin, si nous voulons voir le poëte décrire lui-même son caractère et sa vie, nous choisissons entre mille passages les quelques lignes suivantes que nous lisons dans l'épître dédicatoire de sa comédie *el Alcade mayor.*

Avec deux fleurs dans mon jardin, six tableaux et quelques livres, je vis sans désir, sans crainte et sans espérance, vainqueur de la mauvaise fortune, désabusé de la grandeur, vivant dans la retraite au milieu même de la foule, gai dans la médiocrité, et, tout incertain que je suis de l'heure de ma mort, ne m'effrayant pas de ce qu'elle est certaine. Telle est la philosophie grâce à laquelle, m'éloignant le plus possible de l'ignorance, j'écarte les pierres de la calomnie et les ruses de l'envie.

Dans une épître plaisante adressée à Francisco de Rioja[1], il décrit ainsi son jardin :

[1] Collection Rivadeneyra, page 422, tome XXXVIII.

« Vous y trouverez, dit-il, des colonnes de marbre avec des inscriptions poétiques, des fontaines jaillissantes, des lacs profonds et limpides sillonnés par de petites barques à deux voiles qui ressemblent à des cygnes, et qu'entourent de frais ombrages, des arbres taillés qui ont la forme de Polyphème, des vignes aux feuilles rougies par l'automne, serpentant avec les lierres, des gazons dont les contours représentent le zodiaque... A chaque pas vous y rencontrerez les bustes des Césars et ceux des dieux et des déesses de l'Olympe; les statues de nos grands poëtes de la Castille, de l'Andalousie et du Portugal,.. » Après en avoir cité les noms et y avoir ajouté un éloge pompeux, il finit ainsi :

Je m'arrête, car je vous vois surpris et émerveillé; mais il faut bien l'avouer, excepté les louanges données à nos grands hommes, que j'ai tous célébrés, sans en excepter ceux qui sont ingrats envers moi, tout est mensonge dans ce riant et magnifique tableau. Mon jardin a quelques pieds carrés, il renferme deux arbres, dix pieds de fleurs, deux treilles, un oranger et un rosier; on y peut entendre deux rossignols. Enfin, deux seaux d'eau forment ma fontaine qui coule à travers deux coquilles de couleur.

Pourtant, comme je me contente de peu, je préfère mon coin de terre au mont Hybla, à la vallée fertile de Tempé, aux jardins des Hespérides et aux parcs suspendus de Sémiramis.

VII

Lope de Vega avait marié sa fille Feliciana à don Luis de Usategui, qui plus tard publia quelques-unes des œuvres de son beau-père; elle avait coûté la vie à sa mère dona Juana de Guardio. Il avait deux autres enfants illégitimes, Marcelle et Lope Félix, nés en 1605 et en 1606

de doña Maria de Lugan[1]. On n'a aucun document sur cette liaison de Lope. Il a composé une églogue sur la mort de son fils Félix, et il l'adresse à don Lope Félix del Carpio y Lugan, joignant ainsi à son nom celui de sa mère[2]. Montalvan ne parle de Marcelle qu'en termes assez mystérieux, parce qu'étant contemporain de Lope, il avait peut-être des raisons pour ne pas divulguer un fait qui pouvait intéresser des personnages encore vivants, ou bien jeter une tache sur la mémoire de celui dont il faisait le panégyrique.

Ce fils de Lope, poëte à quatorze ans, fut soldat à quinze; il suivit le marquis de Santa-Crux dans son expédition contre les Hollandais et les Turcs. Le bâtiment qu'il montait, et qui se dirigeait vers l'île Marguerite, sombra, et tout l'équipage fut noyé.

Toute l'affection de Lope sembla se reporter sur Marcelle; elle était d'une grande beauté, et réunissait les qualités du cœur à celles d'un esprit précoce et distingué. Lope lui a dédié une de ses comédies en la soumettant à son jugement dont il faisait un cas tout particulier. Guillem de Castro lui a également dédié un volume de son théâtre. Ces hommages rendus à une jeune fille prouvent un mérite réel dans celle qui les reçoit; mais l'aimable enfant ne songeait guère à s'en enorgueillir, elle se préparait à prendre le voile. En 1621, elle entra comme novice dans le monastère des *Trinitarias descalzas*, à Madrid, et en devint religieuse l'année suivante.

[1] Don José Antonio Alvarez y Buena, dans son *Dictionnaire historique des hommes illustres de Madrid*, tome III, page 350, semble détruire les doutes que plusieurs biographes, entre autres M. Damas-Hinard, ont émis sur l'illégitimité de don Félix et de Marcelle.

[2] Felicio : *Egloga pescatoria en la muerte de don Lope Félix del Carpio y Lugan*. Édition Rivadeneyra, Madrid, page 331.

Lope a adressé à don Francisco de Herrera Maldonado une relation touchante de cette prise de voile; nous en mettons une partie sous les yeux du lecteur [1] :

Marcelle, la première pensée de mon amour paternel, songeait à se marier, et un soir elle me nomma celui qu'elle désirait pour époux.

Et moi, qui savais qu'il est prudent de laisser mûrir une pareille pensée, parce qu'il y a des décisions qui ne viennent que de choses accidentelles,

Je fis mes réserves, toujours attentif à ne pas contrarier ses désirs, s'ils avaient leur base dans la vérité de son âme.

Mais, voyant chaque jour ce désir augmenter, je me déterminai à lui donner cet époux, qui sollicitait son amour par tant d'amour.

Cet époux est beau, il est riche, il est sage et d'une illustre naissance, et son père n'est pas moins que tout-puissant.

Je vous jure que, du côté de sa mère, il est du sang royal; et qu'elle est si bonne qu'il n'y a pas d'attraits ni de vertus qui ne soient en elle.

C'est une mère pleine de tant de grâces, que c'est par ses mains que Dieu les dispense au monde. Elle est à la fois rose et lis, cyprès et palmier.

L'église a été revêtue de tentures, c'est le jour des fiançailles, tout a pris un air de fête; Marcelle s'avance.

Je ne vis jamais dans une jeune fille plus de beauté, plus de grâce et de perfection; ce jour-là, elle surpassait sa renommée elle-même.

C'est que la joie ajoutait encore aux dons de la nature, c'est que le contentement donnait plus de vivacité et d'élégance à celle qui étrennait ce jour-là ses souliers de mariée[2].

Nous passons la nomenclature des grandes dames et

[1] Collection Rivadeneyra, volume XXXVIII, page 407.

[2] *Chapines*, est une espèce de chaussure ou de sandales, que les

des seigneurs de la cour qui assistèrent à cette cérémonie, et dont le nombre atteste la considération dont Lope était entouré.

Sous la voûte consacrée de la porte était l'époux que tenait une jeune fille dans ses bras caressants.

L'époux est un enfant, et un enfant le portait ; car c'est le dessein de Dieu, dans ces amours divins, de prendre le déguisement de l'enfance...

Cependant le temple saint était illuminé par mille cierges allumés, et des draperies ornaient la chambre nuptiale.

Marcelle, les joues enflammées ainsi que deux roses, et les lèvres comme baignées par un honnête sourire, me regarda : dernier adieu qui séparait deux existences !

Son âme semblait heureuse de cette vocation ; et par un dernier salut de son corps, elle se détourna de tout ce que le monde appelle fêtes et plaisirs.

Puis, offrant à l'enfant divin sa chaste guirlande de vierge, elle embrassa son époux en couvrant de baisers ses yeux d'émeraude.

Le ciel ferma la porte à mon cœur plein d'amour paternel ; il m'enlevait la meilleure part de mon âme ; et j'étais le seul à plaindre dans cette foule de spectateurs.

. . . .

Nous retournâmes à l'église ; la fiancée avait quitté ses habits de fêtes et ses bijoux pour revêtir la bure grossière. Sa chevelure fut coupée ; car, ainsi que les autres vierges dont le chœur était rempli, elle ne devait plus avoir, pour être belle, que sa seule beauté. . . . .

Après l'année d'épreuve, Marcelle prononça ses vœux.

Et celle que j'aimais si tendrement qu'un amant en eût été jaloux, celle que je couvrais de soie et d'or, courba son front

femmes mariées avaient seules le droit de porter du temps de Lope. L'expression, *poner una niña en chapines,* mettre une jeune fille en sandales, signifiait alors la marier.

comme une rose pâlie, et effeuilla, ce soir-là même, la couronne de ses pétales pourprés.

Elle dormait sur la paille froide et dure; elle marchait les pieds nuds; son corps était caché sous un vêtement de pauvre; ses yeux seuls exprimaient son âme!

. . . .

Quand elle fut prosternée sur le pavé du temple, on chanta la dernière prière des morts, et le monde était aussi triste que le ciel était joyeux.

Toutes l'embrassèrent l'une après l'autre, puis l'accompagnèrent vers son époux, et la firent asseoir à la table de l'enfant divin.

Et maintenant Marcelle vit là... et, loin de ce monde insensé, loin de ses vaines illusions, elle suit la voie du ciel.

O bienheureux désenchantement des choses de la terre! cette vierge si belle, si chaste et si pure, a consacré à Dieu ses dix-sept ans!

VIII

Lope est vieux, il est seul, il est prêtre; s'il jette ses regards dans le passé, les joies de sa jeunesse furent si mêlées d'amertume, qu'elles ne lui ont laissé que la réalité des regrets et le devoir des expiations. S'il a éprouvé deux fois les joies du mariage, deux fois elles ont été violemment brisées par la mort; s'il a goûté à longs traits les joies de la paternité, elles ne lui ont valu que d'immenses douleurs, la perte de ce charmant Carlos, le *Carlos de ses yeux*, qui meurt à sept ans; la perte de ce second fils mort à quinze ans, au service de son pays; enfin la tendre, mais sérieuse séparation de sa fille Marcelle, dont il vient de nous raconter le drame touchant.

Aussi, que lui font maintenant les triomphes littéraires longtemps espérés, obtenus depuis longtemps, mais inu-

tilés et vains quand le cœur desséché ne bat plus pour les choses de la terre?

L'autel a été son refuge après les grandes douleurs de sa vie, il est sa consolation dans les désenchantements de la gloire; il est son espérance, parce qu'il est aussi l'expiation du passé.

Lope est l'homme le plus célèbre de l'Espagne, on le connaît, on l'aime, on l'admire. Dans Madrid, on le suit, on l'acclame; les femmes se penchent au balcon pour le voir et pour battre des mains à son passage; son nom est le synonyme de la perfection en toutes choses[1]. L'admiration et l'enthousiasme sont à leur comble. Quinze cents pièces de théâtres lui ont valu les applaudissements de l'Espagne entière et auraient rempli ses coffres, si l'aumône ne les eût vidés chaque jour.

Cependant Lope n'a plus de cœur pour jouir de ces triomphes; la gloire et la célébrité lui sont devenues indifférentes, même importunes. Il se déguise, il passe par des rues détournées pour éviter d'être vu. Gloires de la terre, vous n'êtes plus rien pour lui, il ne songe plus qu'à celles du ciel[2]!

Sa santé, autrefois si robuste, commence à décliner; il ne la soigne pas, il la dédaigne. Il tombe malade, il laisse aller sa maladie, sans interrompre ses jeûnes et ses macérations. Le vendredi qui précéda le jour de sa mort, il dit sa messe, lut son bréviaire, arrosa son jardin et rentra pour

[1] Ce devint un proverbe de dire, d'une chose parfaite, qu'elle est *de Lope*. Les joyaux, les diamants, les tableaux, les habits, les étoffes, les fleurs, les fruits, tout ce qui s'admire, tout ce qu'on aime, on y ajoutait les deux mots *de Lope,* pour en vanter le choix, la richesse et la beauté. — Fama postuma, Montalvan.

[2] Tout ce que nous disons ici est le résultat succinct de toutes nos lectures soit de ses poésies sacrées, soit de ses biographies. On peut compter sur la vérité de tous ces détails et de ceux qui suivent.

se donner la discipline comme il le faisait tous les vendredis. Rien de changé pour son âme. Son corps est malade? que lui importe! Son corps va mourir? qu'il meure donc bien vite! son âme ne relève que de l'éternité!

Vers le soir du jour où les médecins déclarèrent que Lope n'avait plus à espérer de guérison, le saint viatique lui fut apporté avec la pompe ordinaire; il le reçut avec respect et avec des larmes de joie, parce que, disait-il, il voulait honorer l'hôte auguste qui venait au-devant de lui pour le conduire à ses divins palais.

Il reçut humblement l'extrême-onction, fit entrer sa fille Feliciana, la seule, hélas! qu'il pût avoir auprès de lui, et lui donna sa bénédiction; puis il prit congé de tous ses amis comme un homme qui part pour un long voyage.

Il recommanda à tous la paix du cœur, l'amour de la vertu, l'étude de la conscience, leur disant que la véritable gloire était d'être bon, et qu'il changerait volontiers tous les applaudissements qu'on lui avait donnés pour le bonheur d'avoir fait une action vertueuse de plus dans sa vie. Puis, se retournant vers le Christ crucifié, il lui demanda, avec des larmes ferventes, pardon de tout le temps qu'il avait perdu en pensées mondaines, quand il aurait pu le consacrer à sa seule louange; il résigna sa volonté entre les mains de Dieu, confessa qu'il avait été un des grands pécheurs de ce monde, et fit un acte de contrition dans lequel les larmes eurent plus de place que les paroles.

Enfin, fatigué de toutes ces saintes émotions, il demanda à être seul; on le laissa. La nuit fut mauvaise; le matin, il expira en prononçant les noms de Jésus et de Marie.

C'était le 27 août 1635. — Lope avait 73 ans.

IX

Sa mort fut un deuil public; on ne peut comparer ses funérailles qu'à celles de Michel-Ange à Florence; la ville et la cour suivirent ses obsèques. Le duc de Sessa, son protecteur et son ami, présidait ce nombreux cortége où personne n'avait été convié, mais où tous les habitants de Madrid et des environs étaient accourus. En voyant passer cette foule muette et triste, en lisant la douleur sur tous ces visages, ceux même qui ignoraient sa mort, la devinèrent. Lope seul pouvait inspirer cette unanimité de regrets. Il avait ému et charmé la foule par ses pièces de théâtre, il avait été l'interprète de toutes les fêtes de l'Espagne; car il ne s'y était passé aucun grand événement qu'il ne l'eût chanté. C'était une perte universelle que toutes les âmes sentaient et que tous les yeux pleuraient.

Mais il y avait dans le couvent des *Trinitarias descalzas* un cœur que la douleur déchirait et qui sentit alors peut-être le seul remords que pût faire naître la vie du cloître. Marcelle, la fille bien-aimée de Lope, n'avait pas pu le voir avant sa mort, elle n'avait pas pu lui donner les soins d'une fille ni recevoir la bénédiction du mourant. Elle demanda comme une grâce de voir au moins passer le cercueil de son père. Le convoi fit un long détour pour suivre les murs du couvent, et l'on vit, au coin d'une de ses fenêtres grillées, la pauvre Marcelle coller son front à la vitre et verser des larmes.

Lorsque le cortége eut disparu, elle rentra au fond du monastère qui dut lui paraître alors un cercueil plus impitoyable que celui de son père, car il tenait prisonnière son âme avec son corps, tandis que, laissant ici-bas sa dé-

pouille mortelle, l'âme de Lope de Vega allait rejoindre au ciel les êtres chéris qui l'avaient précédé, et attendre dans l'éternité ceux qui restaient encore en ce monde.

Ce détour du convoi, cette figure pâle et noyée de larmes qu'on avait à peine entrevue derrière les grilles du monastère, émurent la foule plus que la pompe du cortége; elle s'associait à cette douleur filiale, et quand, le service une fois terminé, le corps descendit sous la terre, les gémissements et les sanglots dominèrent les prières des prêtres et se mêlèrent aux échos de la voûte sombre où descendait le cercueil du plus grand poëte de l'Espagne.

LOPE DE VEGA

POETE LYRIQUE.

Après avoir cherché à faire connaître à nos lecteurs Lope de Vega dans sa vie privée, nous allons l'étudier comme écrivain. Déjà on a pu le juger par les citations nombreuses que nous avons faites, et peut-être le lecteur a-t-il le même désir que nous de continuer ces études intéressantes?

Avant d'aborder le théâtre de Lope, qui est le principal objet de ce livre, disons un mot de ses poëmes, de ses épîtres et de ses poésies lyriques, qui seraient déjà un titre suffisant pour sa gloire.

I

La littérature espagnole était en retard de quarante ans sur celle de l'Italie. Ce peuple généreux et brave avait engagé tout son génie dans une lutte gigantesque ; Ibères, Romains et Goths réunis en un peuple compact n'ayant plus qu'un seul nom, celui de chrétiens, disputaient pied à pied le territoire de la patrie aux Maures et les églises du vrai Dieu aux mosquées de Mahomet.

L'Espagne eut pendant longtemps le bonheur de n'avoir qu'une seule âme et une seule pensée, et comme cette âme était grande et cette pensée magnanime, elles durent in-

fluer sur le caractère de la nation et sur ses premiers essais en littérature.

Cette poésie naissante ne se produisait pas à l'ombre de la paix dont jouissaient par intervalles les nations voisines. L'Espagne n'avait pas le bonheur de cette douce et aimable Provence qui, dans le xe et le xie siècle, vécut sous un même gouvernement et eut une suite de souverains amis des lettres et des arts. Elle ne pouvait donc avoir que la poésie des champs de bataille, où l'héroïsme est la condition de l'amour. Il reste de cette époque beaucoup d'œuvres sans noms d'auteurs ; ceux-ci ne pensaient guère à s'immortaliser. Le caractère général de ces poésies, et, disons-le de suite, celui de toute la littérature espagnole, c'est la noblesse et la hauteur des sentiments, la loyauté, les principes souvent exagérés de l'honneur et la fidélité au souverain.

Ce caractère est dû à la noblesse de cette guerre patriotique et sainte, à cette croisade du foyer domestique, qui ressemble si peu aux guerres de France et d'Angleterre, guerres civiles, guerres de baron à baron, maraudage de frontière, tandis qu'en Espagne on combattait nation contre nation, langue contre langue, mœurs contre mœurs, religion contre religion; aussi ne nous étonnons pas de voir, pendant cette lutte et après le triomphe, l'esprit du peuple espagnol et en même temps sa littérature atteindre un niveau supérieur à celui des autres nations, et se maintenir dans une originalité de dignité et de grandeur dont les désastres politiques n'ont pu la faire déchoir.

Après les premières ballades ou *romances*, qui semblent l'œuvre de tout un peuple parce qu'elles sont en quelque sorte sa personnification, nous lisons les premières chroniques en prose; celles-ci furent l'œuvre des hommes supérieurs en noblesse et en rang; quelques rois eux-mêmes les écrivirent de leur main, et tous en surveillaient l'exécution avec le souci de leur propre renommée et le soin de

la gloire de la patrie chrétienne. Aussi s'accorde-t-on à leur trouver une supériorité sensible sur celles du même temps chez les autres peuples.

II

La poésie espagnole ne subissait, à cette époque, aucune influence étrangère ; la rupture avec les auteurs grecs et latins avait été complète ; la langue provençale, bien qu'elle eût eu presque de tout temps une certaine parenté avec la langue catalane, ne fut vraiment introduite dans cette partie de l'Espagne, comme langue littéraire, qu'après les persécutions contre les Albigeois, époque à laquelle tout ce qu'il y eut en Provence d'hommes distingués par les lettres ou par la naissance, s'enfuit ou s'exila volontairement en Espagne. Et, même alors, l'influence de cette émigration sur la littérature nationale ne se fit réellement sentir que dans les provinces frontières ; la Castille et la plus grande partie de l'Espagne conservèrent toujours leur individualité.

Nous ne prétendons pas ici faire l'histoire de toute la littérature espagnole[1]. Ce travail dépasserait nos forces et les limites que nous nous sommes tracées.

Nous dirons pourtant encore, avant d'arriver jusqu'à Lope de Vega, quelle fut l'influence italienne, qui a laissé des traces encore visibles dans la littérature espagnole.

La possession des États napolitains et les guerres d'Italie amenaient nécessairement entre les deux peuples espagnol et italien de nombreux rapports, et la littérature italienne était déjà arrivée à une telle supériorité, que, si les Espagnols étaient les conquérants par les armes, les Italiens

[1] Nous avons déjà cité, et nous recommandons à nos lecteurs l'ouvrage de M. Ticknor, qui est le traité le plus complet et le plus consciencieux que nous croyons avoir été écrit sur ce sujet.

devaient l'être par la pensée. Dante et Pétrarque étaient les chefs illustres de cette propagande littéraire.

Mais le génie des deux langues resta néanmoins distinct ; l'Espagne eut toujours des poëtes qui s'en tinrent aux formes populaires et traditionnelles, et le caractère des deux peuples était si différent, que leurs langues ne purent se confondre.

Ce que les Espagnols ont surtout dû aux Italiens, c'est le retour à l'étude de l'antiquité ; il est vrai que ce retour ne pouvait pas amener une similitude dans les productions de l'esprit, car l'Espagne a toujours été elle-même, et sa langue pompeuse, luxuriante d'images, était trop nécessaire à l'imagination de ses poëtes pour qu'ils consentissent à la plier aux règles sévères, mesurées et sages de l'antiquité.

Plus tard, l'influence personnelle de Marini et de son école fut plus fatale ; elle donna aux Espagnols l'exemple des concetti et du mauvais goût dont on ne trouve que peu de traces dans les anciens écrivains de l'Espagne.

Marini vivait au temps de Lope de Vega, il eut à Madrid la même vogue qu'à Paris, et on regrette de voir notre poëte lui-même lui donner une place sur le même rang que le chantre de la Jérusalem délivrée.

Il y eut dans ce siècle, au sein de toute l'Europe, une réaction contre le goût solide et pur des écrivains de l'antiquité ; ce fut comme une conspiration contre la clarté du langage, la précision du style et la simplicité de la pensée.

A mesure que l'instruction se répandait et que les classes lettrées se recrutaient d'un plus grand nombre d'auteurs, il se trouva des esprits ambitieux de renommée qui voulurent se distinguer de la foule et créer une espèce d'aristocratie dans les lettres.

A leur tête, Marini en Italie, Lyly en Angleterre et Gongora en Espagne, semblèrent vouloir interdire au vulgaire

l'intelligence de leurs œuvres et créer une langue à part, hérissée de mots nouveaux, d'inversions inaccoutumées, de figures étranges qui cachaient des pensées plus obscures encore.

On appela, en Espagne, ce style *culto, le cultisme;* il exprime parfaitement le but de son créateur Gongora; on l'appela euphuisme en Angleterre, le phœbus en France, et peu de temps après le style précieux.

Il semblait qu'on ne voulût être compris que des gens d'élite; il fallait être initié à ces mystères de la pensée pour en pénétrer les abîmes fermés à la foule et au simple bon sens; ils voulaient aussi faire de leur langue la langue des dieux, mais ils avaient préféré les dieux de l'Égypte aux dieux de l'Olympe, et les hiéroglyphes au langage d'Homère.

Disons à la louange de Lope de Vega, qu'il s'opposa de toutes les forces de son esprit à cette invasion barbare; il l'a combattue par le raisonnement et par la raillerie. Dans une pièce intitulée *Amistad y obligacion*, un poëte vient se recommander à un gentilhomme. Celui-ci lui demande s'il a le style vulgaire ou le style *culto.* — Culto, répondit l'autre. — Eh bien, tu écriras mes secrets. — Pourquoi? — Parbleu, pour que personne ne puisse les comprendre!

La première scène de la pièce *el Castigo sin venganza* offre également, en quelques lignes, une satire très-spirituelle du cultisme.

Enfin nous citerons un sonnet plaisant de notre poëte, dont les interlocuteurs sont Boscan et Garcilaso de la Vega, poëtes aimés de Lope, qui l'avaient précédé, et dont il vantait à ses contemporains le style clair, pur et poétique.

— Boscan, nous arrivons et l'auberge me plaît.
— Frappe, Garcilaso. — *Qui s'offre là?* — De grâce
Ouvrez à deux joyeux cavaliers du Parnasse.
— *Quoi! nocturner ici; le spectre-nuit paraît!*

— Que nous dit la servante? Appelons le valet.
— *Pourquoi? le flambeau-lune arrondit sa rosace,*
Le cauchemar-hibou sur l'oreiller se place
Quand le lustre-soleil souffle sur son reflet!

— Du diable si j'entends une seule parole!
Qu'auront-ils fait, bon Dieu! de la langue espagnole?
La vieille Espagne ainsi ne parle plus chrétien!

Allons-nous-en, Boscan, nous faisons fausse route,
La Castille est bien loin : je deviens fou, sans doute,
Ou nous sommes encor sur le sol biscayen[1].

Lope de Vega, en critiquant Gongora, lui rendait justice et lui accordait son admiration, car, avant d'avoir inventé le nouveau style du cultisme, ce poëte avait composé de charmantes poésies qui étaient à la portée de toutes les intelligences. Voilà comment Lope s'exprime à son égard dans une lettre à un grand personnage qui lui avait demandé son opinion écrite sur cette invasion d'une langue nouvelle[2].

« Ce cavalier, que je connais depuis plus de vingt-huit ans, est le génie le plus rare et le plus extraordinaire que j'aie connu dans ce pays, et je ne le trouve inférieur ni à Sénèque, ni à Lucain, enfants de la même patrie, qui a droit d'en être aussi glorieuse que des deux autres... Je l'ai vu et j'ai conversé avec lui en allant en Andalousie, et il m'accueillit avec plus de faveur et plus d'estime que je ne méritais. Il écrivait avec élégance sur toutes sortes de sujets; nous avons de lui plusieurs ouvrages écrits dans le style pur, tels qu'il les composa dans la plus grande par-

[1] Nous devons la traduction de ce sonnet à M. Edmond Lafond, notre collaborateur dans la traduction des sonnets des poëtes italiens.

[2] Réponse de Lope de Vega Carpio à une lettre d'un seigneur de ce royaume au sujet de la poésie nouvelle. — Collection Rivadeneyra, volume XXXVIII, page 137.

tie de sa vie, et qui sont des modèles de clarté et d'érudition; mais, ne se contentant pas d'avoir atteint le dernier degré de la réputation par la suavité et la limpidité de son style, il voulut (ce que j'attribue à une bonne et saine intention, et non à l'orgueil, comme beaucoup d'autres qui lui sont hostiles le croient) enrichir l'art et le langage de figures et d'ornements tels qu'on n'en avait jamais vu ni imaginé jusqu'au temps présent, pour rendre obscure une langue qui a produit tant de chefs-d'œuvre intelligibles à première vue, non-seulement pour les savants, mais encore pour les ignorants eux-mêmes. Ce cavalier a bien atteint le but auquel il voulait arriver; mais le danger était dans les conséquences, et elles ont été telles, que je doute qu'elles puissent cesser si la cause ne cesse pas. Je crois que l'obscurité et l'ambiguïté des phrases sont contagieuses. Aussi les poëtes qui imitent ce cavalier ont eu des enfantements monstrueux, et ils pensent arriver à son génie en imitant son style; mais plût à Dieu qu'ils eussent fait le contraire.

. . . .

» Je conclus en disant que semer de cette façon le style de figures et d'ornements est vicieux et indigne de la poésie : c'est comme si une femme qui se farde, après s'être mis du rouge sur les joues, s'en mettait aussi sur le nez, sur le front et sur les oreilles. Une composition pleine de tropes et de figures, c'est un visage coloré comme celui des anges qui soufflent dans les trompettes du jugement dernier, et dans lequel il n'y a ni nuances, ni veines, ni reflets, ni modelé, enfin rien de ce que les peintres appellent la carnation.

» En somme, un auteur l'a dit, la poésie doit coûter beaucoup de peine à celui qui l'écrit et peu à celui qui la lit.

» Je ne dis rien de tout cela pour offenser le divin génie de ce cavalier, mais pour attaquer cette langue nouvelle

qu'il veut introduire; qu'il en soit ce qu'il voudra, je l'estimerai et l'aimerai, acceptant de lui avec humilité ce que je comprendrai, et respectant ce que je ne comprendrai pas; mais quant à ceux qui s'attachent des ailes avec de la cire pour l'imiter, jamais je n'aurai de pitié pour eux, parce qu'ils commencent par où il finit[1]. »

Nous n'avons cité que quelques passages de la lettre de Lope; elle prouve son goût parfait; mais il était de sa nature de donner d'excellentes règles, dût-il être quelquefois le premier à les rompre. Dans plusieurs de ses poésies, il semble qu'il ait cédé à ce goût nouveau qui devint une mode malgré ses efforts, et qui a longtemps gâté la langue espagnole.

III

Lope de Vega, dans ses poëmes et ses poésies lyriques, bien que souvent nous retrouvions en lui le poëte national et le continuateur de la poésie traditionnelle, fut évidemment de l'école italienne; ses regards s'étaient tournés avec admiration vers ces phares qui éclairaient l'humanité et l'avaient aidée à sortir des ténèbres du moyen âge. Il ambitionnait de suivre les traces de Dante, de Pétrarque, de l'Arioste et du Tasse; il prit la forme des tercets à Dante, s'inspira de Pétrarque dans ses sonnets, composa des canzones, des triomphes; voulut continuer l'Arioste dans son poëme d'Angélique, et faire un poëme de Jérusalem après le Tasse.

Mais pour mettre plus d'ordre dans cette revue succincte

[1] Nous recommandons ce modèle d'une critique fine et pleine d'urbanité. Si par hasard quelques esprits curieux de faire des rapprochements voulaient la comparer à celle qui, de nos jours, a attaqué un poëte célèbre, nous dirons que nous l'aurions souhaitée toute semblable à celle de Lope, c'est-à-dire, composée d'admiration et de regrets.

des œuvres non dramatiques de Lope, nous suivrons l'ordre dans lequel elles ont paru ; nous prions seulement le lecteur de ne pas oublier que, si nous nous hâtons un peu, c'est pour arriver au sujet principal de notre livre, à l'étude du théâtre de Lope.

Nous avons déjà parlé, dans la vie de notre poëte, de l'*Arcadie*, roman pastoral en prose et en vers, et qui fut composé à l'âge de dix-sept ans.

La *Beauté d'Angélique* est un poëme en vingt chants, composé pendant l'expédition de l'armada, à bord du vaisseau *le Saint-Jean*, sur lequel Lope s'était embarqué. C'est une continuation du poëme de l'Arioste.

En voici le sujet : Un roi de Séville, au moment de sa mort, lègue sa couronne au plus beau gentilhomme aimé de la plus belle femme du monde. Vous voyez d'ici la foule des concurrents, car il ne faut pas douter que les femmes laides et mal tournées ne soient accourues les premières ; mais Angélique et Médor se mettent sur les rangs, et une voix unanime leur donne le prix de la beauté. Cependant ils ne doivent pas jouir en paix de leur triomphe. La jalousie et l'envie en appellent de ce jugement échappé d'abord aux juges éblouis par tant de charmes ; on arme contre eux, on les assiége dans la capitale de leur royaume. Médor est séparé d'Angélique et lui fait même une infidélité dont arrive bientôt le repentir ; Angélique elle-même est courtisée de son côté. Vous voyez qu'on a réussi à diviser l'ennemi ; mais à la fin ils se retrouvent, et Angélique meurt de joie.

On ne peut nier que ce poëme ne soit au-dessous du modèle que s'était donné Lope de Vega ; on n'imite pas impunément l'Arioste. Il en sera de même des autres poëmes que Lope a composés d'après les maîtres italiens. Le génie doit inventer ; quand il se traîne sur des traces étrangères, il se fourvoie et n'est plus lui-même.

La *Dragontea*, poëme en dix chants, a été écrite par Lope contre sir Francis Drake, le pirate anglais qui avait contribué à la destruction de l'armada ; c'est une vengeance de poëte. Le patriotisme lui fait trouver des accents énergiques, mais nous ne sommes pas à même d'apprécier la justice de cette querelle nationale. Elle s'adressait aux passions du moment, et n'a plus qu'un faible intérêt à la lecture.

Le *Pèlerin dans sa patrie*, dédié au marquis de Priego en 1603, renferme l'histoire de deux amants qui courent les aventures en Espagne et en Portugal, sont faits prisonniers par les Maures, et reviennent comme pèlerins dans leur patrie. Lope a mêlé à cette fable quelques épisodes, et même des pièces de théâtre qu'il fait représenter à l'occasion des noces des deux héros du poëme ; on y trouve aussi de nombreuses allusions au mariage de Philippe III avec Marguerite d'Anjou.

La *Jérusalem conquise* est la conquête de la cité sainte par les Sarrasins. Le sujet nous paraît assez tristement choisi, puisqu'on n'a qu'à gémir sur le dénoûment, et puisque le poëme doit finir par une lamentation et non par un chant de triomphe ; c'est le récit des efforts de la deuxième croisade, efforts glorieux, mais que le succès n'a pas récompensés. Il semble que le seul but du poëme soit de mettre au nombre des chefs de cette croisade le roi d'Espagne Alphonse VIII, qui pourtant n'y alla pas.

Le poëme de *Philomèle* a deux chants ; le premier est le récit gracieux de la fable que nous a laissée la mythologie, et le deuxième, précédé par une dédicace explicative à *la illustrissima señora doña Leonor Pimentel*, est, comme Lope l'annonce, le récit d'une dispute entre le merle et le rossignol.

Le premier, jaloux du chant suave et harmonieux de son rival, lui porte un défi, comme Marsias à Apollon, aux éclats de rire de tout l'Olympe. Lope, attaqué dans ses ouvrages,

les défend contre le merle, dont le nom cachait sans doute celui d'un de ses envieux.

Circé, autre poëme mythologique en trois chants, est une amplification de l'épisode connu de l'Odyssée ; c'est le séjour d'Ulysse au palais de l'enchanteresse.

La *Corona tragica*. — La couronne tragique est un poëme en cinq chants et en vers, dont l'héroïne est Marie Stuart, et qui se termine par le jugement et par la mort de cette reine infortunée. Ce poëme, où l'auteur cherche à venger la femme catholique des injures et des calomnies que l'hérésie prodiguait à sa mémoire, eut un immense succès en Espagne et semblait être l'expédition d'une armada poétique contre Élisabeth, reine d'Angleterre. Le pape Urbain VIII, auquel ce poëme fut dédié, récompensa Lope en le faisant docteur en théologie et chevalier de Saint-Jean.

Le *Laurier d'Apollon* est le livre d'or de l'Espagne littéraire. C'est la revue de tous les hommes célèbres qui illustrèrent leur pays par les lettres ; un grand nombre d'entre eux n'ont d'autre gloire que d'avoir leurs noms inscrits dans ce poëme, qui se distingue surtout par la curieuse variété de toutes les formes que peut prendre l'éloge sous la plume d'un poëte tel que Lope de Vega.

Le *Triomphe de la foi dans le royaume du Japon* renferme le récit, en prose mêlée de vers, de plusieurs martyres qui eurent lieu dans ce pays vers les années 1614 et 1615.

Nous ne ferons que citer la *Andromeda*, la *Tapada*, la *Rosa blanca*, pour arriver au poëme de la *Gatomachia, ou la Guerre des chats,* poëme burlesque où l'esprit et la gaieté abondent. Ce poëme, comme beaucoup de poésies de Lope de Vega, fut publié sous le nom du licencié Tomé de Burguillos.

Le poëme de *Saint Isidore*, qui date encore de la jeunesse de Lope, fut un des poëmes les plus populaires de l'Espagne ; c'était la légende du saint cher à Madrid.

Nous lisons, en tête de la relation de *la junte poétique* qui eut lieu à l'occasion des fêtes de Saint-Isidore, un résumé de sa vie fait par Lope lui-même, et dont nous donnons ici des fragments [1].

Sous le règne d'Alphonse VII, en 1140, naquit le bienheureux saint Isidore, de parents laborieux et vieux chrétiens. Il s'éleva dans la maison d'Ivan de Vargas, qui le maria à sainte Marie de la Cabeza, fille de parents également honorables. Ils eurent un fils après la naissance duquel ils firent vœu de chasteté et se séparèrent. Isidore resta chez son maître, et Marie alla servir un ermite, dont la pauvre demeure s'élevait sur les rives de *Jarama ;* mais le démon suscita la calomnie, et on raconta à Isidore que sa femme avait cessé d'être chaste. Il alla, dans sa sainte colère, la trouver pour lui faire des reproches. Marie le vit arriver sur le bord opposé du fleuve, et, ne sachant où trouver une barque pour le traverser, étendit son manteau sur les eaux, et y plaçant ses pieds, passa de l'autre côté par un mouvement plus facile que ceux des cygnes, et avec l'âme plus blanche que leurs plumes ; preuve miraculeuse de sa foi et de sa chasteté !

Isidore, envié par ses égaux en rang, mais non ses égaux en vertus, fut à son tour accusé auprès de son maître Ivan de Vargas d'aller tard au labourage, ce qui était vrai, parce qu'il passait la plus grande partie du jour dans les églises à entendre les offices divins ; le cavalier, fort en colère, vint visiter son domaine, mais il y trouva des anges, vêtus de blanc, qui conduisaient des charrues attelées de bœufs magnifiques et cultivaient ses terres à la place d'Isidore. Depuis lors Ivan de Vargas eut une grande vénération pour son laboureur.

Cette légende a pour épigraphe les trois vers suivants :

[1] Collection de Rivadeneyra, volume XXXVIII, page 143.

Labré, cultivé, cogi,
Con piedad, con fe, con celo
Terras virtudes y cielo.

J'ai labouré, cultivé et moissonné avec piété, avec foi et avec zèle, les terres, les vertus et le ciel.

Ce poëme, écrit tout à fait suivant le mode traditionnel des anciens écrivains de l'Espagne, est remarquable par sa simplicité naïve, la fraîcheur de ses pensées et le charme des vers.

Le roi Philippe III étant tombé dangereusement malade dans un village voisin de Madrid, les citoyens de cette ville envoyèrent en procession les reliques d'Isidore pour détourner le malheur qui menaçait l'Espagne.

La guérison du roi fut attribuée à l'intervention du saint, qui dut sa canonisation à cet événement.

Les fêtes qui eurent alors lieu à Madrid furent l'occasion d'une junte poétique que Lope de Vega présida ; la séance s'ouvrit par un éloge du héros de la fête, composé par lui. Neuf prix avaient été offerts par les neuf muses. On fit la lecture des neuf poëmes qui avaient concouru. Ils avaient été composés par les plus célèbres auteurs de l'Espagne, Zarate, Guillen de Castro, Jauregui, Espinel, Montalvan, Pantaléon, Silveira, Calderon, jeune alors, Lope lui-même et son fils naturel, Lope de Lugan, âgé de quatorze ans. Pour égayer l'assemblée, un personnage remplissait les intervalles de ces lectures par des poésies bouffonnes ; et, bien que l'auteur eût pris le nom de Tomé Burguillos, Lope ne cacha pas que c'était à lui qu'on devait ces intermèdes plaisants. Ce fut lui qui lut, avec âme et sentiment, les pièces de vers des neuf concurrents ; après quoi les juges prononcèrent. Il est singulier que le nom du vainqueur ne soit pas parvenu jusqu'à nous.

Le poëme des *Pasteurs de Bethléem*, en prose et en vers, parut aussi sous le nom de Burguillos. C'est une suite de

délicieuses et naïves légendes. Ce sont les pieux ré(la naissance du Christ et de son enfance; nous ne po résister au plaisir de donner à nos lecteurs un échai de ces charmantes poésies.

La vierge Marie parle à l'enfant Jésus couché dε crèche :

[1] De Bethléem enfant divin,
Dans la paille de votre crèche
La rose encor est douce et fraîche,
Et le fiel sera pour demain.

Vous pleurez sur ce lit de pailles,
O mon beau petit nourrisson!
Vous avez froid dans vos entrailles,
Tout votre corps a le frisson.

Dormez, doux trésor de ma vie,
Ne pleurez pas; car, à l'instant,
Le loup viendra s'il vous entend.
Dormez, cher agneau, je vous prie.

Las pajas del pesebre,
Niño de belen
Hoy son flores y rosas
Mañana seran hiel.
Llorais entre las pajas,
De frìo que teneis,
Hermoso niño mio,
Y de calor tambien.
Dormid Cordero santo;
Mi vida, no lloreis;
Que si os escucha el lobo,
Vendrà por vos, mi bien.

[1] *Pastores de Belen*, livre III. — Collection de Rivadeneyra, XXXVIII, page 273.

Que votre petit corps repose
Sur ce lit humide et malsain ;
Pour vous tout n'est encor que rose,
Et le fiel sera pour demain.

Oui, cette paille est blanche et fine,
Et douce encor à votre front ;
Hélas ! ils vous la changeront
Demain en couronne d'épine.

Le moment présent est à nous ;
Ce qui demain peut vous attendre,
Moi, je ne veux pas vous l'apprendre...
Peut-être, hélas ! le savez-vous.

Et plus loin, quand un agent d'Hérode vient heurter à la porte :

Qui frappe ? qui va là ?
— Dites ! Est-ce ici la demeure
De l'homme-Dieu né tout à l'heure ?
— Chut ! il dort ; le voilà.

Dormid entre las pajas
Que aunque frias las veis,
Hoy son flores y rosas
Mañana seran hiel.
Las que para abrigaros
Tan blandas hoy se ven
Seran mañana espinas
En corona cruel.
Mas no quiero deciros
Aunque vos lo sabeis
Palabras de pesar
En dias de placer...
¿ Quien llama ? quien esta ahi ?
— ¿ Dónde esta, sabeislo vos
Un niño que es hombre y Dios ?
— Quedito, que duerme aqui.

— Quoi ! sur terre, et sans autre fête?
Réveillez-le, dépêchez-vous ;
Pour lui la mort aussi s'apprête,
Puisqu'il est homme comme nous.

— Parlez bas, je vous en conjure,
Si vous venez pour l'implorer.
Il était si las de pleurer,
Qu'il s'est endormi sur la dure !

— Ouvrez la porte sans retard.
Ne puis-je entrer puisque nous sommes,
Bien qu'il soit Dieu, tous les deux hommes?
— Chut ! il dort ; revenez plus tard.

Je vois quelle est votre malice,
Et que c'est pour l'exécuter[1]
Qu'ici vous venez apporter
Votre baguette de justice[2].

— En el suelo duerme? — Si
— Pues decidle que despierte;
Que viene tras el la muerte
Despues que es hombre por mi.
— Llamad con voces mas bajas
Si le venis à buscar,
Que cansado de llorar,
Se ha dormido en unas pajas.
— Bien podeis abrirme á mi,
Que puesto que busco a Dios,
Ya somos hombres los dos.
— Quedito que duerme aqui.
A fe que es mucha malicia
Que, acabado de llegar
Le vengais a ejecutar
Y con vara de justicia.

[1] En espagnol *ejecutar,* terme de loi.
[2] Lope de Vega donne à l'agent d'Hérode *la vara,* ou verge (
tice, que portaient les alcades en Espagne.

— On dit que lui-même le veut
Pour obéir à Dieu son père;
Pourquoi ne pas le satisfaire?
— Chut! il dort, attendez un peu.

Si vous exigez quelque gage
Pour servir de nantissement;
Sa mère ici n'a seulement
Que ce pauvre enfant en bas âge.

— Est-il meilleur nantissement
Pour me payer que l'enfant même
Qu'on dit le fils du Dieu suprême?
— Chut! il dort, parlez doucement.

— El mismo lo quiere asi
Par satisfacer a Dios.
Entrad decidse lo vos.
— Quedito, que duerme aqui.

Nous n'avons pas donné sans doute, et il s'en faut de beaucoup, la nomenclature de tous les poëmes qu'a composés Lope de Vega. Notre auteur fut tellement fécond que tous ses ouvrages réunis feraient plus de cinq cents volumes, tels qu'on les imprime de nos jours. Nous n'écrivons pas ce chiffre comme un éloge, mais plutôt comme un regret. Cette fertilité prodigieuse a nui au génie de Lope, et, s'il est tombé souvent dans une médiocrité indigne de lui, il faut en attribuer la cause à cette facilité de produire qui n'a cessé qu'avec sa vie, après avoir commencé dès sa plus tendre jeunesse.

Dans les poëmes dont nous venons de parler, le poëte est toujours l'élégant, spirituel et charmant *diseur* que nous admirons; mais on sent que l'improvisation entraîne

sa plume et l'empêche de mûrir son plan et de resserrer ses pensées.

De tous ses ouvrages, ce sont ceux que nous aimons le moins; mais dans ses autres poésies, *letrillas*, *glosas*, *romances*, *eglogas*, *eligias*, *odas*, *canciones*, *epistolas et sonetos*, nous trouvons un fleuve inépuisable de vers charmants et d'idées gracieuses, dont on aime à parcourir les bords, et une délicieuse musique qu'on écoute, comme on aime à entendre chanter les oiseaux dans les bois[1].

En lisant les sonnets, la tentation nous a pris d'en traduire quelques-uns pour nos lecteurs. La forme du sonnet est la même en France qu'en Italie et en Espagne.

Cette forme de la poésie est celle que nous croyons la plus susceptible de se traduire, parce que, n'ayant pas changé de mode et le rhythme étant le même, un sonnet traduit peut devenir une chose française tout en étant une traduction. D'ailleurs nous espérons qu'on nous pardonnera; traduire des sonnets est, pour nous, péché d'habitude, et nous tenons à faire pour Lope ce que nous avons fait pour Shakespeare et pour les auteurs italiens[2].

[1] Nous avons cité dans la vie de Lope beaucoup de passages de ses épîtres, et nous regrettons de ne pouvoir pas nous arrêter davantage sur leur mérite.

[2] Ces sonnets se trouvent dans la collection de Rivadeneyra, page 362, volume XXXVIII. Nous avons mis le texte au bas des pages, malgré l'effroi que peut nous inspirer un pareil voisinage, pour donner à ceux de nos lecteurs qui savent l'espagnol l'occasion de les lire dans l'original.

SONNETS.

I

e n'attends pas la flotte[1], et jamais n'importune
ıu le ciel, ou la mer, ou le vent par mes vœux,
'our lui faire passer les caps aventureux
ous le trident d'azur du tout-puissant Neptune.

e n'ai pas un brin d'herbe à moi sous notre lune,
'as le moindre sillon venu de mes aïeux
ıu'arrose de sueurs un couple de grands bœufs;
:t je n'ai ni vassaux, ni rentes, ni fortune.

'ois ces lierres amis, dont les embrassements,
nage de l'hymen, font des liens charmants
. ces peupliers verts dont le feuillage tremble,

ucinde, et si ton cœur ne me contredit pas,
ıue la vieillesse encor me trouve entre tes bras!
[ous ferons du Léthé le dur passage ensemble.

Yo no espero la flota, ni importuno
Al cielo, al mar, al viento por su ajuda,
Ni que segura pase la Bermuda
Sobre el azul tridente de Neptuno;
Ni tengo yerba en campo, ó rompo alguno
Con el arado en que el villano suda,
Ni del vasallo que con renta acuda,
Provecho espero en mi favor ninguno.
Mira estas hiedras, que con tiernos lazos,
Para formar sin alma su himeneo,
Dan á estos verdes álamos abrazos.
Y si tienes, Lucinda, mi deseo,
Hálleme la vejez entre tus brazos,
Y pasarémos juntos el Leteo.

[1] Il s'agit des galions qui rapportaient l'or d'Amérique en Espagne.

II

O mon Guadalquivir! puissent tes belles ondes
Trouver dans l'Océan un repos protecteur!
Puisses-tu, dans tes ports. admirer la splendeur
D'une ville de mâts, rendez-vous des deux mondes!

Que ne puissent jamais ou carènes ou sondes
De tes grottes d'azur troubler la profondeur!
Qu'aux champs baignés par toi, les blés aux tresses blondes
Fatiguent la faucille aux mains du moissonneur!

Puissent tes flots, courant dans les plis de ton sable,
Rouler plus de grains d'or pour l'homme insatiable,
Que tu ne vois, le soir, d'étoiles s'y plonger!

Mais, si Lucinde vient effleurer ta surface,
De ses pieds adorés ne baise pas la trace,
Car je viens en jaloux et veux l'interroger.

Asi en las olas de la mar feroces
Bétis, mil siglos tu cristal escondas,
Y otra tanta ciudad sobre tus ondas
De mil navales edificios goces;
Así tus cuevas no interrompan voces,
Ni quillas toquen, ni permitan sondas,
Y en tus campos tan fértil correspondas,
Que rompa el trigo las agudas hoces;
Asi en tu arena el indio márgen rinda,
Y al avariento corazon descubras
Mas barras que en tí mira el cielo estrellas;
Que si pusiere en tí sus piés Lucinda,
No por besallos sus estampas cubras;
Que estoy celoso, y voy leyendo en ellas.

III

Quand, sous tes doigts d'ivoire aux flexibles anneaux,
Frissonne l'instrument où ton âme soupire,
Quand tu chantes, cédant au souffle qui t'inspire,
De l'amour à Madrid les douceurs ou les maux ;

On n'entend plus alors ni murmure des eaux,
Ni feuille en mouvement, ni brise qui respire,
Ni bruit sous le gazon, ni ramage d'oiseaux ;
Au doux son de ta voix, toute autre voix expire.

En t'écoutant chanter, vaincu par l'harmonie,
Le loup même, oubliant sa triste félonie,
Au milieu des troupeaux s'étendrait tout un jour.

Si l'être sans raison, la plante qui s'ignore,
L'air et l'eau, pour t'entendre, ont un instinct d'amour,
Que deviendra le cœur de l'homme qui t'adore ?

Cuando con puntas de marfil labrado
Animas, labradora, el instrumento
Cantando en sonoroso y limpio acento
Los dulces hurtos del amor al prado,
Ni suena arroyo en éxtasis parado,
Ni entre las hojas se deleita el viento
Ni por estar à tu dulzura atento
Se escucha voz de pájaro pintado.
Duerme inocente el lobo, que ha vencido
El son divino de tu dulce lira,
Y entre el mismo ganado está rendido.
Pues donde tu suave acento admira
A quien falta razon, vida y sentido,
¿ Qué hará con alma quien por ti suspira ?

IV

Lucinde un jour donnait à son oiseau chéri
Son repas du matin, et le petit volage,
Par la porte entr'ouverte, échappa de sa cage,
Saluant le grand air d'un coup d'aile et d'un cri.

Elle, voyant s'enfuir son ingrat favori,
Tendit en vain le bras pour le prendre au passage,
Et lui dit tristement (car sur son beau visage
La pâleur succédait à l'œillet défleuri) :

« Sans craindre les filets ou la balle traîtresse,
Pourquoi fuir loin du nid que te fit ta maîtresse,
Qui baisa si souvent ton petit bec rosé ? »

Et l'oiseau repentant se reprit à ce leurre ;
Il revint plus soumis et plus apprivoisé.
Ah ! que ne peut sur nous une femme qui pleure ?

Daba sustento á un pajarillo un dia
Lucinda, y por los hierros del portillo
Fuésele de la jaula el pajarillo
Al libre viento, en que vivir solia.
Con un suspiro á la ocasion tardía
Tendió la mano, y no pudiendo asillo
Dijo (y de las mejillas amarillo
Volvió el clavel, que entre su nieve ardia) :
« ¿ Adonde vas, por despreciar el nido,
» Al peligro de ligas y de balas,
» Y el dueño huyes, que tu pico adora? »
Oyóla el pajarillo enternecido,
Y á la antigua prision volvió las alas ;
Que tanto puede una mujer que llora.

V

'Attique sur ses monts n'eut jamais plus d'abeilles,
'Océan sur ses bords plus de goëmons verts,
es forêts plus de pins pour chauffer les hivers,
e printemps plus de fleurs, l'été plus de merveilles,

e Nord plus de frimas, de neiges et de veilles,
e Parthe plus de traits à lancer dans les airs,
t l'opulente automne à ce vaste univers
e prodigua jamais plus de grappes vermeilles;

ımais les cieux n'ont eu plus d'yeux ouverts, le soir,
uand la sereine nuit suspend son voile noir,
'Océan plus de flots, les volcans plus de flamme,

a mer ne nourrit pas plus d'hôtes rassemblés,
t les bois plus d'oiseaux... que je n'ai pour ma dame
rodigué de soupirs vainement exhalés.

No tiene tanta miel Atica hermosa,
Algas la orilla de la mar, ni encierra
Tantas encinas la montaña y sierra,
Flores la primavera deleitosa.
Lluvias el triste invierno, y la copiosa
Mano del seco otoño por la tierra
Graves racimos, ni en la fiera guerra
Mas flechas Media, en arcos belicosa.
Ni con mas ojos mira el firmamento
Cuando la noche calla mas serena,
Ni mas olas levanta el Oceano.
Peces sustenta el mar, aves el viento,
Ni en lybia hay granos de menuda arena,
Que doy suspiros por Lucinda en vano.

VI

Asile ouvert toujours à nos âmes blessées,
Vers tes sacrés autels je me mets en chemin,
Avec l'humble débris de ma chaîne à la main
Et l'*ex-voto* tardif des longues traversées.

Mon amour, naufragé de l'océan humain,
Y suspendra sa voile et ses vergues brisées,
Et, pour mieux exciter la pitié du prochain,
Le tableau rembruni de mes peines passées.

Mais non! attends un peu que j'aille retirer
Du vaisseau que l'orage et les vents font sombrer,
Les gages précieux donnés par l'infidèle;

Ou plutôt n'attends plus, tu m'attendrais en vain,
Car si Lucinde apprend que je reviens près d'elle,
Elle me retiendra par son regard divin.

Ya vengo con el voto y la cadena,
Desengaño santisimo, á tu casa,
Porque de la mayor coluna y basa
Cuelgue de horror y de escarmiento llena.
Aqui la vela y la rompida entena
Pondrá mi amor, que el mar del mundo pasa,
Y no con alma ingrata y mano escasa,
La nueva imágen de mi antigua pena.
Pero aguárdame un poco, desengaño;
Que se me olvidan en la rota nave
Ciertos papeles, prendas y despojos.
Mas no me aguardes, que serás engaño;
Que si Lucinda á lo que vuelvo sabe,
Tendráme un siglo con sus dulces ojos.

VII

ımour est le seul chant permis à la jeunesse,
.isseau sans gouvernail qui pour lest a des fleurs,
ınt les flammes au vent font danser leurs couleurs,
.mpagne sans moissons et bouton sans promesse.

ı soleil vous emporte avec même vitesse,
intemps, chansons, amours, pleins de joie et de pleurs;
ımme lui vers l'hiver, je vais à la vieillesse;
ɔins ardent et moins fou, je veux des jours meilleurs.

suivrai donc tes pas, tes armes et ta gloire,
ısistant aux combats et chantant la victoire,
ıt le nom de Dédale un jour m'être donné.

ıi, le pays glacé, toujours voilé de brume,
; la mer qui de sang rougira son écume,
ırront bientôt ton front de lauriers couronné [1].

Canta la edad primera los amores
Nave sin lastre es el ingenio tierno,
Flamulas, velas, jarcias sin gobierno,
Campo sin fruto y con viciosas flores.
Mis juveniles lágrimas y ardores
Pasaron con el sol, que al curso eterno
Llevó la primavera, y al invierno
Vuelve los pasos de mi edad mejores.
Yo seguiré tus armas, y la pluma
Osaré levantar hasta tu espada
Aunque como otro Dédàlo presuma.
Y verá la region á la España hélada,
Y el mar, que en sangue teñira su espuma,
De oro y laurel tu frente coronada.

[1] Il s'adresse à un de ses amis au moment où part la flotte de armada.

VIII

Lignan, un noble cœur n'estime que le bien
Qui prend au sein de Dieu ses titres de noblesse;
Vous l'avez dit vous-même, une injuste richesse
Est loin de mériter l'estime du chrétien.

Trop aveugle est celui qui ne sait pas combien
La pauvreté timide est une douce hôtesse,
Et qui, pour assouplir sa native rudesse,
Baisse le front devant un fier patricien!

Oui, l'homme généreux dédaigne la fortune,
Car la vertu n'est pas une charge importune,
Qu'on perd dans un naufrage au choc des éléments.

Malheur au courtisan qui flatte la puissance!
Bien que pauvre au dehors, on est riche au dedans,
Car en soi la vertu porte sa récompense.

Liñan, el pecho noble solo estima
Bienes que el alma tiene por nobleza,
Que, como vos decis, torpe riqueza
Esté muy lejos de comprar su estima.
¿A cuál cobarde ingenio desanima
Segura, honesta y liberal pobreza,
Ni cuál, por ver pintada la corteza,
Quiere que otro señor su cuello oprima?
No ha menester fortuna el virtuoso;
La virtud no se da ni se recibe,
Ni en naufragio si pierde, ni es impropria.
¡Mal haya quien adula al poderoso,
Aunque fortuna humilde le derribe,
Pues la virtud es premio de si propia!

IX

ıuvre barque à jamais de flots enveloppée,
ıe ballottent l'envie et la feinte amitié,
ıi pour te gouverner sur la mer sans pitié
ıux rames seulement, ma plume et mon épée.

ıis la première est faible et l'autre mal trempée;
ıssi je vois ton flanc, entr'ouvert à moitié,
ɜs ports de la faveur sortir disgracié,
ıttu par tous les flots d'espérance trompée.

ıis ton étoile au ciel; tout est vain ici-bas;
ıi l'ignore est un fou! car sur terre il n'est pas
ɜ vaine inimitié ni d'amitié parfaite;

as-tu pas loin de toi laissé les meilleurs jours?
ɔur le peu qui t'en reste, eh bien, vogue toujours,
ıns espérer le port, sans craindre la tempête!

Rota barquilla mia, que arrojada
De tanta invidia y amistad fingida
De mi paciencia por el mar regida,
Con remos de mi pluma y de mi espada,
Una sin corte y otra mal cortada
Conservaste las fuerzas de la vida,
Entre los puertos del favor rompida
Y entre las esperanzas quebrantada;
Sigue tu estrella en tantos desengaños;
Que quien no los creyó sin duda es loco,
Ni hay enemigo vil ni amigo cierto.
Pues has pasado los mejores años,
Ya para lo que queda, pues es poco,
Ni temas á la mar ni esperes puerto.

X

Le bruit qui de ma mort jusqu'au Tibre romain
A porté la nouvelle était faux, mais peut-être
Il m'apprend que bientôt elle va m'apparaître,
Cher Paul, et pour pleurer, attendez à demain.

Je n'ai jamais pensé que, tardif ou soudain,
Le trépas, que j'attends sans peur, pût jamais être
Plus heureux que ma vie, à moins donc de renaître
Dans votre souvenir comme un phénix divin.

L'envie a décidé que, pareils à l'écume,
Mes jours de vague en vague iraient mêlés de brume.
En en tranchant le fil, elle n'a pas eu tort.

Bien qu'on m'ait fait mourir, je bénirai mon sort,
Car, vivant, je reçois de votre docte plume
L'éloge de celui que vous avez cru mort.

La fama que del Tibre á la ribera,
De lenguas de mi muerte mal vestida,
Paulo, llegó, parece que fingida
Me enseña á prevenir la verdadera;
Aunque jamás pensé que ser pudiera
Mas dichosa mi muerte que mi vida
Si á vuestro sol, en fénix convertida,
Con nuevas plumas renacer espera.
La envidia que mis años, como espuma,
Ir á la playa de ola en ola advierte,
No es mucho que ya muerto me presuma.
Dichoso yo, pues me mató de suerte,
Que puedo oir de vuestra docta pluma,
Despues de muerto, elogios á mi muerte.

XI

Quand un bon villageois sur ce bord solitaire,
Ormeaux, vous transplantait avec un soin jaloux,
Vous étiez sans feuillage, et j'étais comme vous :
Vice et vertu pour moi n'étaient qu'un vain mystère !

Depuis ce jour qui fut une fête pour nous,
Trente fois, poursuivant sa course séculaire
Du scorpion humide au frileux sagittaire,
Le soleil a passé sur notre tête à tous.

Et nous avons grandi !... Votre verte jeunesse
De la mienne semblait refléter la beauté,
Et votre rude écorce annonce ma vieillesse ;

Du temps, hélas ! quel fruit avons-nous rapporté?
Mais Dieu ne vous fit pas de notre humaine espèce,
Et je dois pleurer seul, triste et désenchanté.

Cuando por este márgen solitario
Villano agricultor os trasponia,
Verdes olmos, apenas yo sabia
Qué fuese honesto bien ni mal contrario.
Treinta veces el sol al sagitario,
Saliendo de la casa húmeda y fria
Del escorpion, tocó desde aquel dia,
Curso immortal de su camino vario.
Crecistes y creci; vuestra belleza
Fué my edad verde, como ya á mis años
Espejo vuestra rigida corteza.
Los dos sin fruto vemos sus engaños;
Mas; ay que no era en vos naturaleza !
Perdí mi tiempo, lloraré mis daños.

XII

En tourbillons confus que l'orage comprime,
La foudre frappe l'air, haut et bas, en tout lieu,
Et du Guadarrama, degré qui monte à Dieu,
Sous un linceul de neige ensevelit la cime.

Le vent rompt les vaisseaux, prend des moissons la dîme,
Lèche les flots gonflés sous ses baisers de feu,
Les monte jusqu'au pôle ou les rend à l'abîme,
Et les tient embrassés dans un dernier adieu.

Ces nuages épais, teinte uniforme, obscure,
Semblent de ses couleurs dépouiller la nature,
Et le char de Phœbus roule désordonné.

On dirait que de Dieu l'éternelle harmonie
De notre ciel humain est à jamais bannie...
Mais il a vu Lucinde et s'est rasséréné!

Con imperfectos circulos enlazan
Rayos el aire, que en discurso breve
Sepulta Guadarrama en densa nieve,
Cuyo blanco parece que amenazan.
Los vientos, campos y naves despedazan;
El arco el mar con los extremos bebe;
Subele al polo, y otra vez le llueve;
Con que la tierra, el mar y el cielo abrazan.
Mezcló en un punto la dísforme cara
La variedad con que se adorna el suelo
Perdiendo Febo de su curso el modo.
Y cuando ya parece que se pára
El armonía del eterno cielo
Salió Lucínda y serenése todo.

XIII

La tour que mes pensers, dans leur ambition,
Élevaient jusqu'aux cieux, s'écroule tout entière;
Les ruines en sont, pour ma punition,
Éparses sur le sol, et tombent en poussière.

Ils voulaient du soleil atteindre la lumière,
Orgueilleux de mourir brûlés par un rayon,
Attirés et trompés ainsi qu'un papillon
Qui cherche avec amour la flamme meurtrière.

O désillusion qui nous viens tôt ou tard !
Au lieu de nous guérir, tu tournes le poignard ;
On te cherche, on te trouve, on te hait, on t'envie !

Durez, durez, erreur, je bénirai mon sort ;
Car, si la vérité doit nous donner la mort,
Mieux vaut l'illusion qui nous donne la vie !

Cayò la torre que en el viento hacian
Mis altos pensamientos castigados,
Que yacen por el suelo derribados,
Cuando con sus extremos competian.
Atrevidos al sol llegar querian,
Y morir en sus rayos abrasados,
De cuya luz contentos y engañados
Como la ciega mariposa ardian.
Oh siempre aborrecido desengaño,
Amado al procurarte, odioso al verte,
Que en lugar de sanar abres la herida !
Pluguiera a Dios duraras, dulce engaño ;
Que si ha de dar un desengaño muerte,
Mejor es un engaño que da vida.

XIV

Zéphyre qui, mêlant mes plaintes à la brume,
Avez tous mes soupirs dans votre aile emporté ;
Frais et charmant ruisseau par mes pleurs augmenté
Et qui, depuis, coulez des flots pleins d'amertume ;

Coteaux que ma présence aux larmes accoutume ;
Forêts à qui mon mal souvent fut raconté ;
Fleuves dont, loin de moi, le cours précipité
Roule dans l'Océan une éternelle écume ;

Si mon âpre douleur m'ôte aujourd'hui la voix,
A cette dédaigneuse apprenez cette fois
Qu'elle sera bientôt par ma mort satisfaite.

Que si, comme Daphné, pour mieux me défier,
Elle prétend pour moi se changer en laurier...
Ce laurier glorieux couronnera ma tête.

Cefiro blando, que mis quejas tristes
Tantas veces llevaste ; claras fuentes,
Que con mis tiernas lágrimas ardientes
Vuestro dulce licuor ponzaña hicistes.
Selvas, que mis quejas esparcistes ;
Asperas montes, á mi mal presentes ;
Rios, que de mis ojos sempre ausentes
Veneno al mar, como tiranno, distes.
Pues la aspereza de rigor tan fiero
No me permite voz articulada,
Decid á mi desden que por el múero.
Que si la viere el mundo transformada
En el laurel que por dureza espero,
Della vereis mi frente coronada.

XV

Espérance, qui mets un voile sur nos yeux,
Fol encouragement de nos lâches faiblesses,
Pierre où l'amour moqueur, de ses ruses traîtresses
Affile en se jouant le tranchant odieux;

Pourquoi tenter encor mon cœur trop oublieux,
Qui se repent d'avoir frémi sous tes caresses?
Quand tu nous peins le bien par tes vaines promesses,
Ton éperon nous pousse au mal mystérieux.

Va-t'en donc retrouver tes dupes, Espérance,
Je ne puis près de moi te voir sans répugnance,
Et j'ai mille raisons pour te faire abhorrer.

Je sens un tel dégoût des choses de la vie,
Qu'au plus infortuné je porte encor envie,
Et renonce à tout bien... qu'il faudrait espérer.

Dime, esperanza, que los ojos velas,
Animo del cobarde atrevimiento,
Piedra en que afila amor su pensamiento,
Autora de sus trazas y cautelas,
¿ Por què con tus quimeras me desvelas,
Despues que te he dejado, y me arrepiento
De haberte dado fe, pues fué tu intento
Pintando el bien, poner al mal espuelas?
Véte á los engañados, esperanza,
Que ya tu compañia me fastidia,
Y no es razon que tus engaños calle;
Por que he llegado á tal desconfianza,
Que al mas misero y triste tengo envidia,
Y ya no quiero bien, si he de esperalle.

XVI

Après avoir, des monts où la neige scintille,
Précipité le pin aux rameaux dégarnis,
A cette heure où Vesper monte aux cieux rembrunis,
Le berger dort au bruit de son feu qui petille.

Le bœuf au fond des prés, les oiseaux dans leurs nids
Le pèlerin lassé qui rêve à sa famille,
La faux sur le gazon, dans les champs la faucille,
Tout se repose et dort.., les travaux sont finis.

Moi seul, lorsque la nuit à toute la nature
Prodigue du sommeil la riante imposture,
Je tiens toujours ouverts mes yeux faibles et las.

De pleurs et de soupirs la source renaissante
De Mercure a rendu la baguette impuissante ;
Car notre âme a des yeux qui ne se ferment pas.

El pastor que en el monte anduvo al hielo,
Al pié del mismo derribando un pino,
En saliendo el lucero vespertino
Enciende lumbre y duerme sin recelo.
Dejan las aves con la noche el vuelo,
El campo el buey, la senda el peregrino,
La hoz el trigo, la guadaña el lino;
Que al fin descansa cuanto cubre el cielo.
Yo solo, aunque la noche con su manto
Esparza sueño y quanto vive aduerma,
Tengo mis ojos de descanso faltos.
Argos los vuelve la ocasion y el llanto,
Sin vara de Mercurio que los duerma ;
Que los ojos del alma estan muy altos.

XVII

Bon pâtre, n'as-tu pas des moutons par centaines?
Rends-moi donc celui-ci, l'honneur de mon troupeau;
C'est un gage adoré, je le reçus agneau;
A le chercher partout j'ai passé des semaines.

Ne me le retiens pas sur ce charmant coteau;
Remets-lui sa sonnette en étain... Pour tes peines,
Je te donne en retour, berger, ce blanc taureau
Qui doit avoir un an vers les herbes prochaines.

Je dirai là couleur du mouton, si tu veux:
Son poil est tout frisé, noir et roux, et ses yeux
Sont à demi fermés et rêvent de bruyère;

Si tu crois que je mens, lâche-le, Corydon;
Tu le verras bientôt courir à ma chaumière;
Car, Dieu merci, son maître a du sel à foison.

Suelta mi manso, mayoral extraño;
Pues otro tienes de tu igual decoro;
Deja la prenda que en el alma adoro,
Perdida por tu bien y por mi daño.
Ponle su esquila de labrado estaño,
Y no le engañen tus collados de oro;
Toma en albricias este blanco toro,
Que á las primeras yerbas cumple un año.
Si pides señas, tiene el vellocino
Pardo encrespado, y los ojuelos tiene
Como durmiendo en regalado sueño.
Si piensas que no soy su dueño, Alcino,
Suelta, y verasle si a mi choza viene;
Que aun tienne sal las manos de su dueño.

XVIII

O lumières du siècle! oui, j'ai changé ma lyre[1],
Cassant la chanterelle et prenant le bourdon
Pour un style nouveau; j'en demande pardon,
Puisqu'à ce changement vous trouvez à redire.

De moi-même, aujourd'hui, j'ai peine à ne pas rire,
En me voyant réduit à pareil abandon;
Et bien que vous m'ayez condamné... pourquoi donc
M'excuser quand de vous à présent je m'inspire?

Je vois autour de vous tant de gloire et d'honneurs,
Tant d'applaudissements de tous nos grands seigneurs,
Que je me vois forcé de me trouver à plaindre.

Mais ce qui me console en perdant vos faveurs,
C'est que l'envie, au moins, ne pourra pas atteindre
Deux livres, trois tableaux et quatre pauvres fleurs!

Sacras luces del cielo, yo he cantado
En otra lira lo que habeis oido;
Saltó la prima y el bordon lo ha sido
Al nuevo estilo, si le habeis culpado.
De mi mismo se burla mi cuidado,
Viéndome á tal estado reducido;
Pero, pues no me habeis favorecido,
? Por que disculpo lo que habeis causado?
Entre tantos estudios os admire,
Y entre tantas lisonjas de señores,
Que de necesidad tal vez suspire;
Mas tengo un bien en tantos disfavores
Que no es posible que la envidia mire,
Dos libros, tres pinturas, cuatro flores.

[1] Allusion au style *culto* dont Lope se raille.

XIX

Un aveugle portait sur son dos un boiteux
Dont les yeux le guidaient au bord d'une chaussée.
Ils se prêtaient ainsi, de façon fort sensée,
Et réciproquement, leurs jambes et leurs yeux.

Si le premier marchait, l'autre voyait pour deux;
L'un étant mouvement, l'autre était la pensée :
Double corps en un seul, machine organisée
Qui pouvait se moquer du sort malencontreux.

Firmin avec Damon suivent ce beau modèle :
Firmin donne à Damon des vers de sa cervelle,
Et les deux ne font qu'un dans cet enfantement;

L'un compose le livre et l'autre en a la honte.
Je ne sais pas, d'honneur, pour lequel, à ce compte,
Le public doit garder le plus grand châtiment.

Llevaba un ciego al hombro los despojos
De un cojo, cuyos ojos le guiaban,
Y andando y viendo, á un tiempo se prestaban,
Este al ciego los piès, y aquel los ojos.
Los dos de su fortuna los enojos
Con amistad reciproca templaban;
Los ojos con los piés del ciego andaban,
Y él trocaba los piés por los antojos.
Asi Firmio à Damon versos neutrales
En su cerviz incógnito dispone,
Y andan entrambos en un cuerpo iguales;
Que este le da los libros que compone,
Y el otro la vergüenza de ser tales,
Que no sé cual mayor trabajo pone.

XX

Parfois l'enfant naïf, étourdi, sans cervelle,
Qui tient un jeune oiseau par la patte attaché,
Laisse filer la corde ; et, se croyant lâché,
L'oiseau va dans les airs essayer sa jeune aile ;

Mais, au plus beau moment de ce jeu, la ficelle
Se casse, et le geôlier, tout surpris et fâché,
Voit au loin dans les bois s'échapper le rebelle,
Et, les larmes aux yeux, le regarde perché.

Ainsi fis-je avec toi, cher amour ! Ma folie
A laissé s'envoler le bonheur de ma vie,
Suspendu par un fil aussi fin qu'un cheveu ;

Puis l'amour envolé, qui ne veut plus descendre,
Me laisse un bout de corde à la main... c'est bien peu,
Mais cependant assez encore pour me pendre.

Cual engañado niño que, contento,
Pintado pajarillo tiene atado,
Y le deja en la cuerda, confiado,
Tender las alas por el manso viento ;
Y cuando mas en esta gloria atento,
Quebrandóse el cordel, quedó burlado,
Siguiéndole, en sus lagrimas bañado,
Con los ojos y el triste pensamiento,
Contigo he sido, amor ; que mi memoria
Dejé llevar de pensamientos vanos,
Colgados de la fuerza de un cabello ;
Llevóse el viento el pájaro y mi gloria,
Y dejóme el cordel entre las manos,
Que habrá por fuerza de servirme al cuello.

XXI

Inès m'a demandé du charbon. — Sa servante
S'en alla ce matin avec certain laquais
Entre rouge et bai brun, de sang demi-français,
Valet du chevalier à la flamberge ardente.

Si c'eût été du feu... de Troie encor fumante
Au cœur des amoureux sans doute j'en prendrais;
Mais, la soutane en l'air, m'en aller tout exprès
Courir, pour du charbon, la boutique ambulante!

Est-ce une raillerie, un tour prémédité?
Un vrai service... Alors, pardon, ma dignité!
Science, pardonnez; pardonnez-moi, soutane!

L'amour rend tout possible, et rien ne le profane;
Hercule porta bien la quenouille au côté,
Et le grand Jupiter les jupes de Diane!

Carbon me pide Inés, que la criada
Dice que se le fué con un lacayo
Medio francés, entre bermejo y bayo,
Del caballero de la Ardiente Espada.
Si me pidiera lumbre, la abrasada
Troja del alma le prestara un rayo;
Pero carbon, por Dios que me desmayo
De ir à la tienda, la sotana alzada;
Pero pedirme fuera mas cuidado
Qué asar con él, perdone la sotana,
Perdone lo escolar, perdone el grado.
Todo lo puede amor, todo lo allana,
Pues Hércules se puso rueca al lado,
Y Júpiter las naguas de Diana.

XXII

Jupin, de bonne humeur, après un des festins
Qu'il donne aux dieux, là-haut, dans sa cour plénière,
Voulut des animaux écouter la prière,
Ce qu'il fait rarement pour les pauvres humains.

Le brave limaçon, en joignant les deux mains
(C'est la fable, en ceci, qui conte à sa manière),
Pour sa race implora la grâce singulière
Que chacun pût porter sa maison sur ses reins.

Le bœuf se prit à rire : « O bête sans cervelle,
Qui veut partout traîner sa coquille avec elle !
Poids énorme qui va la gêner en chemin... »

Mais l'autre répondit : « Bien fou qui me contrôle !
Si je porte, mon cher, ma maison sur l'épaule,
Je n'en pourrai que mieux fuir un méchant voisin. »

Concediendo el gran Júpiter las fiestas
En que habia convites celestiales,
Por algunos servicios personales,
A cualquiera animal cosas honestas.
Le pidió el caracol, las manos puestas
(Que así lo escriben fabulas morales),
Le concediese por servicios tales
Que pudiese llevar su casa à cuestas.
Rióse el Buey, y díjole : « ¿A qué efeto,
Bestia infeliz, con general asombro,
Pides tan gran trabajo y desatino? »
Y respondióle el caracol discreto :
« Buey, yo me entiendo; que mi casa al hombro,
Mejor me mudaré de un mal vecino. »

XXIII

Colonnes, monuments, orgueilleux édifices,
Qui de Rome jadis couronniez les sept monts,
L'œil, en interrogeant les vagues horizons,
Du sol qui vous porta n'a plus même d'indices.

Temples athéniens aux pompeux frontispices,
École des Thalès, portiques des Platons,
Forums silencieux où paissent les moutons,
Grands cirques d'Olympie, autels des sacrifices;

Arènes, bains fameux, quel bras vous a détruits?
Quelle bouche imposa le silence à vos bruits,
Obscurcit votre gloire, étouffa vos doctrines?

J'apprends de vous qu'il faut n'être pas étonné,
Si de vos grands débris le temps environné
Se plaît à mettre aussi ma soutane en ruines.

Soberbias torres, altos edificios,
Que ya cubristes siete excelsos montes,
Y ahora en descubiertos horizontes
Apenas de haber sido dais indicios;
Griegos liceos, célebres hospicios
De Plutarcos, Platones, Jenofontes,
Teatro que lidió rinocerontes,
Olimpias, lustros, baños, sacrificios;
¿Qué fuerzas deshicieron peregrinas
La mayor pompa de la gloria humana,
Imperios, triunfos, armas y doctrinas?
¡Oh gran consuelo à mi esperanza vana,
Que el tiempo que os volvió breves rüinas
No es mucho que acabase mi sotana!

XXIV

Don Juan, ne rien donner à la chance incertaine,
C'est sagesse ici-bas, et la tranquillité
Ne s'achète qu'au prix de cette vérité
Qui met une barrière à la faiblesse humaine.

Quelle flotte sur mer, ou quelle armée en plaine,
Ou quelle ville as-tu sous ton autorité?
Préfère donc le calme et la sérénité,
Et cache à tous les yeux tes ennuis et ta peine.

Fuis les lieux de plaisir où vont les étourneaux,
Où trop souvent l'orgie aiguise les couteaux;
La rue et le marché valent mieux, je le jure!

Ami! de la vertu faisons-nous une loi;
Viens à l'humble foyer où, deux livres et moi,
Nous vivons sans désirs, sans crainte et sans murmure.

Don Juan no sele dar á un hombre nada
De cuanto va ni viene, es cuerdo efeto;
Que toda la quietud del que es discreto
En solo este aforismo está fundada.
¿Qué gobierno, qué ejército, qué armada
Corre por vuestra cuenta? Lo perfeto
Es el descuido y el tener secreto
Cuanto da pesadumbre y cuanto enfada.
Nunca os halleis en juntas ni en corrillos,
Que es cuerdo de las bestias el rodeo,
Ni en estas ruedas de amolar cuchillos.
Haced de la virtud secreto empleo;
Qué yo en mi pobre hogar, con dos librillos,
Ni murmuro, ni temo, ni deseo.

XXV.

Bien que pauvre pourtant, non, ce n'est pas l'aumône
Que je viens demander, et je cherchais ici
Certain étudiant qui logeait en personne,
Madame, Dieu sait quand, en cette maison-ci.

Mon étoile toujours fut étrange et bouffonne;
D'en bas je vous parus un pauvre en raccourci,
Et de votre fenêtre, ainsi qu'une patronne
Vous m'êtes apparue, et je vous dis merci.

Car cette erreur vraiment ne fut pas votre faute;
Mes habits sont usés et criaient à voix haute:
Que Dieu lui soit en aide! et vous disiez comme eux.

Ils sont les vrais témoins du peu que je possède;
Mais comment voulez-vous que Dieu me soit en aide,
Si c'est vous qui pour moi lui présentez vos vœux?

Señora aunque soy pobre, no venia
A pediros limosna; que buscaba
Un certo licenciado que posaba
En estas casas cuando Dios queria.
Extraña sempre fué la estrella mia;
Que á un pobre parecí desde la aldaba,
Pues ya que á la ventana os obligaba
Trajistes desde allá la fantasia.
No porque culpa vuesto engaño sea,
Que á tal *Dios le provea* no replican
Mis habitos, que son de ataracea.
No mis letras, mis penas significan;
Pero ¿como quereis que me provea
Si tales como vos se lo suplican?

XXVI

Image de la femme, ô rose à peine née!
Ta fleur s'entr'ouvre fraîche au lever du soleil,
Ta feuille est d'émeraude et ton sein est vermeil.
Belle orgueilleuse, à quoi te crois-tu destinée?

Pour une éternité te crois-tu couronnée?
Crois-tu garder toujours ton splendide appareil?
Hélas! vit on jamais aveuglement pareil?
Ton royaume s'effeuille en une matinée!

O comète d'avril, inconstante clarté,
Rivale du soleil, soumets ta vanité!
Car, si ton vif éclat est un objet d'envie,

Plus d'une dont le règne à son tour fut vanté,
T'enseigne que tu dois, ayant si courte vie,
Glorifier moins haut ta fragile beauté.

Rosa gentil, que al alba de la humana
Belleza eres imagen, ¿qué prétendes,
Que sobre verdes esmeraldas tiendes
Tu mano de coral teñida en grana?
Si cetro, si laurel, si ser tirana
De tantos ojos, que en tu carcel prendes,
¿Cuán en vano solicita defiendes
Reino que ha de durar una mañana!
Rinde la vanidad que al sol se atreve
Oh! cometa de abril, tan presto escura,
Que puesto que tu vivo ardor te mueve.
El ejemplo de tantas te asegura
Que quien ha de tener vida tan breve
No ha de tener en tanto su hermosura.

I

·sus, pourquoi m'aimer après tant de parjures?
›urquoi rester fidèle à qui t'aime si mal?
ıé d'heures tu passas, par un temps glacial,
ma porte, l'hiver, pendant les nuits obscures!

ɜ vois-tu pas combien mes entrailles sont dureɜ?
› ne t'ai point ouvert ; aveuglement fatal!
e mon ingratitude, hélas! le froid brutal
de tes pieds sanglants ravivé les blessures.

ıe de fois mon bon ange a murmuré tout bas :
Ouvre au moins la fenêtre, ingrat, et tu verras
› Jésus dont la voix si doucement t'implore.»

t que de fois, hélas! à cet amour divin
›ut bas je répondis : Nous ouvrirons demain!
t ce demain venu, je différais encore.

¿Qué tengo yo, que mi amistad procuras?
Qué interés se te sigue, Jesus mio,
Que á mi puerta, cubierto de rocío
Pasas las noches del invierno escuras?
¡Oh cuánto fueron mis entrañas duras,
Pues no te abrí! ¡Qué extraño desvario,
Si de mi ingratitud el hielo frio
Secó las llagas de tus plantas puras.
¡Cuántas veces el ángel me decia :
« Alma, asómate agora á la ventana;
Veras con cuánto amor llamar porfia! »
Y, cuántas, hermosura soberana,
« Mañana le abrirémos, » respondia,
Para lo mismo responder mañana!

II

Pasteur qui m'éveillas, par tes cris assidus,
De ce profond sommeil où notre âme végète;
Toi qui pour tes brebis as fait une houlette
De ce bois sur lequel tes bras sont étendus,

Enfin je reconnais les droits qui te sont dus.
Que ton divin regard, Seigneur, sur moi s'arrête!
En prières d'amour je veux payer ma dette,
Je veux suivre tes pas loin des sentiers perdus.

Jésus, toi qui mourus par l'amour le plus tendre,
Ah! ne vas pas peser mes péchés à leur poids!
Dans les cœurs repentants tu te plais à descendre.

Attends! je viens de loin au doux son de ta voix.
Puis-je encore tarder, hélas! quand, pour m'attendre,
Tes pieds ensanglantés sont cloués sur la croix?

Pastor, que con tus silbos amorosos
Me despertaste del profundo sueño;
Tú, que hiciste cayado dese leño
En que tiendes los brazos poderosos;
Vuelve los ojos á mi fe piadosos,
Pues te confieso por mi amor y dueño,
Y la palabra de seguirte empeño,
Tus dulces silbos y tus piés hermosos.
Oye, Pastor, que por amores mueres,
No te espante el rigor de mis pecados,
Pues tan amigo de rendidos eres;
Espera pues, y escucha mis cuidados;
Pero ¿como te digo que me esperes,
Si estás para esperar los piés clavados?

III

Divin époux, beauté du céleste séjour,
Tête d'or aux cheveux tout baignés d'aromates,
Beau palmier couronné de feuilles et de dattes,
Qui ne t'a pas aimé ne connaît pas l'amour!

Ta parole est un lis qui parfume le jour,
La paume de tes mains a gardé les stigmates,
Sceaux de l'éternité, jacinthes écarlates,
Et ton beau cou d'ivoire est rond comme une tour!

Hélas! en t'oubliant, beauté que rien n'altère,
Qu'ai-je fait? j'ai goûté les amours de la terre;
Mais j'en jette aujourd'hui la coupe avec effroi.

Oui! pour mieux regagner les retards que je pleure,
Je veux, en me hâtant, t'aimer plus en une heure
Que je n'ai pu le faire en vingt ans loin de toi.

No sabe qué es amor quien no te ama,
Celestial hermosura, esposo bello;
Tu cabeza es de oro, y tu cabello
Como el cogollo que la palma enrama;
Tu boca como lirio, que derrama
Licor al alba; de marfil tu cuello;
Tu mano el torno, y en su palma el sello,
Que el alma por disfraz jacintos llama.
¡Ay Dios! ¿en qué pensé cuando, dejando
Tanta belleza, y las mortales viendo,
Perdí lo que pudiera estar gozando?
Mas si del tiempo que perdí me ofendo
Tal prisa me daré que un hora amando
Venza los años que pasé fingiendo.

IV

Si mon amour était un feu de vérité,
Il monterait tout droit à ta divine sphère ;
Mais c'est une comète, hélas ! qui court légère,
Brille, et bientôt retombe en son obscurité.

Par combien de désirs vers toi je suis porté,
Quand tout tremblant je vois ma profonde misère !
Si mon amour en toi rarement persévère,
Quel asile ici-bas sera ma sûreté?

Je m'en vais te cherchant, et, quand je te rencontre,
Quand pour me recevoir ton cœur s'ouvre et se montre,
Doux Agneau, je m'enfuis et n'y sais pas rester.

Pourtant, dis-moi, Seigneur, si l'âme saine et libre,
Sans un centre ne peut trouver son équilibre?
Si je suis hors de toi, comment puis-je exister?

Si fuera de mi amor verdad el fuego,
El caminara á tu divina esfera;
Pero es cometa que corrió ligera
Con resplandor que se deshizo luego.
¡ Qué deseoso de tus brazos llego
Cuando el temor mis culpas considera!
Mas si mi amor en tí no persevera
¿ En qué centro mortal tendrá sosiego?
Voy a buscarte, y cuanto mas te encuentro,
Menos reparo en tí, Cordero manso,
Aunque me buscas tú del alma adentro.
Pero dime, Señor: si hallar descanso
No puede el alma fuera de su centro,
Y estoy fuera de ti, ¿ cómo descanso ?

V

Noble fille du temps, toi qui, dans l'âge d'or,
Vivais heureuse et belle au sein de notre terre
D'où te chassa jadis le mensonge adultère,
Dans ce siècle d'airain que tu pleures encor ;

O sainte Vérité ! toi qui pris ton essor
Et devins dans les cieux un astre solitaire,
Des hommes ici-bas, ô regretté trésor !
Espoir de nos combats dont tu sais le mystère ;

Vierge modeste et nue, inflexible idéal
Que rien n'a pu ternir, ni l'erreur ni le mal,
Fenêtre par où Dieu regarde ceux qu'il aime ;

Règle de nos devoirs, langage des vertus.
Mais pourquoi te louer? que dirais-je de plus?
O sainte Vérité! n'es-tu pas Dieu lui-même?

Hija del tiempo, que en el siglo de oro
Viviste hermosa y cándida en la tierra,
De donde la mentira te destierra
En esta fiera edad de hierro y lloro;
Santa verdad, dignisimo decoro
Del mismo cielo, que tu sol encierra;
Paz de nuestra mortal perpétua guerra,
Y de los hombres el mayor tesoro.
Casta y desnuda virgen, que no pudo
Vencer codicia, fuerza ni mudanza,
Del sol de Dios ventana cristalina;
— Vida de la opinion, lengua del mundo;
Mas ¿qué puedo decir en tu alabanza,
Si eres el mismo Dios, Verdad divina?

VI

En signe de la paix dont Dieu nous fit la grâce,
Quand sa bonté daigna tempérer ses rigueurs,
Un arc harmonieux, formé de trois couleurs,
Des cieux émerveillés traversa tout l'espace.

Le rouge était la joie offerte à notre race;
Le vert était la paix, et l'or l'amour des cœurs;
Il dessécha la terre et fit naître les fleurs
Sur le limon grossier qui couvrait sa surface.

Debout sur votre croix, Agneau plein de bonté,
Vous êtes l'arc de paix, de sang et de clarté
Qui vint de l'Éternel désarmer la justice.

C'est vous, mon bon Jésus, qui fîtes notre paix;
L'enfer n'est plus à craindre à l'homme désormais;
Notre arc en ciel, c'est vous sur l'arbre du supplice.

En señal de la paz que Dios hacia
Con el hombre, templando sus rigores,
Los cielos dividiò con tres colores
El arco hermoso quo à la terra envia :
Lo rojo señalaba la alegría
Lo verde paz y lo dorado amores;
Secò las aguas, y esmaltaron flores
El pardo limo que su faz cubria.
Vos sois en esa cruz, cordero tierno
Arco de sangre y paz, que satisfizo
Los enojos del Padre sempiterno ;
Vos sois, mi buen Jesus, quien los deshizo ;
Ya no teman los hombres el infierno
Pues sois el arco que las paces hizo.

VII

ar quel entraînement d'aveugles passions
i-je au ciel préféré les choses de la terre?
ai traité ma jeunesse ainsi qu'une étrangère,
n ne m'appropriant que ses illusions.

arrive enfin au port des expiations,
uand la folle jeunesse a coulé tout entière
omme l'eau de la source, et ne peut en arrière
.emonter le courant de mes déceptions.

oici venir la fin de mes folles pensées!
es exemples d'autrui les leçons déguisées,
e temps et l'âge mûr m'ont guéri sans retour.

e craindre pas la fin est une vaine audace;
ar tous les faux plaisirs ont chacun leur menace,
;t tous nos ans perdus auront un dernier jour.

¿ Qué ceguedad me trujo á tantos daños?
¿ Por dónde me llevaron desvarios,
Que no traté mis años como mios
Y traté como propios sus engaños?
¡ Oh! puerto de mis blancos desengaños,
Por donde ya mis juveniles brios
Pasaron como el curso de los rios
Que no los vuelve atrás el de los años.
Hicieron fin mis locos pensamientos
Acomodóse el tiempo á la edad mia,
Por ventura en ajenos escarmientos.
Que no temer el fin no es valentía
Donde acaban los gustos en tormentos
Y el curso de los años en un dia.

VIII

Quand mes coupables mains vous portent, ô Seigneur,
Quand je lève à l'autel l'innocente victime,
De ma témérité je me ferais un crime,
Et m'étonne de voir votre insigne douceur.

Parfois mon âme tremble et frissonne de peur,
Parfois je m'abandonne à votre amour sublime,
Et plein de repentir, au bord de cet abîme,
Je flotte entre l'espoir, la crainte et la douleur.

Seigneur, tournez vers moi vos yeux pleins de tendresse !
Car, hélas ! trop souvent le monde et son ivresse
M'ont déjà de l'erreur fait suivre les chemins.

Seigneur, quels maux seraient comparables aux nôtres
Si, quand nous vous portons dans nos indignes mains,
Vous nous laissiez tomber en écartant les vôtres ?

Cuando en mis manos, rey eterno, os miro,
Y la cándida victima levanto,
De mi atrevida indignidad me espanto,
Y la piedad de vuestra pecho admiro.
Tal vez el alma con temor retiro,
Tal vez la doy al amoroso llanto ;
Que arrepentido de ofenderos tanto,
Con ansias temo, y con dolor suspiro.
Volved los ojos á mirarme hermanos
Que por las sendas de mi error siniestras
me despeñaron pensamientos vanos.
No sean tantas las miserias nuestras
Que á quien os tuvo en sus indignas manós
Vos le dejeis de las divinas vuestras.

LOPE DE VEGA,

POËTE DRAMATIQUE.

I

L'autorité religieuse, qui avait seule la tradition du théâtre latin, parce qu'elle était la seule qui connût et employât encore cette belle langue de Virgile et de Cicéron, avait créé et encouragé les mystères, qu'on représentait au pied même des autels; c'est donc à elle que l'on doit en Espagne comme en France les débuts de l'art théâtral.

Partout où l'on voit deux interlocuteurs on voit une scène, et de là à la comédie il semble qu'il n'y ait qu'un pas; aussi fait-on quelquefois remonter la comédie en Espagne à l'époque où les églogues commencèrent à être à la mode. Vers la fin du xv[e] siècle parut un dialogue satirique contre le triste état dans lequel la faiblesse du roi Henri IV avait jeté l'Espagne, puis un autre dialogue, pastoral et philosophique, entre un vieillard et l'amour.

Mais on ne peut voir là qu'une forme de la poésie pastorale et non pas même un premier essai de l'art dramatique.

Ce qu'on peut considérer comme le premier jalon de la comédie serait plutôt la pièce de la *Célestine*, en vingt et un actes, 1480. C'est une histoire dramatique curieuse, bien dialoguée, pleine d'intrigue et de mouvement; les caractères y sont bien tracés et le style en est excellent. L'Europe, à cette époque, ne peut montrer une œuvre de cette importance, et s'il y avait eu alors à Madrid un théâtre ouvert et un public pour écouter, le roman dialogué aurait bientôt conduit à la comédie; mais on n'y songeait pas encore et le moment n'était pas arrivé.

Le vrai fondateur du théâtre espagnol est Juan de la

Enzina, né, croit-on, en 1469. Sa vie fut assez accidentée; il était habile musicien, et fut maître de chapelle de Léon X à Rome. Il fit, en 1519, un pèlerinage à Jérusalem. Il était prêtre depuis vingt ans; il revint dans sa patrie vers 1521 pour mourir en 1534. Il ne composa, comme ses prédécesseurs, que des églogues; mais ce qui constitue le progrès, c'est qu'elles furent représentées et composées pour l'être. Un écrivain du temps de Philippe IV dit positivement que dès 1492 des compagnies d'acteurs commençaient à représenter dans la Castille les pièces de Juan de la Enzina; cependant on ne doit pas en conclure que ce fût publiquement, car ces représentations n'avaient lieu, on doit le croire, que chez quelques grands seigneurs de la cour. Rien n'annonce la création matérielle du théâtre; l'art dramatique était loin encore d'être vulgarisé.

Bartolomeo de Torrès Noharro, né sur la frontière du Portugal, revint vivre à Rome après avoir été prisonnier à Alger. Il prit aux Italiens, plus avancés que ses compatriotes, l'idée d'un enchaînement un peu plus compliqué dans l'intrigue. La pièce de *Hymenæo*, la meilleure de celles qu'il a composées, est encore d'une grande simplicité; mais, dans son ensemble, elle a plus de valeur comme pièce de théâtre que les églogues de Juan de la Enzina. Noharro eut quelques imitateurs; mais le grand obstacle à tout développement de l'art théâtral était encore, même au commencement du règne de Charles-Quint, dans les entraves que lui imposait l'autorité religieuse.

Entre 1544 et 1567, Lope de Rueda, ouvrier batteur d'or, habitant de Séville, fut acteur de talent et auteur distingué; il faut qu'il ait joui d'une grande renommée, puisque, malgré son titre de comédien, il fut enterré dans la cathédrale de Cordoue. Lope de Rueda écrivit généralement en prose; le progrès est évident. Les pièces qu'il a laissées furent réunies et imprimées par Juan

de Timoneda, son ami et également auteur de comédies.

Le théâtre était constitué, car la troupe nomade dont faisait partie Lope de Rueda donna des représentations publiques. Mais qu'était-ce encore? Les pièces de Lope de Rueda, composées pour plaire à la foule, dans les rangs de laquelle il prenait ses personnages, étaient représentées sur des tréteaux provisoirement établis au milieu d'une place publique. La troupe des comédiens ambulants voyageait de ville en ville et séjournait peu de temps dans chacune d'elles.

Ce ne fut, dit Pellicer, qu'en 1568 qu'un arrangement eut lieu entre l'Église et le théâtre. Le gouvernement décida que les troupes d'acteurs ne pourraient donner de représentations à Madrid que dans deux endroits désignés par deux confréries religieuses, et moyennant une rente qui leur serait payée. Plus tard, en 1583, l'hôpital général de Madrid eut une part à cette redevance.

Les places où les compagnies théâtrales achetaient le droit de faire jouer leurs acteurs variaient suivant la volonté des pieuses confréries; c'était une cour nue, sans toiture, et sans siéges. Les représentations avaient lieu dans le jour, le dimanche et les jours fériés, et lorsque le temps le permettait; les femmes avaient une place séparée des hommes, et le nombre des spectateurs ne devait pas être grand, à en juger par le revenu qu'en tiraient l'hôpital et les sociétés religieuses, et qui ne montait pas à chaque représentation à plus de quarante ou cinquante francs. Vers 1583, on affecta définitivement deux emplacements qui ne devaient plus être changés; c'étaient encore des cours en plein air, mais les fenêtres des maisons qui les entouraient servaient de loges, et quelques bancs grossiers y furent placés pour le public[1].

[1] Nous prenons ces détails dans l'ouvrage de M. Ticknor, t. I, p. 43.

Ce fut là que furent représentées les pièces de Noharro, les tragédies d'Argensola, les bouffonneries de Lope de Rueda, d'Alonzo de la Vega et de Cisneros, de tous ces hommes enfin qui donnèrent au public espagnol le goût de la scène, mais dont aucun n'eut assez de talent et de génie pour pouvoir être appelé le fondateur d'un théâtre national en Espagne.

Il y eut à diverses époques, et notamment à celle dont nous venons de parler, quelques essais d'imitations des théâtres anciens, latins et même grecs ; mais elles ne réussirent pas.

Nous ne parlerons qu'en passant de Juan de la Cueva, de Joachim Romero de Zepeda et de Christoval de Virués, car ils sont contemporains de Lope de Vega et furent bientôt éclipsés par lui. Cervantes a aussi fait des pièces de théâtre, mais elles ne peuvent rien ajouter à l'immense part de gloire que lui a faite son inimitable *Don Quichotte*. Nous avons hâte d'arriver à Lope de Vega, qui devait créer le théâtre national de l'Espagne et l'enrichir par un nombre infini de comédies, de drames et d'autos sacramentales.

II

Fidèle à notre plan de faire parler Lope, le plus souvent possible, à notre place, nous allons encore le citer comme nous l'avons fait dans sa biographie, et il va nous dire lui-même comment il a compris l'art dramatique en Espagne, et pourquoi il s'est écarté des règles d'Aristote ; car lui-même a composé, sur ce sujet, un petit traité en vers qu'il adresse à l'Académie de Madrid.

Nobles esprits, fleur de l'Espagne, membres d'une Académie qui, sous peu de temps, surpassera non-seulement celles d'Italie

créées sur le modèle de la Grèce et illustrées par Cicéron, non loin du lac d'Averne; mais encore celles d'Athènes, où sous les portiques de Platon on vit une réunion si célèbre de grands philosophes! vous m'avez commandé de vous écrire un traité de l'art dramatique qui fût au goût du public espagnol.

Le sujet paraît facile, et il le serait sans doute pour ceux d'entre vous qui n'ont point écrit de comédies, et qui par conséquent peuvent en savoir mieux les lois, n'ayant pas eu à les appliquer; mais ce qui m'embarrasse, je vous l'avouerai, c'est d'en avoir écrit beaucoup, et cela sans avoir suivi les règles.

Je ne puis pourtant pas invoquer l'ignorance des préceptes, car j'ai pu, grâce à Dieu, quand j'étais écolier, lire tous les livres écrits sur cette matière, avant que le soleil n'ait, dix fois depuis ma naissance, parcouru l'espace qui sépare le signe du Bélier de celui des Poissons.

Mais, en ce temps, je trouvai la comédie en Espagne, non point telle que l'ont enseignée au monde ses premiers inventeurs, mais telle que l'avaient faite des esprits incultes qui en imposèrent toutes les bizarreries à leur public.

Et ces sortes de comédies devinrent tellement à la mode, que celui qui veut aujourd'hui en écrire dans les règles de l'art, meurt sans récompense et sans renommée; car chez ceux qui n'ont pas la lumière de la raison, celle-ci a moins de force que la coutume.

Il est vrai que j'ai essayé quelquefois d'écrire des comédies en suivant les préceptes que peu de personnes connaissent; mais aussitôt que je vois des œuvres monstrueuses, faites seulement pour les yeux, attirer la foule, émerveillée de ces tristes spectacles, je reviens alors aux habitudes barbares, et lorsque j'ai à écrire une comédie, je renferme les principes sous dix clefs, et je congédie de mon cabinet Plaute et Térence, pour qu'ils ne murmurent pas contre moi; car la vérité jette des cris jusque dans les livres muets. J'écris donc suivant la manière qu'ont inventée ceux qui recherchaient les applaudissements du vulgaire; car enfin, puisque c'est lui qui paye, il est très-juste de lui parler, même en ignorant, pour lui faire plaisir.

La comédie véritable a son but, comme tout autre genre de

poëme et de poésie, et ce but est de représenter les actions des hommes et de peindre les mœurs d'une époque. Or toute imitation poétique de ce genre se compose de trois choses qui sont : le dialogue, la forme élégante des vers, et l'harmonie ou bien la musique; et ces conditions sont les mêmes pour la tragédie; car leur seule dissemblance est que la première traite des actions humbles et plébéiennes, tandis que la tragédie représente les actions nobles et royales. Voyez si les pièces que nous fabriquons en Espagne ne pèchent pas contre ces règles!

On les appela des actes, parce qu'elles représentent les actions et les intérêts vulgaires. Lope de Rueda en fut un exemple en Espagne. Ses comédies en prose sont d'un genre si peu élevé, qu'il y met en scène des artisans et nous peint l'amour de la fille d'un forgeron. D'après lui, ce fut la coutume d'appeler ces sortes de pièces *entremeses*. Toutes les règles y sont observées, puisque l'action est simple et se passe entre gens plébéiens, sans que jamais roi ait figuré dans aucune d'elles. L'on a vu, plus tard que, par suite du peu d'élévation de ces sujets et de la grossièreté du style, la mode s'en passa; on mit l'art de côté, et les rois parlent et agissent dans nos comédies modernes à la grande joie du public ignorant.

. . . .

Si vous demandez l'avis de ceux qui sont maintenant en possession du théâtre, en admettant qu'il faille se soumettre aux exigences d'un public qui applaudit aux monstruosités de nos comédies actuelles, je vous dirai le mien, et pardonnez-moi si, par obéissance à vos ordres, je cherche, en dorant l'erreur du vulgaire, à donner des préceptes nouveaux, puisqu'il n'y a pas possibilité de suivre les lois anciennes, et à prendre ainsi un terme moyen entre deux extrêmes opposés.

Choisissons un sujet; qu'il s'y trouve ou non des rois, en dépit des règles anciennes auxquelles j'en demande pardon, et bien que je sache aussi que Philippe le Prudent, notre roi respecté, trouvait mal qu'on mît un roi sur la scène, soit parce que c'était contre les principes de l'art dramatique, soit parce qu'il ne croyait pas que, même en fiction, l'autorité royale dût se montrer de si près aux yeux du vulgaire.

Au reste, c'est revenir à l'ancienne comédie, où nous voyons Plaute introduire des dieux, comme Jupiter en est l'exemple dans la pièce d'*Amphitryon*. Dieu sait que j'ai quelque remords de m'en prévaloir, puisque Plutarque, en parlant de Ménandre, le désapprouve; mais puisque aussi bien, nous autres Espagnols, nous nous éloignons des principes de l'art et lui faisons subir mille autres tortures, cette fois les savants n'auront qu'à fermer la bouche.

On pourra mêler le tragique et le comique, Térence avec Sénèque, bien que ce soit faire ressembler une pièce au Minotaure, fils de Pasiphaé; le sérieux pourra donc être à côté du bouffon ; cette variété plaît beaucoup. La nature, au reste, nous en donne l'exemple : les contrastes augmentent sa beauté.

Ne traitez jamais qu'une seule action, et ne la surchargez pas d'épisodes, c'est-à-dire de choses étrangères à votre premier plan. Enchaînez si bien le tout ensemble, que rien ne puisse se détacher de votre fable sans que tout le reste tombe en même temps. Je ne vous imposerai pas de renfermer votre pièce dans la période d'un seul jour, bien qu'Aristote le conseille; mais qu'importe? puisque nous lui avons déjà perdu le respect quand nous avons mêlé le sentiment tragique et l'humble caractère de la comédie.

Que la fable se passe dans le moins de temps possible, et voilà tout, excepté quand le poëte traitera un sujet historique qui exigera quelques années, auquel cas il devra mettre les intervalles de temps dans les entr'actes; de même, s'il est nécessaire, il pourra faire voyager l'un de ses personnages : toutes choses dont les connaisseurs se scandalisent. Mais que ceux-là ne viennent pas à nos théâtres!

Combien de gens, en ce temps-ci, font des signes de croix en voyant se passer des années dans une séance qui ne devrait, suivant les règles, ne durer qu'un jour artificiel, car les maîtres ne l'accordent même pas mathématiquement[1]. La raison en est que l'Espagnol assis au théâtre ne peut modérer sa colère, si on ne lui donne pas, en deux heures, tout ce qui s'est passé de-

[1] C'est-à-dire les vingt-quatre heures.

puis la Genèse et jusqu'au jugement dernier. Je trouve, en un mot, que si notre but est de faire plaisir, tout ce qui peut y tendre doit nous être permis.

Le sujet une fois choisi, écrivez-le en prose, divisez-le en trois actes, en ayant soin, si vous le pouvez, de renfermer chaque acte dans l'espace d'un jour. Le capitaine Virués, esprit distingué, mit en trois actes la comédie qui auparavant allait à quatre pattes comme un enfant en bas âge, car à cette époque la comédie elle-même était dans l'enfance. J'avais onze ou douze ans lorsque j'en écrivis avec quatre actes et sur quatre feuilles de papier, parce que chaque acte remplissait une feuille. Dans ce même temps, entre les intervalles des actes, on jouait trois petits intermèdes ; maintenant on en joue à peine un, et les autres sont remplacés par un ballet. La danse était d'ailleurs admise dans l'ancienne comédie : Athénée, Platon et Xénophon en parlent ; Aristote l'approuve, tout en blâmant ce qu'elle pouvait avoir d'indécent, et ce fut le cas de Callipides qu'il réprimande, imitant en cela le chœur antique.

Le sujet que vous avez séparé en trois actes doit être tellement lié, que du commencement il marche jusqu'à la fin avec un intérêt croissant. Mais ne laissez pas deviner le dénoûment jusjusqu'à ce qu'arrive la dernière scène, parce que lorsque le public le sait d'avance, il tourne le visage vers la porte et le dos à ce qu'il avait attendu, face à face, pendant trois heures ; et il a raison, puisqu'il n'a plus rien à apprendre.

Que le théâtre reste le moins longtemps possible sans personnage qui parle, parce que le public, dans ces intervalles, s'agite, et la pièce s'allonge ; c'est donc un grand défaut qu'il faut éviter, et en l'évitant vous n'en aurez que plus de goût et plus de mérite.

Commencez donc à écrire ; que votre langage soit chaste ; ne prodiguez pas les grandes pensées ni les traits d'esprit dans les scènes d'intérieur où vous n'avez qu'à imiter la simple conversation de deux ou trois personnes ; mais lorsqu'un des personnages introduits conseille, persuade ou dissuade, son style doit différer du style vulgaire, et ce sera l'occasion d'employer un choix d'expressions plus relevées et de sentiments plus nobles.

Vous serez en cela conforme à la vérité, puisqu'un homme qui conseille, persuade ou dissuade, ne parle pas comme tout le monde.

Aristote nous en fait la recommandation; il veut que le langage de la comédie soit pur, clair, facile; il ajoute qu'il doit être semblable à celui dont l'on se sert généralement, excepté dans les sujets sérieux et graves de la politique, parce que dans ce cas la diction doit être ornée, splendide et sonore. Ne citez pas les saintes Écritures, et ne surchargez pas votre langage de mots étranges et inusités, car si vous devez imiter le langage de la conversation, vous n'y verrez pas employer ces termes barbares d'hippogriphes, de centaures et autres.

Si c'est un roi que vous faites parler, imitez la gravité royale; si c'est un vieillard, que son langage soit simple et sententieux; que les amants donnent à leurs sentiments une expression assez vive pour émouvoir ceux qui les écoutent. Que l'acteur, dans les monologues, se recueille en lui-même et amène le spectateur à s'identifier avec lui; qu'il se fasse les questions et les réponses, et s'il y a des plaintes à formuler, qu'il conserve le respect que l'on doit aux femmes. Que les actrices se souviennent aussi de leur sexe; si elles se travestissent, que ce soit avec assez de réserve pour qu'on le leur pardonne. En général, le costume d'homme leur va et plaît au public. Enfin, en ceci comme dans le reste, gardez-vous de vouloir l'impossible, parce que la maxime la plus absolue veut que vous restiez dans le vraisemblable.

Que vos valets ne traitent pas de sujets élevés et ne se perdent pas en raisonnements, comme nous le voyons dans les comédies étrangères; et qu'enfin jamais le personnage ne contredise son caractère; qu'il n'aille pas oublier ce qu'il a fait, comme l'Œdipe de Sophocle, qui ne se rappelle pas qu'il a tué Laïus de sa propre main; un pareil oubli est répréhensible. Finissez vos scènes par quelque sentence ou par quelque trait gracieux et par des vers élégants, de façon que l'acteur, en se retirant, laisse une bonne impression à l'auditoire.

L'exposition tiendra dans le premier acte, le second servira au développement et à l'enchaînement de l'intrigue, de sorte

que jusqu'au milieu du troisième acte, personne ne puisse prévoir le dénoûment; trompez même le spectateur curieux en lui laissant entrevoir un dénoûment possible et différent pourtant de celui que vous promettez.

Que la forme de vos vers soit appropriée avec sagesse à votre sujet : les dizains conviennent pour exprimer les plaintes; le sonnet est à sa place dans la bouche de celui qui attend; les récits demandent la forme des romances, ou mieux encore quelquefois celle des octaves ; employez les tercets pour les choses graves, et les redondillas pour l'amour.

Ne négligez pas les figures de rhétorique, comme la répétition et la réduplication, non plus que l'anaphore au commencement des vers eux-mêmes, l'ironie, la dubitation, l'apostrophe et l'exclamation.

Donner un masque à la vérité est une chose qui a paru bien; c'est ce qu'a fait dans toutes ses comédies Michel Sanchez, digne d'être rappelé à cause de la manière dont il usait de cet artifice. Le langage équivoque, et cette incertitude amphibologique qui en est la suite, sont en faveur auprès des spectateurs, parce que chacun croit être seul à comprendre ce qui trompe le personnage en scène.

Choisissez les sujets qui intéressent l'honneur, parce qu'ils émeuvent vivement le public; les actions vertueuses sont à préférer aussi, parce que la vertu est partout aimée. Ne voyons-nous pas que l'acteur qui joue le rôle des traîtres devient odieux lui-même à tout le monde, à ce point que les marchands refusent de lui vendre, et qu'on s'écarte de lui quand on le rencontre? Si, au contraire, un acteur joue le rôle d'un homme loyal, tous, grands et petits, l'invitent, le recherchent, lui font des cadeaux ou cherchent à lui être utiles.

Que chacun de vos actes n'ait que quatre feuilles; car un ensemble de quatre feuilles remplies est la mesure de la patience des auditeurs. Si vous voulez faire de la satire, évitez d'être trop clair; car vous savez que l'on défendit la comédie en Grèce et en Italie à cause de l'abus qu'on avait fait des personnalités. Piquez, mais sans haine; souvenez-vous que la diffamation ne peut espérer les applaudissements ni prétendre à la renommée.

Tels sont les aphorismes que je donne pour règles à ceux qui ne tiennent pas aux préceptes de l'art ancien ; c'est tout ce que peut comporter l'époque où nous vivons. Quant à ce qui concerne les trois parties de la décoration extérieure dont parle Vitruve, je l'abandonne aux soins du directeur de spectacle, qui peut étudier ce que Valère Maxime, Pedro Crinito, Horace dans ses épîtres, et d'autres disent de la manière d'imiter par la peinture les saisons, les arbres, les chaumières, les maisons et les statues. Julius Pollux lui donnera, s'il en a besoin, des conseils à l'égard des costumes.

Car voilà bien ce que l'Espagne nous offre de plus barbare dans les comédies, c'est de voir un Turc avec une collerette de chrétien, et un Romain avec des chausses espagnoles.

Mais, en parlant de barbare, je n'en connais pas de plus barbare que moi, puisque j'ai l'audace de donner des préceptes contre l'art lui-même, et je me laisse entraîner par le caprice de la foule, ce qui m'a mérité le nom d'ignorant en France et en Italie.

Mais qu'y puis-je faire? Si, en comptant la comédie que je viens de terminer, j'en ai déjà quatre cent quatre-vingt-trois d'écrites, qui toutes, à l'exception de six, pèchent gravement contre les principes ; je défends donc ma propre cause, car je sais que, quand bien même mes pièces seraient meilleures en suivant les règles d'Aristote, elles ne feraient pas le plaisir qu'elles ont fait ; et la raison, c'est que, le plus souvent, ce qui est contraire aux règles est ce qui plaît le plus.

III

Ce petit traité, demi-sérieux, demi-ironique, se résume par une seule règle et une seule loi : plaire au public. Jamais auteur n'a mieux suivi son programme que notre poëte ; il cherchait les applaudissements de son temps et ne pensait guère à ceux de l'avenir ; il ne voulait pas régenter son public, encore moins le corriger ; il voulait simplement lui plaire sans lui imposer des lois, en se drapant en interprète de la divinité ou en pédagogue de la

morale. Dans ses comédies, il offrait à ses contemporains le tableau riant et animé de ce qui se passait autour d'eux; et pour ses drames, il cherchait dans les ballades et dans les chroniques les grands faits et les grands noms connus de la foule, et il était sûr d'intéresser.

L'amour de l'Espagne respirait dans ses pièces, et il n'en était que plus sympathique à son public. Il place le lieu de la scène tour à tour dans toutes les villes de l'Espagne, et chacune d'elles est l'objet d'une louange vive et poétique, d'une description complaisante et flatteuse; il ne veut pas plaire seulement à Madrid, mais à Séville comme à Valence, à Saragosse comme à Tolède.

Jamais homme n'y réussit mieux.

Quant à notre opinion, à nous derniers venus de la postérité, nous avons dit que Lope ne s'en préoccupait pas beaucoup; mais puisque en vérité nous nous érigeons en juges du passé, comme s'il avait travaillé pour nous, nous avouerons toute notre sympathie pour cet esprit charmant et fin, gracieux et poétique, qui savait être, au besoin, grave, sérieux, dramatique et touchant; et si nous le comparons à Shakespeare, dont il était contemporain, et plus tard à Corneille et à Molière, qui devaient illustrer l'époque la plus glorieuse de la France, comme Lope illustrait l'époque la plus glorieuse de l'Espagne, ce sera avec cette idée que le génie a mille formes comme la nature a mille beautés, et que nous devons remercier le Créateur de donner à notre besoin de sentir et d'admirer une telle variété de richesses et de merveilles.

IV

Le nom de Shakespeare revient naturellement sous notre plume. Lope était né en 1562, et Shakespeare en 1564; tous deux ont pour ainsi dire créé le théâtre dans leur

pays et lui ont donné un tel éclat qu'il n'a pas été dépassé depuis. Là peut-être s'arrête leur ressemblance, et l'on s'étonnerait de nous voir rapprocher ces deux noms, si on ne savait pas qu'il y a quelquefois autant d'intérêt à savoir par quoi deux génies diffèrent, qu'à connaître les points par lesquels ils se ressemblent.

Les guerres civiles de l'Angleterre, la lutte du sang saxon et du sang normand qui se mêlèrent si tard, les dissensions de la rose rouge et de la rose blanche, les sanglants assassinats des familles royales, les traîtrises, les perfidies dans les hautes comme dans les basses classes de la société, tels étaient les sujets que l'histoire offrait à l'imagination de Shakespeare, et qui inspiraient même ceux qu'il tirait de son cerveau. Il les a peints avec l'énergie d'une âme que n'avaient pas adoucie l'étude de l'antiquité ni les loisirs d'une civilisation exquise.

Lope, au contraire, vivait à l'époque la plus glorieuse et la plus tranquille de l'Espagne. L'éducation de Lope lui avait permis d'étudier l'antiquité dans les chefs-d'œuvre qu'elle nous a laissés; s'il se séparait de ses lois, c'était sciemment et en pleine connaissance de cause; l'histoire de son pays lui offrait de grandes et nobles actions inspirées par un patriotisme moins entaché de passions personnelles qu'il n'était exalté par le sentiment héroïque et religieux.

Voilà, suivant nous, la cause de la différence qui existe entre les drames de nos deux poëtes. D'un côté des forfaits et des scélérats; de l'autre, de grandes actions et des gens héroïques. D'un côté l'immoralité, l'ambition, les passions haineuses et viles; de l'autre, la dignité humaine, toujours maintenue dans sa hauteur, et l'idée morale dominant toujours les événements que l'auteur met sous nos yeux.

Et maintenant, si nous regardons la charpente de leurs drames, la poétique semble la même. Lope a dit : « Vous pouvez faire paraître les rois avec les paysans, joindre Sé-

nèque avec Térence, et mêler le bouffon au sérieux, dût votre pièce ressembler au Minotaure. » Shakespeare a fait tout cela sans s'en rendre compte; il a subi le souffle de sa puissante imagination, tandis que Lope semble en avoir quelque remords, et ne trouve d'excuse que dans le plaisir qu'il fait à son public. Tel n'est pas le souci du grand tragique anglais; il peint les hommes comme ils sont; il les exagère plutôt qu'il ne les met à la mesure de son auditoire; il déchire le manteau hypocrite que la civilisation met aux passions humaines; il étale tout, vices, ridicules, misères, grandeur et bassèsse, contrastes des caractères, contradictions du cœur, difformités secrètes ou apparentes, le dedans et le dehors, *intus et in cute*. Voilà l'homme: on dirait la statue de l'écorché qu'on voit au dôme de Milan. Dans l'œuvre de Shakespeare, vous compterez tous les muscles de l'humanité, et vous pourrez avec le doigt en suivre le mouvement et le jeu, car elle n'est pas de marbre, elle a de la chair et elle vit.

Nous ne verrons point passer l'humanité tout entière dans le drame de Lope, avec son cortége d'horreurs et de misères; l'esprit cultivé du poëte espagnol, ami du beau, plus Grec et plus Italien qu'il n'en a l'air, se révolterait à la vue de ces plaies sanglantes; il reste dans les hautes sphères de la dignité humaine. Que ses personnages soient des héros ou des bouffons, des princes ou des villageois, ils vivent dans une atmosphère sereine qui laisse respirer librement et qui ne vous étreint pas comme ces lugubres nuées tachées de sang et peuplées de fantômes où Shakespeare nous fait vivre avec ce monde d'ambitieux sans cœur, de scélérats sans remords, d'enfants sans entrailles, de pères rendus fous par l'ingratitude, avec Macbeth, Richard et Yago; on est tenté de croire que les hommes valent mieux que ne les peint Shakespeare, et moins que ne nous les montre Lope de Vega.

Le sentiment héroïque qui nous frappe dans le drame de Lope de Vega est celui que nous retrouvons plus tard dans notre grand Corneille. Celui-là est bien de la même famille; on l'a appelé Romain, quelquefois Espagnol; ne bornons pas sa patrie à ces deux coins du monde; il est de l'éternelle patrie des grands cœurs et des nobles esprits; à ce titre seul il est, comme nous l'avons dit, concitoyen de Lope. Plus profond et plus grave, il n'eut pas cette fertilité merveilleuse du poëte espagnol, ni son esprit inventif et plein de fantaisie; seulement, si son imagination n'eut pas ses franches allures, s'il s'enchaîna aux règles sévères de l'antiquité, il ne faut pas croire que ce fut de son plein gré; il y fut forcé par l'opinion des gens littéraires de son temps. Qu'on se rappelle le pamphlet de Scudéry, inspiré, sinon dicté par Richelieu lui-même, sur le sujet du Cid; ses reproches, ses critiques injurieuses au nom d'Aristote. Corneille eut beau se défendre, invoquer, comme Lope, le plaisir qu'il avait fait aux spectateurs et les applaudissements que sa pièce avait reçus et qu'elle recevait tous les jours, l'esprit de la coterie littéraire fut plus fort que l'opinion de la foule, et Corneille se résigna à rester étendu sur le lit de Procuste des unités classiques[1].

V

Si Shakespeare et Lope ont de profondes dissemblances dans leurs drames, fondées sur l'histoire de leurs deux

[1] Dans la préface de sa comédie de *Clitandre*, imprimée en 1632, Corneille dit : « J'ai renfermé cette pièce dans la règle d'un jour; ce n'est pas que je me repente de n'y avoir point mis *Melite* ou que je me sois résolu à m'y attacher dorénavant; aujourd'hui, quelques-uns adorent cette règle, beaucoup la méprisent; pour moi, j'ai voulu seulement montrer que si je m'en éloigne, ce n'est pas faute de la connaître. »

pays, sur la différence des mœurs et de la civilisation des deux peuples anglais et espagnol, enfin sur la nature de leur génie, nous trouverons plus de rapports de ressemblance dans la comédie chez nos deux poëtes. Tous deux s'abandonnent à leur seule imagination; mais l'imagination de Shakespeare a toute la fantaisie vague et indécise des climats du Nord, tandis que celle de Lope est toute dorée par le soleil de l'Espagne. Les comparer serait donc encore chose impossible. L'imagination de Shakespeare est plus créatrice, celle de Lope plus naturelle. Chacun suit surtout le caprice de la poésie, et on peut appliquer à tous deux ce que dit M. Taine dans son jugement sur le poëte anglais[1].

« Mots entrecoupés, pointes, jolies exagérations, cliquetis de paroles; quand on l'écoute, on croit entendre le ramage d'un rossignol. Ces métaphores redoublées comme des trilles, ces roulades sonores de gammes poétiques, ce gazouillement d'été ruisselant sous la feuillée, changent les pièces en un véritable opéra..... »

Nous sommes loin de Molière, tâchons pourtant d'expliquer la différence du poëte espagnol et du poëte français.

Ce qui distingue avant tout le génie de Lope de celui Molière et de tous les auteurs qui ont fait des comédies en France, c'est que le poëte Espagnol ne fonde pas ses pièces sur la satire; il ne se moque pas de la société dans laquelle il vit. Nous ne le voyons attaquer ni les médecins, ni les avocats, ni les magistrats, ni les pédants. Il veut plaire, mais ce n'est aux dépens de personne. Il ne se préoccupe pas de tourner les gens

[1] Voyez l'article *Shakespeare,* son génie et ses œuvres, par **M. Taine**, *Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet 1856.

en ridicule pour les faire servir d'exemple ou de leçon.

Certes l'invention ne lui manque pas, nous trouvons dans ses pièces des caractères bien peints et bien suivis; mais c'est rarement du côté des ridicules qu'il les prend. Il peint les hommes sans se soucier beaucoup de les corriger, et encore moins de les châtier.

On sent au reste que l'Espagne n'avait pas eu de Fronde. En France, l'opposition des classes civilisées du tiers état contre la noblesse, le clergé et la royauté, a aiguisé de si bonne heure les esprits à la raillerie, qu'il n'est pas étonnant que la comédie y soit née satire. La noblesse et la royauté avaient si souvent engagé le tiers état dans leurs querelles de ménage, qu'elles lui avaient donné le droit de les juger et de les critiquer. De là à se critiquer entre soi, il n'y a qu'un pas; c'est la guerre civile après la guerre contre un ennemi commun. La comédie en France, pour couvrir d'un beau nom cet esprit railleur, prétendit qu'elle avait la mission de corriger les mœurs.

La comédie de caractère éleva cette mission et lui donna un plus grand et un plus noble caractère. Notre grand Molière a la gloire de l'avoir créée; et, depuis lui, aucun auteur n'a pu l'atteindre. Beaumarchais revint à la pure satire; il se moque de nous tous et semblerait désolé de corriger ceux qui l'écoutent.

Le style de Lope de Vega est étincelant de poésie, spirituel et plein de verve dans la comédie, pathétique dans le drame, serré et concis plus qu'on ne l'attend d'une langue méridionale; peut-être doit-il cette dernière qualité à la forme même de ce vers de huit syllabes le plus souvent employé par Lope et qui exclut l'épithète oiseuse et les particules explétives? La pensée du poëte court avec son vers et vous entraîne à sa suite dans un voyage plein de rapidité et de charme.

Il y a loin de ces petits vers mélodieux à notre alexan-

[illegible] et mélancolique. La variété du rhythme est un [illegible] en espagnol et serait une fatigue en France. Que [illegible] ne trouve-t-on pas dans une comédie de Lope de Vega! des sonnets, des madrigaux, des romances, toute une poésie lyrique [illegible] qui s'adresse à un public qui a la poésie incarnée, dont l'oreille aime le bruit des vers et en apprécie la musique harmonieuse; tandis qu'en France on a dit longtemps et on répète encore: A quoi bon des vers dans la comédie? On la voudrait en prose!

Le spectateur français est si impérieux, si pressé d'arriver au dénoûment, qu'il frémirait de se voir arrêté au passage par les plus charmants vers du monde, s'ils devaient un instant suspendre la marche de la pièce. L'auteur, après une répétition, n'est occupé qu'à retrancher et couper pour rendre le chemin uni et facile. La raison et la caisse du directeur de théâtre le veulent ainsi. Ce n'est pas pour rien que l'on a toujours voyagé plus vite en France qu'en Espagne; l'esprit fait de même; aussi, depuis les chemins de fer, on a répété avec plus de raison encore: A quoi bon les vers dans une comédie?

Laissons-le dire pour la France, ne le disons pas pour notre cher poëte Lope de Vega. En enlevant ces charmantes arabesques, ces guirlandes fleuries, nous trouverions quelquefois les murs un peu froids et un peu nus; prenons donc patience et lisons-le. Nous allons choisir quelques drames et quelques comédies de Lope; nous ferons en sorte de les prendre en dehors de ceux qui peuvent être connus en France par les très-bonnes traductions qui en ont été faites; on sait que nous avons du choix dans dix-huit cents pièces de théâtre. Notre intention n'est pas de les traduire, mais de les analyser, en faisant des citations assez nombreuses soit en prose, soit en vers: c'est le moyen d'en offrir un plus grand nombre à nos lecteurs. Lope y gagnera peut-être, car nous ne citerons que ce qu'il

a de réellement beau, et laisserons les défauts dans l'ombre. Mais nous sommes de ceux, et nous nous adressons à ceux qui ne recherchent pas, comme des critiques hargneux, les taches du soleil, et préfèrent en savourer à leur aise les chauds et doux rayons.

VI

On peut diviser le théâtre de Lope de Vega en quatre classes distinctes.

1° Les comédies d'intrigue, ou de cape et d'épée, toutes d'invention, et pleines d'un intérêt vif sinon profond; c'est la vie espagnole qui se passe au balcon, dans la rue ou à la sortie des églises; l'épée et la dague au côté, la guitare sur l'épaule; sérénades, chansons, duels, amours, jalousies, réconciliations et mariages. Ces comédies ont, presque toutes, leur contre-partie jouée par les valets; seconde intrigue qui copie la première et jette souvent de la gaieté. L'auteur charge quelquefois ces valets bouffons de le critiquer lui-même, et de devancer ainsi la censure de l'auditoire.

2° Les comédies et drames héroïques; ces pièces sont, pour la plus grande partie, tirées des ballades et chroniques espagnoles; quant à celles dont la scène se passe en pays étranger, ne demandons pas à l'auteur une connaissance bien sérieuse de la géographie, car il va jusqu'à faire aborder des flottes en Hongrie; ni une peinture de mœurs bien exacte, Lope a beau voyager, il emporte partout l'Espagne avec lui; ni une science bien sévère de la couleur locale, car, suivant ce cher poëte, Saint-Denis est un pays de montagnes et les oliviers croissent autour de Paris. Mais qu'importe, nous trouverons assez de quoi admirer pour oublier ces détails qui, peut-être, ont été, dans les efforts mo-

dernes de l'école romantique l'objet d'une trop sérieuse et trop exclusive préoccupation ; en ne songeant qu'à la forme, que de fois on a négligé le fond !

3° Les comédies ou drames religieux, appelés en Espagne *Comedias de Santos*. Voici l'origine de ces pièces. En 1598, l'Église toujours puissante, et qui le fut surtout dans la dernière partie du règne de Philippe II, se scandalisa de la licence que les auteurs se donnaient dans leurs comédies, et un décret royal fut sollicité et obtenu pour défendre entièrement la représentation, dans Madrid, de pièces de théâtre écrites sur des sujets séculiers. Les théâtres leur furent fermés pendant deux ans. Lope s'accommoda à ce nouvel état de choses, il puisa dans les écritures et dans l'histoire des saints et des martyrs les sujets de ses drames ; le décret n'avait pas enlevé au public de Madrid le goût du théâtre, et Lope continuait à le satisfaire sans effaroucher les sévères susceptibilités de l'Église catholique espagnole. Et qu'on ne croie pas à une vaine tentative ; ce fut comme une recrudescence des anciens mystères, mais avec tous les progrès qu'avait faits l'art dramatique, et Lope vit la foule accourir et applaudir ses comédies religieuses comme ses comédies de cape et d'épée. Elles nous paraissent étranges, et presque impossibles aujourd'hui ; mais il faut se reporter au temps où vivait Lope; le sentiment religieux n'était pas seulement dans le clergé, mais dans le cœur du peuple.

Nous en voyons la preuve dans la charmante et spirituelle relation que nous fait Mme d'Aulnoy de son voyage en Espagne; elle assistait à une représentation dans laquelle Saint-Antoine, arrivant sur la scène, répétait son *Confiteor;* et elle vit tout l'auditoire tomber à genoux et se frapper la poitrine en s'écriant avec l'acteur: *meâ culpâ, meâ culpâ, meâ maximâ culpâ.*

Lope de Vega composa aussi un grand nombre d'*autos,*

mais il ne nous en est resté qu'une trentaine. Voici la manière dont se représentaient ces *autos*[1].

Les théâtres étaient fermés pendant un mois pour leur célébration ; toutes les fenêtres et tous les balcons se pavoisaient, et les rues se remplissaient de monde. D'abord apparaissait la forme d'un monstre marin appelé *Tarasco*, surmonté d'une autre figure représentant la femme de Babylone ; suivait un groupe de jeunes enfants, couronnés de fleurs, chantant des hymnes et des litanies ; puis quelquefois des hommes et des femmes, dansant les danses nationales au son de leurs castagnettes ; venaient ensuite deux nègres ou deux maures qu'on appelait communément les *gigantones;* ils étaient fabriqués en carton, et on les faisait se balancer d'une façon grotesque, au grand effroi des spectateurs inexpérimentés, et au grand amusement des autres. La musique religieuse, les fanfares et les trompettes précédaient le cortége des prêtres qui portaient le Saint-Sacrement sous un dais splendide ; à la tête de la foule, s'avançait le roi lui-même, portant dévotement un cierge comme le dernier de ses sujets, au milieu des grands de l'État et de tous les ambassadeurs des nations voisines ; venaient enfin pour fermer le cortége, plusieurs chars magnifiquement drapés, remplis par les divers acteurs qui devaient jouer à cette occasion.

Cette procession s'arrêtait sous des tentes dressées au front des maisons de quelque grand personnage ; et la foule attendait, en silence et à genoux, l'accomplissement des rites religieux.

A la fin de la cérémonie, les acteurs s'établissaient sur la place publique la plus voisine, et terminaient la soirée par la représentation de quelque *auto sacramental* com-

[1] M. Ticknor a pris ces détails dans une description faite par Lope lui-même dans le prologue d'une de ses pièces.

posé par un auteur en renom : d'abord le *loa* ou prologue, le plus souvent dialogué, puis l'*entremes*, bouffonnerie quelquefois satirique, enfin l'*auto* dont les personnages étaient, pour la plupart et tour à tour, Adam et Ève, Satan, les patriarches, les anges et archanges, les vertus théologales, les péchés capitaux, etc., etc.

Nous commencerons par l'analyse de quelques drames de Lope. L'un de ceux dont le début nous paraît le plus saisissant est le drame : *l'Argent fait la noblesse.*

DINEROS SON CALIDAD.

(L'argent fait la noblesse.)

La scène est à Naples. Une révolution de palais a mis sur le trône Ludovico qui a fait assassiner son frère Enrique, et forcé sa fille Camille à chercher dans l'exil des partisans à sa cause. Ludovico est mort d'une chute de cheval, en laissant à sa sœur Julia Laurencia sa couronne usurpée.

C'est l'entrée de cette nouvelle reine qu'on célèbre dans Naples. La ville s'est pavoisée de mille couleurs et s'est mise en fête; les fenêtres et les balcons sont tendus de tapisseries; les murs sont cachés sous les fleurs.

Une seule maison fait contraste, au milieu de ces rues étincelantes de soleil, par sa nudité et sa couleur sombre et mélancolique; c'est la demeure du comte Federico. Ce noble seigneur a sacrifié sa fortune au service du roi dépossédé. Un prêt de deux millions l'a réduit à l'indigence.

La scène s'ouvre devant cette pauvre maison. Le comte Federico fait sortir ses trois fils et leur dit :

LE COMTE FEDERICO. Vous allez servir d'ornements à ces murs nus et délabrés, puisque je n'ai point d'autre étoffe à y sus-

pendre ; vous êtes, vous-mêmes, l'étoffe vivante de mon âme, et je vous mets devant cette misérable maison tous les trois, pour que l'orgueilleuse qui va passer puisse voir, devant la plus pauvre demeure, la plus riche des tentures.

RUFINO. Seigneur.

LUCIANO. Mon père...

OCTAVIO. Vous pleurez...

LE COMTE FEDERICO. Couvrez, couvrez ce pauvre mur.

(Les trois fils se rangent le long des murailles.)

RUFINO. Serons-nous bien ainsi?

LE COMTE FEDERICO. Vous en couvrez bien peu, hélas! Étendez aussi vos bras!

RUFINO. Sommes-nous bien?

LE COMTE FEDERICO. Oh! brocards que je trouve plus beaux que tous ceux de soie et d'or! — On fait bien d'appeler la pauvreté une croix, puisque vous êtes crucifiés....

Mais la reine arrive au milieu des fanfares et des cris de la foule, elle s'arrête devant ce singulier spectacle et interroge Federico qu'elle ne connaît pas.

LE COMTE FEDERICO. J'ai voulu, madame, dépasser les merveilles que Naples déploie en votre honneur; j'ai suspendu à ces murs les étoffes tissues par mes entrailles; ce sont les morceaux de mon âme, ou plutôt ce sont des âmes entières, tentures vivantes que le sang de mon cœur a créées; oui, ce sont des âmes qui servent d'ornements à mes pauvres murs; je vous les offre, puisqu'il ne me reste rien autre chose à vous offrir.

JULIA. Qui êtes-vous?

LE COMTE FEDERICO. Je suis celui que je n'étais pas.

JULIA. Qui étiez-vous?

LE COMTE FEDERICO. Celui que je ne suis plus maintenant; je suis tellement différent de celui que j'étais, que je ne me connais plus moi-même.

JULIA. Qui êtes-vous?

LE COMTE FEDERICO. Ce que vous voyez doit suffire à vous l'apprendre; l'apparence le dit à haute voix.

JULIA. Enfin, qui êtes-vous?

LE COMTE FEDERICO. Un homme qui fut riche, c'est vous dire qu'il est pauvre maintenant...

JULIA. Êtes-vous de Naples?

LE COMTE FEDERICO. J'en fus l'homme le plus riche, le plus puissant et le plus heureux: maintenant j'en suis le plus infortuné; telle est la puissance de la pauvreté qui abaisse autant que la richesse élève.

JULIA. Comment vous êtes-vous ruiné?

LE COMTE FEDERICO. J'ai prêté.

JULIA. Sottise.

LE COMTE FEDERICO. Je l'avoue.

JULIA. A qui avez-vous prêté?

LE COMTE FEDERICO. Au roi mon maître et votre ennemi.

JULIA. Vous êtes, sans aucun doute, le comte Federico.

LE COMTE FEDERICO. Oui, je l'étais quand j'étais riche; aujourd'hui je suis le jouet de la fortune. Depuis que je suis pauvre, le monde m'estime peu, je suis un homme passé, usé, un fou tantôt niais, tantôt orgueilleux. Oh! pauvreté!

JULIA. Comte Federico, levez-vous, ne vous affligez pas; mais apprenez à connaître ce que vous valez maintenant; cherchez à acquérir de l'argent, enrichissez-vous, et vous redeviendrez ce que vous étiez; appréciez ce conseil, je me vante d'être compatissante en vous le donnant, puisque vous voyez que dans ce bas monde l'*argent fait la noblesse.*

(Après ce conseil froid et méprisant, la reine part sans le saluer.)

OCTAVIO. Vive Dieu!

RUFINO. Malédiction!

LE COMTE FEDERICO. Assez!

OCTAVIO. Quelle résignation vous avez montrée?

LE COMTE FEDERICO. Oui! j'ai montré de la résignation; que pouvait-on attendre d'une reine usurpatrice et sœur de Ludovico?

Mais les trois fils du vieillard ne croient pas à cette sombre indifférence; leur cœur a bondi comme le sien sous l'outrage fait à leur nom; ils suivront donc le conseil de la

reine, ils iront chercher la fortune pour relever le rang et la condition de leur père.

RUFINO. Père et seigneur, puisque l'argent fait la noblesse, puisque l'argent est l'âme de toutes choses, j'irai chercher pour vous la fortune, et vous rendrai le rang que la pauvreté vous a fait perdre; je choisis la profession des armes; je promets et je jure de conquérir par la guerre une renommée glorieuse, et de vous réhabiliter par de nobles actions. Non! je ne verrai plus ces cheveux blancs vénérables qui se roulent en serpents neigeux sur votre poitrine, jusqu'à ce que je puisse les couvrir de l'or blond que j'arracherai des entrailles d'Ofir, et des abîmes de l'Arabie, non point par les ruses d'un vil commerce, mais avec la seule industrie de mon bras et de mon épée; c'est par eux que je tirerai vengeance de ce mépris, que je punirai ces outrages; je serai la fortune de votre infortune, la vie de votre mort, la gloire de votre vie héroïque, l'honneur de votre affront, enfin la richesse de votre misère.

LE COMTE FEDERICO. Arrête, Rufino, attends, écoute-moi, entends-moi.

RUFINO. Pardonnez, père et seigneur; puisque la reine vous a humilié par ses affronts, je vais vous anoblir par ma valeur.

(Il part.)

LUCIANO. Seigneur, si mon frère a choisi la carrière des armes pour vous faire remonter au rang dont la perte de vos richesses vous a fait déchoir, moi je choisis celle des lettres et des sciences; elles ont aussi donné la gloire et les empires.... Je ne veux reparaître en votre présence que lorsque j'aurai obtenu un prix éclatant de mes études, et lorsque je pourrai, en dépit de la fortune, vous arracher à votre misère.....

LE COMTE FEDERICO. Mon fils Luciano, toi aussi tu veux me quitter et m'abandonner, arrête, attends, écoute-moi, entends-moi.

LUCIANO. Pardonnez, père et seigneur, puisque vous en êtes venu à ce degré de misère qu'on ose vous outrager, je vais relever votre honneur par les lettres.

(Il sort.)

OCTAVIO. Si mes frères vont reconquérir par les armes et par les lettres la noblesse, cet enfantement monstrueux de la richesse et du péché; si le désir de l'or enfermé dans les noirs abîmes a livré les plaines de l'air aux voiles, et les vagues de la mer aux vaisseaux; si, à l'aide de la tyrannie qu'exercent sur ces deux éléments les vaisseaux et les voiles sous la forme mensongère d'aigles et de dauphins, l'homme a pu pénétrer les climats inconnus, que le soleil, cet œil de lynx, visite à peine, que pourrai-je faire, moi, seul, sans art, sans amitiés, sans haleine, sans soutien, sans faveur, sans âme et pauvre, ce qui est resserrer en un seul mot tout ce que je viens de dire, car ce seul mot renferme un nombre infini d'épithètes? Quelles mers irai-je sillonner? Dans quelles provinces, dans quels royaumes pénétrerai-je, où je n'aie à rencontrer l'outrage et la rigueur? Oh! viles lois du monde qui avez mis dans l'or la noblesse du sang, ce souffle pur, cette fleur candide! Maudit soit par le ciel le tyran qui, dans sa folie, a fait du métal un Dieu, et une déesse de la cupidité! Hélas! mon père, je suis hors de moi! Hélas! seigneur, je perds courage en voyant le mal infini et le remède impossible! Je crains une reine ennemie, je suis pauvre et je vous vois pauvre, exposé aux rigueurs des saisons et aux injures du sort! Mais, si la fortune va souvent trouver ceux qui la recherchent le moins, et ne donne ses faveurs qu'au gré de son caprice tyrannique, je pars, et, sans chercher la richesse, mais pour voir si je la trouverai sur mes pas, je sillonnerai les mers et les abîmes, et je me rirai des montagnes les plus élevées. Je sais que je fais une faute en vous quittant, mais je veux la faire; n'est-ce pas déjà commencer à mériter de réussir?

(Il sort.)

Les nobles fils du comte Federico sont partis, chacun de son côté, pour courir les aventures et chercher la fortune qui doit relever leur père de l'anathème que la pauvreté lui a attiré.

Nous ne les suivrons pas tous dans leurs entreprises, mais nous allons retrouver Octavio, pauvre, désesperé,

mourant de faim avec son serviteur, au haut d'une montagne, dans une caverne où est le monument funéraire du roi dépossédé, Enrique. Furieux de voir toutes ses espérances déçues, le jeune homme brise le mausolée de celui qui a ruiné son père, et il veut dormir sous cet abri malgré les prières de son valet poltron et superstitieux; bientôt il entend des soupirs... son nom est prononcé :

UNE VOIX. Octavio.
OCTAVIO. On m'a nommé.
UNE VOIX. Octavio! Octavio!
OCTAVIO. Qui m'appelle?
LA VOIX. Viens le voir.
OCTAVIO. Qui es-tu?
LA VOIX. Viens, et tu le sauras.
OCTAVIO. Comment entrerais-je sans lumière?

(Une torche s'allume subitement.)

LA VOIX. Voici de la lumière; viens.
OCTAVIO. Mon cœur se gonfle dans ma poitrine, mes cheveux se dressent.
LA VOIX. Tu as peur, tu trembles.
OCTAVIO. Moi, trembler! Je n'aurais pas peur quand bien même l'enfer t'accompagnerait.
LA VOIX. Hé bien! viens donc.
OCTAVIO. Oui, j'y vais.

(Au moment d'entrer, le roi Enrique sort à sa rencontre.)

ENRIQUE. Me reconnais-tu?
OCTAVIO. Oui, oui, oui.
ENRIQUE. Qui suis-je?
OCTAVIO. En..... En..... En.....
ENRIQUE. N'aie pas peur, si tu te vantes d'être courageux.
OCTAVIO. Moi, craindre! c'est de colère que je tremble.
ENRIQUE. Qui suis-je?
OCTAVIO. Enrique.
ENRIQUE. Ton roi.
OCTAVIO. Mes malheurs confessent que tu l'es.

ENRIQUE. Puisque tu confesses que je le suis, viens avec moi.

OCTAVIO. Où me conduis-tu?

ENRIQUE. Là où nous puissions mettre à l'épreuve ta force et ton courage, pour qu'une autre fois tu ne portes pas une main téméraire sur les mausolées des rois; car Dieu donne une âme au marbre où leur image est sculptée : soutiendras-tu ce que tu as fait?

OCTAVIO. Ne viens-tu pas de me le proposer toi-même?

ENRIQUE. Prends cette lumière, et passe par cette porte.

OCTAVIO. Par cette porte ?

ENRIQUE. Oui. Allons, finis-en ; ne tremble pas, n'hésite pas.

OCTAVIO. J'entre.

ENRIQUE. Marche devant.

OCTAVIO. Puis-je aller en toute sûreté?

ENRIQUE. Oui.

OCTAVIO. Entre d'abord, je tiens la lumière.

ENRIQUE. Dans la nuit où je marche, cette lumière même est pour moi obscure et morte.

OCTAVIO. Eh bien! je m'éclairerai moi-même.

ENRIQUE. Prends garde de te repentir.

OCTAVIO. Suis-moi ; tu me connais mal.

ENRIQUE. Je suis Enrique.

OCTAVIO. Quand tu serais le démon lui-même, les démons de pierre ne m'effraient pas. (*Ils entrent.*)

Après une scène entre le valet et un berger, on voit reparaître Octavio et la statue d'Enrique dans un endroit découvert de la caverne.

ENRIQUE. Je t'ai amené ici, traître, pour t'apprendre que tu m'as offensé.

OCTAVIO. Et que prétends-tu?

ENRIQUE. Te faire mourir.

OCTAVIO. Eh bien! tire ton épée.

ENRIQUE. Je n'en ai pas besoin; sans elle, je puis te mettre en morceaux.

OCTAVIO. Tu t'approches; retire-toi.

ENRIQUE. Dis-moi, pourquoi m'as-tu profané?

OCTAVIO. Pour des choses que tu sais bien, puisque c'est cause de toi que je suis dans une si profonde misère.

ENRIQUE. Expose tes plaintes.

OCTAVIO. Écoute, et tu les sauras.

ENRIQUE. Parle.

OCTAVIO. Je te reproche d'avoir forcé mon père à te donner deux millions, à laisser confisquer ses trésors, à engager ses rentes, quand lui-même, avec trois cents cavaliers, défendait ta cause à ses propres frais.

ENRIQUE. As-tu une autre plainte à faire?

OCTAVIO. Oui! c'est encore de l'avoir forcé à vendre son argenterie, ses tapisseries, ses chevaux, ses meubles et ses tableaux, qui faisaient la gloire de l'Italie et l'admiration de la Grèce.

ENRIQUE. As-tu une autre plainte à faire?

OCTAVIO. Oui, et la plus grande : c'est qu'à cause de toi mon père et mes frères ont été réduits à l'état le plus misérable.

ENRIQUE. Toutes ces plaintes sont injustes.

OCTAVIO. Comment?

ENRIQUE. La vie et la fortune des vassaux sont à leur souverain; en la donnant, ils payent leur dette; et toi, traître et vil chevalier, tu as eu l'audace de traiter avec ignominie le marbre de mes statues; penses-y, je vais te mettre en pièces.

OCTAVIO. N'approche pas! retire-toi. (*Il a l'épée à la main.*)

ENRIQUE. Comment! me retirer! Maintenant, tu vas voir ce que te serviront ton courage et ton épée.

(Octavio donne des coups d'épée qui ne frappent que l'air.)

OCTAVIO. Comment n'es-tu que de l'air, si ton apparence est de marbre?

ENRIQUE. Je suis de marbre pour te punir, et d'air quand tu m'attaques.

OCTAVIO. Je ne peux t'atteindre.

ENRIQUE. Tu vois le marbre, mais tu ne livres de combat qu'au vent; ton épée est inutile.

OCTAVIO, *jetant son épée.* Hé bien! luttons corps à corps.

ENRIQUE. Viens.

OCTAVIO. Je vois que je vais mourir.

ENRIQUE. Non ; tout ceci n'a été que l'épreuve de ton invincible courage et de ton âme magnanime ; arrête, mon intention n'est pas de te faire du mal ; car les services rendus ne me trouvent pas ingrat. Dieu veut que je récompense la fidélité de ton père; il veut que, pour prix de sa résignation, je rende au comte sur mes propres trésors, les deux millions qu'il m'a prêtés : ainsi, quand il commencera à faire jour, tu creuseras l'endroit sur lequel je suis ; enfonces-y ce clou pour le reconnaître ; — et maintenant va trouver de suite ma fille Camille, Dieu veut que tu l'aides à reconquérir son trône.

OCTAVIO. Ombre vaine ! ce que tu dis est-il vrai ?

ENRIQUE. Aussi vrai que les tourments que j'endure pour l'éternelle justice.

OCTAVIO. Es-tu damné ?

ENRIQUE. Non ! Cette restitution une fois faite, je sortirai du Purgatoire. Creuse donc à cette place, pour que je retrouve la paix et pour que ton père retrouve son rang, au moyen de la richesse. Sauve-moi de ces tourments, rachète-moi de ces tortures.

OCTAVIO. Sont-elles donc si grandes ?

ENRIQUE. Donne-moi ta main, et tu auras compassion de moi. (*Octavio prend la main d'Enrique.*)

OCTAVIO. Oh ! oh ! que le ciel me protége. Oh ! tu me brûles, lâche-moi, lâche-moi.

ENRIQUE. Tu vois donc ce que je souffre ; ne me laisse pas souffrir éternellement.

(La statue d'Enrique disparaît et Octavio tombe évanoui.)

Après cette belle et magnifique scène digne de celle où Shakespeare fait converser Hamlet avec l'ombre de son père, et qui, sans doute, a inspiré la scène de la statue du commandeur dans *Don Juan*, Octavio offre son épée à Camille, l'aide, ainsi que ses frères, à remonter sur le trône et reçoit sa main pour récompense de ses services. Le vieux comte Federico retrouve enfin ses enfants et remonte au rang d'où sa pauvreté l'avait fait descendre.

LAS MOCEDADES DE BERNARDO DEL CARPIO.

(La jeunesse de Bernardo del Carpio.)

EL CASAMIENTO EN LA MORTE.

(Le mariage dans la mort.)

Ces deux drames n'en font réellement qu'un, car le premier finit par une promesse qui ne se réalise pas et dont la rupture amène le déneûment du *Mariage dans la mort.* Mais entrons de suite dans l'analyse.

Alphonse le Chaste règne en Espagne et n'est pas disposé à donner un héritier à sa couronne; sa sœur doña Ximenès a une liaison secrète avec don Sancho Diaz, comte et seigneur de Saldaña.

Don Rubio, son ennemi, dénonce au roi cette intrigue et l'amène sous le balcon de doña Ximenès au moment où don Sancho Diaz emporte dans ses bras un fils, le fruit de ces amours illégitimes. Le roi se découvre, dissimule son courroux, promet à don Sancho de le marier à sa sœur, prend l'enfant, donne au père une mission pour un des châteaux-forts de la frontière avec une lettre pour le gouverneur.

Cette lettre est un ordre de jeter le comte dans un cachot après lui avoir fait crever les yeux.

L'enfant, élevé par les ordres du roi dans la maison de don Rubio l'ennemi de don Sancho, doit ignorer toujours le nom de ses parents.

Doña Ximenès a été jetée dans un monastère.

Mais Bernardo est à peine adolescent que son esprit hardi, téméraire, orgueilleux se développe ; une haine instinctive l'agite contre don Rubio ; et le nom de bâtard qui lui est souvent jeté à la figure, le fait entrer dans des accès

de colère dangereux pour tout ce qui l'entoure. De tous côtés les plaintes arrivent à don Rubio, qui ne peut ployer ce caractère de fer. Un jour, il prodigue lui-même à Bernardo les noms d'aventurier, de fils de paysan, de bâtard; le jeune homme tire son épée et le comte Rubio serait obligé de se défendre, si on n'annonçait l'arrivée du roi qui, après s'être fait rendre compte de la querelle, les réconcilie, et emmène Bernardo à la cour.

Il l'arme chevalier et l'appelle son neveu; c'est un titre que les rois donnaient à ceux mêmes qui n'étaient pas leurs parents, mais il n'en éveille pas moins l'ardente curiosité du jeune homme. — Puisque vous me donnez le nom de neveu, dites-moi quel est mon père. — Sachez que vous êtes bien né et que cela vous suffise pour le moment.

Question et réponse sur lesquelles roule tout l'intérêt des deux pièces dont nous nous occupons; curiosité ardente et impétueuse de Bernardo, réponses ambiguës du roi, et promesses à chaque instant rompues. Le jeune homme, pour obtenir le secret de sa naissance, savoir quels sont ses aïeux et effacer cet odieux nom de bâtard, fait les actions les plus éclatantes, et, à chacune d'elles, demande comme récompense le nom de son père; et toujours le même refus. Il prend sept châteaux et parmi ces châteaux l'importante forteresse de Carpio. Le roi lui permet d'ajouter le nom de Carpio à son nom de Bernardo, mais il dit: Plus tard, plus tard! quand il lui demande quel est son père.

C'est qu'en donnant sa sœur doña Ximénès au comte de Saldaña, père ignoré de Bernardo, le roi ferait de ce fils un héritier de sa couronne, et tel n'est pas son projet, il prétend la laisser à don Ramiro, un autre de ses neveux.

Un jour le roi présente celui-ci à sa cour et le fait asseoir à sa table; Bernardo veut prendre aussi place aux côtés du roi. — Ne suis-je pas votre neveu comme lui? dit-il;

mais on lui ordonne de se lever; alors Bernardo fait rouler la table et renverse tous les mets; le roi veut le faire saisir, mais aucun des courtisans ne se hasarde à l'approcher. Bernardo sort la tête haute.

Bientôt on apprend que le fougueux jeune homme a tranché avec son épée les jarrets de tous les chevaux stationnant dans les cours, pour qu'on ne puisse pas le poursuivre; on ajoute qu'il est parti pour le pays occupé par les Maures.

Le général mahométan le croit gagné à sa cause; mais il se trompe, car Bernardo délivre les prisonniers, et, avec leur concours, chasse les Maures de la forteresse qu'ils occupaient et vient en apporter les clefs à Alphonse le Chaste, en renouvelant sa demande: Dis-moi quel est mon père? — Je te le dirai à Luna. (Luna est la forteresse où est enfermé don Sancho.) — Est-il vivant? — Il vit. — Mais le roi manque encore à sa promesse, et il faut que ce soit le hasard qui apprenne enfin à Bernardo ce terrible secret.

Il a pénétré dans le fort de Luna, dont la garnison est allée au devant du roi qui arrive et que Bernardo a précédé dans son impatience.

Arrivé sur le préau d'une tour, il entend des soupirs, il écoute. Cette voix lui est inconnue, c'est une voix qui se plaint:

LA VOIX. Quand j'entrai dans ce château-fort, j'avais à peine de la barbe, et maintenant, pour mon malheur, non-seulement elle est longue, mais elle est blanche. Oh! mon fils, pourquoi m'oublies-tu? Le sang que tu tiens de moi ne te parle donc pas... Ceux qui viennent me voir me racontent tes exploits; s'ils n'ont pas pour but la délivrance de ton père, à quoi sont-ils bons?

(A ces mots don Sancho apparaît chargé de chaînes, et Bernardo s'écrie en tirant son épée.)

BERNARDO. Qui es-tu? spectre ou fantôme!...

DON SANCHO. Je suis le comte de Saldaña ; est-il possible que mon histoire vous soit inconnue, quand tous les enfants de Castille et de Léon la chantent ?

BERNARDO. Je n'ai jamais su votre histoire.

(Don Sancho alors la raconte, et arrivé à la fin de son récit, il continue.)

C'est ainsi que j'ai vécu depuis vingt ans, aveugle et mourant tous les jours, et j'ai un fils dans le monde qui pourrait me secourir ; mais don Rubio, le comte, l'a élevé, et en a fait le miroir de ses cruautés ; le pain que mon fils a mangé dans sa maison a fait plus sur lui que le sang que je lui ai donné. Le roi l'appelle son neveu, le roi vient de l'armer chevalier ; hélas ! mon fils a conquis la forteresse *del Carpio*, mais il ne délivre pas son vieux père.

(Bernardo se jette à ses pieds.)

BERNARDO. Oh ! père de mon âme, laisse-moi baiser tes pieds.

DON SANCHO. Dieu saint !

BERNARDO. Je suis ton fils Bernardo.

DON SANCHO. Mon petit Bernardo !

BERNARDO. Lui-même ! et toi tu es mon bien, tu es mon père, laisse-moi baiser tes pieds.

DON SANCHO. Lève-toi, mon fils, je veux t'embrasser et te donner mille baisers ; laisse-moi te toucher ; que tu es grand ! que tu es vigoureux ! quel bel homme tu fais !

BERNARDO. O mon père bien aimé, en tout je te ressemble.

DON SANCHO. As-tu de la barbe ?

BERNARDO. Mon menton commence à se couvrir de poil.

DON SANCHO. Oh ! mes yeux, mes yeux ; que je vous regrette à présent !

BERNARDO. Voilà ce que le roi m'avait caché, et ce que par ses ordres barbares personne n'avait osé m'apprendre... mon père, je veux t'emporter dans mes bras.

DON SANCHO. Non, mon fils ! non ; il te faut le consentement de ton roi, n'essaie pas de me délivrer par la force ; mais obtiens ma liberté par tes prières.

BERNARDO. Je vais la demander au roi Alphonse, mais j'y

vais le cœur offensé ; donne-moi ta main à baiser, et je reviens t'arracher à ce cachot.

(Ils se séparent.)

Bernardo alors se revêt de deuil et vient réclamer, tout armé, la liberté de son père ; Alphonse lui répond par les mêmes paroles : attends, Bernardo, attends ; patience, patience. — Que voulez-vous dire? — Je te rendrai ton père. —Alors, puissiez-vous vivre mille années ! —Je ferai ce que tu me demandes. — Ne me trompez pas. — Ton père sera libre et se mariera à ma sœur. — Merci, seigneur, et pour que vous compreniez bien que ce n'est pas l'ambition qui me fait agir, mais seulement l'honneur, j'abandonne à Ramiro tous mes droits à la couronne, et tous ceux des enfants que je puis avoir, et vous, comte de Rubio, je vous embrasserai.

Ici se termine le premier drame de la jeunesse de Bernardo del Carpio; le roi a promis, mais il est loin de vouloir remplir sa promesse, et Bernardo va trouver de nouvelles occasions de la lui rappeler à force d'exploits et de services glorieux.

Analysons ce second drame ; il nous intéressera d'autant plus que la France y joue un rôle; c'est l'époque de Charlemagne et de ses douze pairs ; la bataille de Roncevaux, dont il est question dans ce drame, fut livrée dans la Navarre espagnole, entre Pampelune et Saint-Jean-Pied-de-Port. L'arrière-garde de l'armée française, commandée par le comte Roland, le fameux Roland des légendes, y fut attaquée et anéantie par les Maures et les Espagnols ; la pyramide qui fut élevée par l'Espagne en souvenir de cette victoire, ne fut détruite qu'en 1794 par les Français.

Cette bataille n'est qu'un épisode dans le drame que nous allons analyser; Lope de Vega, tout en cherchant à flatter l'orgueil espagnol, s'y montre cependant juste envers la bravoure française.

Les seigneurs de la cour d'Alphonse le Chaste murmurent ; ils sont indignés de l'intention que le roi a manifestée de nommer l'empereur Charlemagne héritier de son trône. Le royaume est menacé par les Maures, et il croit qu'en donnant entrée aux Français dans l'Espagne, le bras puissant de l'empereur et la valeur de ses douze pairs l'aideront à expulser les musulmans ; Bernardo del Carpio est l'interprète violent des plaintes de la noblesse. Écoutons-le, il s'adresse au roi :

BERNARDO. Alphonse, toi qu'on a surnommé le Chaste, et plût à Dieu que tu ne le fusses pas ; car il n'est pas bien que les rois le soient complétement. Je ne viens pas, comme tant d'autres fois, te demander l'auteur de mes jours ; c'est une autre plainte que je t'apporte; si je te demandais autrefois mon père que tu tiens dans les chaînes, aujourd'hui je te demande ma mère avec plus de raison et plus de force encore ; et je ne parle pas de ta sœur, l'infante doña Ximenès, mais bien de la Castille que tu veux aussi tenir enchaînée. Rends-moi ma mère la Castille, car on m'a dit que tu veux la livrer à Charlemagne de France ; tu me la refuses comme tu me refuses mon père; la Castille a engendré mon bras et mon sang, je te la demande comme notre héritage à tous. Tu tiens prisonnier don Sancho, tu ne veux pas le délivrer, de peur qu'il ne se marie et que je devienne ton héritier ; voilà les causes que tu donnes, et elles seraient vaines si je voulais enlever mon père et l'emmener à l'église ; mais quelle excuse as-tu pour livrer la Castille ? A moins qu'on ne dise que le Maure vit en adultère avec elle ; si, toi qui es en Espagne et en connais les routes, tu n'as pu le chasser, qu'y feront ceux du dehors ? Ce qu'il y a de sûr, c'est que tu veux que les étrangers la possèdent plutôt que tes neveux qui en sont les héritiers naturels ; si je suis un bâtard, ô roi, par ta seule volonté, voilà Garcia, voilà Ramiro, choisis le plus digne ; et il chassera les Maures de l'Espagne mieux que l'arrogance française venant de Paris. Tu dis que Charles est un saint, et qu'il viendra nous défendre : Saint-Jacques est un meilleur patron encore ; nous l'a-

vons vu, armé, combattre les Maures ; je puis le jurer, j'ai vu la croix vermeille sur sa poitrine. Tes Castillans no sont pas si lâches à la guerre qu'ils n'aient fait des exploits que l'Italie et la Grèce pourraient envier ; moi, le plus humble et le plus faible, avant que la barbe ne me fût venue au menton, j'ai gagné trois batailles, Dieu aidant ! Regarde aux murs de Saint-Isidore les bannières qui y sont suspendues, je les ai prises aux Maures, en courant à Duero et à Pisuerga. Sais-tu ce que je pense, Alphonse? c'est que l'Espagne (que Dieu y pourvoie) s'est perdue la première fois par la faute d'un roi débauché[1], et maintenant un roi chaste pourrait bien la perdre encore, parce que tous les extrêmes sont le contraire de la vertu. Ce que je conclus, Castillans, c'est que l'Espagne doit rester aux Espagnols, nous avons encore du temps, il y a encore du remède ; plus tard il n'y en aurait plus ; eh bien, nobles enfants de Léon, Nuños, Garcias, Fobelas, Diaz, Ramiros, Pelayos, Rasura, Ximenès, Telas, Gonzales, Inigos, Claros, Ordoñez, Meneses, Velas, Furos, Saugrès, Bivarès, Guevaras, Cuevas ! que celui-là d'entre vous qui ne suivra pas Bernardo, ait la poitrine traversée par une flèche maure lancée de la main gauche !

TOUS. Tout notre espoir est en Bernardo. (*Ils sortent tous.*)

Le projet d'Alphonse, roi de Castille, de livrer l'entrée de ses États à Charlemagne s'est répandu dans la Péninsule tout entière. Marphirio, roi d'Aragon, a fait alliance avec le maure Brabonel pour s'opposer à cette invasion ; ils reçoivent un message de Bernardo qui demande leur concours. Le roi Alphonse a cédé aux vœux de ses sujets ; mais Charlemagne ne renonce pas à ses desseins. Bernardo va le trouver à Paris ! Il s'est fait, de son plein pouvoir, ambassadeur, et lui déclare fièrement que le roi de Castille ne veut plus laisser entrer les Français en Es-

[1] On sait que Rodrigue, dernier souverain des Goths en Espagne, fit violence à la sœur d'un des grands de sa cour, le comte Julien, et celui-ci, par vengeance, appela les Sarrasins dans la péninsule.

pagne; Charlemagne appelle le roi un traître; Bernardo lui donne un démenti; les épées des pairs se lèvent contre sa poitrine et le trouvent impassible. Roland demande alors le nom de ce téméraire; sitôt qu'il apprend que c'est Bernardo, dont la renommée est venue jusqu'à lui, il l'embrasse et le laisse partir en lui disant au revoir sur le champ de bataille.

On se prépare, en Espagne, à résister à l'invasion de l'armée française; le roi Alphonse, Marphirio, Brabonel, sont réunis à la tête de leurs troupes, et Bernardo se distingue par sa bannière sur laquelle est peint le portrait de son père dans les chaînes. — On se promet la victoire, car on sait le projet de Charlemagne de passer par la vallée de Roncevaux; un seigneur, parent de l'empereur, doit lui livrer passage; mais ce seigneur, attaché en secret à la cause espagnole, n'a promis ce passage que pour attirer les Français dans un piége et les livrer aux rois réunis de Castille et d'Aragon.

Charlemagne lui-même conduit l'expédition. Il s'aperçoit trop tard qu'il est trahi; son armée est mise en pièces, et Roland, blessé, arrive sur la scène pour y briser son épée, la fameuse Durindane, afin, dit-il, que personne ne puisse en hériter; Bernardo le rejoint et lui rappelle sa promesse de combattre avec lui. — Qu'as-tu fait de ton épée? — J'ai voulu, répond Roland, la mettre en morceaux, et elle s'est enfoncée dans le rocher jusqu'à la croix; mais je t'étoufferai dans mon sang si je ne puis le faire avec mes bras.

Bernardo jette aussi son épée, et ils luttent jusqu'à ce que Roland meure en s'écriant : Jésus, Jésus, sainte Vierge, saint Denis.

Le troisième acte s'ouvre par une scène entre des gens de la campagne qui s'entretiennent de la bataille sanglante dont ils viennent d'être les témoins; l'un d'eux raconte que

le peu de Français échappés au carnage sont retirés sur un rocher et vont mourir de faim ; le paladin Dudon les commande.

PREMIER PAYSAN. Oh ! pauvre France à quel degré de malheur tu es arrivée !

DEUXIÈME PAYSAN. Tu devrais encore envier ceux qui sont retirés sur cette roche.

PREMIER PAYSAN. Hé quoi ! envier des gens qui n'ont pas de quoi manger, et qui sont voués à la mort !

DEUXIÈME PAYSAN. Je soupçonne qu'ils ont fait pénitence, et qu'ils sont bien avec Dieu. Je ne sais d'où ils ont apporté les cloches qu'ils font retentir, et dont le bruit m'éveille chaque matin, et les images devant lesquelles un prêtre leur dit la messe.

PREMIER PAYSAN. Pour le peu de temps qui leur reste, ils veulent vivre de façon à mourir comme des saints.

DEUXIÈME PAYSAN. Ma foi ! s'ils doivent être tués sur cette roche, on l'appellera plus tard la roche de France.

Dudon et le petit nombre de ses vaillants Français sont entourés par les Maures. Ils s'encouragent à mourir en braves et cachent, dans les rochers qui s'ouvrent miraculeusement, les crucifix et les images de la Vierge et des saints, pour qu'ils ne soient pas profanés par les mécréants ; enfin ils sont tous massacrés, et Brabonel, las de carnage, s'écrie : la tragédie a été atroce, ils sont morts comme des vaillants, et notre exploit est barbare.

Vous remarquerez que Lope n'a pas voulu déshonorer la gloire espagnole en la mêlant à ce sang impitoyablement versé.

Cependant on triomphe à la cour d'Alphonse le Chaste ; et bientôt Bernardo vient réclamer au roi l'exécution de tant de promesses faites et rompues. Il redemande ce père, vieux et aveugle, brisé par la souffrance et par les années, en

récompense de la part qu'il a prise à la victoire contre Charlemagne, et le roi Alphonse lui répond : Vous m'en parlerez plus tard, Bernardo, et s'en va.

L'impétueux jeune homme est pâle de colère ; il maudit son épée d'avoir servi un roi parjure ; il veut la briser ; à quoi servirait-elle aujourd'hui, sinon à tuer ce roi qui a manqué à sa parole, et qui le raille sans pitié dans son amour filial ? Bientôt il chasse cette pensée de vengeance qui a traversé son esprit comme un éclair, et quand elle revient encore l'assaillir, il en demande pardon à Dieu, et, dans sa pensée, au roi lui-même.

Hernan Diaz, son cousin, le trouve au milieu de cette douleur et de ces angoisses, et lui apporte une lettre de son père.

— De mon père, dis-tu ? — Oui. — De mon père ? — Oui, qu'attends-tu pour me répondre ? — Est-il prisonnier ? — Ne le sais-tu pas ?

Bernardo lit la lettre de don Sancho. Le pauvre vieillard qui ignore tout ce qui se passe, se plaint d'être oublié par un fils qui songe plus à la gloire qu'à la liberté de son père.

Ce reproche fait bondir le cœur de Bernardo ; quel moyen trouvera-t-il donc pour arracher enfin la clef de cette prison ? Alphonse résistera-t-il toujours à ses prières ? Mais il est parti pour la chasse ; le fils de don Sancho va l'y chercher, et arrive au moment où le roi, séparé de sa cour, est assailli par un ours. Bernardo se jette entre lui et la bête sauvage qu'il étend à ses pieds ; Alphonse voit dans cette délivrance, due à l'arrivée de son neveu, une volonté de Dieu lui-même.

— Oh ! mon neveu, je te vois toujours à mon côté comme un bon ange, je reconnais que j'ai été un roi injuste ; je te demande pardon de ce que j'ai été pour toi : demande-moi ce que tu veux.

BERNARDO. Mon père, mon père que tu tiens prisonnier.

LE ROI. Prends cette bague, montre-la, on te rendra ton père.

Bernardo part, son cheval meurt de fatigue en amenant son maître à la forteresse de Luna. La bague du roi est un talisman ; la porte de la prison s'ouvre, le gouverneur de la forteresse l'introduit dans la prison de son père ; à peine Bernardo l'a-t-il vu, qu'il s'écrie :

BERNARDO. Oh ! père et seigneur, mon père, mon père bien-aimé, je verse à vos pieds des larmes de sang. — Oh ! cheveux blancs et vénérables, pardonnez-moi de ne pas vous avoir vus plus tôt. J'ai eu un marbre bien dur à attendrir..... Vous voyez enfin arriver votre fils bien-aimé, c'est bien tard, bien tard.... Je vous reconnais bien, oh ! mon père, reconnaissez-moi aussi. (*Il lui prend la main.*) O main, bénis-moi..... Mais, mon Dieu ! qu'elle est froide ! Mon père, ne voulez-vous pas me parler ? Mon père, êtes-vous évanoui ? Alcaïde, apportez de l'eau.

L'ALCAÏDE. Sachez la vérité, seigneur, votre père bien-aimé est mort. Il y a trois jours qu'il est expiré.

BERNARDO. Mort !

L'ALCAÏDE. Il n'est que trop vrai.

BERNARDO. Hélas ! Et je suis venu pour voir cela.

UN ASSISTANT. Oh ! cruauté !

BERNARDO. Oh ! roi parjure !

HERNANDO DIAZ. De quoi est-il mort ?

L'ALCAÏDE. De maladie.

BERNARDO. Et je n'ai pu arriver jusqu'à lui, auparavant. Oh ! pauvre Bernardo, il te faudra donc rester bâtard ! Mon père, m'abandonnez-vous ainsi ? N'avais-je donc pas mérité de vous voir vivant ?

HERNANDO DIAZ. J'ai pitié de vous voir, Bernardo, vous pleurez.

BERNARDO. Je ne pleure pas. . . . .
. . . .
Oh ! mon père bien-aimé, attendez un moment. (*Se tournant*

vers son cousin Hernando Diaz.) Hernando Diaz, dans quel couvent est ma mère, doña Ximenès?

HERNANDO DIAZ. Au monastère que vous voyez en face de ce palais : sa vie se passe là dans une éternelle captivité.

BERNARDO. Attends-moi un peu ici..... vive Dieu, pauvre Bernardo, tu ne resteras pas bâtard; l'église est de ce côté, n'est-ce pas?

HERNANDO. Oui.

Bernardo fait sortir sa mère du couvent et l'amène devant le cadavre de don Sancho.

BERNARDO. Mère, êtes-vous religieuse?

DONA XIMENÈS. Non.

BERNARDO. Avez-vous prononcé vos vœux?

DONA XIMENÈS. Je n'ai pas pu le faire puisque mon mari vivait.

BERNARDO. Il n'est plus vivant, il est mort; mais puisque vous n'avez pas prononcé vos vœux, venez et vous verrez votre époux.

DONA XIMENÈS, *apercevant le corps de don Sancho.* Oh! seigneur comte!

BERNARDO. Il faut que vous me rendiez le bien dont vous m'avez privé. — Oui, il est mort, ne vous évanouissez pas, légitimez-moi aujourd'hui en lui donnant votre main.

DONA XIMENÈS, *devant le corps de don Sancho.* Est-il possible, ô mon époux, que je vous voie mort!

BERNARDO. Noble femme, infante, montrez un courage viril, ne pleurez pas; car, vive Dieu! ma mère, je perdrais le respect qui vous est dû.

DONA XIMENÈS. Que voulez-vous donc enfin, mon fils?

BERNARDO. Je veux que vous épousiez mon père, donnez-moi votre main.

DONA XIMENÈS. La voici.

BERNARDO, *prend la main de son père, et la joint à celle de sa mère.* Vous mariez-vous avec lui, madame?

DONA XIMENÈS. Oui, mais où voulez-vous en venir, mon fils?

BERNARDO. Je deviendrai ainsi votre fils légitime. — Mon père, serrez bien la main ; tout mort que vous êtes, dites : oui, vous le pouvez ; (*se retournant*) il a dit : oui, je crois; mais si vous ne pouvez pas bien prononcer ce oui, baissez la tête, en signe d'assentiment (*il fait baisser la tête de son père*). Vous voyez qu'il a dit : oui, et clairement ; et celui qui ne dira pas maintenant que je suis légitime, je dis que celui-là ment mille fois. Allons, je donnerai la sépulture à celui qui fut mon père, et vous, ma mère, retournez dans votre cloître.

Cette pièce dont la charpente est toute semblable aux drames de Shakespeare par ses noms pris dans l'histoire, par ses combats, par ses péripéties, a un grand avantage sur toutes celles de l'auteur anglais : c'est l'idée morale et digne qui la traverse ; et qui donne à ce beau drame une unité d'intérêt et de grandeur qui nous maintient constamment dans les régions élevées de l'intelligence.

LA ESTRELLA DE SEVILLA.

(L'Étoile de Séville.)

L'*Étoile de Séville* est le nom que la renommée a donné à la plus charmante fille qui ait habité sur les bords du Guadalquivir. Elle a pour seul protecteur son frère Busto Tabera, et pour fiancé don Sancho Ortiz de las Roëlas, l'ami de son frère ; leur mariage est décidé et s'apprête.

Mais le roi don Sancho el Bravo est venu visiter Séville, il a vu Estrella, et n'a pu la voir sans l'aimer; les obstacles, qui lui ferment la maison où elle demeure, ont fait de cet amour une aveugle passion. Il prodigue ses faveurs au frère, qui ne les reçoit qu'avec soupçon et méfiance. La vertu de

l'Étoile de Séville paraît inattaquable; tout devrait le détourner de ses coupables projets; mais il a fait part de son amour à don Arias, son favori, et celui-ci, poussé par le désir servile de plaire à son maître, a gagné à prix d'argent une esclave de la maison Tabera, qui doit ouvrir au roi, pendant la nuit, la porte de la chambre d'Estrella, à l'heure où son frère est d'ordinaire absent; c'est donc à la faveur de cette perfidie que le roi se glisse dans la maison de son noble sujet, en y apportant la honte et le déshonneur; mais à peine est-il introduit que, par un hasard providentiel, Busto Tabera rentre, le surprend dans l'appartement qui précède celui de sa sœur, tire son épée et veut le forcer à défendre sa vie; le roi se nomme, mais Tabera, bien qu'il l'ait reconnu, s'écrie qu'il en a menti; qu'un roi ne viendrait pas déshonorer un de ses sujets par un guet-apens, et que s'il avait d'abord à venger son propre honneur, il a maintenant de plus à venger celui de son souverain dont il prend frauduleusement le titre; il s'avance donc sur le roi qui tire aussi l'épée; et le combat aurait lieu, si le bruit de cette vive contestation n'avait attiré des serviteurs au milieu desquels il réussit à se dérober.

Tabera resté seul ne doute pas un instant de la vertu de sa sœur. La trahison seule a ouvert au roi la porte de sa maison; il interroge l'esclave qui a été achetée par don Arias; celle-ci finit par lui avouer le crime dont elle s'est rendue coupable; alors Tabera la tue de sa propre main et va suspendre son cadavre à la grille du palais.

Ceci est si vite fait que, lorsque le roi avec son favori don Arias, rentre, le cœur soucieux, et roulant déjà des projets de vengeance contre son arrogant sujet, il se heurte au cadavre de cette femme.

Cette preuve que Tabera savait de qui il était l'agresseur, le condamne à mort dans l'esprit du roi; mais la raison de cette mort doit rester ignorée; c'est moins une

justice qu'une vengeance qu'il faut au monarque blessé dans son amour et dans son orgueil.

Les rois d'Espagne trouvent facilement des bras pour les venger. Sancho Ortiz de las Roëlas, dont la liaison avec doña Estrella est restée secrète, se trouve fortuitement au palais ; c'est un homme brave, sûr et dévoué. Le choix du roi se fixe sur lui, et c'est au moment où Busto Tabera, prêt à s'exiler volontairement, vient de lui écrire pour presser son mariage avec Estrella sa sœur, c'est à ce moment que Sancho paraît devant le roi.

LE ROI. Quel châtiment mérite l'homme qui a tiré l'épée contre son roi ?

DON SANCHO. La mort.

LE ROI. La donneras-tu au coupable ?

DON SANCHO. Oui.

LE ROI. Tu le frapperas ?

DON SANCHO. Oui, après l'avoir appelé en duel, car je ne suis pas un assassin.

LE ROI. Pourvu qu'il meure, peu m'importe comment. A quelle récompense prétends-tu ?

DON SANCHO. Épouser celle que j'aime est toute mon ambition.

LE ROI. J'y pourvoirai.

Le roi donne à don Sancho deux lettres fermées et scellées ; dans l'une est sa propre déclaration que c'est par ses ordres que don Sancho a donné la mort à un homme jugé coupable de lèse-majesté par le roi lui-même ; l'autre contient le nom de la victime désignée.

Don Sancho déchire la première, car, dit-il, la parole du roi me suffit.

Il emporte l'autre, et l'infortuné ne l'ouvre et ne la lit qu'au moment où un nouveau message de Tabera le prie de hâter son mariage avec sa sœur.

Désespéré de cet ordre fatal qui désigne à son bras

l'homme qu'il aime le mieux au monde, et dont il adore et va épouser la sœur, il balance, il hésite, il veut rompre cette fatale promesse faite si imprudemment il n'y a qu'un instant; mais sa parole est sacrée, et elle a été donnée à son roi; au milieu de ce combat entre l'amitié, l'amour et l'honneur, Tabera se présente, il s'étonne du retard de son ami; sa voix a presque le ton du reproche; alors don Sancho s'écrie: Je ne puis épouser ta sœur maintenant; et, sans autre explication, les épées se tirent et le duel a lieu à l'instant même et sur place; bientôt Tabera est tué par don Sancho.

TABERA. Tu m'as frappé à mort: c'est assez. (*Il tombe.*)

DON SANCHO. Qu'ai-je fait! quand je t'ai frappé j'étais hors de moi-même. Maintenant que je reviens à moi, tue-moi, tue-moi, mon frère.

TABERA. Adieu, frère, je te confie, en mourant, le soin de doña Estrella. (*Il meurt.*)

DON SANCHO, *à l'officier*. J'ai tué mon frère, je suis un nouveau Caïn; j'ai tué un autre Abel innocent; voyez là son cadavre; tuez-moi sur place.

Au milieu du désespoir de don Sancho, la justice est arrivée.

Il a beau demander la mort, on n'écoute pas sa prière, on l'entraîne à la prison; on le questionne: pourquoi a-t-il tué son ami? Il pourrait invoquer le nom et la promesse du roi, il ne le fait pas et répond: — Je l'ai tué, je ne puis le nier, et je ne veux pas le nier. Mais pourquoi? Vous ne le saurez pas de moi; qu'un autre le dise; je ne veux avouer qu'une seule chose, c'est que je l'ai tué.

Que fait la pauvre Estrella, ignorante encore du terrible malheur qui la menace? Elle caresse l'espoir d'appartenir à celui qu'elle aime. Elle se pare, elle consulte son miroir; elle veut se faire plus belle encore pour recevoir

l'époux adoré. Mais un grand bruit se fait entendre dans la rue; quelle est cette foule? on apporte un cadavre dans sa maison; c'est celui de son frère. Qui l'a tué?

— Estrella, c'est votre amant don Sancho Ortiz de las Roëlas!

Vous voyez comme cette pièce abonde en situations saisissantes et dramatiques!

Cependant don Sancho, en prison, ne veut pas dire quels ont été les motifs de son duel avec Tabera. Il a déchiré, devant le roi, la déclaration qui le rendait innocent. Il attend maintenant que le roi lui-même vienne déclarer que c'est par ses ordres que le meurtre a été commis. Jusque-là il attend et refuse héroïquement de parler.

Estrella est venue se jeter aux pieds du roi pour demander justice.

Non point, dit-elle, pour que tu me la rendes toi-même, laisse à ma volonté le soin de ma vengeance. J'aimais Busto Tabera, mon frère. — Il m'a protégée comme un père. — Je le regardais comme tel, et j'avais pour lui le respect et l'obéissance d'une fille; je vivais contente avec lui sans permettre au soleil de soupçonner ma vie; car je n'ouvrais jamais mon balcon à ses rayons. Séville enviait notre amitié fraternelle, et l'on voyait en nous les deux frères qui, au firmament, ne forment qu'une étoile. — Une main barbare a frappé Tabera et confondu notre bonheur.

J'ai perdu mon frère, j'ai perdu mon époux, et je reste seule en ce monde; rends-moi justice, Seigneur, livre moi l'homicide; remplis ton devoir en le faisant; livre-le-moi, je veux être moi-même son juge.

Le roi lui donne un anneau qui lui ouvrira la prison de don Sancho; entrons-y avec elle. Son visage est caché sous une mante, et son amant ne la reconnaît pas.

ESTRELLA. Je vous rends la liberté; allez avec Dieu, Sancho

Ortiz, sachez que j'use envers vous de clémence et de pitié; allez avec Dieu; vous êtes libre. — Pourquoi vous arrêtez-vous? que regardez-vous? Pourquoi hésitez-vous? Le temps s'use dans ce retard. Allez! un cheval vous attend sur lequel vous pourrez vous échapper; un serviteur a tout l'argent nécessaire pour votre route.

DON SANCHO. Señora, laissez-moi baiser vos pieds.

ESTRELLA. Ce n'est pas le moment; partez.

DON SANCHO. Je partirais plein d'un trop grand souci; je veux savoir qui me délivre, pour savoir à qui je dois toute ma reconnaissance.

ESTRELLA. Je suis une femme qui ai pour vous de l'attachement; j'ai votre liberté en mon pouvoir, et je vous la donne; allez avec Dieu.

DON SANCHO. Je ne sortirai pas de cette prison, si vous ne dites pas qui vous êtes, ou si vous ne vous découvrez pas le visage.

ESTRELLA. Je n'ai pas le temps de le faire.

DON SANCHO. Je veux vous payer ma vie et ma liberté; je dois savoir à qui j'ai une si grande obligation pour la reconnaître un jour.

ESTRELLA. Je suis une femme noble, et, à tout considérer, la femme qui vous aime le mieux, et que vous aimez le plus mal; allez avec Dieu.

DON SANCHO. Je ne le ferai jamais si vous ne vous découvrez pas sur l'heure.

ESTRELLA, *se dévoilant*. Hé bien! pour vous décider à partir, c'est moi.

DON SANCHO. Quoi! c'est vous, étoile de mon âme.

ESTRELLA. Je suis l'étoile qui te guide, et qui te conduit à la vie; va-t'en, l'amour a triomphé de la rigueur; car je t'aime, et je suis pour toi une étoile favorable.

DON SANCHO. Quoi! tu n'as que des rayons de grâces pour ton plus grand ennemi! Peux-tu avoir tant de pitié pour moi? Non, traite-moi avec plus de cruauté; car ici la rigueur sera de la pitié, puisque le châtiment est tout ce que j'implore; ordonne donc qu'on me fasse mourir.... Quoi! tu donnerais la liberté à

celui qui a donné la mort à ton frère; il n'est pas juste que je vive, puisque c'est par moi qu'il a été tué. Il doit te perdre aussi, celui qui a perdu un tel ami ! Si tu me donnes la liberté, j'en profiterai pour me livrer à la mort; en restant prisonnier, qu'aurais-je besoin de la demander?

ESTRELLA. Mon amour est plus ferme et plus fort que le tien; je te donne la vie.

DON SANCHO. Hé bien, moi! je me donne la mort puisque tu veux me délivrer; si tu agis comme tu dois agir, j'agirai de mon côté comme je dois le faire.

ESTRELLA. Pourquoi veux-tu mourir?

DON SANCHO. Pour te venger.

ESTRELLA. De quoi?

DON SANCHO. De mon action déloyale.

ESTRELLA. C'est cruauté.

DON SANCHO. C'est justice.

ESTRELLA. Tu n'as pas de partie adverse.

DON SANCHO. Ma partie adverse, c'est l'amour.

ESTRELLA. C'est m'offenser.

DON SANCHO. C'est encore t'aimer.

ESTRELLA. M'aimer ainsi!

DON SANCHO. Oui, c'est t'aimer que mourir.

ESTRELLA. Au contraire, tu m'offenses.

DON SANCHO. Je t'offenserais en vivant.

ESTRELLA. Écoute-moi.

DON SANCHO. Il n'y a rien à ajouter.

ESTRELLA. Où vas-tu?

DON SANCHO. Mourir; ma vie est un outrage pour toi.

ESTRELLA. Fuis et laisse-moi.

DON SANCHO. Ce n'est pas bien.

ESTRELLA. Vis, et sois libre.

DON SANCHO. Ce n'est pas juste.

ESTRELLA. Pour qui veux-tu mourir?

DON SANCHO. C'est ma volonté.

ESTRELLA. C'est de la barbarie.

DON SANCHO. C'est aussi de l'honneur!

ESTRELLA. Qui donc t'accuse?

DON SANCHO. Ton mépris.

ESTRELLA. Je n'en ai pas pour toi.

DON SANCHO. Je suis un marbre.

ESTRELLA. As-tu ta raison?

DON SANCHO. Je ne vois que l'honneur, ma vie t'offense.

ESTRELLA. Hé bien! va donc mourir, insensé, moi je vais aussi mourir de mon côté. (*Ils se séparent.*)

Après cette scène, lecteur, vous vous sentirez, comme nous, un vif désir de relire le *Cid* de notre grand Corneille. Ne trouvez-vous pas que le même souffle inspire les deux poëtes? La situation est la même, et tous deux sont au même niveau de grandeur d'âme et d'héroïsme.

Le roi voit avec inquiétude s'approcher le moment où don Sancho sera jugé. Il ne veut pas déclarer la vérité en racontant ce qui s'est passé; maintenant que le temps et la réflexion ont refroidi son amour et sa haine, il a honte de l'aveu qu'il aurait à faire; seulement comme il a pitié du généreux jeune homme que son silence va condamner à mort, il veut influencer les juges et mettre le poids de son autorité dans la balance de la justice. Il prie les juges de ne condamner le coupable qu'à l'exil; car, dit-il, la mort de don Sancho ne rendra pas la vie à Tabera, et en le bannissant à Gibraltar ou à Grenade je lui donnerai l'occasion de trouver une mort volontaire.

Mais on vient enfin lui apporter le jugement prononcé: don Sancho est condamné à avoir la tête tranchée! Et comme le roi se courrouce, et rappelle la prière qu'il avait faite, quelques paroles nobles et dignes lui font monter le rouge au visage[1]. C'est bien! répond-il, il suffit, vous me faites honte tous à moi-même.

Nous citerons en entier la dernière scène de la pièce,

[1] On pourrait les traduire par les mots mémorables:

« La Cour rend des arrêts et non pas des services. »

elle échapperait à l'analyse par la beauté de ses détails.

Estrella est présente, on amène don Sancho devant le roi qui est entouré des juges.

L'ALCAÏDE. Voici Sancho Ortiz.

DON SANCHO. Seigneur, pourquoi ne mets-tu pas fin par ma mort à mes malheurs? j'ai tué Busto Tabera; que l'on me tue aussi; faites mourir celui qui a tué; seigneur, faites-moi miséricorde, en faisant justice.

LE ROI. Attends, qui t'a commandé de lui donner la mort?

DON SANCHO. Un papier.

LE ROI. Signé par qui?

DON SANCHO. Si le papier pouvait parler, il le dirait, car la chose est évidente et claire; mais un papier déchiré ne peut livrer que des paroles confuses; je sais seulement que j'ai tué l'homme que j'aimais le plus au monde, parce que je l'avais promis; mais Estrella attend à tes pieds qu'on me donne la mort, et ce ne sera pas pour elle une suffisante vengeance.

LE ROI, *à Estrella*. Estrella, j'ai décidé votre mariage avec un grand de ma maison, jeune et galant, et prince en Castille, et en retour nous vous demandons une grâce qu'il n'est pas juste que vous refusiez, c'est le pardon de don Sancho.

ESTRELLA. Hé bien! seigneur, si je suis mariée, que Sancho Ortiz soit donc mis en liberté, je renonce à ma vengeance.

DON SANCHO. C'est parce que son altesse te marie, que tu m'accordes ton pardon?

ESTRELLA. Oui, c'est pour cela que je te pardonne.

DON SANCHO. Et tu te trouveras ainsi assez vengée.

ESTRELLA. Oui, et satisfaite.

DON SANCHO. Hé bien alors, j'accepte la vie, bien que j'eusse préféré la mort.

LE ROI. Hé bien! don Sancho, soyez libre, allez avec Dieu.

L'UN DES JUGES. Considérez, seigneur, qu'en lui donnant la liberté, vous outragez Séville, car il doit mourir.

LE ROI, *à son confident*. Que ferai-je? tous ces gens-là m'impatientent, et me font rougir.

DON ARIAS. Parlez.



LE ROI, *aux juges*. Hé bien, que Séville donc me fasse mourir moi-même, car j'ai été la cause de cette mort; c'est moi qui ai donné l'ordre, et cela doit suffire pour sa décharge.

DON SANCHO. Mon honneur n'attendait que cette justification; le roi me l'avait ordonné ; et je n'aurais pas, sans cela, commis une action si sauvage.

LE ROI. Je dis que c'est la vérité.

L'UN DES JUGES. Séville se trouve ainsi satisfaite ; si vous en aviez donné l'ordre, c'est que vous aviez un motif raisonnable.

LE ROI. La noblesse sévillane me laisse dans l'admiration.

DON SANCHO. Je vais donc partir pour l'exil, quand vous aurez accompli la promesse que vous m'avez faite.

LE ROI. Parlez.

DON SANCHO. Vous vous êtes engagé à me donner pour femme celle que je vous demanderai.

LE ROI. C'est vrai.

DON SANCHO. Hé bien ! je vous demande doña Estrella, et prosterné ici à ses pieds, je lui demande pardon de mon crime.

ESTRELLA. Sancho Ortiz, le roi m'a déjà mariée.

DON SANCHO. Mariée !

ESTRELLA. Oui.

DON SANCHO. Je suis mort.

LE ROI. Estrella, il s'agit de la parole que j'ai donnée, je suis roi et je dois l'accomplir ; que me répondez-vous ?

ESTRELLA. Qu'il soit fait selon votre plaisir; il a mon cœur.

DON SANCHO. Et elle a le mien.

LE ROI. Alors, que manque-t-il donc pour que le mariage se fasse?

DON SANCHO. L'union des volontés.

ESTRELLA. Et celle-là ne pourra jamais exister entre nous, quand même nous serions mariés.

DON SANCHO. C'est vrai, et par cette raison je te rends ta parole.

ESTRELLA. Moi aussi je te rends ta parole. Car voir toujours le meurtrier de mon frère à ma table et dans mon lit, serait un tourment pour moi.

DON SANCHO. Et ce serait aussi pour moi une torture de tou-

jours voir la sœur de celui que j'ai injustement tué, et que j'aimais comme mon âme.

ESTRELLA. Hé bien ! nous sommes donc libres.

DON SANCHO. Oui.

ESTRELLA. Hé bien ! adieu.

DON SANCHO. Adieu.

LE ROI. Attendez.

ESTRELLA. Seigneur, celui-là ne sera pas mon époux qui a tué mon frère ; pourtant je l'aime et je l'adore. (*Elle sort.*)

DON SANCHO. Et moi j'ai beau l'aimer, la justice ne veut pas que je l'aie pour épouse. (*Il sort.*)

LE ROI. Quelle grandeur d'âme !

DON ARIAS. Quelle fermeté !

LE ROI. Tout ce monde m'étonne et m'épouvante.

LE JUGE. C'est le caractère des gens de Séville.

Voilà comment finit ce drame remarquable dans lequel on ne sait qui l'on doit admirer le plus du héros ou de l'héroïne, et où l'on ne peut que s'écrier, comme le roi et sa cour : Quelle fermeté ! quelle grandeur d'âme ! En effet, ce dénoûment inattendu est pathétique et sublime. Nous le préférons à celui de Corneille dans le *Cid*. Quelle noble tristesse dans cette résolution réciproque de se rendre leur parole ! que d'amour dans ces simples et énergiques adieux ! Comme l'amant est digne de l'amante !

Et ici l'héroïsme est une seconde vue ; car l'amour ordinaire est un égoïsme à deux qui, dans l'aveuglement de la passion, oublie pour un moment tout ce qui l'entoure ; tandis que ces nobles enfants ont senti que leurs deux cœurs ont beau s'aimer, ils ne peuvent pas battre l'un contre l'autre, parce qu'une ombre, chère à tous deux, les sépare dans cette vie.

Il est des souvenirs qui ne s'effacent pas sur la terre. Les anciens avaient imaginé les eaux du Léthé pour engloutir le spectre importun du passé. Pour les âmes chrétiennes,

il disparaîtra dans les douceurs du pardon général et réciproque, et dans l'éternel foyer d'amour, dont les amours terrestres ne sont que l'ombre et l'espérance.

LA CORONA MERECIDA.

(La Couronne méritée.)

C'est encore un amour de roi qui s'adresse, cette fois, à la femme d'un sujet; vertueuse et forte, doña Sol résiste à cette passion. Le roi, mal conseillé, après avoir épuisé tous les moyens de lui plaire et de satisfaire ses désirs insensés, prend une dernière résolution. Il suppose une trahison de don Alvar, l'époux de doña Sol, et le fait jeter en prison, il espère que sa femme viendra lui demander la grâce de son époux, et il se propose de la lui vendre au prix de son honneur. En effet, doña Sol arrive et se jette aux pieds du roi :

DONA SOL. Je ne viens pas vous demander mon époux avec des larmes, ni implorer votre pitié pour ma douleur, roi invincible, puissant Alphonse, noble branche du trône de Castille, parce que, si le criminel doit s'humilier quand il vient implorer sa grâce, je sais que ce n'est pas le cas de don Alvar, et il me suffit que le roi le sache comme moi. — Don Alvar, seigneur, est un cavalier de votre maison et de votre sang, descendant de Lain Calvo, ce juge suprême qu'estime toute la nation castillane. Pourquoi irait-il mettre au front d'un barbare [1] la couronne royale qui ceint votre tête, quand il a reçu de vous mille faveurs?

[1] Don Alvar a été accusé de vouloir donner la mort au roi d'Espagne, pour couronner à sa place le roi Almanzor.

J'ignore si ces murailles entendront ce que je vais dire ; mais non sans doute ; je parlerai donc clairement. Je sais que vous avez tramé cette ruse, noble Alphonse, en voyant que je me refusais à vos désirs, afin d'attendrir le marbre de mon honneur ; il n'est pas de refuge contre un roi, si ce n'est le ciel ; à quoi servirait d'être chêne ou palmier, si le vent du pouvoir, quand il se change en orage, jette sur le sol feuilles et branches ? Je me rends donc à vous ; gardez mon mari en prison, et venez dans mon appartement ; je veux que le vainqueur jouisse de sa victoire, mais avec tout le secret que j'attends de vous. Vous pouvez entrer chez moi sans être connu ; il suffit qu'un gentilhomme vous accompagne ; je sais que lorsque vous aurez pris possession de ma personne, je ne pourrai pas payer ce que je vous aurai coûté. Vous en aurez fini avec toutes vos prétentions, et moi j'en aurai fini avec toutes vos menaces ; je laisserai de côté les vains retards, vous, les faussetés et les ruses. Ne laissez pas sortir encore mon époux de prison, pour que mon honneur reste sauf, et faites en sorte que la reine, ma maîtresse, ne sache pas que j'ai pu trahir le lit royal. Venez, Alphonse, vous jouirez, par force, d'une femme de pierre, d'un marbre froid, que contraint l'honneur sans amour, parce que l'honneur consiste à sauver la vie de mon époux ; s'il n'est point de motif qui puisse vous détourner de votre projet, et si votre raison n'a plus son libre arbitre, le temps viendra où vous payerez, ~~au double,~~ une si grande offense à Dieu et à un noble gentilhomme. (*Elle sort.*)

LE ROI. Attendez, doña Sol, attendez.

DON PEDRO. Voilà de graves paroles.

LE ROI. Très-graves.

DON PEDRO. Profitez-en toujours, seigneur, pour la posséder. Elle va vous donner, comme à son roi, les clefs de son honneur !...

LE ROI. Ah ! qui pourrait la couronner reine de Castille ? Est-il possible, don Pedro, que cette femme orgueilleuse se soit enfin rendue ?

DON PEDRO. Tel est le pouvoir de l'amour qu'elle a pour son mari ; vous voyez combien la ruse a réussi.

LE ROI. Allons changer de vêtements, don Pedro ; je veux,

malgré son déplaisir et sa colère, la posséder, la dédaigner et ensuite lui rendre service.

DON PEDRO. Elle arrivera à vous aimer lorsque vous viendrez à la quitter.

SCÈNE X.

(Un salon dans la maison de don Alvar, à Tolède.)

DONA SOL, SON ÉCUYER ET LUCINDE.

DONA SOL, *rentrant*. Prends ce manteau, Lucinde, et toi (*s'adressant à l'écuyer*), allume promptement un flambeau.

LUCINDE. Est-ce que le roi vient?

DONA SOL. Il viendra.

L'ÉCUYER. Il n'y a rien d'invincible au monde.

DONA SOL. Que dis-tu?

L'ÉCUYER. Que je suis presque épouvanté de voir que vous vous soyez rendue. (*Il sort.*)

DONA SOL. Le salut de mon mari me contraint et m'oblige.

LUCINDE. Est-il possible que le roi exige un si grand témoignage.

DONA SOL. Où peut s'arrêter la ruse du démon? oh! combien je suis née malheureuse! Ce fut [illegible] où j'allai au-devant de mon sor[illegible] Dieu [illegible] madame Léonore ne fût venue [illegible] mon honneur et de ma vie! Qu[illegible] résulter tant de mal! Et puisque [illegible], pourquoi suis-je la femme d'un homme si élevé et si noble, que l'infamie qui s'attachera à mon nom doit se graver sur le bronze pour l'éternité. Je sens un frisson mortel dans toutes les chairs de mon corps.

(L'écuyer revient avec le flambeau allumé.)

L'ÉCUYER. Madame, voici le flambeau.

[1] Le roi est allé recevoir, hors des murs de sa capitale, Éléonore, princesse d'Angleterre, qu'il a épousée. C'est là qu'il a vu pour la première fois doña Sol, que la curiosité avait amenée à ce spectacle.

DOÑA SOL. Ah! Cieux, qui voyez que je vous implore, ayez pitié de moi.

L'ÉCUYER. Demandez-vous ce flambeau pour éclairer le roi lorsqu'il montera?

DOÑA SOL. Ignorant, ne sais-tu pas qu'un aveugle n'y verra pas plus avec un flambeau que dans l'obscurité? Donne-moi le flambeau.

L'ÉCUYER. Pourquoi faire?

DOÑA SOL. Restez ici tous les deux.

L'ÉCUYER. Où allez-vous ainsi, señora?

DOÑA SOL. Dieu le sait, et je le sais aussi. (*A part.*) Que Dieu me protége! (*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

L'ÉCUYER, LUCINDE.

LUCINDE. Où va-t-elle?

L'ÉCUYER. Je n'en sais rien. Je suis tremblant.

LUCINDE. Tout est malheur aujourd'hui.

L'ÉCUYER. Elle va se tuer.

LUCINDE. Elle ne le fera pas.

L'ÉCUYER. On raconte la même chose de Didon. Elle périt sur un bûcher pour l'honneur de son mari.

LUCINDE. Elle aura peur pour son âme.

L'ÉCUYER. Je pense que, bien qu'elle soit chrétienne, elle voudra imiter la romaine Lucrèce.

LUCINDE. Irai-je voir, tout doucement, ce qu'elle veut faire?

L'ÉCUYER. Va, Lucinde, avec circonspection, dans le cas où elle aurait l'intention de se tuer.

LUCINDE. J'y vais, et, quand même elle se serait enfermée à clef, je crierai à haute voix.

L'ÉCUYER. Et moi, bien que vieux et troublé, je jetterai la porte à bas. (*Lucinde s'en va.*) Hélas! Hélas! que de malheurs naissent d'un injuste amour!

Le roi arrive, et après un moment d'attente, pendant le-

quel il a congédié les serviteurs de la maison, doña Sol entre; elle est pâle et se soutient avec peine.

DONA SOL. Que votre Majesté soit la bienvenue!

LE ROI. Comment puis-je mieux être reçu que par cette parole? Pardonne les inventions et les ruses de l'amour; la sincérité ne suffisant pas, il a fallu la trahison pour te vaincre.

DONA SOL. Seigneur, je n'aurais pas résisté à votre invincible valeur, remplie d'affection et d'amour, si j'avais pu y répondre; car j'ai toujours apprécié la faveur que vous me faisiez; mais je ne l'ai pas accueillie, à cause des défauts que j'ai dans ma personne. Mais, puisque aujourd'hui je m'y vois contrainte, je vous donne, telle que je suis, pleine possession de mon corps, comme si vous étiez mon époux. Et plaise à Dieu que je ne sois pas la cause du mal que je soupçonne. Je veux donc, avant tout, que vous voyiez mes bras, mon cou et ma poitrine. Je fus, il y a un an déjà, frappée d'une affreuse maladie, qui m'éloigne de mon mari; hélas! bien que vous me voyiez belle au dehors et bien vêtue, je suis un fruit peint dont le cœur est pourri. (*Elle se découvre les bras et la poitrine.*) Voyez, Seigneur, voyez ces plaies remplies de sang!

Le roi, à qui cette vue inspire un profond dégoût, s'enfuit épouvanté.

SCÈ[illegible]

DONA SO[illegible]

LUCINDE. Le monde, señora, célébrera ta valeur; comment est-il possible que tu aies eu le courage de te brûler ainsi le corps des pieds à la tête?

DONA SOL, *prête à s'évanouir*. Amie, viens me soigner, je meurs de douleur.

Cet héroïsme paraîtra peut-être sauvage; mais nous ne pouvons lui refuser notre admiration, et ce qu'on doit

surtout remarquer dans les scènes que nous venons de citer, c'est la grande simplicité du style et la sobriété de l'expression; point d'enflure, point de sentiments exagérés. La noble femme a pris une résolution extrême, elle l'accomplit avec une énergie calme et un courage sans forfanterie. Le mari et le frère de doña Sol sont tous deux dignes d'elle; quant au roi, guéri de sa passion, il apprend bientôt cette action sublime. Il rend la liberté et l'honneur à don Alvar, injustement accusé, et la reine elle-même prend sa propre couronne et la pose, pour un moment, sur la tête de celle qu'elle a prise longtemps pour une rivale.

EL CASTIGO SIN VENGANZA.

(Le châtiment sans vengeance.)

Le duc de Ferrare qui doit épouser Cassandre, fille du duc de Mantoue, a envoyé au devant d'elle son fils illégitime, Frédéric. Une aventure romanesque donne à celui-ci l'occasion de sauver la vie à sa future belle-mère. Depuis ce jour, un amour profond s'empare du jeune homme; il devient sombre et mélancolique. De son côté, Cassandre, devenue la femme du duc, est négligée par son époux, car il est retourné à toutes les habitudes d'une vie débauchée. Écoutons-la se plaindre à sa suivante qui vient de lui donner le nom d'Altesse :

CASSANDRE. Il n'y a point d'altesse, quand on a le cœur triste. Combien j'aimerais mieux être une simple villageoise que l'heure matinale trouve à côté de son mari laboureur, qu'altesse couverte d'or, de pourpre et d'écarlate, et négligée de son époux! Plût à Dieu que je fusse née dans une humble condition où j'aurais trouvé un cœur pour m'apprécier et répondre à mon

amour! Dans cette humble sphère, comme dans les chambres royales, on jouit du même contentement. Qu'importe la grandeur, quand la nuit couvre tous les amours sous un voile uniforme !

Le soleil, quand, aux premières lueurs de l'aube, il surprend deux époux enlacés dans les bras l'un de l'autre, ne voit ni bonheur plus grand, ni repos plus voluptueux, à travers les vitres de cristal et sous les lambris dorés, que lorsqu'il pénètre par la croisée chancelante d'une chaumière en ruine. Heureuse celle qui n'a pas à pleurer un dédain fastueux, et se lève gaiement du côté de son époux! Heureuse celle qui, le matin, se mire et se lave, avec ses deux mains, la figure dans la fontaine voisine, au lieu de se baigner de pleurs, parce qu'elle est la femme d'un homme sans foi, dût-il être le duc de Ferrare! . . . . . .

LUCRÈCE. Votre altesse a-t-elle écrit à son père tous ces chagrins?

CASSNDRE. Non, Lucrèce, mes yeux savent seuls quel est le sujet de mes pleurs.

LUCRÈCE. Hélas! il eût été mieux et plus conforme aux lois de la nature et de la raison que le comte Frédéric eût été votre époux. Ce mariage eût assuré son sort, et ses fils lui succéderaient. Cette mélancolie, dans laquelle on le voit plongé, n'est pas sans cause.

CASSANDRE. L'héritage qu'il rêve n'est pas l'objet de mon envie; et je ne lui donnerai point de frère. Frédéric peut être sûr que je ne suis pas la cause de ce qu'il souffre. Ce qui est arrivé est un malheur qui nous est commun à tous deux.

Frédéric, avant d'avoir vu sa belle-mère, aspirait à la main d'Aurore, sa cousine. Le duc veut la lui donner pour femme, maintenant il la refuse, et, quand son père attribue sa rêverie au regret qu'il a d'un mariage qui lui enlève ses droits à l'héritage de la couronne, le jeune homme, pour s'en défendre, accuse Aurore d'avoir changé de sentiments à son égard et d'aimer un autre seigneur de la cour. Plus tard, celle-ci se plaint à Cassandre elle-même

de cette injuste jalousie, et Cassandre lui promet de parler à son beau-fils; voilà un extrait de la scène qu'elle a avec lui. Elle croit encore que l'ambition déçue est la seule cause du découragement de Frédéric.

CASSANDRE. Je puis t'assurer que je ne te donnerai pas de frère. Car le duc n'a fait ce mariage que pour donner satisfaction à ses courtisans; ses habitudes vicieuses, pour ne pas leur donner un autre nom, ne lui ont permis de s'abandonner à mes bras que le court espace d'une nuit qui lui parut un siècle, et il est retourné avec plus de fureur encore à ses plaisirs passés en rompant le frein de mes bras...

FRÉDÉRIC. Je suis étonné, madame, de vous voir attribuer ma tristesse à des pensers si bas. Frédéric a-t-il besoin de posséder des États pour être ce qu'il est? n'aurais-je pas ceux de ma cousine si je me marie avec elle? ou bien ne puis-je, en tirant l'épée contre quelque prince voisin, gagner par la conquête ce que je perdrais ailleurs? Non! ma préoccupation ne vient pas de l'intérêt; et, bien que ce soit peut-être m'écarter trop de la raison en le disant, sachez, madame, que je mène la vie la plus triste que jamais homme ait menée en ce monde, depuis que l'amour a tiré des flèches de son arc. Je meurs sans remède, ma vie va finissant comme la flamme d'un flambeau, et je demande en vain à la mort de ne pas attendre que la cire soit entièrement consumée, puisqu'un léger souffle lui suffit pour me jeter dans sa nuit profonde.

CASSANDRE. Frédéric, retiens tes larmes; le ciel n'a pas donné les pleurs aux hommes, mais un esprit ferme et brave. Les larmes sont le majorat des femmes à qui la force manque, bien qu'elles aient le courage; elles ne conviennent pas aux hommes, excepté seulement lorsqu'ils ont perdu l'honneur et ne l'ont pas encore vengé. Maudite soit Aurore et la jalousie qu'elle te donne, d'avoir réduit à un état si misérable un cavalier beau, sage, généreux et si digne d'être aimé!

FRÉDÉRIC. Ce n'est point Aurore; vous faites erreur.

CASSANDRE. Qui donc est-ce?

FRÉDÉRIC. Le soleil lui-même.

CASSANDRE. Quoi! ce n'est point Aurore?

FRÉDÉRIC. Ma pensée a volé plus haut.

CASSANDRE. Une femme t'a vu et t'a parlé, tu lui as dit ton amour, et elle n'a eu qu'un cœur ingrat pour toi ; ne vois-tu pas que la chose paraît impossible?

. . . .

Es-tu donc amoureux de quelque statue de bronze, d'une nymphe ou d'une déesse sculptée dans le marbre? L'âme des femmes n'est pas revêtue d'un jaspe glacé, et un léger rideau couvre seulement toute pensée humaine; jamais amour accompagné de tant de mérite n'a frappé au cœur d'une femme, que son âme n'ait répondu : Me voici, entrez doucement. Dis-lui ton amour, quelle qu'elle soit. Ce n'est pas sans raison que les Grecs ont peint souvent Vénus aux pieds d'un faune ou d'un satyre; Phœbé se rendit souvent de sa demeure argentée pour visiter Endymion sur le mont *Hatmos*. Suis mon conseil, comte, car l'édifice le plus chaste n'a qu'une porte de cire; parle et ne meurs pas en te taisant.

FRÉDÉRIC. Le chasseur industrieux met le feu autour du nid du pélican indien, et l'oiseau revenu bat des ailes pour délivrer ses petits; mais, en le faisant, il augmente la flamme qu'il croyait éteindre, et les ailes brûlées, il perd sa liberté qu'il aurait gardée s'il se fût envolé. Ainsi, mes pensées qui sont les fils de mon amour, et que je garde dans le nid du silence, s'enflamment en vous écoutant; l'amour bat les ailes, et les consume en voulant les délivrer..... Hélas! le danger est si grand pour moi, que puisque tout ce qui est doit mourir, il vaut encore mieux mourir en souffrant et en me taisant. (*Il sort.*)

Cassandre, restée seule, ne peut douter, bien qu'elle se refuse à le croire et cherche à se tromper elle-même, que l'amour de Frédéric ne soit à son adresse. Et elle invoque Dieu qui peut seul la protéger contre elle-même.

Mais le duc s'absente de ses États. Il est nommé général des armées du pape et part pour se mettre à leur tête. Cette absence, en facilitant les entrevues de Frédéric et

de sa belle-mère, va bientôt amener, entre eux, un aveu réciproque. Cassandre, abandonnée à son imagination, touchée de l'état de Frédéric et de son amour profond et muet, a pris le parti de provoquer la déclaration du sentiment qu'elle est prête à partager.

CASSANDRE. Hé bien ! Frédéric, es-tu toujours triste?

FRÉDÉRIC. Je répondrai à votre altesse que ma tristesse est immortelle.

CASSANDRE. La mélancolie détruit la santé : tu es malade.

FRÉDÉRIC. Si ma douleur est opiniâtre, que dirai-je, sinon qu'elle m'appartient?

CASSANDRE. Si c'est une chose à laquelle je puisse remédier, confie-toi à moi, mon amitié surpasse ton amour.

FRÉDÉRIC. Je me fierais bien à vous ; mais la crainte m'en empêche.

CASSANDRE. Tu m'as dit que l'amour cause ton mal.

FRÉDÉRIC. Ma peine et ma consolation sont nées de sa rigueur.

CASSANDRE. Hé bien ! écoute une ancienne histoire : Antiochus, amoureux de sa belle-mère, tomba malade.

FRÉDÉRIC. Il fit bien s'il en mourut ; mais moi je suis plus malheureux que lui.

CASSANDRE. Le roi son père, affligé, appela des médecins ; ce fut peine perdue, car la cause de cette maladie était un amour qu'il ne pouvait avouer. Mais le sage Érostrate reconnut bientôt que le poison était entre le cœur et les lèvres, il lui prit le pouls, et ordonna à toutes les dames du palais de passer devant le malade.

FRÉDÉRIC. Je présume, madame, que quelque esprit aura parlé.

CASSANDRE. Lorsque entra la belle-mère d'Antiochus, le médecin connut, à l'altération du pouls, que c'était elle qu'il aimait.

FRÉDÉRIC. Étrange ruse !

CASSANDRE. C'est ainsi qu'on la raconte.

FRÉDÉRIC. Et le malade put-il guérir?

CASSANDRE. Comte, ne nie pas que j'ai trouvé, en toi, la même cause du mal.

FRÉDÉRIC. Eh bien ! vous en fâcherez-vous?

CASSANDRE. Non.

FRÉDÉRIC. Et en aurez-vous pitié?

CASSANDRE. Oui.

FRÉDÉRIC. Hélas ! madame, j'en suis arrivé à ce point que je perds toute crainte de Dieu et du duc mon père, car cet impossible amour me tient dans le désespoir. hélas ! madame, je me vois, sans moi, sans vous et sans Dieu : sans Dieu parce que c'est vous que je désire, sans moi parce que je suis sans vous, sans vous parce que je ne vous possède pas[1].

. . . .

CASSANDRE. S'il peut y avoir un remède, c'est de fuir l'occasion de nous voir et de nous parler ; parce qu'en ne voyant et ne parlant plus, ou la vie finira, ou l'amour sera vaincu ; fuis-moi donc, car je ne sais si je pourrai te fuir moi-même, ou si je ne me donnerai pas la mort.

FRÉDÉRIC. Moi, señora, je mourrai ; c'est le plus que je puis faire pour moi. Je ne veux pas de la vie ; déjà je suis un corps sans âme, et je vais cherchant la mort sans espérer la rencontrer, puisqu'elle serait ce que je désire. Je vous prie seulement de me donner la main ; donnez-moi le poison qui m'a tué.

CASSANDRE. Frédéric, je dois refuser ce qui peut mettre le feu à la poudre ; va-t'en.

FRÉDÉRIC. Quelle trahison !

CASSANDRE, *à part.* Je suis résolue, mais je dois le prévenir qu'en passant par la main le poison monte jusqu'au cœur.

FRÉDÉRIC. Cassandre, vous avez été pour moi une sirène,

[1] En fin señora me veo
Sin mi, sin vos y sin Dios
Sin Dios por lo que os deseo
Sin mi porque estoy sin vos
Sin vos porque no os poseo.

Tels sont les charmants vers que notre prose ne rend qu'imparfaitement. Nous passons le développement de cette glose, qui paraîtrait un peu long, et qui renferme pourtant les idées les plus gracieuses et les plus poétiques.

vous avez chanté pour m'attirer dans la mer où vous m'avez donné la mort. (*Chacun s'apprête à se retirer par une porte différente.*)

CASSANDRE. Je sens que je me perds. Honneur, retiens-moi, réputation, résiste.

FRÉDÉRIC. A peine si je puis me décider à partir.

CASSANDRE. Je perds le sentiment et l'usage de mes sens.

FRÉDÉRIC. Oh! étrange confusion!

CASSANDRE. Je m'en vais mourante d'amour pour toi.

FRÉDÉRIC. Moi, je ne suis pas mourant, car tu m'as tué depuis longtemps. (*Ils se séparent.*)

La faute est consommée. Ils vivent dans les bras l'un de l'autre, s'abandonnant aux amères douceurs de l'adultère; mais que vont-ils devenir? Le duc revient; il semble qu'il se soit fait précéder par la terreur et le remords. Les yeux de Frédéric s'ouvrent enfin à la lumière; comment cacher la faute qui sans doute n'a pas échappé aux yeux perçants de l'envie? car les coupables ont été maladroits; ils ont eu toute l'indiscrétion des gens qui s'oublient dans l'amour. Puis ce crime lui apparaît avec toute sa laideur. Il songe à le cacher; il veut même renoncer à cette liaison coupable et sans pardon devant Dieu et devant les hommes. Il veut demander à son père la main de sa cousine. Ce mariage fermera peut-être la bouche à la médisance, et écartera le soupçon du cœur de son père; mais il a compté sans l'amour de Cassandre. Elle a fait le dernier pas dans le crime, et elle ne veut plus reculer. Écoutons leur entretien à la première nouvelle que le duc est de retour:

CASSANDRE, LUCRÈCE ET FRÉDÉRIC, *au fond de la scène.*

CASSANDRE. Vient-il donc?

LUCRÈCE. Oui, madame.

CASSANDRE. En si peu de temps?

LUCRÈCE. Il a laissé sa suite pour venir vour voir.

CASSANDRE. Je ne crois pas que ce soit pour moi qu'il arrive si vite. Ah ! j'aimerais mieux voir un mort que lui.

(Frédéric entre, Lucrèce se retire.)

CASSANDRE. Eh bien, seigneur comte, le duc mon maître arrive.

FRÉDÉRIC. Oui ; on dit qu'il est tout près d'ici : sa promptitude montre bien l'amour qu'il a pour vous.

CASSANDRE. Je suis mourante du chagrin que me fait la perspective de ne pouvoir plus te voir, comme j'en avais l'habitude.

FRÉDÉRIC. Quel sort mon amour pouvait-il attendre qui ne fût moins cruel que ce retour !

CASSANDRE. Je perds le jugement.

FRÉDÉRIC. Hélas ! j'ai perdu le mien depuis longtemps.

CASSANDRE. Je suis sans âme.

FRÉDÉRIC. Et moi sans vie.

CASSANDRE. Que faire?

FRÉDÉRIC. Mourir.

CASSANDRE. N'y a-t-il pas d'autre remède?

FRÉDÉRIC. Non ; en te perdant, pourquoi vivrais-je?

CASSANDRE. Me perdras-tu pour cela?

FRÉDÉRIC. Je veux dès à présent feindre d'aimer Aurore, et même la demander en mariage au duc, pour écarter ses soupçons et ceux du palais, où je sais déjà qu'on ne parle pas bien de nous.

CASSANDRE. Un outrage ! la jalousie ne suffit-elle pas ! te marier, toi ! comte, y penses-tu?

FRÉDÉRIC. Notre danger commun m'y oblige.

CASSANDRE. Quoi ! vive Dieu ! viens-tu me railler après avoir été la première cause de ce malheur? Ah ! tu me connais mal ! Je crierai à haute voix ton crime et ma trahison.

FRÉDÉRIC. Madame.

CASSANDRE. Tu ne m'arrêteras pas.

FRÉDÉRIC. On va vous entendre.

CASSANDRE. Tu ne m'empêcheras pas de parler ; dût Alphonse m'ôter mille fois la vie, tu ne te marieras pas.

Le duc, à peine arrivé, reçoit, au milieu des lettres qui attendaient son retour, une dénonciation anonyme. Il lit :

« Seigneur, faites attention à votre maison ; car, en votre absence, le comte et la duchesse... » (*Il interrompt sa lecture.*) Ma prévision ne me trompait pas, ils auront mal gouverné, je prendrai patience. (*Il continue à lire.*) «Le comte et la duchesse outragent par un crime infâme votre lit et votre honneur. Si vous êtes prudent, vos yeux vous le diront.» — Qu'est-ce que je viens de lire? Oh! lettre, dis-tu cela ou non? Sais-tu que je suis le père de celui que tu accuses de me ravir l'honneur? Tu mens; cela ne peut être. Cassandre, elle, m'offenser! Ne vois-tu pas que le comte est mon fils? Mais ce papier me répond qu'il est homme et qu'elle est femme. Oh! lettre impitoyable; tu vas me dire que je dois savoir qu'il n'y a pas de scélératesse qui n'ait sa place dans les faiblesses humaines. Ce doit être par la permission de la colère de Dieu! Ce fut la malédiction que Nathan jeta à David; Dieu m'impose le même châtiment, et Frédéric est Absalon. Mais mon châtiment à moi est plus grand encore. O! ciel! ces autres femmes n'étaient que des concubines, et Cassandre est ma femme. C'est la punition des débauches et des vices de ma jeunesse... Oh! fils perfide! cela est-il vrai? Non, je ne crois pas qu'un homme né d'un autre homme puisse commettre un crime si abominable. Mais si tu m'as offensé, je voudrais qu'après t'avoir tué, je pusse te redonner la vie, pour pouvoir te donner autant de morts que de nouvelles existences! Que de déloyauté! quel crime! Absence, combien il est vrai qu'un père doit se méfier du fils même qu'il laisse derrière lui! Comment saurai-je avec prudence la vérité sans me déshonorer par les témoins que j'appellerai? et je ne le saurai même pas ainsi. Qui oserait me raconter une si infâme histoire? Mais à quoi sert de m'informer? on n'aurait pas pu inventer cela d'un fils, si ce n'eût été la vérité, et une vérité qui me déshonore d'une telle façon! — Le punir, ce n'est pas me venger. — Celui qui châtie ne se venge pas; et je ne suis pas obligé à d'autres informations, car il n'est pas besoin que le forfait qui ruine notre honneur soit ou non commis, il suffit qu'on le suppose et qu'on le dise.

Frédéric entre à ce moment et vient demander à son père la main de sa cousine.

— Tu ne pouvais, lui dit le duc, me faire un plus grand plaisir, j'en ferai part à ta mère. Il n'est pas juste qu'elle l'ignore, et tu dois lui demander sa permission aussi bien que la mienne.

FRÉDÉRIC. N'étant pas de son sang, pourquoi voulez-vous que je lui en parle?

LE DUC. Qu'importe que tu ne sois pas de son sang, Cassandre est ta mère.

FRÉDÉRIC. Il y a déjà bien des années que Laurence ma mère est morte.

LE DUC. Tu t'irrites de ce que j'appelle l'autre ta mère; pourtant l'on m'a dit qu'en mon absence, et j'en ai une grande joie, vous étiez, tous les deux, bien d'accord.

FRÉDÉRIC. Dieu le sait! Pourtant, je promets à Votre Altesse que, si elle est un ange pour tous les autres, elle ne l'a pas été pour moi.

LE DUC. Il me fâche qu'on m'ait trompé; car on m'avait dit qu'il n'y a personne, à la cour, à qui elle ait montré plus d'amitié qu'à toi.

FRÉDÉRIC. Tantôt elle est bonne pour moi, tantôt elle se plaît à me prouver qu'il n'est pas possible de regarder comme son fils celui qu'une autre femme a enfanté.

LE DUC. Tu as raison, et tu dis vrai; mais elle m'obligerait, en t'aimant, plus encore qu'en m'aimant moi-même; car cette amitié assurerait la paix. Va-t'en avec Dieu. (*Frédéric sort.*)

LE DUC, *seul.* Je ne sais comment, traître, j'ai pu regarder ton visage infâme; quel ton libre et dégagé! quelle ruse de me demander Aurore en mariage, pour que je ne croie pas à son offense! Ce qui confirme mes soupçons, c'est l'empressement et le soin avec lesquels il se plaint que Cassandre l'a traité en marâtre pendant mon absence. Les crimes croient se cacher quand ils crient à haute voix. Il se plaint de ce que je l'appelle sa mère; je le crois bien, puisque la femme de son père est sa concubine. — Pourtant! pourtant!... Comment puis-je croire

avec tant de facilité un si énorme forfait? Un ennemi du comte ne peut-il pas avoir traîné cette accusation contre lui, pour se venger par le châtiment qu'il devrait attendre de moi? Ah! ah! je suis déjà honteux de l'avoir cru. .

Cassandre et Aurore entrent. La première vient demander au duc la main d'Aurore pour le marquis de Gonzague; Aurore elle-même y consent, il y a longtemps qu'elle a renoncé à son amour pour Frédéric, dont elle a deviné la fatale liaison :

LE DUC. Le comte sort d'ici, et vient à l'instant de me la demander.

CASSANDRE. Le comte a demandé Aurore!

LE DUC. Oui, Cassandre.

CASSANDRE. Le comte!

LE DUC. Oui.

CASSANDRE. C'est vous qui me le dites, sans quoi je ne le croirais pas.

LE DUC. Ainsi je pense la lui donner; ils se marieront demain.

CASSANDRE. Ce sera comme le voudra Aurore.

AURORE. Que Votre Altesse me pardonne, mais le comte ne sera pas mon époux.

LE DUC. Qu'entends-je! mais qu'est-il besoin d'insister? Le comte ne surpasse-t-il pas le marquis en noblesse, en esprit et en valeur?

AURORE. Peut-être, seigneur; mais, quand je l'aimais, il m'a dédaignée; et s'il m'aime maintenant, c'est mon tour.

LE DUC. Fais-le pour moi, et non pour lui.

AURORE. On ne se marie qu'à son goût, et je n'en ai plus pour le comte.

LE DUC. Étrange résolution!

CASSANDRE. Aurore a raison, bien qu'elle réponde avec trop de hardiesse peut-être.

LE DUC. Non, elle n'a pas raison, il faut qu'elle se marie avec lui, bien que cela puisse la contrarier.

CASSANDRE. Seigneur, n'usez pas de votre pouvoir; l'amour

dépend du goût, et ne doit pas se contraindre. (*A part.*) Hélas! le traître comte s'est lassé de moi! (*Aurore et le duc s'en vont.*)

Frédéric entre et subit les reproches passionnés et jaloux de Cassandre. Le duc est revenu en silence les écouter. Le voilà donc enfin convaincu. Il n'a plus à douter. Il a bien fallu le témoignage de ses oreilles pour fixer la terrible résolution qu'il va prendre; et le lecteur a besoin de lire toutes les scènes qui précèdent, pour se préparer au dénoûment sanglant que nous allons mettre sous ses yeux. Citons encore le dernier monologue du duc.

Cieux! on ne verra dans ma maison que votre châtiment. Levez votre glaive de justice; ce n'est pas une vengeance de l'outrage qui m'est fait; je ne veux pas la prendre en mon nom, ce serait vous offenser, et la prendre d'un fils serait une action barbare. Ce sera donc un châtiment, ô Cieux! et ce sera le vôtre, afin que sa rigueur lui mérite le pardon après cette vie. Je serai père et non mari, et la sainte justice donnera à un péché sans vergogne un châtiment sans vengeance. Les lois de l'honneur le veulent ainsi, afin qu'il n'y ait pas, dans l'affront qui m'est fait, une publicité qui en double l'infamie. Celui qui châtie en public diffame deux fois son honneur, puisqu'il expose au monde entier l'affront qui le souille. J'ai laissé la coupable Cassandre, pieds et mains liés, couverte d'un long voile, et avec un lien dans la bouche pour l'empêcher de proférer des plaintes; j'ai pu faire tout cela parce qu'elle s'est évanouie, quand je lui ai dit la cause de ce que je faisais. Jusqu'à cette limite, la pitié humaine peut encore se taire dans un cœur offensé. Mais donner la mort à un fils! quel cœur ne se sentirait défaillir? Seulement d'y penser, malheureux que je suis, mon corps tremble, mon cœur bat, mes yeux pleurent, mon sang s'arrête dans mes veines glacées, ma poitrine cesse de respirer, mon esprit s'embarrasse, ma mémoire est suspendue, et ma volonté troublée hésite et chancelle; du cœur à la bouche, mes paroles se gèlent comme l'eau des ruisseaux au souffle glacé d'une nuit d'hiver.

Amour paternel! que veux-tu? Ne vois-tu pas que Dieu a ordonné aux fils d'honorer leurs pères, et que celui-ci a brisé ce commandement. Amour paternel! laisse-moi, je vais châtier celui qui a violé les lois sacrées vis-à-vis de son père, et je tiens pour assuré que, m'ayant ôté aujourd'hui l'honneur, demain il peut m'ôter la vie. Les épées de Darius, de Torquatus et de Brutus ont exécuté, sans vengeance, les lois de la justice. Pardonne, amour, n'empiète pas sur les décrets du châtiment, quand l'honneur, présidant le tribunal de la raison, a prononcé son arrêt..... Pourquoi donc me rends-tu lâche? Il vient : ô cieux, venez à mon aide.

FRÉDÉRIC, *arrivant*. Le bruit court dans le palais que tu maries Aurore au marquis de Gonzague, et que tous deux partent à l'instant pour Mantoue. Dois-je le croire?

LE DUC. Comte, je ne sais ce qu'ils font; je n'ai donné au marquis aucune permission, j'ai ma pensée absorbée par des choses plus sérieuses.

FRÉDÉRIC. Celui qui gouverne jouit de peu de loisir; quelle est la cause de ton trouble ?

LE DUC. Mon fils, un noble de Ferrare conspire contre moi, avec d'autres traîtres qui le soutiennent; une femme, à laquelle il a confié son secret, me l'a livré; bien fou qui se fie aux femmes, et bien sage qui se contente de les flatter! J'ai fait venir le traître, en lui disant que j'avais à traiter avec lui d'une affaire importante, et je l'ai reçu dans cette salle. (*Il désigne la pièce voisine de la scène.*) A peine eut-il entendu mon accusation qu'il s'évanouit. Je pus donc facilement l'attacher sur la chaise où il se trouvait, et cacher son corps sous un drap afin que celui qui le tuerait ne pût voir sa figure; et cela, mon fils, dans le but de ne pas troubler l'Italie. Tu es venu, et il convient que je te donne cette marque de confiance pour que personne autre ne sache ce secret. Tire donc avec résolution ton épée, comte, et ôte-lui la vie. Placé à la porte de la salle, je veux de mes yeux voir la vigueur avec laquelle tu tueras mon ennemi.

FRÉDÉRIC. As-tu la preuve, est-il certain que les personnes dont tu parles aient conspiré contre toi?

LE DUC. Quand un père commande à son fils une chose, qu'elle soit juste ou injuste, doit-il faire des questions? Va-t'en, lâche, je veux moi-même.. (*Il fait un pas vers la porte.*)

FRÉDÉRIC. Garde ton épée au fourreau, attends-moi ici. La crainte ne peut me retenir, puisque tu me dis toi-même que la personne est attachée; mais je ne sais pas ce que j'éprouve, je sens un frisson au cœur.

LE DUC. Reste donc ici, infâme. (*Il l'écarte pour aller lui-même vers la porte.*)

FRÉDÉRIC. J'y vais, puisque tu le commandes, il suffit: pourtant... vive Dieu!...

LE DUC. Lâche! j'y vais moi-même. (*Il saisit son épée.*)

FRÉDÉRIC. J'y vais, arrête-toi! Et si je trouvais là César lui-même je lui donnerais pour toi mille coups.

LE DUC. Je te verrai d'ici. (*En l'accompagnant vers la porte qu'il tient entr'ouverte.*)

(*Frédéric entre et le duc l'épie.*)

LE DUC. Il arrive; déjà le comte a son épée à la main. — Celui-là même a exécuté mon arrêt qui a exécuté le crime. (*Criant.*) Capitaine des gardes! holà! du monde! venez vous tous qui êtes de service! vite, à moi, cavaliers et serviteurs.

(*Arrivent le marquis de Gonzague, Aurore et des hommes d'armes.*)

LE MARQUIS. Pourquoi nous appelez-vous à haute voix, seigneur?

LE DUC. Vit-on jamais pareille scélératesse! Le comte a tué Cassandre, parce qu'elle était sa belle-mère et qu'elle portait dans ses entrailles un fils qui avait plus de droits que lui à mon héritage; tuez-le, le duc l'ordonne.

LE MARQUIS. Cassandre!

LE DUC. Oui, marquis.

LE MARQUIS[1]. Oh! je ne retournerai pas à Mantoue avant de l'avoir tué.

[1] Le marquis de Gonzague est un gentilhomme de Mantoue, qui a accompagné la fille du duc de Mantoue, Cassandre, quand elle est venue épouser le duc de Ferrare. C'est le même qui a demandé la main d'Aurore.

LE DUC. Voyez! le meurtrier sort, l'épée sanglante à la main,

(*Frédéric sort l'épée nue.*)

FRÉDÉRIC. Qu'est-ce donc, mon Dieu? Je veux découvrir la figure du traître que tu m'as signalé, et je trouve....

LE DUC, *l'interrompant.* Ne poursuis pas, tais-toi; tuez-le, tuez-le.

LE MARQUIS. Qu'il meure!

FRÉDÉRIC. Oh! mon père! pourquoi veulent-ils me tuer?

LE DUC. Traître, on t'en dira la cause au tribunal de Dieu.

(*De tous côtés, les épées sont tirées contre Frédéric qui tire la sienne et sort en se défendant.*)

LE DUC, *resté seul avec Aurore, et Batin son serviteur.* Aurore, garde cet exemple dans ton souvenir, et pars avec Carlos pour Mantoue; il te mérite, et je te donne mon assentiment.

AURORE. Je suis si troublée, seigneur, que je ne sais que vous répondre.

BATIN, *à part à Aurore.* Dites que oui! Aurore, tout ce que vous voyez n'est pas sans cause.

(*Le marquis revient.*)

LE MARQUIS. Enfin le comte est mort.

LE DUC. Dans un si grand malheur, mes yeux veulent encore voir son cadavre et celui de Cassandre.

LE MARQUIS. Venez donc voir un châtiment sans vengeance.

(*On apporte les deux cadavres.*)

LE DUC. Quand la justice châtie, elle ne se venge pas; elle n'a pas besoin de courage et ne s'attendrit pas. Il a payé le crime qu'il a commis pour avoir mon héritage.

BATIN, *s'adressant aux spectateurs.* Ici finit la tragédie *du châtiment sans vengeance.* Après avoir fait l'effroi de l'Italie, elle est aujourd'hui donnée en exemple à l'Espagne.

Ce beau drame est, comme on le voit, fondé sur la sombre histoire arrivée à Ferrare dans le xve siècle et dont lord Byron a fait le sujet de son poëme de la *Parisina.*

Elle nous paraît avoir été merveilleusement arrangée pour l'intérêt dramatique. Il y a beaucoup d'habileté et d'art dans les progrès de cet amour coupable. Le caractère de Frédéric est touchant, celui de Cassandre est plein de vérité; sa détermination jalouse de divulguer son crime, plutôt que de consentir au mariage de son amant, est dans la nature de la femme; les hésitations et les sophismes du père font trembler le spectateur et le préparent à ce dénoûment terrible que l'on vient de lire.

Lope fit ce drame en 1631; il avait près de soixante-neuf ans; on voit que ce beau génie ne vieillissait pas.— On n'en permit pas d'abord la représentation, parce que l'autorité se refusait à mettre sur la scène un personnage aussi haut placé que le duc de Ferrare, et sous de si odieuses couleurs. Cependant, on fit valoir que le duc n'obéissait qu'à regret à une fatale nécessité, et la pièce fut représentée un an après; mais elle ne le fut qu'une fois malgré son succès. Lope la fit imprimer en 1634. Nous lisons ces détails dans l'ouvrage de M. Tiknor, qui a, nous dit-il, en sa possession, le manuscrit de cette pièce, de l'écriture de Lope lui-même. Il y signale beaucoup de ratures et de nombreuses variantes. En tête de chaque page on voit une croix avec les noms ou les chiffres de *Jesus Maria*, *Josephus*, *Christus*; et à la fin, *Laus Deo et Mariæ Virgini*, avec la date de l'achèvement de la pièce et la signature de l'auteur.

Nous regrettons que les limites que nous nous sommes imposées pour ces études, ne nous permettent pas de continuer l'analyse de plusieurs autres drames remarquables de Lope de Vega; ceux que nous avons choisis suffiront pour le faire apprécier et admirer: on verra qu'il possédait au plus haut degré l'art d'émouvoir par la terreur, comme celui de plaire dans les sujets gracieux et les intrigues amoureuses de ses comédies.

Mais avant de faire pour celles-ci ce que nous avons fait

pour les drames, indiquons au lecteur les titres au moins de quelques pièces que nous lui recommanderons comme étant dignes d'être mises à côté des précédentes. En première ligne, nous citerons : *El mejor Alcade el re : Le roi est le meilleur alcade*. On peut la lire dans la traduction de M. Damas-Hinard ; la *Fuente Ovejuna*, traduit également par lui ; l'*Arauque dompté*, traduit par M. de la Beaumelle ; le *Dernier Goth ;* le *duc de Viseo ;* les *Sept enfants de Lara ;* le *Bâtard Mudarra ;* enfin la *Fuerza Lastimosa*, où l'on trouvera les scènes les plus pathétiques, et dont le dénoûment est heureux. Cette dernière pièce eut le rare honneur d'être représentée dans l'intérieur du sérail de Constantinople.

Nous allons, avant d'arriver aux comédies appelées de cape et d'épée, parler d'un genre de pièce dont Lope est certes le seul créateur, et qui, s'il fut imité par quelques successeurs de Lope en Espagne, ne le fut jamais sur aucun autre théâtre de l'Europe. C'est lorsqu'il met en scène le riche campagnard, roi dans son village, aimant et admirant la nature, poétisant son état de laboureur qu'il préfère aux honneurs de la cour ; il n'est pas grand d'Espagne, mais il est de vieille race chrétienne, et aussi fier que ceux qui portent les noms les plus illustres.

L'analyse que nous allons faire de trois pièces remarquables de ce genre en dira plus que ce que nous pourrions ajouter ici.

LES TELLO DE MENESES.

(Première et deuxième partie.)

Nous passerons rapidement sur la première partie, parce qu'elle n'est que comme le prélude de la deuxième.

Le roi de Léon, Ordoño, pour maintenir la paix de son royaume, veut donner sa propre fille, l'infante Elvire, en mariage au roi maure de Cordoue et de Tolède; mais l'infante, pour échapper à cette odieuse liaison, s'échappe du palais de son père et se fie, dans cette fuite, à un seigneur de la cour, qui bientôt l'abandonne en lui enlevant la cassette où sont renfermés ses diamants et ses bijoux.

L'infante Elvire, qui a laissé derrière elle le bruit de sa mort pour éviter les recherches et les poursuites de son père, se trouve dans un dénûment complet; elle se déguise, prend le nom de Juana, et se met en service dans une maison de laboureurs; mais ces laboureurs sont les Tello de Meneses. Ils sont riches et possèdent une lieue et demie de territoire. Tello *le vieux* a un fils de vingt ans, que toutes les jeunes filles se sentent portées à aimer, et qui semble avoir fixé son choix sur Laura sa cousine. Ce jeune homme n'a pas les goûts villageois de son père; il a des aspirations plus élevées; il aime le luxe et la dépense, et ce contraste de goûts amène, entre son père et lui, de charmantes scènes que nous regrettons de ne pas citer.

L'infante ne peut voir impunément ce jeune et beau cavalier, qui, de son côté, oublie bien vite son premier amour. Tello a deviné, sous le déguisement grossier de la servante, une femme noble et d'un rang élevé; l'infante l'aime bientôt et résiste en vain aux reproches secrets que lui fait son orgueil.

Cependant le roi, désolé de la fuite de sa fille qu'on a

vainement cherchée, se trouve forcé de soutenir la guerre contre le roi de Cordoue auquel il n'a pas pu tenir la parole donnée. Il écrit à Tello *le vieux* pour lui demander un prêt de vingt mille ducats.—Tu lui en porteras quarante mille, dit le vieillard à son fils, vingt que je lui prête et vingt que je lui donne. — Tu les porteras toi-même, ajoute-t-il, car quant à moi, je ne suis jamais allé à la cour, et ne veux point y mettre les pieds.

Ce Tello est un caractère à part, comme nous l'avons dit. Il est économe dans les petites choses, généreux et même prodigue dans les grandes. En voici la preuve : deux habitants du village quêtent pour la construction d'une église, ils arrivent chez Tello au moment où celui-ci veut frapper, avec son bâton, un serviteur qui lui apporte un cochon de lait qui n'a que trois pattes.

TELLO EL VIEJO. Quoi ! vive Dieu ! je ne te rosserai pas quand tu me voles mon bien !

LE BERGER. Écoutez-moi.

TELLO EL VIEJO. Tais-toi ! vive Dieu ! Combien un cochon de lait a-t-il de pattes ?

LE BERGER. Quatre.

TELLO EL VIEJO. Hé bien ! comment ne m'en apportes-tu que trois ?

LE BERGER. La quatrième sera tombée, je sais qu'il y en a quatre.

TELLO EL VIEJO. Ah ! si tu as mangé l'autre, je te l'arracherai du ventre.

(Le serviteur se sauve devant le vieux Tello qui le poursuit.)

L'UN DES QUÊTEURS. Nous arrivons bien, seigneur Aybar ! allons-nous-en.

AYBAR. Tu as raison ; est-ce bien Tello de Meneses, qu'on dit si généreux ! Vit-on jamais pareille avarice !

LE PREMIER. Il faut le voir pour le croire. (*Ils sont sur le point de sortir.*)

TELLO EL VIEJO *revient.* Qui est là ? Que me veut-on? Revenez.

AYBAR, *un des quêteurs*. Je ne pensais pas, en venant te voir, te trouver en colère.

TELO EL VIEJO. Aybar, tu sais que je suis ton ami ; ma colère n'est pas grande, je m'apaiserai en causant avec toi ! Que me veux-tu ?

AYBAR. Je viens seulement te faire visite.

TELLO EL VIEJO. Mais non, tu as quelque chose à demander.

AYBAR. Non.

TELLO EL VIEJO. Mais si ! dis donc la vérité, ou tu blesseras notre mutuelle affection.

AYBAR. Hé bien ! Tello, on m'a chargé de quêter, dans nos environs, pour l'église que nous faisons construire au milieu de la plaine, et qui doit nous éviter d'aller entendre la messe à la ville qui est loin d'ici. L'église est commencée, tu le sais, il s'agit de l'achever. C'est pour cela que nous sommes venus te voir, et parce que nous avions entendu parler de ton caractère honorable et de ta générosité ; mais, à te dire vrai, quand nous sommes entrés, tu nous as paru d'une rare avarice. Un homme aussi riche y regarder de si près, et se courroucer pour un pied de cochon de lait ! Ma [illegible]

TELLO EL VIEJO. Tu as peut-être r[illegible] ractère ; voilà comment cela se pass[illegible] Aybar, je te compterai trois mille d[illegible]

AYBAR. Trois mille !

TELLO EL VIEJO. C'est en regardant de si près à un pied de cochon et à autres choses, Aybar, que je puis te donner ce que je t'ai promis, et tu en auras plus encore. Adieu, Aybar, porte-toi bien.

Plus loin, un de ses voisins, Fortun, vient lui exposer ses embarras ; Tello lui répond :

Je prends part en ami à tes peines ; et le moyen d'y remédier, c'est de prendre mille de mes brebis dans mon meilleur troupeau ; si tu sors heureusement de tes procès, et que tu puisses plus tard les payer, tu me les rendras ; sinon, je te les donne.

FORTIN. Je veux te baiser les pieds.

TELLO EL VIEJO. C'est bon pour ceux du roi ou du pape ;

quant à moi, je te dois plus pour l'occasion que tu me donnes de te rendre un service, que tu ne me dois en l'acceptant.

SCÈNE XV.

SANCHO, BENITO *portant à la main une peau de chèvre,* ET LES PRÉCÉDENTS.

SANCHO, *à Benito.* Entre et n'aie pas peur.

BENITO, *à part.* Je crains plus son bâton que la baguette d'un alcade.

TELLO EL VIEJO. Qu'est-ce que c'est, Sancho?

SANCHO. Oh! rien; Benito dit qu'un loup, hier, lui a mangé une chèvre, et il t'en apporte la peau.

TELLO EL VIEJO. C'est une faible justification! Ils s'assemblent quatre montagnards, ils tuent la chèvre qui leur convient, et mettent la faute sur le loup. Benito porte, écrite sur sa figure sans vergogne, la part qu'il a mangée.

BENITO. Non, seigneur! (*A part.*) C'est dans le ventre.

TELLO EL VIEJO. C'est bien! qu'on en prenne la valeur sur sa paye, car le loup n'est ni mon berger ni mon gardien.

BENITO. Si les chiens se négligent, veux-tu que, seul, je me risque contre un animal si méchant.

TELLO EL VIEJO. Ne me réplique pas une parole, ou... vive Dieu!...

BENITO. Haye!

FORTUN, *retenant Tello.* Arrête-toi! Quoi! tu me fais un présent de mille brebis, et tu regardes à une chèvre!

TELLO EL VIEJO. Ne vois-tu pas que celui-ci me trompe, tandis que toi, tu es venu me demander assistance?

Cependant le fils de Tello a été bien reçu par le roi qui l'a nommé alcaïde, et veut faire son père trésorier de la couronne.—Vous le feriez seigneur de votre royaume, qu'il ne quitterait pas sa montagne, vous ne connaissez pas son caractère. — Eh bien! s'il veut être seigneur de sa terre, qu'il le soit donc, et qu'il soit seigneur de haute et basse

justice. Et s'il ne veut pas venir me voir, j'irai dans sa maison, car je le tiens pour un ami.

L'amour du jeune Tello a touché le cœur de l'infante plus qu'elle ne l'aurait voulu elle-même. Elle a cherché à s'y soustraire par la fuite; mais Tello l'a ramenée par ses prières. Ils se sont fait l'aveu mutuel de leur amour.

Le roi bientôt remplit sa promesse et vient demander à dîner au vieux Tello. Dans un des plats qui sont servis sur la table, est un mets préparé par Juana, qui n'a pas été admise à la table du roi son père. Le royal convive y trouve un anneau qu'il reconnaît pour avoir appartenu à la fille bien-aimée dont il a pleuré la mort. Troublé, il demande à voir la personne qui a dressé ce mets, et l'on amène l'infante, qui arrive, en se cachant la figure avec ses mains. Un pressentiment s'éveille dans le cœur du roi qui la force à découvrir son visage. Il reconnaît donc sa fille, qui tombe dans ses bras. Heureux de la retrouver vivante, il lui promet de la marier, maintenant, suivant ses goûts et sa volonté. — J'ai déjà fait choix d'un époux, dit doña Elvire. — Et quel est-il? — Tello. — J'aurais fait ce choix moi-même si tu ne l'avais fait d'avance.

Ainsi se termine la première partie de la pièce : *Les Tello de Meneses*.

Neuf ans se sont passés; l'infante doña Elvire a deux fils, dont l'aîné a huit ans et le second n'a pas encore reçu le baptême. Elle a vécu dans la maison des Tello. Le roi Ordoño est mort, son fils Alphonse vient de lui succéder. Il était en Portugal lorsqu'a eu lieu le mariage de sa sœur avec Tello de Meneses; et son premier désir, en montant sur le trône, est de rompre ces liens disproportionnés qui blessent son orgueil. N'ayant pas d'enfants lui-même, il ne veut pas que les fils des Meneses puissent, un jour, être rois de Léon. Aussi, lorsque l'un des serviteurs de Tello lui amène une troupe de magnifiques poulains que le vieil-

rd lui envoie avec ses félicitations, et une lettre par quelle il l'invite à être le parrain de ce second fils, le roi fuse le tout froidement, et fait défense à sa sœur de venir trouver à la cour. A cette nouvelle le vieux Tello dit :

Pour élever mes fils et petits-fils dans le respect de Dieu et u roi, vous avez, Tello, des domaines où vous pouvez passer otre vie, en étant roi sans être roi. Pourtant, de peur qu'Alhonse ne reçoive mes doublons comme il a reçu mes poulains, lui faudra, avant que je les lui donne, me les demander avec istance. — Ma foi, son père nous traitait d'autre façon quand venait dans ces montagnes ; enfin, il n'y a pas à attendre avantage. Aujourd'hui le petit Ordoño se baptise, son frère îné sera son parrain. Elvire, il faut l'habiller de fête et lui eindre la dague et l'épée.

Après avoir donné ses ordres, le vieux Tello reste seul :

J'ai dissimulé, avec prudence et sagesse, la peine que me fait a dure et âpre réponse du roi ; car si je l'avais laissé comrendre, elle n'aurait fait qu'augmenter le chagrin de mes enants. — Oh Tello ! comme tu vivais autrefois tranquille, toi eigneur de la montagne que la mer espagnole entoure et déend comme par un mur éternel ! Quelle destinée trompeuse est enue loger les chevaux des rois dans l'écurie de tes bœufs ! Toi-même ne te vantais-tu pas de te réveiller, chaque jour, avec a blanche aurore, pour voir le vert encadrement où court la ontaine sonore à la voix de cristal, les blés où murmurent les grillons, les forêts où chantent les petits oiseaux peints de ent couleurs ! Ne vantais-tu pas aussi les nuits dont les heures sans horloges s'écoulaient si tranquilles ! Vit-on jamais les carrosses circuler dans les ornières que creusent les humbles charrettes, quand leurs roues, en brisant les ardoises, imitent le bruit des cigales ? Ne disais-tu pas que l'âme ne rencontrait la paix que dans la solitude ? Qui donc a amené la cour dans ce désert qui ressemblait à une thébaïde ? Qui a greffé dans nos habitudes le titre de *seigneurie ?* Tello, il faut pourtant se résigner, puisque tu as voulu, avec tant d'imprudence, trancher

du grand seigneur, sache que l'inquiétude en est la première condition et que la grandeur est une fatigue sous le voile de la courtoisie.

SCÈNE X.

GARCIA-TELLO, le fils aîné de TELLO, *avec une petite épée au côté,* ET TELLO EL VIEJO.

GARCIA. Ma mère dit que tout est prêt.

TELLO EL VIEJO. Oh! le beau petit-fils que j'ai là! Eh! Goth courageux, comme l'épée vous va bien!

GARCIA. On n'attend que votre seigneurie.

TELLO EL VIEJO. Ne m'appelez pas seigneurie, bien que vous puissiez le faire, puisque j'avais coutume d'être seigneur ici. Par ma foi, Elvire vous a vêtu galamment.

GARCIA. Seigneur, Dieu sait avec quelle crainte elle m'a vêtu et arrangé de la sorte.

TELLO EL VIEJO. De la crainte! et de quoi, Garcia?

GARCIA. Parce que vous avez l'habitude de vous mettre en colère, et d'appeler les beaux habits une folle superfluité.

TELLO EL VIEJO. Mon petit-fils, la soie ne me contrarie pas; ce qui me fâche, c'est la soie avec des crevés et qui est lacérée avant qu'on ne la mette. D'ailleurs, avec vous, il n'y a pas d'argent que je regrette, Dieu le sait, parce que vous, mon enfant, je vous aime beaucoup; oui, beaucoup, par la vie de mes pères! J'avais l'âge que vous aviez, quand... (*il s'interrompt*) ma femme était belle et femme de qualité... (*Il pleure.*) J'ai encore aujourd'hui pour elle le même amour.

GARCIA. Vous pleurez.

TELLO EL VIEJO. Non.

GARCIA. Je pense que si.

TELLO EL VIEJO. Y a-t-il quelqu'un par ici qui nous voie?

GARCIA. Non, seigneur.

TELLO EL VIEJO. Ma foi, je veux vous embrasser.

GARCIA. Est-ce que je suis une demoiselle?

TELLO EL VIEJO. Je ne veux pas que l'on s'imagine que vous ayez le pouvoir de changer ma sévérité habituelle; et, vous em-

brasser, quand je vous vois avec l'épée au côté, n'est pas sans motif; vous m'avez fait plaisir au milieu du chagrin que j'ai d'autres choses, parce que, si je ne me trompe pas, vous pourrez bientôt avoir besoin de cette épée; et prenez bien garde d'être aussi courageux que vous êtes beau.

GARCIA. Je le serai.

TELLO EL VIEJO. Ne dites pas à votre mère ni à Tello que je vous ai embrassé, et mettez-vous au cou cette chaîne. (*Il lui donne une chaîne d'or.*)

GARCIA. Je vous baise les mains, seigneur.

TELLO EL VIEJO. Et bien qu'Elvire donne à mon économie le nom d'avarice, je mets à sa disposition mille ducats par an pour votre entretien: tant je me réjouis de vous entendre et de vous voir déjà un homme!

GARCIA. Oh! mon aïeul, cette générosité est digne de vous.

TELLO EL VIEJO. Tu m'appelles ton aïeul! Vive Dieu! pour ce mot-là j'en ajoute quinze cents autres.

On revient du baptême qui a été célébré avec faste. — Apportez la collation, dit le vieux Tello, le seigneur curé doit avoir soif, car les prières ont été longues.

Mais on entend du bruit; ce sont des hommes d'armes.

TELLO EL VIEJO. Des hommes armés dans ma maison!

GARCIA. Mon aïeul, est-ce maintenant que j'ai besoin de mon épée?

TELLO EL VIEJO. Non, mon petit-fils, jusqu'à ce que nous sachions ce que c'est.

UN SERVITEUR. Seigneur, c'est le roi et don Arias.

LE ROI, *au dedans*. Que les soldats restent dehors! (*Il entre.*)

TELLO EL VIEJO. Seigneur, quelle occasion, quel motif vous ont amené dans ma maison avec tant d'hommes de guerre? Est-ce que je descends d'une race de traîtres? est-il resté des Maures dans ces montagnes? Ces écussons et ces hallebardes suspendus à mes murailles entourent-ils des armoiries volées? Les Goths ne me les ont-ils pas transmis en héritage? Ils témoignent que si mes aïeux n'étaient pas rois, ils étaient des Meneses.

Le roi répond froidement à ce noble élan d'orgueil. Il ne veut, dit-il, qu'emmener sa sœur, dont il rompra le mariage, comme des gens lettrés lui ont promis de le faire. Le vieux Tello proteste, l'infante se récrie, le roi invoque la raison d'État. Il n'a pas d'enfants, il ne veut pas que les enfants d'un Tello héritent de sa couronne. Enfin il emmène sa sœur.

Au second acte, le roi a consulté sur la rupture du mariage de l'infante les évêques de Léon et d'Olviedo et l'archevêque de Saint-Jacques. Ils ont répondu que ni la loi divine, ni la loi humaine ne pouvaient le rompre, et qu'il fallait en référer à la cour de Rome. Sur ces entrefaites, le vieux Tello vient rendre visite au roi avec son petit-fils Garci-Tello.

TELLO EL VIEJO. Donnez-moi vos pieds à baiser, grand roi; pardonnez-moi si je ne me prosterne pas, car je ne pourrais point me relever à cause du poids de ma douleur, je voulais dire, de ma vieillesse.

LE ROI. Soyez le bien venu, Tello; remettez-vous.

TELLO, *à son petit-fils.* Garcia, baise la main au roi, ton oncle et mon maître.

GARCIA. Je suis votre créature; donnez-moi à baiser votre main.

LE ROI. Tello a dû bien vous élever, vous montrez de la sagesse; l'épée vous va bien.

GARCIA. Je suis né avec elle, seigneur.

TELLO EL VIEJO, *au roi.* Donnez un siége à Garcia, il est le petit-fils de votre père.

LE ROI. Garcia Tello, asseyez-vous.

TELLO EL VIEJO. Je m'asseoirai aussi, si vous le voulez bien, à cause de ma vieillesse.

LE ROI. Je n'y vois pas d'inconvénient...

ARIAS, *favori du roi, à part, au roi.* Quelle arrogance!

LE ROI. Dites-moi, Tello, le but de votre visite.

TELLO EL VIEJO. Écoutez-moi, seigneur. Je ne vous dirai pas

les projets de votre père, la fuite de votre sœur, sa présence dans notre maison, l'amour de mon fils, vous avez su tout cela; vous avez su aussi la manière dont votre auguste père reconnut sa fille et autorisa son mariage avec mon fils; vous étiez alors en Portugal; votre père mourut, vous avez hérité et êtes revenu à Léon. Je vous ai envoyé mes félicitations et mes présents, vous les avez dédaignés parce que l'humble mariage de l'infante, votre sœur, vous a toujours déplu[1]. Pourtant, le comte de Castille, vive Dieu! ne vaut pas mieux que Tello de Meneses ni aucun de ceux qui sont nés sur la terre dont la mer d'Espagne entoure les deux rives sous la voûte du firmament; car je descends de ce Goth qui fut un prodige et un rayon, de ce Goth que le ciel engendra pour la destruction des Maures. Son sang coule dans mes veines, je suis une étincelle de cette foudre! Si j'ai vécu parmi de rudes laboureurs, qu'ont perdu à cela mes écussons de noblesse? Les blasons, les armoiries, les titres de mes aïeux ne redoutent pas le temps, et l'oubli ne peut les couvrir. Les aïeux de Dieu ont été des pasteurs, et puisqu'il s'honore de cette condition la plus ancienne et la plus noble du monde, l'homme peut bien honorer ce qu'estime Dieu lui-même! Vous avez enlevé à l'infante son mari, contre la loi de Dieu; mais si vous avez quelque crainte, bien qu'elle soit injuste, rendez-nous l'infante et je vous donnerai mon petit-fils; élevez-le comme vous le trouverez bon, mais ayez une meilleure idée de ma fidélité; nous ne sommes pas tous des rois, mais tous nous sommes les descendants des rois goths[2]. N'enlevez pas par crainte ou par suite de mauvais conseil, une femme à son mari; si vous voulez des

[1] Nous mettons ici le résumé du récit que fait le vieux Tello, et qui renferme tous les faits contenus dans la première partie de *los Tellos de Meneses*. Lope s'adressait à ceux qui n'avaient pas lu cette première partie. Le prince de Castille, dont parle ensuite le vieux Tello, était l'époux que le roi voulait donner à sa sœur, s'il avait réussi à rompre son mariage.

[2] Nous passons ici, dans ce magnifique discours, quelques vers dont le sens est assez obscur, et dont la traduction française, à cause de l'étrangeté de la pensée, déparerait la simplicité du reste.

vassaux, honorez-les, car le vieux Tello a de l'argent, des armes et des chevaux ; faites attention que vous êtes maintenant un nouveau miroir dans lequel vos sujets vont se regarder ; ne le souillez pas, car il n'est pas d'un roi sage de commencer son règne par l'injustice et l'outrage.

LE ROI. Assez, Tello ; je vous ai entendu ; si j'ai enlevé ma sœur à votre fils, c'était pour qu'elle pût devenir comtesse de Castille lorsque son mariage serait rompu ; aujourd'hui je cède à la crainte de Dieu, et je la rends à son mari. Remmenez-la donc, votre bon droit est clair, mais c'est à deux conditions.

TELLO EL VIEJO. Vous faites ce que j'attendais de votre cœur héroïque.

LE ROI. D'abord mon neveu restera avec moi.

TELLO EL VIEJO. C'est juste.

LE ROI. Je vous enverrai plus tard l'autre condition.

TELLO EL VIEJO. Seigneur, que Dieu vous garde !

Nous n'avons pas besoin de signaler à nos lecteurs la beauté de cette scène, ils la sentiront comme nous ; ils admireront ce noble caractère de Tello. Nous n'en connaissons pas de plus grand. Il nous explique, mieux que tout ce qu'on a pu dire, le caractère espagnol et cet orgueil naturel qui se trouve aussi bien en Espagne sous le manteau troué que sous les habits dorés.

On apporte bientôt au vieux Tello, dans sa maison, une lettre qui renferme l'autre condition imposée par le roi :

TELLO, *lisant.* « Les Tello n'appelleront plus, ni en public, ni en secret, ma sœur infante, mais Elvire de Meneses.

DONA ELVIRE. Je tiens ce nom comme un plus grand honneur que celui de Léon.

TELLO EL VIEJO, *continuant à lire.* « Tous les Tello, maîtres ou serviteurs sans exception, reprendront leurs anciens habits de laboureurs. »

TELLO EL VIEJO. Il ne fait qu'accomplir mon vif désir. Parbleu, j'étais gêné dans tous ces habits de courtisan... Mon fils, changez

de suite vos vêtements; retournons à notre paix et à notre ancienne tranquillité ; n'avez-vous pas lu dans les comédies que le villageois devient grand seigneur, et le grand seigneur villageois ? Eh bien, nous jouons ici la même pièce; changez de vêtement; il peut se faire qu'avant la fin du dernier acte, nous redevenions encore courtisans.

Le roi, entretenu par don Arias dans la haine qu'il porte à la famille Tello, a d'abord cédé, comme il l'a dit, à la crainte de Dieu et au respect de sa loi; mais don Arias lui donne d'autres conseils; les Maures sont arrivés dans les montagnes de Guadarrama qui séparent les deux Castilles; le roi n'a qu'à envoyer contre eux Tello, le mari de l'Infante, avec seulement mille hommes qu'il lèvera à ses frais; le vieux Tello donnera l'argent, et le fils voudra, dans son arrogance, prouver qu'il a dans ses veines le sang illustre des Goths; mais, avec ce petit nombre de soldats, et n'ayant aucune expérience de la guerre, il se fera tuer au premier engagement.

LE ROI. Allons ! qu'il meure donc ainsi. Je ne veux pas avoir chaque jour à craindre que les fils ou petits-fils de Tello ne viennent me tuer, surtout quand je vois tirer l'épée à un enfant dont les mains ne peuvent encore la tenir.

Il veut parler du petit Garci-Tello qui, dans une scène précédente, a défié, l'épée à la main, don Arias devant le roi.

Garci-Tello, auquel don Arias a répondu qu'il attendra, pour répondre à son défi, que la barbe lui soit poussée, est revenu retrouver sa famille; et il est présent au moment où son père, après avoir obtenu la victoire sur les Maures, rapporte et vient suspendre aux murs de l'église nouvellement achevée, les drapeaux conquis sur l'ennemi.

GARCIA TELLO. Pourquoi, mon père, n'avez-vous pas amené avec vous un Maure, pour que je puisse le voir ?

TELLO EL VIEJO. N'en as-tu jamais vu?

GARCIA. Non, j'en ai seulement entendu parler.

TELLO EL VIEJO, *lui montrant les prisonniers.* Hé bien, Garcia, en voilà.

GARCIA. Ah ! ce sont des Maures. Ils ressemblent à des hommes.

TELLO EL VIEJO. Mais ce sont aussi des hommes.

GARCIA. Ils ne méritent pas de l'être.

TELLO EL VIEJO. Pour quelle raison ?

GARCIA. Parce qu'ils ne croient ni en Dieu, ni en la Vierge Marie ; leur vue me fait bouillir le sang, mon père.

TELLO EL VIEJO. En as-tu peur?

GARCIA. Pas plus que vous, mon père. (*Allant vers les prisonniers.*) Chiens, j'ai envie de vous mettre en morceaux de mes propres mains ; vous allez connaître ce que c'est qu'un chrétien.

(*Il s'élance contre eux et les poursuit hors de la scène.*)

TELLO EL VIEJO. Oh ! le bon petit-fils ! Vive Dieu ! il est fin comme du corail.

TELLO. Mendo, vois, qu'il ne leur fasse pas de mal.

TELLO EL VIEJO. Laisse-lui en tuer un ou deux; c'est ainsi qu'on apprend au faucon à tuer dès son plus jeune âge.

Tello va ensuite trouver le roi et lui annonce sa victoire en lui disant : Seigneur, je ne dirai pas comme César: Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu; je dois dire : Je suis venu, j'ai vu et Dieu a vaincu.

Cette victoire, qui semble prouver que Dieu protége ouvertement la famille Tello, réconcilie enfin le roi avec le mariage de sa sœur. Don Arias vient annoncer au vieux Tello la visite du roi lui-même, et leur dit de reprendre leurs habits de courtisans pour le recevoir.

TELLO EL VIEJO, *à Mendo.* Te souviens-tu, Mendo, que je t'ai dit que la vie était une comédie, et qu'il se pourrait faire que nous eussions à changer encore de vêtements avant le dernier acte. Vois! comme c'est la vérité... mais je ne me rappelle pas ce que j'ai fait des culottes bouffantes que je portais quand j'étais courtisan ; ne me les as-tu pas mises quelque part?

MENDO. Moi !

TELLO EL VIEJO. Ne te les ai-je pas confiées?

MENDO. Non vraiment! Pourtant, si je me souviens bien.... n'était-ce pas?...

TELLO EL VIEJO. Allons ! parle donc.

MENDO. Que diable était-ce? Des culottes bouffantes !

TELLO EL VIEJO. Mais oui. Lourdaud, ne les as-tu pas vues?

MENDO. Oh ! seigneur, je te demande pardon.

TELLO EL VIEJO. Quoi donc?

MENDO. L'été dernier, Silvio en a fait un épouvantail pour les oiseaux et les mit sur les figuiers du jardin ; ne te rappelles-tu pas qu'un jour que tu faisais l'éloge des figues qu'on te servait, je t'ai dit (peut-être était-ce tout bas) : elles te coûtent de bonnes culottes ; au reste, si on ne les avait pas suspendues aux branches des figuiers, les merles et les moineaux auraient tout mangé.

TELLO EL VIEJO. N'avez-vous pas des arbalètes pour les tuer? Crois-tu qu'il soit convenable de faire peur aux oiseaux avec les culottes d'un hidalgo? Si c'eût été pour épouvanter les Maures, à la bonne heure ; j'ai vu un temps où ils ont fui mille fois devant mon haut-de-chausses ; mais, vive Dieu ! si je ne considérais pas que tu reviens avec mon fils, je te donnerais...

MENDO. Voilà une belle réception que tu me fais !

TELLO EL VIEJO. Quoi ! je te donne mon bien à garder !

MENDO. Ton bien ! quand tu as levé à tes frais mille soldats, qui te coûtent une somme énorme.

TELLO EL VIEJO. Nigaud ! au service du roi, tout serait peu ; sans sa protection, que serions-nous? Mais pour ce qui me regarde, je ne veux pas dépenser deux fois mon bien, et tu me forces à me faire faire des culottes neuves.

Cependant le roi arrive. La réconciliation est complète. Le roi embrasse Garci-Tello, et le fait grand d'Espagne en lui disant de se couvrir.

GARCIA. Seigneur, honorez mon père à cause de ma mère.

LE ROI. Je le ferai.

GARCIA. Seigneur, je ne me couvrirai pas, si mon père ne se couvre pas aussi.

LE ROI, *à Tello fils.* Couvrez-vous, mon beau-frère; mon neveu le commande.

TELLO EL VIEJO, *au roi.* L'enfant est vraiment extraordinaire, c'est le portrait de votre père.

Sur la prière du vieux Tello, le roi consent à armer Garci-Tello chevalier. On se rend alors dans l'Église dont le roi fait compliment en ces termes :

LE ROI. Cette église est splendide; Tello, que vous a-t-elle coûté ?

TELLO EL VIEJO. Ce que je dépense pour l'honneur de Dieu, je ne le porte pas sur mes livres; pour tout ce qu'il m'a donné, ce que je lui rends est bien peu de chose, et plus je paye et plus ma dette augmente.

Les serviteurs apportent deux tables, sur l'une est le manteau et la couronne, sur l'autre l'épée et les éperons. L'autel est brillant de lumières, Garci-Tello est à genoux devant le roi qui l'arme chevalier.

LE ROI. Agenouillez-vous, Garcia Tello; aujourd'hui je vous arme chevalier... Écoutez avec attention à quoi ce titre vous oblige. Vous défendrez avant tout la loi de Dieu; vous garderez la loyauté au roi et respect à sa justice; dans la guerre contre les Maures, jamais vous ne fuirez, parce que les hommes nobles reviennent vainqueurs ou restent morts sur le champ de bataille; vous combattrez en champ clos toutes les fois que vous y serez appelé pour vous défendre d'une accusation de trahison; libre ou prisonnier, vous garderez foi et hommage à votre souverain, et vous ne consentirez jamais qu'on outrage une femme. Voilà, Garcia Tello, ce que vous devez jurer devant moi.

GARCIA. Je le jure.

LE ROI. Eh bien, chevalier, recevez ces trois coups, et relevez vous...

Ainsi finit cette pièce dont nous avons cherché à faire ressortir le caractère principal, celui du vieux Tello, aux dépens peut-être des autres personnages de la pièce, que nous avons laissés de côté; mais on a souvent accusé Lope de Vega de n'avoir jamais su tracer un caractère, et de n'avoir mis dans ses comédies que des types généraux d'une teinte uniforme, et nous avons voulu, par l'analyse de cette pièce, prouver qu'il savait aussi prendre un type original, et en développer habilement toutes les nuances.

Dans la pièce que nous allons analyser, bien que le type soit à peu près le même, les circonstances diffèrent; nous ne sommes plus en Espagne, nous sommes en France. La scène se passe à Saint-Denis et à Paris! Mais ne nous attendons pas à de la couleur locale, nous ne quittons pas le pays des oliviers, et ce sont des Espagnols que nous allons entendre. Nous doutons qu'un propriétaire de la plaine Saint-Denis ait jamais pu être l'original du portrait que Lope va nous donner du riche campagnard qui sait si bien apprécier le bonheur poétique et tranquille de la vie rurale. On admirera, en lisant Lope, combien il y a loin des tableaux qu'il nous donne aux *Bergeries* maniérées des auteurs qui prétendent représenter en France l'amour de la nature[1].

[1] Nos citations seront désormais traduites le plus souvent en vers. Disons pourquoi nous n'avons pas fait pour les drames ce que nous allons faire pour les comédies ; c'est que lorsque l'intérêt est palpitant, quand l'émotion est profonde, le vers est plutôt un accessoire qu'une nécessité. La pensée, qu'elle soit vêtue de rimes ou qu'elle ait la nudité de la prose, peut aller droit au cœur et l'intéresser vivement. Traduire alors en prose est presque une obligation, puisque c'est le vrai moyen d'être exact. Mais dans les comédies de Lope de Vega la poésie tient une grande place, et traduire en prose exactement serait quelquefois être plus inexact que traduire, même inexactement, en vers.

EL VILLANO EN SU RINCON.

(Le campagnard dans son coin.)

Nous sommes au matin, le soleil se lève, Jean le Laboureur, tel est le nom de ce *campagnard dans son coin*, met son monde à l'ouvrage.

ACTE Ier, SCÈNE V.

JEAN LE LABOUREUR, FILETO, BRUNO, SYLVAIN.

JEAN.

Allons, enfants, à l'œuvre; il sera bientôt jour...
Si je courbe mes reins, courbez aussi les vôtres.
Combien en avons-nous de partis au labour?

SYLVAIN.

Vingt... Sur vingt, dix ont pris les bœufs, et les dix autres
Les mules.

JEAN.

Bien! Quels rois n'envîraient pas mon sort?
Sylvain, avec le char, au clos de l'hermitage,
Va-t'en.

SYLVAIN.

Comme il a plu, peut-être il serait sage
Aujourd'hui d'atteler deux mules de renfort.

JEAN.

Prends-en quatre... J'en ai, Dieu merci, de rechange;
J'en ignore le nombre... Ah! toi, Bruno, d'abord,
Va-t'en sur le revers où Constance vendange.

BRUNO.

J'y vais.

JEAN.

Toi, Fileto, viens... tu me choisiras
Un panier, le plus propre, et tu le rempliras

De beaux raisins jaunis, aux grappes effilées;
Choisis, qu'ils aient de l'or l'éclat et la couleur,
Que les grains en soient roux avec toute leur fleur,
Comme ils sont au matin des premières gelées.
Surtout que la corbeille ait bon air... J'ai dessein
De la faire porter à notre cher voisin
Le docteur.

FILETO.

Il convient de donner à Gilette
L'ordre de me sortir quelque bonne serviette
Ouvrée ou faite à jour, pour couvrir le raisin.

JEAN.

Nigaud! ne sais-tu pas qu'en pareille occurrence,
La serviette courrait le danger d'y rester?

FILETO.

Entre gens comme vous on se peut tout prêter.

JEAN.

Non, non... point de serviette; un peu plus de prudence;
Prends-moi des pampres verts, l'un sur l'autre étagés,
Mêles-y des œillets coquettement rangés,
Et laisse-le tomber au bord de la corbeille
En guirlandes; ainsi l'envoi fera merveille.
Tu veux une serviette... et la voilà, ma foi :
Fleurs et feuilles seront, en étant réunies,
Les feuilles, le tissu; les fleurs, les broderies.

FILETO.

Je pars, et j'en vais faire un vrai présent de roi...

(Il sort.)

SCÈNE VI.

JEAN, *resté seul.*

Seigneur, si je bénis votre bonté divine,
Ce n'est pas pour les biens dont vous seul me comblez;
Ni pour m'avoir donné cette ronde colline
Que couvrent mes troupeaux, mes vignes et mes blés;

Ni pour avoir rempli mes jarres par douzaines,
De l'huile recueillie aux oliviers des plaines,
Pour baigner à loisir mes fromages épais;
Sans compter, Dieu merci ! tant d'autres qui sont pleines,
Grâce aux vieux oliviers plantés sur les sommets.
Ce n'est pas, quand je vois de mes ruches fécondes
Les innombrables nids où tant d'oiselets nains,
De leur miel savoureux versent les gouttes blondes
Qu'ils dérobent aux fleurs sous vos regards sereins;
Ni quand je vois ployer les solives serrées
De mes greniers nombreux, où votre puissant bras,
Écartant de mes champs l'orage et les frimas,
Entasse de mes blés les montagnes dorées ;
Car, vous seul, vous comptez les grains de nos moissons,
Seigneur, et je n'en suis que l'humble majordome;
Mais, malgré tous ces biens dont nous vous bénissons,
Je reste toujours simple et toujours économe...
Et ce n'est pas non plus en voyant maint pressoir
Regorger jusqu'au bord de grappes écumeuses,
Ni mes tonneaux rangés et prêts à recevoir
Ce qu'octobre abandonne aux brunes vendangeuses ;
Non plus quand je vois paître, aux flancs de nos coteaux,
Mes gras troupeaux pareils aux roches immobiles,
Et dont le nombre est tel que lorsqu'ils vont, par files,
Aux approches du soir, s'abreuver aux ruisseaux,
Après eux, mes bergers avec leurs chiens dociles,
Pourraient, presqu'à pied sec, en traverser les eaux.
Ce ne sont pas ces biens dont je vous remercie,
C'est plutôt... et tout haut j'en rends grâce à genoux,
De m'avoir fait, Seigneur, par faveur infinie,
Un cœur content du sort que je ne dois qu'à vous !
Je ne ressemble pas au courtisan vulgaire,
Et dont l'ambition ronge et froisse le cœur;
Car je vis sans souci de ce vain mot honneur,
Et, pourtant, honoré de mes égaux sur terre ;
Je naquis au village et non loin de la cour;
Mais j'ai bien soixante ans et ne l'ai jamais vue ;

Quelle que soit du temps la fortune imprévue,
Me préserve le ciel de la voir un seul jour!
De ces grands châtaigniers, qui sont tous de mon âge,
Je n'ai pas dépassé la longueur de l'ombrage;
Car l'homme, qui possède une simple maison,
La table et le couvert, un abri pour sa tête,
Que veut-il donc de plus? et par quelle raison
Se tourmenter l'esprit pour une autre conquête?
Je me ris de celui qui court dans les combats
Risquant de se briser les jambes et les bras,
Comme s'il en avait un mille à son usage...
Et cet autre étourdi me semble encor moins sage,
Qui, n'étant pas content du sol que nous foulons,
Veut saisir aux cheveux la volage fortune,
Et s'en va de la mer labourer les sillons,
En attendant qu'il fasse un voyage à la lune!
Mon Dieu! quelle folie à l'homme, de chercher
Une tombe incertaine et loin de son clocher!...

Nous retrouvons ici le caractère que nous avons admiré dans la pièce de: *Les Tello de Meneses*, mais l'époque n'est plus la même, les Maures sont depuis longtemps chassés de l'Espagne; la paix règne dans toute la Péninsule; et si la guerre est un objet d'ironie pour Jean le Laboureur, c'est qu'elle n'est plus nationale et sainte, et ne se fait qu'au profit de l'ambition conquérante et insatiable.

Le fils de Jean, Félicien, sollicite vivement son père pour qu'il vienne voir le roi et sa cour qui vont passer près de sa demeure, à l'occasion d'une partie de chasse. Il lui décrit avec enthousiasme la beauté des équipages, les riches costumes des courtisans, le bruit des fanfares, le hennissement des chevaux caparaçonnés, les hurlements des meutes impatientes; une foule de femmes jeunes et belles accompagnent le roi. C'est un spectacle splendide et curieux. Mais Jean le Laboureur ne lui laisse pas achever sa description passionnée, et l'interrompt :

Assez ; tu m'assommes, tais-toi.
Sais-tu bien ce que c'est que d'aller voir le roi?
Es-tu fou? crois-tu donc qu'il soit si nécessaire,
Pour un bon villageois comme moi, d'aller voir
Son seigneur souverain qui, ma foi, n'y tient guère ;
De mes jours, ici-bas, je touche au dernier soir,
Je ne le vis jamais, et n'en ai pas d'envie
Quand s'approche pour moi la fin de cette vie ;
Je mourrai sans le voir : hé ! qu'en ai-je besoin ?
Entends-moi bien d'ailleurs, je suis roi dans mon coin;
Et rois sont tous ceux-là qui vivent dans l'aisance
Du travail de leurs mains, et rois sont encor ceux
Dont le cœur est loyal, sincère et généreux ;
Des lois je reconnais la suprême puissance,
Et j'obéis au roi, comme à Dieu, sans le voir.
Il est, nous le savons, ici-bas son image,
Et je l'aime beaucoup ; mais, né dans ce village,
Moi, montagnard, j'irais affronter ce pouvoir,
Ce vice-roi de Dieu ! Non, c'est une folie !
Le curé, l'autre jour, en prêchant, nous a dit :
Que deux anges du ciel le gardent jour et nuit ;
C'est son opinion..., sans compter, je vous prie,
Toute la garnison de son infanterie.
Non, mon Félicien, non ; mon royaume est ici ;
Si le roi demandait au vilain que voici,

(En se montrant.)

Cent mille écus comptant, je veux bien qu'on me noie
Si les grands de sa cour auraient autant de joie
A les prêter que Jean qui pourrait les donner.
Qu'il y vienne, il verra si jamais je recule ;
Je lui donnerai tout, oui tout, sans lésiner,
Jusqu'à mon dernier bœuf et ma dernière mule.
Mais encore une fois, m'en aller à la cour,
Non, à moins que le roi lui-même ne m'en prie.
Va-t-il pas me donner une commanderie,
Ou bien faire de moi son ministre un beau jour?...
Nous ne regardons pas le soleil face à face

Quand il répand sur nous ses rayons lumineux ;
Le roi c'est le soleil, devant lui je m'efface ;
Le regarder de près c'est se brûler les yeux.
A n'être roi qu'ici, parbleu, je me résigne ;
La poule que j'élève en a meilleur fumet ;
Le vin royal du mien n'eut jamais le bouquet ;
Car le roi ne l'a pas vendangé dans sa vigne
Comme moi, qui, fuyant les poisons frelatés,
Ne bois que le seul vin des ceps que j'ai plantés.
...Mais j'entends les grelots du royal équipage,
Je me sauve !... je sais d'avance leur tapage
Et la confusion de tout leur tralala [1].
Je cours donc me cacher dans le coin que voilà.

(Il montre sa maison.)

Heureux coin où je suis le seul roi de mes pailles [2].
Ambition ! bonsoir, oh ! toi qui ne travailles
Qu'à construire dans l'air, sans mortier ni ciment,
Les invisibles murs de tes vains édifices,
Pareils à tes honneurs fondés sur des caprices
Qui n'ont vraiment, comme eux, pour base que le vent.

Le bonhomme Jean, en s'occupant de ses vignes et de ses champs de blés, ne s'est pas aperçu qu'il y avait une intrigue amoureuse dans sa maison. Son fils Félicien et sa fille Lisarda n'ont pas la même philosophie ni le même goût patriarcal que leur père. Ils savent qu'il est riche, et ils voudraient jouir de cette richesse pour aller à la ville et à la cour. Lisarda, un jour, a mis de côté ses habits de villageoise et est allée, richement vêtue, visiter Paris ; elle y a fait la rencontre d'un beau gentilhomme nommé Othon, favori du roi ; elle lui a inspiré de l'amour et en a ressenti pour lui.

Lorsque le roi, dans cette dernière partie de chasse,

[1] En espagnol *trapala.*
[2] El rey de mis pajas.

arrive près de la maison de Jean, Othon a reconnu Lisarda, qui lui a donné rendez-vous à la fête du village.

Mais laissons de côté la fête et le bal où Lisarda danse au son de la musique et des chansons, et où Othon vient la rejoindre ; suivons le roi qui visite l'église et vient de lire sur un des murs : « Ci-gît Jean, laboureur, qui ne servit aucun maître et ne vit jamais ni la cour ni le roi, qui n'éprouva et n'inspira jamais de crainte, qui ne connut pas l'indigence, qui ne fut jamais ni blessé ni prisonnier, et qui, pendant les longues années de sa vie, ne connut dans sa maison ni fâcheux événement, ni maladie, ni ennui. » Le roi s'étonne de la singularité de cette inscription, et apprend bientôt que celui qui l'a écrite vit encore.

Ce qu'on ajoute du caractère de Jean, de son entêtement à se cacher dans sa maison quand la cour passe, éveille la curiosité du roi. Il est piqué, presque blessé dans son orgueil, de ce qu'un homme soit assez heureux de son sort pour ne rien ambitionner, et assez vain de son titre de campagnard pour dédaigner de se trouver sur son passage. Je veux, dit-il, voir cet original.— Faites-lui donner l'ordre de venir auprès de vous, il faudra bien qu'il se dérange. — Non pas, dit le roi, laissons-le avec son entêtement ; car s'il ne veut pas venir me voir, hé bien, j'irai voir, moi le roi, le campagnard dans son coin.

Le roi quitte donc la chasse, et, vêtu comme un simple gentilhomme, il vient seul frapper à la porte de la maison de Jean. On ouvre ; il annonce qu'il s'est égaré à la chasse, et qu'arrivé dans ce village, le curé l'a informé qu'il trouverait, céans, bon gît et bon logis. Jean le Laboureur lui dit :

JEAN.

Monsieur, prenez ce siége.

LE ROI.

Oh ! non pas, je vous prie.

Asseyez-vous d'abord.

JEAN.

Quelle cérémonie !
La chaise et la maison sont à moi, Dieu merci,
Vous n'avez pas le droit de commander ici.
Je suis maître céans, et je vous en avise :
Oui, tant que vous serez, monsieur, dans ma maison,
Sachez qu'il ne faudra ne faire qu'à ma guise.

LE ROI.

Procédé d'Hidalgo !

JEAN.

Procédé sans façon
D'un simple villageois qui dans son coin ordonne,
Et veut qu'on obéisse à sa seule personne.

LE ROI.

Mon cher ! Si vous allez à Paris quelque jour,
Je vous promets, d'honneur, que mon cœur et ma porte
Vous seront tout ouverts pour payer, à mon tour,
Au prix de tout mon bien, l'amour que je vous porte.

JEAN.

A Paris, moi !

LE ROI.

Quoi donc ? n'irez-vous pas y voir
Les jardins, les palais, la cour, pour satisfaire
Au désir que j'aurais de vous y recevoir ?

JEAN.

Moi, dans Paris ?

LE ROI.

Où donc est l'extraordinaire ?

JEAN.

Si c'est là que jamais nous devons nous revoir,
Autant vaut renoncer de suite à cet espoir.

LE ROI.

Et pourquoi ce dédain ?

JEAN.

De cet humble village
Je ne sortis jamais depuis mon plus jeune âge ;

J'y cultive le bien dont Dieu me fait jouir,
Et, dans ce petit coin, j'ai deux lits à ma guise ;
L'un est dans ma maison et l'autre dans l'église ;
Ils suffisent tous deux pour vivre et pour mourir.

LE ROI.

A vous en croire alors, jamais de votre vie
Vous ne vîtes le roi.....

JEAN.

Je n'en ai point d'envie.
Nul, plus fidèlement, ne lui garde sa foi
Et ne l'a respecté comme je le fais, mòi
Qui ne le vis jamais.

LE ROI.

Et cependant il passe
Par ici mille fois pour aller à la chasse.

JEAN.

Moi, je me cache alors au fond de ma maison ;
Et vous savez déjà quelle en est la raison :
Je l'honore de loin et sans voir son visage ;
Mais... par réflexion... je crois être, en petit,
Un roi comme le roi, même avec avantage,
Car je dors mieux et mange avec plus d'appétit.

LE ROI.

Ah ! vous avez raison.

JEAN.

Plus que lui, je suis riche,
Car je puis prodiguer le temps dont il est chiche.
Si je veux aller seul, je m'en vais seul... sinon,
Je choisis, à mon gré, quelque bon compagnon ;
Bref, de ma volonté je suis roi sans contrôle,
Sans souci, sans affaire, et c'est le meilleur rôle,
Car le plus grand bonheur où tendent nos désirs,
C'est bien, sans contredit, d'être riche en loisirs.

LE ROI, *à part.*

Philosophe des champs, ah ! combien plus encore
Je t'envie...

JEAN.

En été, je me lève à l'aurore,
Car c'est mon bon plaisir ; et mon premier devoir
Est d'aller à l'église où j'entends une messe
Que nous dit le curé, qui veut bien recevoir
Mon aumône du jour, suffisante largesse
Pour que nos indigents puissent un peu dîner ;
Après quoi, je reviens, tout joyeux, déjeuner.

LE ROI.

De quoi déjeunez-vous ?

JEAN.

Oh ! d'une bagatelle ;
De deux morceaux de lard dont la graisse ruisselle,
Au milieu l'on découvre un jeune et gras pigeon
Ou même quelquefois un honnête chapon.
Si mes fils sont levés, nous causons de la grange,
Et selon la saison, de moisson ou vendange,
Jusqu'à près de midi ; puis tous trois nous dînons.

LE ROI, *à part.*

Son sort me rend jaloux.

JEAN.

Et nous nous régalons
D'un jeune paon nourri des miettes de ma table,
Au milieu de la cour, en plein air, sans étable,
Ne coûtant à nourrir pas plus que des grillons.

LE ROI.

Vivre ainsi, c'est narguer le destin en personne.

JEAN.

Puis vient le mets auquel je fais le plus honneur,
C'est notre pot-au-feu ! Que le roi me pardonne !
Mais il ne peut jamais en manger de meilleur,
De tous ses cuisiniers quel que soit le mérite.

LE ROI.

Et de quoi le fait-on ?

JEAN.

De bœuf, poule et mouton.

LE ROI.

Rien de plus ?

JEAN.

En dernier je parle du jambon[1].
Car il est le premier au fond de la marmite;
Je vous laisse à penser les saucisses, les choux,
Dont est environné ce chef-d'œuvre entre tous.
Puis ma fille, à la fin, apporte une galette
Faite de sa façon... du fromage et des fruits.
Nous n'avons pas ici d'orgueilleuse étiquette,
Ni bouffons, ni galas qui prolongent les nuits,
Mais un aimable enfant qui nous met tous en joie,
Par ses bons mots naïfs et l'esprit qu'il déploie;
Les bouffons de métier sont tous fort ennuyeux,
L'enfant est du village, et lorsque, sous mes yeux,
Il devient un peu grand, je lui donne une somme
Afin qu'il étudie et choisisse, étant homme
Suffisamment instruit, l'état qui lui convient;
Il peut même à la cour se rendre s'il y tient.

LE ROI, *à part.*

Non, je ne vis jamais un homme plus modeste
Et plus heureux que lui.

JEAN.

Lorsque j'ai fait ma sieste,
Je prends à l'écurie une bonne jument,
Plus rapide que l'air, et vais le long des chaumes,
Traversant mes vergers ou mes champs de froment,
Mes vignes ou mes prés (ce sont là mes royaumes!)
Suivi de mes deux chiens et l'arbalète au bras,
Et je mets un gros lièvre ou deux perdrix à bas,

[1] Lope fait également une charmante description de ce plat national dans une autre de ses pièces, c'est l'olla-podrida.

A moins que, sur le bord d'un ruisseau qui m'invite,
En habile pêcheur je ne prenne une truite;
Au retour, le souper où je mange très peu,
Ce qui fait que, ce soir, vous aurez peu de chose;
Enfin je vais m'étendre au lit où je repose,
Après avoir tout haut rendu grâces à Dieu!

LE ROI.

J'admire le secret d'une si noble vie,
Car elle est de nature à donner de l'envie,
Mais j'y trouve un défaut auquel il faut pourvoir;
Dieu vous donna des yeux, est-ce pour ne pas voir?

JEAN.

Je ne les ferme pas à ce qui m'intéresse.

LE ROI.

Que peut-on comparer aux splendeurs d'une cour?
Quel magique tableau! que d'art et de richesse!
Que sont les champs auprès de ce divin séjour?
Le lion n'a-t-il pas une cour souveraine?
Les oiseaux ont leur roi, les abeilles leur reine;
Les sauvages eux seuls, vivent sans loi ni roi.

JEAN.

Je vous l'ai dit, monsieur; hé! qui donc plus que moi,
Parmi ses courtisans, l'honore et le vénère?

LE ROI.

Mais sans le voir jamais cela ne se peut faire.

JEAN.

Je suis roi dans mon coin... pourtant, si notre roi
Me demandait mes fils et ma maison... ma foi,
Comptez qu'ils sont à lui, n'importe où je le trouve,
Je le dis et c'est vrai, qu'il vienne et qu'il m'éprouve,
Il verra qui je suis.

LE ROI.

Vous m'étonnez vraiment.
Quoi! si le roi, jamais, avait besoin d'argent
Vous le lui prêteriez?

JEAN.

Oui, toute ma fortune,
M'eût-il fait mille torts! tout ce que nous avons
N'est-il pas bien à lui, si nous le lui devons?
Il veille, tout armé, pour la cause commune,
Il nous garde, et son bras nous conserve la paix.

LE ROI.

Allez le voir, il peut vous anoblir.

JEAN.

Jamais.
Car je n'en suis pas digne, et sachez-le quand même,
Pour moi, ce petit coin est le bonheur suprême.

Au milieu de cette conversation, on vient annoncer le souper; Jean fait asseoir son hôte, dont il est loin de soupçonner le rang, à la tête de la table, malgré les réclamations du roi, auquel Jean répond :

— Faites ce que je vous commande; quelque humble que soit un hôte, il a droit à la meilleure place.

La famille du laboureur arrive et le roi s'écrie :

— Quelles sont ces dames? — Ce ne sont pas des dames, mais des filles de laboureur. — Elles sont toutes charmantes. — Soupez, soupez, il n'est pas courtois à l'hôte de remarquer et de louer ce que le maître ne peut lui offrir en présent.

Après le souper, Jean fait, tout haut, une courte prière, souhaite le bonsoir à son hôte et le fait conduire dans sa chambre, où nous ne ferons qu'indiquer une scène fort plaisante dans laquelle le roi veut se faire servir et déshabiller par les femmes de la maison, qui toutes se moquent de ce qu'il ne peut pas se coucher seul, et le laissent en disant : « Au diable le seigneur courtisan ! »

Rentré dans son palais, le roi veut mettre à l'épreuve la

;énérosité de Jean le Laboureur, et lui envoie demander ent mille écus, que le bonhomme lui fait compter avec oie. Il a joint à ce prêt un agneau vivant, ayant un coueau attaché au cou; c'est un signe, dit-il, que sa vie appartient à son souverain. Le roi, curieux de pousser à ɔout son ami le laboureur, lui fait demander son fils et sa ille : au reste, il a reconnu le mérite de l'un et veut favoiser l'affection que l'autre a pour Othon son favori. Ce acrifice est plus dur au cœur du vieux Jean; il ne s'y ésigne que les yeux mouillés de pleurs; mais il n'a pas e temps de s'en désoler longtemps, car, à peine ses enants sont-ils arrivés à la cour, le fils pour être nommé *ılcaïde* de Paris, Lisarda pour être nommée dame d'honıeur de l'infante, que le roi lui envoie l'ordre de venir ui-même dans son palais. Jean le Laboureur est confus en econnaissant, dans le roi, le gentilhomme auquel il a donné 'hospitalité. Le roi s'amuse de cet embarras et veut le faire ısseoir malgré son refus; « car, dit-il, ne voyez-vous pas ju'à votre tour vous voulez faire la loi dans ma maison, andis que vous m'avez appris que c'est à moi à la faire? »

On sert le souper, et le roi lui donne la place d'honneur, ɔn lui disant : « Jean Laboureur, quelque humble que soit 'hôte, le maître s'honore en lui donnant la meilleure place. » Ce sont les propres paroles de Jean, et nous vous laissons ı penser quelle est sa confusion. Enfin le roi lui demande a main de sa fille pour Othon, lui annonce la nomination le son fils aux nobles fonctions de gouverneur de Paris, ɔt, pour le punir de ne pas avoir voulu le voir pendant les soixante ans écoulés de sa vie, le condamne à le voir désormais tous les jours, en le faisant son majordome.

EL PERRO DEL ORTOLANO.

(Le Chien du jardinier.)

Cette comédie nous offre encore un caractère très-bien dessiné. C'est celui d'une femme qui ne songe à aimer un jeune homme que lorsqu'elle le voit aimé par une autre femme, et qui, dans son indécision, ne veut ni l'épouser, ni le laisser épouser. Tout le monde connaît la fable qui a fourni à Lope le titre de sa pièce. Mais laissons-le, lui-même, développer ce caractère, en citant le premier acte presque entier de cette comédie. Nous mettrons ainsi nos lecteurs à même d'apprécier un des grands mérites de notre poëte, c'est la manière vive et naturelle dont débutent ses pièces. Il entre immédiatement dans son sujet, nous intéresse dès le premier mot et nous mêle à l'action sans récit ni confidences.

ACTE PREMIER, SCÈNE PREMIÈRE.

THÉODORE et TRISTAN, *traversent le théâtre en s'enfuyant.*

THÉODORE.

Fuyons de ce côté.

TRISTAN.

C'est n'avoir pas de chance,

THÉODORE

Tristan, nous aura-t-on reconnus?

TRISTAN

Je le pense.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

LA COMTESSE DIANE, *seule près de la porte.*

Monsieur, arrêtez-vous, ne vous enfuyez pas;
Écoutez un moment, revenez sur vos pas.
Avec moi quand je parle, en user de la sorte!
Il ne veut pas répondre, il va franchir la porte.
— Holà! quelqu'un ici! — Comme il s'est esquivé!
Était-ce bien un homme, ou bien, l'ai-je rêvé!
Je crois qu'ils dorment tous! Holà!

SCÈNE III.

LA COMTESSE, FABIO *un des serviteurs de la comtesse.*

FABIO.

Madame appelle?

LA COMTESSE.

Si j'appelle!! Vraiment, j'admire votre zèle;
Ce flegme est admirable; imbécile, allez donc!
Un homme, tout à l'heure, est sorti du salon;
Voyez qui c'est.

FABIO.

Un homme!

LA COMTESSE.

Agissez sans répondre
Et courez!

FABIO

Cette audace a droit de vous confondre.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE et CELIO *l'intendant.*

CELIO.

J'entendais votre voix du fond du corridor,
Mais il était si tard que je doutais encor,

Madame, que vraiment cette voix fût la vôtre.

LA COMTESSE.

Ma parole d'honneur, celui-ci vaut bien l'autre;
Vous n'attendez jamais si tard pour vous coucher,
Et vous dormez debout, tout en voulant marcher.
Un homme en ma maison, toute la nuit, circule,
Et vous dormez; la chose est au moins ridicule...
Ici, près de ma chambre, et quand, pour deviner
Ce que ceci veut dire, et qui peut amener
Cet insolent chez moi, je crie et m'évertue...
Vous venez en bâillant ainsi qu'une tortue.

CELIO.

J'entendais votre voix du fond du corridor
Mais il était si tard que je doutais encor...

LA COMTESSE.

Allez-vous répéter toujours la même histoire!
Retournez vous coucher; vous ferez mieux de croire
Que je n'appelais pas. Pour un vieil intendant
Veiller aussi longtemps ne serait pas prudent.

CELIO.

Madame!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, FABIO.

FABIO.

Je l'ai vu deux secondes peut-être,
Et puis... l'éclair n'est pas plus prompt à disparaître.

LA COMTESSE.

L'avez-vous reconnu?

FABIO.

Non.

LA COMTESSE.

Non! n'avait-il pas
Un manteau brodé d'or?

FABIO.

Dès que je fus en bas...

LA COMTESSE.

Arrivez donc au fait.

FABIO.

J'arrive... Sur ma lampe
Il jette son chapeau, me pousse sur la rampe,
Tire une grande épée, et le voilà qui court!

LA COMTESSE.

Nigaud!

CELIO.

Il faisait noir ainsi que dans un four.

LA COMTESSE.

Il fallait le tuer.

CELIO.

Comme il est fort probable
Que c'est un gentilhomme, était-il convenable
De jeter votre honneur et lui sur le pavé?

LA COMTESSE.

Un gentilhomme, lui! Vous l'avez donc rêvé?

FABIO.

Dans Naples aujourd'hui j'en connais par douzaines,
Qui, lassés des efforts de leurs poursuites vaines,
Ont bien pu (l'on connaît les cervelles d'amant),
Demander à la ruse un dédommagement
Des rigueurs dont toujours vous payez leur tendresse.
Ce manteau brodé d'or, cet air, et cette adresse
De jeter son chapeau sur la lampe... Ma foi,
Tout sent son gentilhomme, et du meilleur aloi.
Vous même avez parlé de sa bonne tournure.

LA COMTESSE.

Ah! c'est un gentilhomme! Il aura, j'en suis sûre,
Corrompu mes valets : — Oui, vous avez raison;
Je vous fais compliment des gens de ma maison,

Celio. C'est un plaisir de voir un si beau zèle!
Mais je saurai pourtant qui c'est... Je me rappelle
Qu'il portait une plume, et puisqu'il a jeté
Son chapeau sur le sol, il y sera resté.
Allez donc le chercher.

FABIO.

Il pourrait n'y plus être.

LA COMTESSE.

A moins qu'il ne se soit envolé vers son maître!
Sot, puisqu'on s'enfuyait, devait-on se baisser
Pour vous laisser le temps de le voir ramasser?

FABIO.

Je vais voir. *(Il sort.)*

SCÈNE VI.

LA COMTESSE et CELIO.

LA COMTESSE.

Si jamais le fait se vérifie,
Je les chasserai tous, je vous le certifie.

CÉLIO.

Et vous ferez fort bien; ils l'auront mérité,
Puisqu'ils auront troublé votre tranquillité.
Pourtant, excusez-moi si j'ose vous le dire,
Vous voyez que chacun à votre main aspire,
Et, par tous vos dédains, vous les désespérez;
Il n'est pas étonnant, vous même l'avouerez,
Que, n'arrivant à rien par la route ordinaire,
On suive, en espérant parvenir à vous plaire,
Un chemin de traverse, et le plus court surtout.

LA COMTESSE.

Vous savez quelque chose?

CÉLIO.

Eh! madame, du tout,

ιis tout le monde sait que vous êtes cruelle
ιur vos adorateurs, cruelle autant que belle.
ailleurs, combien d'amants, en aspirant à vous,
ι comte de Belflor font aussi les yeux doux?

SCÈNE VII.

LES MÊMES et FABIO, *avec un chapeau sale et usé.*

FABIO.

ıfin j'ai le chapeau, mais il vous fera rire.

LA COMTESSE.

ːci ? c'est le...

CELIO.

Jamais je n'en ai vu de pire.

LA COMTESSE.

ıoi ! c'est là ce chapeau?

FABIO.

Je jure sur l'honneur
ıe je ne vous mens pas.

CELIO.

Cet homme est un voleur.

FABIO.

aura dérobé quelque chose, je gage.

LA COMTESSE.

ɔus me ferez tous deux, par votre bavardage,
ɜrdre le sens commun... Ces plumes, cependant...

FABIO.

ıapeau malencontreux, comme Icare imprudent,
aura, comme lui, laissé brûler ses ailes.

LA COMTESSE.

ɔyez-vous en ceci de simples bagatelles?
rêve à tous ces propos qui sont peu de mon goût;
uisque j'ai commencé, j'irai jusques au bout.

CELIO.

Vous avez bien le temps.

LA COMTESSE.

Vous le croyez.

CELIO.

C'est l'heure
De dormir, couchez-vous, et demain...

LA COMTESSE.

Que je meure
Si je dors sans avoir le secret de ceci.
Mes femmes! à l'instant qu'elles viennent ici!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *moins* FABIO.

CELIO.

De passer une nuit la manière est jolie!

LA COMTESSE.

Sais-je l'heure qu'il est? Que m'importe? j'oublie
De dormir, en pensant qu'un homme dans ces lieux
Se soit permis d'entrer, la nuit.

CELIO.

Il vaudrait mieux,
En retardant l'enquête, agir avec prudence.

LA COMTESSE.

Je ne m'étonne pas de votre somnolence;
Vous êtes, comme un sage, à dormir toujours prêt;
Je suis femme, et ne puis dormir sur un secret.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FABIO, DOROTHÉE, MARCELLE, ISABELLE.

FABIO.

, pour vous obéir, sonné le boute-selle,
›tte et Dorothée, Isabelle et Marcelle
t debout, les voici...

LA COMTESSE.

Vous deux, retirez-vous!

CELIO.

: est folle, je crois.

FABIO.

Et nous soupçonne tous.

SCÈNE X.

LES MÊMES, *moins* CELIO *et* FABIO.

LA COMTESSE.

rochez, Dorothée, et dites-moi, ma chère,
ls sont les cavaliers qui viennent d'ordinaire
pied de mon balcon.

DOROTHÉE.

Le marquis Ricardo,
re cousin, et puis monsieur Léonardo!

LA COMTESSE.

ondez franchement, je vais vous tendre un piége;
tout, ne mentez pas.

DOROTHÉE.

Pourquoi donc mentirais-je?

LA COMTESSE.

ui ces cavaliers ont-ils parlé ce soir?

DOROTHÉE.

ure sur l'honneur, et comme j'ai l'espoir

D'entrer au paradis de saint Pierre l'apôtre,
Je ne les vis jamais parler à personne autre
Qu'à vous.

LA COMTESSE.

Ils ne t'ont pas donné quelque billet ?
Ils n'ont pas envoyé chez moi quelque valet ?

DOROTHÉE.

Jamais.

LA COMTESSE.

Retire-toi.

DOROTHÉE.

Quelle active police !

LA COMTESSE.

Approchez, Isabelle. Êtes-vous la complice
De cet homme qui vient de quitter le salon ?

ISABELLE.

Quel homme ?

LA COMTESSE.

Répondez vite à ma question.
Qui donc, si ce n'est vous, a, sans crier alerte,
Laissé cet homme entrer par la porte entr'ouverte ?

ISABELLE.

Un homme entrer ici ; grand Dieu ! pour vous, madame,
Pour vous surtout, grand Dieu ! j'en jure sur mon âme,
Pareille trahison est indigne de nous !
Oh ! ne le croyez pas !

LA COMTESSE.

Venez, approchez-vous !...
Venez... vous m'avez fait soupçonner quelque chose :
Serait-ce, par hasard, vous qui seriez la cause
Et le coupable objet de ce beau rendez-vous ?

ISABELLE.

Madame, pardonnez, je vous vois en courroux,

Et malgré l'amitié que je porte à Marcelle,
Je ne puis vous cacher que sans doute c'est elle...

elle aime quelqu'un ; ce quelqu'un, à son tour,
'ois bien le savoir, la paye de retour.
j'ignore qui c'est.

LA COMTESSE.

S'arrêter là, c'est pire,
ayant dit autant, vous devez tout me dire.

ISABELLE.

le secret d'une autre, et je vois à regret
vous me tourmentez pour savoir ce secret;
pour elle qu'on vint, c'est vrai, mais je vous jure
on affection est chaste autant que pure.

LA COMTESSE.

une impertinente avec sa passion !
e honte ! voyez la bonne opinion
'on aura de moi, qui, veuve et jeune encore,
is un visiteur qui part avant l'aurore ;
c'est une infamie !

ISABELLE.

Ah ! madame, excusez !
n'est pas coupable autant que vous pensez ;
est pas de dehors que vient celui qu'elle aime,
de la maison.

LA COMTESSE.

Quoi ! de la maison même ?

ISABELLE.

vrai, madame.

LA COMTESSE.

Et c'est ?

ISABELLE.

Théodore.

LA COMTESSE.

Ah ! c'est lui ;
secrétaire intime ; hé bien, quand il a fui,
l'ai pas su voir... Laissez-nous, Isabelle.

ISABELLE.

N'allez pas pour cela gronder trop fort Marcelle.

LA COMTESSE.

Je suis calme à présent : vous, Marcelle, écoutez.

MARCELLE.

Que me commandez-vous ?... Ah ! vous m'épouvantez
Avec votre regard !...

LA COMTESSE.

Est-ce bien vous, Marcelle,
A qui je confiais, comme à la plus fidèle,
Le soin de ma maison, le soin de mon honneur ?

MARCELLE.

Que vous aura-t-on dit ? doutez-vous de mon cœur ?
Ma loyauté...

LA COMTESSE.

Vraiment, sa loyauté !

MARCELLE.

Je tremble.

LA COMTESSE.

On serait en colère à bien moins, ce me semble ;
Lorsque, dans ma maison, dans mon appartement,
Vous recevez, la nuit... je ne sais qui, vraiment !

MARCELLE.

Ah ! c'est cet étourdi, ce fou de Théodore,
Qui, partout où je suis, prétendant qu'il m'adore,
Me dit mille douceurs.

LA COMTESSE.

Avez-vous bien compté ?
Mille douceurs !... bon Dieu ! quelle fertilité !
La nature, en douceurs, cette année est féconde !
Et certe elle en pourra donner à tout le monde.

MARCELLE.

Que j'entre ou sorte, enfin, partout, à tout moment,
Sa bouche me traduit un tendre sentiment.

LA COMTESSE.

Traduit ! Mais voyez donc quel interprète habile !
Et que vous dit-il donc ?

MARCELLE.

Ah ! ce n'est pas facile
De me le rappeler.

LA COMTESSE.

Cherchez : cela viendra.

MARCELLE.

C'est qu'il en dit beaucoup ; parfois il me dira :
Je perds pour vos beaux yeux et ma vie et mon âme...
L'amour que je combats se rallume à leur flamme...
Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit... j'ai rêvé
A votre petit nez malin et relevé...
Donnez-moi ce cheveu, j'en veux faire une chaîne,
Pour mes sens exaltés que le désir entraîne...
Je n'en finirais pas... je dois vous ennuyer ;
Mais pourquoi voulez-vous me faire babiller ?

LA COMTESSE.

Et ces propos galants ont eu l'art de vous plaire ?

MARCELLE.

Je l'avouerai ; pourquoi me mettrais-je en colère ?
Théodore est un homme à ne pas m'abuser,
Et son unique but est bien de m'épouser.

LA COMTESSE.

Alors, c'est différent, le but est légitime,
Et bien loin, à présent, de vous en faire un crime,
Je veux, si vous voulez, vous aider en ceci.

MARCELLE.

Combien je suis heureuse ! Ah ! madame, merci,

Et puisque je vous vois sensible, affectueuse,
Et si bonne pour moi, je ne suis plus honteuse
De vous faire l'aveu de mon sincère amour
Que j'avais, malgré moi, caché jusqu'à ce jour.
Oui, j'aime Théodore, et de toute la ville,
C'est le meilleur garçon, l'homme le plus habile,
Le plus discret amant et le plus amoureux.

LA COMTESSE.

En effet, Théodore est digne d'être heureux ;
Dans l'emploi qu'il remplit il a ma confiance,
J'ai su l'apprécier.

MARCELLE.

Mais quelle différence
Entre écrire pour vous à quelque parent vieux,
Ou m'adresser à moi, tendre et respectueux,
De doux propos d'amour pleins d'esprit et de grâce !

LA COMTESSE.

Il faut à la raison laisser un peu de place,
Marcelle, écoutez-moi : bien que mon bon plaisir
Soit de vous marier suivant votre désir,
Je ne puis oublier, sans quelque inconvenance,
Ce qu'on doit à mon nom, ainsi qu'à ma naissance.
Je puis vous pardonner tout bas ; mais contre vous,
Je dois, devant mes gens, conserver mon courroux.
Cachez mieux votre amour, et soyez plus discrète ;
Plus tard, je vous l'ai dit et je vous le répète,
L'occasion viendra de vous unir tous deux,
Car Théodore et vous méritez d'être heureux.
L'un a grandi chez moi quand j'étais jeune fille,
Et vous, n'êtes-vous pas un peu de ma famille?
N'ai-je pas toujours eu de l'amitié pour vous ?

MARCELLE.

Ah ! laissez-moi, madame, embrasser vos genoux !

LA COMTESSE.

Je désire être seule.

DOROTHÉE, *au fond du théâtre,*

Hé bien ! quelle nouvelle ?

MARCELLE.

nps sombre qui peut s'éclaircir pour Marcelle.

DOROTHÉE.

donc pénétré vos secrets amoureux?

MARCELLE.

lle a reconnu qu'ils étaient vertueux.

SCÈNE XI.

LA COMTESSE *seule.*

était Théodore !... il a bonne tournure.
fois j'ai remarqué sa grâce et sa figure.
tance du rang est trop grande entre nous,
uoi, je l'aurais vu peut-être à mes genoux,
'aurais aimé par cette pente douce,
: l'ordre de Dieu la nature nous pousse.
e tiens mon honneur encor plus haut placé,
hant qui je suis, mon devoir est tracé.
ier plus longtemps serait de la bassesse;
e sens dans mon cœur cet aiguillon que laisse
ousie à ceux qui convoitent un bien
ne peuvent avoir. Ah ! quel sort est le mien !
uoi n'avons-nous pas une même fortune?
op bas, moi trop haut, quand notre âme est commune !

(Elle sort.)

SCÈNE XII.

THÉODORE *et* TRISTAN.

TRISTAN.

ous pouvez entrer; personne en ce salon.

THÉODORE.

Je n'ai pas pu dormir.

TRISTAN.

Ce n'est pas sans raison ;
Si la comtesse a pu vous reconnaître... gare !
Votre compte est tout fait, car la dame est bizarre,
Et n'entend pas raison sur l'article d'amour.
A mes conseils aussi pourquoi restez-vous sourd ?
J'avais beau vous crier : Laissez coucher Marcelle ;
Vous ne m'écoutiez pas.

THÉODORE.

Ah ! je n'écoutais qu'elle

TRISTAN.

C'était vous qui parliez. N'importe.

THÉODORE.

Mais, Tristan,
M'aura-t-on reconnu ?

TRISTAN.

Je m'en demande autant.
La comtesse et ses gens nous soupçonnent, sans doute.

THÉODORE.

Lorsque je rencontrai Fabien sur notre route,
J'ai failli le tuer.

TRISTAN.

Le moyen était beau !
Moi, je coiffai sa lampe avec mon vieux chapeau ;
C'était bien plus adroit.

THÉODORE.

Et surtout plus comique ;
Car, sans toi, l'aventure aurait été tragique.

TRISTAN.

J'en ris encor : le drôle est resté tout penaud
D'être ainsi salué par mon coup de chapeau.

THÉODORE.

Ce jour va décider, peut-être, de ma vie.

TRISTAN.

Croyez-vous donc, monsieur, que l'on en ait envie?
Mais vous voilà bien tous, et vous croyez toujours
Vous autres amoureux, qu'on en veut à vos jours.

THÉODORE.

Mais que faire, Tristan, dans cette conjoncture?

TRISTAN.

Cesser d'aimer Marcelle, ou courir l'aventure
De perdre votre place et votre traitement;
Vous savez là-dessus quel est mon sentiment.
Je dis que la comtesse, avec son caractère
Jaloux, même envieux, orgueilleux, volontaire,
Ne pourra pardonner qu'un autre ait de l'amour,
Quand elle n'en a pas : c'est clair comme le jour.

THÉODORE.

Oublier ce qu'on aime est chose difficile.

TRISTAN.

Je m'en vais vous prouver à quel point c'est facile;
Écoutez ce sermon.

THÉODORE.

Il sera long ! surtout,
Si je te laisse aller, la bride sur le cou.

TRISTAN.

Il faut un certain art! mais la première chose,
Pour oublier l'effet, est d'oublier la cause,
Et réciproquement : c'est là qu'est l'embarras.
Il faudrait le vouloir, mais on ne le veut pas;
L'on est désespéré, mais toujours on espère;
C'est à ces faux espoirs qu'il faut faire la guerre.
Le cœur à la raison fait prendre un mauvais pli,
Mais le meilleur moyen d'oublier, c'est l'oubli !

Riez ; mais croyez-moi, je ne suis pas trop bête ;
Une comparaison me revient dans la tête.
Arrêtez le ressort d'une montre un seul jour,
Et vous oublierez l'heure ; ainsi donc votre amour,
Ressort qui donne au sang cette ardeur trop active,
N'étant plus remonté par l'imaginative,
Ne marquera plus rien sur le cadran du cœur.

THÉODORE.

Tristan, ce sermon-là te fait beaucoup d'honneur ;
Mais tu ne pourras pas détruire la mémoire.

TRISTAN.

Je la transporte ailleurs, et c'est là qu'est ma gloire ;
Je la porte d'un coup sur les difformités
Des femmes qu'on adore, et non sur leurs beautés.
Vous les voyez toujours aux balcons suspendues,
Pied cambré, taille fine, et les yeux vers les nues,
Avec une mantille, en robe de satin,
Dents d'ivoire, main blanche, ongle rose, et... quel teint !
Puis vous vous laissez prendre à cette architecture,
Sans songer que toujours cette beauté si pure
Doit à la couturière, au dentiste, au coiffeur,
La moitié des beautés qui vous ont pris le cœur.
Souvenez-vous, morbleu ! qu'elle n'est pas un ange ;
Qu'elle a des cors aux pieds, s'enrhume, tousse et mange
Peut-être au point d'avoir une indigestion.
Reconnaissez-vous là votre perfection ?
Faites d'elle, en un mot, une vieille bien laide,
Le corps défiguré par un mal sans remède,
Et que l'on mène enfin mourir à l'hôpital.
Voudrez-vous maintenant lui faire un piédestal ?
Riez, riez, traitez ça de billevesées ;
Si l'ail dans un repas vous donnait des nausées,
Au moins, sans en manger, vous resteriez vingt jours ;
Et vous aimez quand même... au diable les amours !

THÉODORE.

O chirurgien grossier ! ô cure pitoyable !

Tes remèdes, mon cher, ne valent pas le diable ;
Avec tous tes sermons, tu n'es qu'un charlatan ;
Un ignorant, un âne ; infortuné Tristan !
Tu ne sauras jamais apprécier la femme,
Être angélique et pur dont le cœur est de flamme,
Et le front transparent autant que le cristal...

TRISTAN.

Et plus fragile encor... mais vous me jugez mal,
Car j'eus une maîtresse... Elle était fort gourmande,
Et ses plus beaux attraits étaient de contrebande.
Entre mille défauts, elle avait cinquante ans,
Avec un embonpoint des plus appétissants ;
Elle aurait engouffré dans son ventre élastique
Les dossiers réunis d'un notaire authentique,
Les sermons d'un curé, tous les vers d'un auteur,
Et les Grecs, dans ses flancs, auraient été, d'honneur,
Plus à l'aise qu'au fond du cheval qui prit Troie ;
Et, comme ce noyer où vivaient dans la joie,
Un laboureur, sa femme et cinq ou six garçons,
Ce ventre, avec eux tous, eût logé leurs moissons ;
Et pourtant, je l'aimais, voyez la belle affaire !
Et voulant l'oublier, je n'y savais que faire ;
Car je pensais toujours à la neige, au jasmin,
A l'ivoire, à l'argent, au corset de satin,
Au cotillon, que sais-je ! et c'était mal s'y prendre !
Mais je fis mieux plus tard, et vous l'allez comprendre :
Je me mis à penser à d'affreux potirons,
Étalant au soleil leurs flancs dodus et ronds,
A d'informes bahuts, à de lourdes valises,
Aux malles des courriers, à des dômes d'églises,
Et le moyen fut bon, car l'amour s'en alla,
Et fit place bientôt au dédain..., et voilà,
Monsieur, ce qu'il faut faire avec votre Marcelle.

THÉODORE.

Tu blasphèmes, Tristan, je ne pourrais en elle

Trouver aucun défaut qui puisse balancer
Les doux attraits auxquels je dois toujours penser.

TRISTAN.

Pensez-y donc, monsieur, faites-en la folie.

THÉODORE.

Oh! vois-tu, cher Tristan, c'est qu'elle est si jolie !

TRISTAN.

Libre à vous de le croire, et, tout en y pensant,
Pensez aussi, monsieur, qu'il faut, dès à présent,
Renoncer à la place où vous mit la comtesse.
Décidez ; c'est le choix qu'aujourd'hui l'on vous laisse.

THÉODORE.

On vient de ce côté... C'est elle, où me cacher ?
Je crains de lui parler.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Je venais vous chercher.

THÉODORE.

Madame.

TRISTAN *à part.*

S'il est vrai, comme ici je le gage,
Qu'on nous ait reconnus, faisons notre bagage ;
Nous serons trois, je pense, à vider la maison.

LA COMTESSE.

Je voulais vous parler, en voici la raison :
Une sincère amie, assez embarrassée
D'expliquer le secret de sa propre pensée,
Me charge de ce soin ; j'ai bien fait ce billet,
Car je l'aime et voudrais faire ce qui lui plaît ;
Ce sont choses d'amour, et moi, je les ignore,

veux consulter votre goût, Théodore,
ez donc cet écrit; lisez-le.

THÉODORE.

En vérité,
urai pas, madame, assez de vanité
croire faire mieux que vous n'avez pu faire;
nter après vous serait trop téméraire;
pouvez envoyer, madame, ce billet,
ortant de vos mains il doit être parfait.

LA COMTESSE.

:, lisez, vous dis-je.

THÉODORE.

En ce cas, pour apprendre
tyle tout nouveau que je ne puis comprendre,
qui n'ai jusqu'ici jamais traité d'amour.

LA COMTESSE.

iis d'amour?

THÉODORE.

Jamais! au moins jusqu'à ce jour.
ies propres défauts j'ai trop la conscience,
trop de modestie et trop de défiance.

LA COMTESSE.

e voit, s'il est vrai, que pour vous cacher mieux,
les plis d'un manteau vous vous couvrez les yeux.

THÉODORE.

madame, comment? Qui donc a pu vous dire?...

LA COMTESSE.

es, mon intendant n'est pas homme à médire;
ous vit hier soir, avec votre chapeau,
sé, ne faisant qu'un avec votre manteau.

THÉODORE.

ait, n'en doutez pas, quelque plaisanterie!
vent, avec Fabien, nous passons notre vie
ire de ces tours, mais j'ai des envieux.

LA COMTESSE.

Ou des jaloux... (*Lui tendant le sonnet.*) Lisez.

THÉODORE.

Ce sera merveilleux

(*Il lit.*)

« Aimer de voir une autre aimer, est de l'envie,
Mais être, avant d'aimer, jalouse, est un instinct
Merveilleux de l'amour, dont le but incertain
Se dérobe si bien, que d'abord on le nie.

Mon amour, si j'en ai, vient de la jalousie;
Je les confonds tous deux, peut-être, dans mon sein.
Loin de m'en repentir, si j'en veux au destin,
C'est qu'étant la plus belle, on ne m'ait pas choisie.

Je me méfie, et c'est sans cause, — je me sens
Jalouse sans amour, et pourtant je comprends
Qu'il faut aimer alors que je veux que l'on m'aime;

Qui voudrait m'y forcer ne me comprend pas bien;
Je ne m'en défends pas, — et je n'ajoute rien.
Comprenne qui pourra; — je me comprends moi-même. »

LA COMTESSE.

Hé bien?

THÉODORE.

Charmant billet! Pourtant, par quel détour
Un sentiment jaloux fait-il naître l'amour?
L'amour qui, plus souvent, meurt par la jalousie.

LA COMTESSE.

Elle crut que toujours (c'était sa fantaisie),
Le cœur de ce galant serait inoccupé;
Le voyant tout à coup d'un autre amour frappé,
Jalouse, elle l'aima. La chose peut-elle être?

THÉODORE.

Soit; mais ce sentiment a-t-il jamais pu naître,
Sans avoir commencé par un amour secret?
L'effet vient d'une cause; autrement, point d'effet.

LA COMTESSE.

Que sais-je, Théodore? Et pourtant cette dame
M'a dit n'avoir jamais, dans le fond de son âme,
Eu pour lui qu'un penchant naturel et sans but;
Mais le voyant aimer autre part... elle crut,
Dans les sentiers couverts de son âme orgueilleuse
Voir de mille désirs la troupe impétueuse
Assaillir, à l'envi, les sentiments discrets
Qu'elle s'était juré de ne quitter jamais.

THÉODORE.

Le billet, cependant, me paraît plein de charmes;
Je ne puis l'égaler, et je vous rends les armes.

LA COMTESSE.

Essayez d'y répondre.

THÉODORE.

Oh! je n'oserai pas!

LA COMTESSE.

Je vous en prie, osez.

THÉODORE.

C'est vouloir, en ce cas,
M'exposer à prouver mon inexpérience.

LA COMTESSE.

Allez répondre, allez.

Après une scène dans laquelle la comtesse interroge Tristan sur le caractère et les habitudes de son maître, celui-ci revient avec le sonnet suivant qui est la réponse à celui de la comtesse :

« Aimer, lorsque l'on voit aimer une autre dame,
Serait être envieux, à moins d'aimer d'abord
Et naturellement; car l'on croirait à tort
Qu'un amour étranger communique sa flamme.

L'amour, apercevant l'amour chez une femme,
Peut donc se déclarer pour connaître son sort,
Et, comme la rougeur monte au front sans effort,
La bouche peut trahir ce qui trouble notre âme.

Je n'en dirai pas plus, de crainte d'offenser,
Si l'on me juge indigne un moment d'y penser;
Car je n'ai point d'espoir au bonheur qui m'invite.

J'offre ce que je sais être au fond de mon cœur,
Et je n'avouerai pas mon trop peu de valeur,
Pour ne pas me vanter de ce que je mérite. »

La comtesse donne des éloges à ce sonnet énigmatique qu'elle prétend valoir mieux que le sien : « Aimer n'est jamais une offense, dit-elle ; un homme, en aimant au-dessus de soi, ne peut offenser une femme et l'offenserait plutôt en ne l'aimant pas. Si donc ton cœur est ambitieux, prends confiance : L'amour n'est pas autre chose qu'une lutte, et les femmes ne sont pas de marbre : J'emporte avec moi ce billet, je veux le relire. »

Théodore, resté seul, s'abandonne aux rêves de l'orgueil et de l'ambition. Désormais il veut aimer Diane et renoncer à Marcelle. La pauvre fille apprend cet arrêt de la bouche même de son ingrat amant ; et le vaniteux jeune homme, dans une scène avec la comtesse qui termine le premier acte, semble voir se confirmer ses nouvelles espérances de fortune et de grandeur.

Mais, dans le deuxième acte, la comtesse, qui voit le mariage rompu entre Théodore et Marcelle, sent aussitôt son propre cœur se calmer à mesure que s'émousse l'aiguillon de l'envie. Elle réfléchit à la différence du rang qui la sépare de Théodore, son humble secrétaire ; elle le trouve même bien audacieux d'avoir osé interpréter par l'amour ce qui n'était qu'un caprice bienveillant.

Le comte Ludovico et le marquis Ricardo lui ont fait officiellement la demande de sa main, et elle trouve plaisant de faire décider à Théodore lui-même le choix qu'elle doit faire entre ses deux nobles prétendants. Voici la scène :

THÉODORE [1].

On m'a dit de venir vous retrouver ici.

LA COMTESSE.

Depuis une heure au moins j'attendais.

THÉODORE.

Me voici ;
Madame, excusez-moi si je vous fis attendre.

LA COMTESSE.

Vous devez avoir vu ces cavaliers descendre,
Chacun d'eux s'offre à moi pour être mon époux.

THÉODORE.

Je les ai vus sortir.

LA COMTESSE.

Comment les trouvez-vous ?
N'ont-ils pas bonne grâce ?

THÉODORE.

Excellente tournure !

LA COMTESSE.

Hé bien ! sans votre avis, je ne puis, je vous jure,
Me décider ; lequel dois-je choisir des deux,
Pour en faire un mari ?

THÉODORE.

Madame, je ne peux,
En vérité, donner un avis de la sorte ;
Et ce choix, c'est à vous seulement qu'il importe,
Car, quel que soit celui que vous voudrez choisir,
Je l'accepte pour maître avec égal plaisir.

[1] Acte 1er, scène VI.

LA COMTESSE.

C'est mal payer l'estime où j'ai votre personne,
Et, dans un cas si grave, un tel refus m'étonne.

THÉODORE.

Mon Dieu! n'avez-vous pas, madame, à vos côtés,
Des gens plus vieux que moi, plus expérimentés?
Et votre majordome, en pareille matière,
Est l'homme qu'il vous faut.

LA COMTESSE.

C'est vous que je préfère;
Si je vous donne un maître en prenant un époux,
Je veux qu'il vous convienne; écoutez; entre nous,
Je crois que le marquis a meilleure tournure
Que l'autre, mon cousin.

THÉODORE.

Je le crois.

LA COMTESSE.

J'en suis sûre.
Alors mon choix est fait; je prendrai le marquis,
Vous irez le lui dire.

Voilà le pauvre Théodore bien décontenancé; précipité du ciel où les ailes de son imagination l'avaient si rapidement fait monter, il se compare lui-même à l'imprudent Icare; que va-t-il faire? Il retourne à Marcelle.

Nous allons citer cette scène de réconciliation qui a une grande ressemblance avec celle de Valère, Marianne et Dorine dans *Tartuffe*, acte II, scène 3.

THÉODORE, MARCELLE et TRISTAN [1].

THÉODORE.

Hé ! Marcelle, c'est moi.

MARCELLE.

Qui, vous?

THÉODORE.

Moi, Théodore;
M'as-tu donc oublié?

MARCELLE.

J'y fais tous mes efforts;
Puisque tu m'oubliais, j'en ai peu de remords.
Mais pourquoi m'appeler, et d'où te vient l'audace,
Après ce que tu fis, de me parler en face?

THÉODORE.

Je voulus éprouver ta constance, et, vraiment,
L'épreuve, grâce à toi, n'a duré qu'un moment.
Un autre amour bientôt en a donné la preuve.

MARCELLE.

Théodore, celui qui veut mettre à l'épreuve,
Ou la femme ou le verre, a perdu le bon sens.
Je ne suis pas ta dupe, et je sais que tu mens;
Car je te connais bien, mon pauvre Théodore;
Ces beaux rêves dorés que tu poursuis encore
T'ont rendu fou; dis-moi, comment cela va-t-il?
Se sont-ils envolés comme un beau jour d'avril?
Te coûtent-ils autant, ou bien plus qu'ils ne valent?
Dis-moi si tes succès et ton bonheur égalent
De ce nouvel objet les tout divins attraits;
Qu'est-il donc arrivé? qu'est-ce? tu me parais
Tout troublé, Théodore; est-il vrai? le vent change,
Et tu viens retrouver la mortelle après l'ange;

[1] Acte 2e, scène IX.

Ou bien, de me railler, aurais-tu le désir?
Pourtant, je l'avouerai, j'aurais certain plaisir,
Si tu réalisais ma secrète espérance.

THÉODORE.

Si ton espoir, Marcelle, a pour but la vengeance,
Jouis-en, tu le peux... Mais consulte ton cœur;
Se venger fut toujours indigne du vainqueur.
Consulte aussi l'Amour, il est noble, il pardonne;
Oui, je reviens à toi, tu triomphes, sois bonne,
Marcelle, et s'il te reste encore un peu d'amour,
Excuse ma faiblesse et reviens à ton tour.
Je pourrais, crois-le bien, si j'en avais envie,
Poursuivre encor le but où s'égarait ma vie;
Si je suis revenu, c'est ton doux souvenir
Qui dans mon inconstance a su me retenir...
Et toi, Marcelle, aussi, réveille ta mémoire,
Mon aveu repentant relève ta victoire.

MARCELLE.

Que Dieu de tes succès n'arrête pas le cours!
Sois galant, tu fais bien; retourne à tes amours;
Ne va pas reculer, car ta noble maîtresse,
Sans doute appellerait lâcheté ta faiblesse;
Suis ton étoile, et moi, j'irai de mon côté
Où me conduit la mienne... est-ce infidélité,
D'aimer Fabien? mais non; c'est sage prévoyance;
Il est pauvre, c'est vrai; mais j'aurai la vengeance.
Reste donc avec Dieu! J'aime mieux m'abstenir
De te voir; puis Fabien n'aurait qu'à revenir;
Ce cher Fabien, de qui je suis presque la femme!...

(Marcelle va pour sortir.)

THÉODORE, *à Tristan.*

Tristan, elle s'en va; retiens-la donc!

TRISTAN, *arrêtant Marcelle.*

Madame,

me, s'il revient, c'est qu'il n'a pas cessé
ous aimer... Il a racheté le passé
emandant sa grâce... écoutez-moi, Marcelle.

MARCELLE, *indécise.*

Tristan, que veux-tu?

TRISTAN.

Pardonnez au rebelle.

MARCELLE.

Tristan, laisse-moi, je t'en prie...[1]

TRISTAN.

Un éclair
asse pas plus vite, au sein profond de l'air,
ce rayon d'amour qu'a lancé dans son âme
egard tentateur de l'orgueilleuse dame;
ez bien qu'à présent il dédaigne son or;
it que vos beaux yeux valent mieux qu'un trésor;
mour voyageur n'était qu'une comète...
ns! viens Théodore...

THÉODORE.

A quoi bon? la coquette
n'a-t-elle pas dit qu'elle adorait Fabien?..
'en vais...

TRISTAN.

Voilà l'autre.

THÉODORE.

Elle fera fort bien
épouser.

TRISTAN.

Vraiment! oh! la belle colère!
s! finissons-en; venez, laissez-moi faire;
ez-moi cette main, et, sans plus de façon,
n se réconcilie!

ce moment de la scène, la comtesse arrive et écoute la conver-
n.

THÉODORE.

Au diable la leçon !
Crois-tu donc me convaincre ?..

TRISTAN, *sans l'écouter et s'adressant à Marcelle.*

Il me charge, madame,
De prendre votre main ; c'est lui qui la réclame.

THÉODORE.

Quand j'offrais à Marcelle un cœur libre d'amour,
Ne m'a-t-elle pas dit.....

TRISTAN.

Ce n'était qu'un détour,
Une ruse.

MARCELLE.

Non pas, c'était vérité pure !

TRISTAN.

Taisez-vous donc, morbleu ! la voilà qui murmure...
Bon ! vous êtes aussi par trop niais tous les deux !

THÉODORE.

J'ai fait le premier pas, maintenant je ne veux
En aucune façon...

MARCELLE.

Pour moi, si le tonnerre.....

TRISTAN.

Bon Dieu ! ne jurez pas !

MARCELLE.

Ah ! malgré ma colère,
Je me sens défaillir.

TRISTAN.

Marcelle, tenez bon !

MARCELLE.

Laisse-moi donc, Tristan, rentrer dans la maison.

THÉODORE.

Hé ! laisse-la partir !..

TRISTAN.

Morbleu! qu'elle s'en aille!

THÉODORE.

Non, Tristan, retiens-la.

TRISTAN.

Revers de la médaille!
Lorsque je les rappelle, ils partent furieux;
Je les laisse partir... ils reviennent tous deux.

MARCELLE.

Oh! mon cher Théodore!

THÉODORE.

Oh! Marcelle!

MARCELLE.

Oh! ma vie!
Je ne puis m'en aller.

THÉODORE.

Ni moi.

MARCELLE.

J'ai bien envie
De t'ouvrir mes deux bras!

THÉODORE.

Je m'y jette.

TRISTAN.

Ma foi!
Il semble qu'on avait bien peu besoin de moi;
Pourquoi donc, s'il vous plaît, me donner tant de peine?

THÉODORE.

Tu m'as bien maltraité, Tristan...

TRISTAN.

Je prends haleine;
Ouf! triomphe complet!... on s'embrasse à présent;
J'aurais bien voulu voir qu'il en fût autrement.

MARCELLE, *à Théodore.*

Si je devais jamais, une heure, une seconde,
Trésor, te préférer qui que ce soit au monde,
Fais-moi mourir.

THÉODORE.

Et moi, si je devais jamais
T'oublier, oh! Marcelle, écoute mes souhaits :
Qu'au bras de ce Fabien, moi-même, je t'envoie.

MARCELLE.

Veux-tu bien mériter ton pardon?

THÉODORE.

Avec joie!
Que ne ferais-je point? parle?

MARCELLE.

Dis seulement :
Toutes les femmes sont... affreuses!...

THÉODORE.

Oui, vraiment!
Surtout auprès de toi... c'est là tout?

MARCELLE.

Théodore,
J'ai, dans le fond du cœur, certain soupçon encore,
Que, malgré tes serments, je voudrais éclaircir;
Tristan n'est pas de trop.

TRISTAN.

Médisez à loisir,
Quand même le propos serait à mon adresse;
Allez, allez toujours!...

MARCELLE.

Dis-moi que la comtesse
Est laide.

THÉODORE.

J'y consens : c'est un vrai laideron.

MARCELLE.

Et qu'elle est sotte !...

THÉODORE.

Oui, sotte !

MARCELLE.

Intrigante.

THÉODORE.

Un démon !

Cette scène, malheureusement pour Marcelle, n'a pas seulement Tristan pour témoin ; la jalouse comtesse écoutait à la porte. Elle a impatiemment attendu le moment de parler à Théodore. Honteuse de cet amour disproportionné, ne voulant, comme dit Tristan, *ni manger, ni laisser manger*, mais, avant tout, envieuse et jalouse, elle revient à son système de proposer des énigmes. Elle fait asseoir Théodore et lui dicte le billet suivant : « Quand une femme de haut rang a fait un aveu à un homme d'humble condition, ce serait trop que d'exiger qu'elle parlât une seconde fois ; mais celui qui n'apprécie pas son bonheur n'est qu'un sot. »

— Il reste à mettre l'adresse, dit Théodore. — Mets-y la tienne ; n'en parle pas à Marcelle, et quand tu reliras avec soin ce billet, tu le comprendras.

Théodore ne l'a que trop compris pour le bonheur de la pauvre jeune fille. Il veut pourtant essayer de faire parler un langage plus clair à sa noble maîtresse, et, dans une scène où la comtesse semble redevenir indifférente, il veut la pousser à bout en lui parlant de sa rivale : — Tu ne l'épouseras pas ; demande toute autre de mes femmes et je te la donnerai. — Mais j'adore Marcelle, elle m'aime, et notre amour est honnête.—A cette réponse, la comtesse perd patience et lui donne un soufflet qui lui met la figure en

sang. Cette violence amène bientôt le repentir. Elle lui prend son mouchoir ensanglanté et lui fait donner deux mille écus. — « Pourquoi faire? demande-t-il. — Pour acheter d'autres mouchoirs! » On sent ici que l'amour commence à s'emparer réellement du cœur de la femme qui jusqu'alors n'avait été qu'envieuse et indécise.

Cependant, les nobles amants de la comtesse, courroucés d'avoir pour rival un homme de la condition de Théodore, veulent le faire assassiner et s'adressent à Tristan, qui reçoit leur argent, mais se garde bien d'exécuter leur odieuse commission. Il s'empresse d'aviser son maître, et Théodore demande à la comtesse, pour échapper à ses ennemis et pour faire taire la calomnie, de lui permettre de voyager en Espagne. — Diane y consent, mais ses yeux sont mouillés de larmes.

THÉODORE. Vous pleurez?

LA COMTESSE. Tu pars donc, Théodore.

THÉODORE. Oui, madame.

LA COMTESSE. Attends! — Non, va-t'en — Écoute.

THÉODORE. Que m'ordonnez-vous?

LA COMTESSE. Rien, va-t'en.

THÉODORE. Je pars.

LA COMTESSE. Je suis troublée; est-il un tourment pareil à celui de l'amour? — Quoi! tu n'es pas encore parti?

THÉODORE. Je pars à l'instant, madame.

LA COMTESSE. Hé bien! pars donc. (*Théodore sort.*) Que Dieu te maudisse, honneur! Qui t'a inventé, toi qui t'opposes à nos désirs? Pourtant ce fut un bien, car l'honneur est le frein qui empêche le mal.

On voit que la comtesse n'est plus la femme que nous avons vue, dans le premier acte, jalouse sans aimer. Elle aime maintenant Théodore avec passion, et quand celui-ci reparaît en habit de voyage, elle lui dit:

Théodore, tu pars, et je t'aime.

THÉODORE. Ce sont vos cruautés qui me font partir.

LA COMTESSE. Tu connais qui je suis, que pouvais-je faire?

THÉODORE. Vous pleurez?

LA COMTESSE. Non, il m'est tombé quelque chose dans l'œil.

THÉODORE. Serait-ce l'amour?

LA COMTESSE. Oui, ce doit être l'amour. Il y était tombé depuis longtemps, mais maintenant il veut sortir.

THÉODORE. Je pars donc, señora mia, je pars ; mais mon âme ne part pas avec moi... que me commandez-vous ?

LA COMTESSE. Quel triste jour !

THÉODORE. Je m'en vais, señora mia, je m'en vais ; mais mon âme ne part pas avec moi.

LA COMTESSE. Tu pleures !

THÉODORE. Non, il m'est tombé, comme à vous, quelque chose dans les yeux.

LA COMTESSE. Ce sont mes chagrins ?

THÉODORE. Ce sont eux.

LA COMTESSE. Je t'ai donné mille bagatelles que tu trouveras dans une caisse ; pardonne-moi, je n'ai pu faire davantage ; quand tu l'ouvriras, aie soin de dire, en voyant ce butin de la cruelle victoire qu'elle a remportée sur elle-même : C'est Diane qui, les larmes aux yeux, a rangé tout cela pour moi.

Tristan, qui, à la fin de cette pièce, joue un rôle que Lope de Vega ne confie pas ordinairement aux valets de ses comédies, ourdit une intrigue qui offre peu d'intérêt, mais qui rappelle les moyens du théâtre ancien et employés depuis par nos auteurs en France.

Lope suppose qu'un certain Ludovico pleure un fils qui dans sa jeunesse a été fait prisonnier en Algérie et qu'il croit mort. Tristan fait passer son maître Théodore pour ce fils regretté, et, par ce mensonge, il lui donne un titre qui lui permet d'aspirer à la main de la comtesse Diane. Les rivaux mêmes de Théodore, aussitôt qu'ils apprennent le rang de l'amant préféré, se résignent à leur sort et applau-

dissent à son mariage avec Diane qui s'abandonne, avec joie, à ce bonheur auquel son orgueil avait tant de peine à renoncer. Mais Théodore, honteux de ce subterfuge indigne d'un homme d'honneur, avoue à la comtesse que Tristan n'a fait qu'un odieux mensonge, et, loin d'en vouloir profiter, il veut mettre enfin à exécution ce voyage d'Espagne deux fois projeté et deux fois retardé. Diane lui répond que cet aveu loyal lui donne à ses yeux les titres de noblesse qui lui manquent, et lui donne sa main.

Pauvre Marcelle ! nous en avons peu parlé. Victime des irrésolutions, des faiblesses et de la vanité de Théodore, nous n'avons qu'à la plaindre, bien que Lope de Vega, moins pour la consoler peut-être que pour se conformer aux habitudes de son théâtre, la marie avec Fabien, un des autres serviteurs de la comtesse.

Marcelle est, à nos yeux, le seul rôle vraiment intéressant de la pièce, et l'intérêt qu'elle nous inspire est la critique la plus vraie de cette comédie. Le caractère envieux et passionné de Diane est curieux à suivre dans son développement; mais, pour lui pardonner d'être heureuse aux dépens de sa douce et innocente rivale, on a besoin de se rappeler qu'en jouant d'abord avec l'amour elle a fini par aimer elle-même avec passion.

SI NO VIERAN MUJERES!

(Oh ! si les femmes ne voyaient pas.)

Cette charmante comédie, dont nous allons donner l'analyse à nos lecteurs, a pour titre ce singulier souhait que vous venez de lire. Mais tranquillisons-nous, notre cher poëte ne veut pas arracher aux femmes leurs beaux yeux,

ces miroirs plus ou moins sincères de leurs âmes et de leurs sentiments ; ce serait les trop punir et nous punir trop nous-mêmes, que de les rendre aveugles pour les rendre moins curieuses. Ce souhait est donc simplement celui-ci : Plaise à Dieu qu'elles gardent leurs beaux yeux, mais qu'elles ne veuillent pas s'en servir pour voir ce que nous leur défendons de voir.

Isabelle, fille du duc Octavio exilé dans ses domaines, vit avec son père dans la solitude d'un château entouré de forêts ; l'amour est venu la consoler des ennuis de l'isolement ; un beau jeune homme, Frédéric, favori de l'empereur Othon, l'aime et en est aimé ; il s'échappe souvent de la cour pour venir la visiter, et s'oublie dans ces entretiens si doux, loin du monde, quand ils n'ont pour témoins que les arbres d'une forêt séculaire. Rien de plus tranquille, de plus heureux, que cet amour à deux dans la solitude : point de rivalité ! point de jalousie ! on s'aime, on se le dit, et on n'a qu'à se le répéter. Douce et charmante monotonie dont les cœurs amoureux ne se lassent pas !

Mais le calme est souvent suivi de la tempête, et déjà le nuage qui doit fondre sur ces deux amoureux, s'approche et s'épaissit. L'empereur Othon (et qu'on ne nous demande pas des détails historiques sur sa dynastie ; qu'il vous suffise de savoir qu'il règne à Naples), l'empereur Othon, jeune, beau et spirituel, a décidé qu'il chasserait dans la forêt qui borde le château du duc Octavio. Quel effroi pour Frédéric ! Il songe à son trésor caché au milieu de cette solitude : Othon le verra et peut le lui ravir. Il précède l'empereur, et vient prier la tendre Isabelle de se tenir renfermée dans la maison de son père, pour que le César napolitain n'ait pas l'occasion de la rencontrer et de la voir.

Mais laissons parler nos amants eux-mêmes, et mettons-les d'abord en scène.

Isabelle, portant un chapeau à plumes et un fusil à la

main, part pour la chasse avec sa suivante Flora, qui lui fait des compliments sur son costume et son air conquérant. — Il est dommage, dit-elle, que Frédéric ne te voie pas dans cet attirail guerrier. — Envoie-lui un page, répond, en riant, sa maîtresse. — Il n'en est pas besoin, repart Flora, je le vois arriver à travers les arbres. — Je veux me cacher et l'attaquer de vive force, au passage.

Frédéric, accompagné de Tristan son valet, arrive, étonné de ne plus voir celle que de loin il croyait avoir aperçue; mais à peine est-il sur la scène, qu'Isabelle, le fusil en avant, sort de derrière un arbre et s'écrie d'un son de voix qu'elle cherche à rendre effrayant[1].

ISABELLE[2].

Rendez-vous tous !

FRÉDÉRIC.

A qui ? déesse !

ISABELLE.

A l'Amour.

FRÉDÉRIC.

O Vénus traîtresse !
Si tu prétends au voyageur
Dérober son or et son cœur,
Pourquoi te donner tant de peine ?
Qu'as-tu besoin d'être inhumaine ?
Retiens, retiens pour tes beaux yeux,
Ce feu qui leur convient bien mieux ;
Désarme-toi, je t'en supplie,
Je t'ai déjà donné ma vie,

[1] Nous traduisons en vers octosyllabiques pour donner à nos lecteurs l'idée de la forme généralement adoptée par les Espagnols dans leurs comédies et dans leurs drames.

[2] Acte 1er, scène II.

Veux-tu faire deux fois mourir
Celui que rien ne peut guérir ?
. . . .
Quand le bandit est en vedette,
Et laisse voir son escopette,
Le passant demande humblement
La vie, en donnant son argent.
Charmant bandit, moi je te donne
Aussi mon âme et ma personne;
Mais je veux vivre, accorde-moi
La vie, elle est toute pour toi.
Je tiens à mes bras pour te prendre,
A mes oreilles pour t'entendre,
A mes deux yeux pour t'admirer,
A tout mon cœur pour t'adorer.
Pallas, un jour, sur la verdure
Avait déposé son armure,
Sa lance et son casque doré,
Pour s'endormir dans un fourré ;
Vénus mit, par coquetterie,
Sur elle cette orfévrerie ;
Mais l'Amour lui dit en courroux :
Finissez, ma mère... chez nous
Les armures sont mal venues,
Les âmes, ces guerrières nues,
N'ont besoin ni d'or ni de fer.

ISABELLE.

Il n'en faut pas pour triompher
D'une âme qui n'est pas rebelle,
Frédéric...

FRÉDÉRIC.

O bandit femelle,
Qui vient dérober aux passants
Leur libre arbitre et leur bon sens,
Car je venais pour autre chose
Que pour cette métamorphose.
Je renonce dès à présent

A ma propre vie, en pensant
Qu'en me prenant ici la mienne,
Tu m'offres en retour la tienne;
Mais laissons là l'amusement
De ce babillage charmant.
Je vais peut-être, chère dame,
Un moment affliger votre âme;
Mais je le fais à contre-cœur;
Othon, notre grand empereur,
Chasse aujourd'hui dans ce parage,
Et logera dans ce village.
Je crains qu'il ne vous voie ici;
Je sais, et vous savez aussi
Ce que c'est que la jalousie,
Qui toujours, comme une ennemie,
Vient jeter son ombre aux amours.
Dieu ne nous donne de beaux jours,
Hélas! qu'en les mêlant d'orages;
Absence, oubli, dédain, nuages
Moins noirs encor que le démon
Dont la jalousie est le nom!
Je veux dérober votre vue
A toute rencontre imprévue.
Cachez-vous! mon amour a peur
Que ce tout puissant empereur
Ne vous voie!... Il a l'humeur tendre
Et le cœur si facile à prendre
Que je vois, en profil là-bas,
Pâris, Hélène et Ménélas,
Et mille vaisseaux en Asie. —
Isabelle, la jalousie
Rend un service à notre honneur,
En éveillant, dans notre cœur,
Les soupçons dont l'amour s'étonne;
Quand il doit pleuvoir, le ciel tonne,
Et les nuages dans leurs flancs,
Apportent aux bergers tremblants

Les messages de la tempête
Dont le tonnerre est le prophète.
Quand il est trop tard pour prévoir
Le mal, il devient sans espoir.
Ainsi, quand la cloche empressée
Nous sonne l'heure... elle est passée;
Mais l'aiguille qui prudemment,
Sur le cadran marche à pas lent,
Est par l'œil à peine saisie.
Cette aiguille est la jalousie
Qui fait craindre plutôt que voir
Le mal que nous voulons prévoir.
Vous êtes si jeune et si belle,
Que je tremble, chère Isabelle!
Cachez-vous donc à tous les yeux ;
Quand la femme aime bien, le mieux
C'est de ne pas donner entrée
A la jalousie effarée;
Fermez la porte, à double tour,
A l'ennemi de notre amour!

ISABELLE.

Je ferai selon ta prière.

FRÉDÉRIC.

Adieu, ma belle prisonnière ;
Je vais retrouver l'empereur,
Et vous laisse, en partant, mon cœur.

(Se retournant vers le paysage qui l'entoure.)

Pardonnez-moi, charmante rive,
Ombrages qui cachez les cieux,
Son absence aujourd'hui vous prive
Des rayons d'or de ses beaux yeux.
Flots de cristal, fleurs étoilées,
Prenez patience un seul jour,
De l'aurore de vos vallées
Je vous promets le prompt retour.

FLORA *reste avec Isabelle après le départ de Frédéric*[1].

FLORA.

Tu réfléchis.

ISABELLE.

J'ai senti naître...

FLORA.

Certain désir ?

ISABELLE.

Oui.

FLORA.

Mais de quoi ?

ISABELLE.

De ce que tu sais mieux que moi.

FLORA.

C'est de voir l'empereur, peut-être ?

ISABELLE.

Flora, qui n'aurait ce désir ?
Voir ce César incomparable
Quand l'occasion vient s'offrir !

FLORA.

Sot de Frédéric !

ISABELLE.

Le coupable,
C'est lui ; car je n'y pensais pas ;
Mais je sens un remords de faire,
Flora, ce qui peut lui déplaire.

FLORA.

Pourquoi fait-il tant d'embarras,
Quand la chose est si naturelle ?
La question n'est pas nouvelle,

[1] Acte 1er, scène III.

Au reste... elle nous vient d'Adam,
Et notre désobéissance
Vient de la première défense
Que Dieu fit à l'homme en naissant.
Voyez un peu quel grand outrage
Tu pourrais faire à ce jaloux,
Qui n'est pas même ton époux,
En allant voir, à son passage,
Le plus puissant héros du jour?
Il peut, parce qu'il est aimable,
Prendre pour nous un peu d'amour...
Oh! ruse...

ISABELLE.

Il est déraisonnable!
Il a mon cœur qui vaut bien mieux,
Mais qu'il me laisse au moins les yeux!
Est-il une femme qui puisse,
Avec un mari qui plus est,
Consentir un tel sacrifice...
De ne pas voir quand il lui plaît!
L'aveugle voit par la pensée,
Et moi, j'ai mes deux yeux... J'irai
Voir cet empereur...

FLORA.

Chose aisée!

ISABELLE.

Pourtant je me déguiserai.

FLORA.

On vient.

ISABELLE.

Plutôt n'être pas femme,
Que d'être femme et ne pas voir!
Mon père vit dans ce manoir;
Jamais on n'y rencontre une âme,

Toujours ces bois et ce ruisseau,
Qui, plus loin, dans la mer dévale !
Et quand, par un hasard nouveau,
Je puis voir l'aigle impériale,
Avec son bec en diamant,
Frédéric veut que je me cache !
L'ordre est au moins d'un ignorant !
Il n'est de femme, que je sache,
Qui, pour le seul plaisir de voir,
Ne voudrait voir la fin du monde.

Qui ne donnerait tort à Frédéric et raison à la charmante Isabelle? Il eût mieux fait de s'en rapporter au hasard, peut-être l'empereur n'eût-il pas rencontré Isabelle? Cette défense malencontreuse n'a eu pour résultat que d'éveiller dans son cœur une innocente curiosité qui va jeter le trouble et l'inquiétude dans cette vie, jusque-là si heureuse et si tranquille.

Frédéric l'a dit, l'empereur est jeune et beau, et il a le cœur tendre; nous allons en juger, car le voilà qui arrive sur la scène, avec sa suite, dans cette forêt qui ressemble, vous le trouverez comme nous, à celle des Ardennes rendue célèbre par la comédie d'*As you Like it* de Shakspeare.

La chaleur est forte, l'empereur est fatigué, il s'asseoit, entouré des seigneurs de la cour. On devise :—Quelle est la passion la plus impérieuse de l'homme?—L'un dit : l'ambition, l'autre la colère, l'empereur dit : l'amour; Frédéric conteste. — Tu n'aimes donc pas? lui dit l'empereur. Le jeune homme, qui veut écarter tout soupçon et suspendre toute question importune, lui répond qu'il n'a jamais aimé; alors l'empereur :

L'EMPEREUR [1].

. . . .
Pour Dieu ! qu'as-tu fait, malheureux !
Des jours où s'écoula ta vie?
Un homme ! et de bonne maison !
Un être doué de raison !
Dans quel désert de la Scythie
Es-tu né ? quel roc t'engendra ?
Quelle tigresse fut ta mère ?
Un homme ! et qui donc le croira?
Aura vécu, sur notre terre,
Sans amour, quand, ainsi que nous,
L'hirondelle pleure l'absence,
Le cygne meurt d'être jaloux,
Le taureau mugit d'espérance,
Le cerf brame sur les coteaux,
Et le dauphin, au fond des eaux,
Fait mille bonds, mille prouesses,
Pour plaire aux humides déesses.
Oh ! Frédéric, ne sais-tu pas
Que, du jour où fut créé l'homme,
L'amour est le roi d'ici-bas ?

FRÉDÉRIC.

Aux livres de la vieille Rome
Je lis ; c'est là mon seul amour.

L'EMPEREUR.

Fort bien ; mais lit-on nuit et jour?
Dis ; est-il rien de plus aimable,
Et sujet de raisonnement
Plus doux à notre entendement
Qu'une belle femme adorable ?
Sans elles est-il rien de bon ?
Qu'est-ce que la guerre ou la chasse,
Ou les jeux, en comparaison

[1] Acte 1er, scène V.

De deux beaux bras où l'on s'enlace?
Pour qui le soleil produit-il
L'or de ses rayons, et la lune
L'argent, et les mers du Brésil
La perle fine, blonde ou brune?
Pour qui, produit plus merveilleux,
Mille pierres empruntent-elles
Aux claires étoiles des cieux
Leurs couleurs et leurs étincelles?
Pour qui tous ces divins travaux?
Jusqu'aux vers dont l'art se déploie!
Ils font des cocons leurs tombeaux
D'où va ressusciter la soie,
Pour revêtir ce corps charmant
Auquel nous devons notre vie....

(En se tournant directement vers Frédéric, et lui prenant la main.

Je parle sérieusement;
Écoute-moi bien, je te prie,
Frédéric! je veux, de ce jour,
Que tu cherches avec constance
Un digne objet à ton amour,
De haute ou bien d'humble naissance;
N'importe! il faut s'y conformer;
Je le jure sur ma couronne
Et par Dieu! nul près de mon trône
Ne pénétrera sans aimer!
Car je suis convaincu qu'un homme
Qui n'a pas aimé, ne saurait
Être ni loyal ni discret,
Et ne peut être un gentilhomme!
Et, quand je te parle d'amour,
C'est, vois-tu, d'un amour honnête
Qu'on puisse montrer au grand jour,
Et non d'une folle conquête
Qui met au niveau de la bête
Celui qui change tour à tour.
Tu m'as donc bien compris?

FRÉDÉRIC.

Oui, sire!
Dès aujourd'hui je chercherai,
Si je trouve, alors j'aimerai. —
(*A part :*)
A peine, hélas! si je respire;
Pourquoi chercher, quand j'ai trouvé?

iel aimable empereur! et comme ce caractère courtois .evaleresque excuse bien les craintes du pauvre Fré- ; ! Mais il compte sans la curiosité, ce défaut si par- ıable, que Dieu, en nous donnant la vue, a mis à sa ısition le plus beau de nos organes.—Isabelle, vêtue en ınne, est revenue dans la forêt avec Flora et un vieux teur pour voir cet empereur, *défendu;* Othon, resté la rencontre; frappé de sa beauté, il se fait passer un simple seigneur de la cour, et lui adresse déjà ndres compliments auxquels elle échappe par la fuite; le vieil intendant, retenu par l'empereur, lui dévoile ng et le nom de son père; et voilà Othon résolu à ɜr la nuit chez ce gentilhomme disgracié. Jugez de ; du jaloux Frédéric à la nouvelle de cette décision! mpagner l'empereur jusque dans la demeure du duc vio, c'est amener, soi-même, le loup dans la bergerie! dira-t-il lorsqu'il saura que ce n'est pas le destin doit accuser, mais la curiosité d'Isabelle qui lui a béi? Et il le saura bientôt, car à peine l'empereur a-t-il onné au duc, qu'il raconte son aventure à Frédéric et ıarge de plaider sa cause auprès de cette charmante ıt qu'il aime déjà et qu'il est tout disposé à adorer. h! perfide! dit alors tout bas Frédéric à la coupable. uelle faute ai-je faite?—Demande-le aux chênes sous brage desquels tu as vu César. Quelle trahison! — le folle jalousie!

Ici se termine le premier acte ; au second, nous sommes à Naples, et le duc Octavio, rentré en grâce, est revenu à la cour ; l'empereur ne lui a pas seulement pardonné, il lui a rendu ses richesses et l'a attaché à sa personne : aussi partout on attribue la cause de cette soudaine faveur à l'amour que l'empereur a pour la fille du vieux duc. Frédéric a beau la défendre, les courtisans sourient, et le comte Alexandre, entre tous, désire autant que lui que le cœur de l'empereur ne soit pas engagé, car lui-même est amoureux de la belle Isabelle. Voyez ce que c'est que la curiosité ! que de dangers elle attire ! Isabelle, au lieu d'un amoureux, en a déjà trois ; qui sait jusqu'où le nombre en montera ? Il est vrai que Frédéric lui rend la justice de n'être jaloux que de l'empereur ; aussi reçoit-il, avec un sourire moqueur, les confidences du comte Alexandre, qui lui peint son entrevue dans le gracieux madrigal que nous allons citer.

ALEXANDRE ET FRÉDÉRIC [1].

ALEXANDRE.

Près de ce ruisseau je la vis, un soir,
De Flora suivie, un moment s'asseoir
Sur le gazon vert de la rive ;
Sa douce présence éveilla les fleurs
Qui, voulant lutter avec ses couleurs,
Prirent une teinte plus vive.
Avec la ligne qu'elle avait
De quelque pêcheur empruntée,
Chaque poisson qu'elle prenait
Semblait une étoile argentée,
Mais toujours il se débattait !
J'osai lui dire alors : Madame,
Vous ne pêchez que des ingrats ;

[1] Acte 2e, scène Ire.

Si tout poisson était une âme,
Bien vite il serait dans vos bras.

FRÉDÉRIC.

Charmant!

ALEXANDRE.

Vous riez!

FRÉDÉRIC.

Beau spectacle!
J'aimerais à voir ce miracle!
Les âmes des beaux amoureux,
Pendant en l'air, comme des tanches,
A l'hameçon de deux mains blanches,
A l'amorce de deux beaux yeux.

ALEXANDRE.

Hélas! bientôt le jour s'enfuit
Et l'ombre vint, car Isabelle
Partait... le soleil avec elle,
Et tous deux nous laissaient la nuit!
Les eaux se troublèrent;
L'écho semblait triste et perclus;
Les fleurs se pâmèrent
Et les oiseaux ne chantaient plus!

Non, ce n'est pas ce langoureux personnage qui in-iète Frédéric; mais il songe aux dangers qu'offrent à la rtu l'amour d'un souverain, les tentations de la richesse de la puissance. Il exprime son trouble et ses inquié-les dans le sonnet suivant:

FRÉDÉRIC, *seul*[1].

ır fêter ses amours l'oiseau dans la ramée,
ant étourdiment sa chanson aux échos,

Acte 2e, scène II.

Ne voit pas le chasseur caché sous les ormeaux,
Qui l'écoute en tenant son arbalète armée.

On le vise, on le manque, et d'une aile alarmée,
En se taisant, il fuit aux arbres les plus hauts,
Et bientôt redescend de rameaux en rameaux,
Pour ne pas s'éloigner de sa compagne aimée.

Ainsi l'homme, en aimant, chante au bord de son nid :
Mais s'il devient jaloux, hélas ! il s'en bannit,
Et le soupçon lui jette une flèche aiguisée.

Il fuit, craint et soupçonne, il s'éloigne et revient,
Et, tant que le chasseur près du nid se maintient,
Son cœur vole inquiet, de pensée en pensée.

Puis arrive son valet Tristan, qu'il a envoyé dans la nouvelle maison qu'occupe, avec son père, la trop curieuse Isabelle. Il en fait un tableau charmant et poétique. Quelle transformation ! Ce pauvre duc hier réduit à vivre dans l'indigence et dans l'exil, maintenant riche et possesseur d'un palais splendide ! Quel pouvoir a donc la beauté ? Il est dommage, ajoute-t-il, que ce pouvoir soit généralement de courte durée, et il continue :

TRISTAN.

Une femme est fort belle chose,
Tant que vieillesse ne vient pas,
Mais quand elle paraît... hélas !
Quelle triste métamorphose !
Tous leurs emplois sont résignés,
C'est le tour de notre vengeance ;
Et ceux qu'elles ont ruinés,
Se payent, en leur riant au nez,
Les frais de leur impertinence.
Les pauvres amants dédaignés

Changent en dédain leur louange.
Plus de divinité, plus d'ange!
La rose et le lys sont fanés;
Maintenant, les plus nonchalantes
A se montrer sur leurs balcons,
S'enrôlant dans les vieilles tantes,
Courent la rue en chaperons,
A des heures compromettantes.
Et telle, que je comparais
A lune et soleil tout ensemble,
Vraiment, à s'y tromper, ressemble
A quelqu'abbé rasé de frais,
Surtout, si, pour comble d'attraits,
L'embonpoint lui fait marcher l'amble.
Pourtant, il leur reste un espoir;
Aussitôt que l'âge décline,
N'ont-elles pas fille ou cousine
Qu'elles élèvent pour les voir
Hériter plus tard, j'imagine,
De leur tyrannique pouvoir?

el bavardage! répond Frédéric; arrive donc au fait.
i vu Flora, et puis, devine. — Parle donc.

TRISTAN [1].

Qui donc, si ce n'est Isabelle
Qui vint, à ma voix, m'embrasser,
Plus prompte que n'est l'hirondelle
Quand le faucon vient à passer?
Et vers moi comment venait-elle?
Dans une main, tous ses cheveux,
Dans l'autre son peigne envieux
De cette aimable courtoisie,
Mais impuissante jalousie,
Contre le soleil de ses yeux!

te 2e, scène III.

Et ces dépouilles ondoyantes,
Lorsque je l'embrassai pour toi,
Couvrirent (quel honneur pour moi!)
Mes épaules reconnaissantes ;
Alors je me crus, à mon tour,
Sous cette mante improvisée
Avec sa guirlande frisée,
Un nouveau pèlerin d'amour.
Allant ainsi vers son estrade,
Je me sentais plus fier encor
Que César passant la parade
Chamarré de la toison d'or.
Elle s'assied et fait un signe
D'approcher un coussin pour moi ;
Je réponds je ne sais trop quoi,
Mais à m'asseoir je me résigne.
C'est alors qu'elle a débuté
Par parler de ta cruauté ;
Pourquoi rester une semaine
Sans venir la voir ?

FRÉDÉRIC.

L'inhumaine
Devrait bien pourtant le savoir,
Parce qu'elle a trop voulu voir !

Tristan lui conseille de déclarer à l'empereur qu'il a fait choix d'une maîtresse, et que cette maîtresse est Isabelle. Ce conseil est bon, mais le pauvre Frédéric ne veut pas le suivre, il craint que l'empereur, jaloux, ne lui enlève sa faveur et ne l'exile de la cour. Que deviendrait-il alors? que deviendrait Isabelle abandonnée aux tentations qui viendraient l'assaillir?

Nous assistons au lever de l'empereur; l'un tient son miroir, l'autre son épée et son manteau; l'empereur,

› mirant, s'occupe de la politique de ses États.

MPEREUR. Avons-nous des nouvelles?
COMTE ALEXANDRE. Beaucoup, sire.
MPEREUR. Oh! il n'en manque jamais à la cour.
COMTE ALEXANDRE. Dans la nature, chaque animal en-e son semblable, et, pour beaucoup d'êtres, il n'est pas 'e premier principe à leur existence que la terre, les cada-et l'eau; de même pour les nouvelles de cour, le plus nombre n'est engendré que par l'air, pour n'y vivre qu'un t mourir avant le soir.
MPEREUR. Que dit-on de l'Italie?
COMTE ALEXANDRE. L'Italie fait du dégât aux Turcs.
MPEREUR. Je crois que je leur ferai aussi un mauvais parti 'Albanie, si je puis. — Que dit-on de l'Espagne?
COMTE ALEXANDRE. Rien de nouveau, ce qui n'est pas peu — On dit que Venise cherche à recouvrer Chypre...

el profond conseil de ministres! Mais l'empereur est 0t las de la politique, il va droit à Frédéric. — Ah! là! pourquoi ne viens-tu pas me servir? Frédéric d qu'il a enfin choisi une maîtresse et que sa pensée t tellement préoccupée qu'il oubliait ses fonctions. avo! dit l'empereur, nous irons la voir. Et il lui , en sortant, l'ordre de porter, de sa part, à Isabelle e de comtesse.

uvelle faveur, nouvelle preuve d'amour, nouveau motif ousie pour Frédéric! Pourtant, il devrait être tran-, il est aimé et ne perdra pas le cœur de la bonne et jeune fille; mais comment se tirera-t-il de l'embarras s'est mis lui-même en n'avouant pas son amour à ereur, bien plus, en lui disant qu'il a choisi une esse? Le bruit en vient vite aux oreilles d'Isabelle. rudent! c'est au moment où le duc Octavio, son



père, vient aux pieds de l'empereur lui dire qu'il désire marier sa fille, et qu'au milieu des nobles seigneurs qui l'entourent, il vient désigner lui-même celui que tous deux préfèrent, et qui n'est autre que Frédéric. L'empereur applaudit à ce choix ; mais Isabelle elle-même refuse ; Frédéric n'a-t-il pas dit à l'empereur qu'il en aimait une autre qu'elle?

Cette fois la brouille est presque complète, et la scène suivante va nous les montrer fort courroucés l'un contre l'autre.

FRÉDÉRIC, ISABELLE, TRISTAN, FLORA [1].

FRÉDÉRIC.

Comment puis-je encor te parler!

ISABELLE.

Et moi te voir!

FRÉDÉRIC.

Oh ! perfidie!
Ces pleurs que tu voyais couler,
Tristan, n'étaient qu'hypocrisie !
J'avais bien dit, en vérité,
Que cette curiosité
Finirait en coquetterie !

ISABELLE.

Coquette ! Et comment? et pourquoi ?

FREDÉRIC.

On est coquette, quand on donne
La main aux galants, fût-ce au roi,
Eût-il encor double couronne,
Comme tu l'as fait devant moi.
N'as-tu pas, par ton inconstance,
Éloigné, sans pitié, du bord,
La barque de mon espérance
Qui semblait atteindre le port,

[1] Acte 2e, scène XII.

Pour la rejeter dans l'abîme
Où la malheureuse victime
N'a plus d'espoir que dans la mort?

ISABELLE.

Frédéric, avec quelle adresse
Tu te dis jaloux aujourd'hui!
Quoi, de César! quelle faiblesse!
Va donc retrouver la maîtresse
Dont tu te vantais près de lui.

FRÉDÉRIC.

Cet amour n'était qu'un vain songe
Pour mieux éloigner tout soupçon,
Mais tu prétends vrai ce mensonge
Pour excuser ta trahison.
Me refuser était justice,
Quand on veut être impératrice.
Mais s'il m'arrive, par guignon,
D'entendre prononcer ton nom,
De passer dans ton voisinage,
De voir quelqu'un de ta maison,
Une lettre, un portrait, un gage,
Vive Dieu! je te maudirai.
Et, si mon cœur me parle encore
De celle qu'il faut que j'abhore,
Le lâche, je l'arracherai!

ISABELLE.

Doucement, Frédéric, prends garde;
La femme qu'on ose outrager
Peut, malgré l'amour qu'elle garde,
Vouloir à la fin se venger.
Ni l'empereur, ni la richesse
N'ont mon cœur, car, jusqu'à ce jour,
Je n'estimais que ton amour;
Puisqu'il me trahit, le mien cesse.
Mais pour le vendre à l'empereur,
Non! — Tous les diamants du monde,

Et les perles, trésors de l'onde,
Ne sont rien auprès de l'honneur!
Je le dis sans hypocrisie.

(A Tristan.)

Prends cet anneau, Tristan.

TRISTAN.

Pourquoi?

ISABELLE.

Tu peux le vendre, il est à toi.

TRISTAN.

Mais...

ISABELLE.

Tais-toi, c'est ma fantaisie.

(A Flora.)

Flora, ma chère, écoute-moi;
Ferme fenêtre et jalousie,
Ferme toute entrée au soleil;
Puisque du ciel il a l'empire,
Il est à l'empereur pareil,
Et je veux aussi l'éconduire.

FLORA.

Pourquoi traiter si mal...

ISABELLE.

Tais-toi,
Sotte!

FLORA.

Écoutez.

ISABELLE.

Non, laisse-moi.

FRÉDÉRIC.

Crois-tu donc me prendre à ce leurre?

ISABELLE.

Reste à la porte et tu verras...

FRÉDÉRIC.

Il t'importe peu que je meure.

ISABELLE.

Que ne suis-je un poison?

FRÉDÉRIC.

Hélas!
Il me suffit de ta colère.

ISABELLE.

Je voudrais être une vipère.

FRÉDÉRIC.

Si j'avais son dard venimeux,
Ce serait pour toi la première.

ISABELLE.

Pour moi?

FRÉDÉRIC.

J'en atteste les cieux;
Je voudrais t'arracher les yeux
Pour t'empêcher de voir.

ISABELLE.

Naguère
Cependant, tu les appelais
Des étoiles...

FRÉDÉRIC.

Oh! je mentais!
Ce sont des torches infernales;
Ils ont voulu voir... je les hais.

ISABELLE.

Rends-moi mes lettres trop loyales.

FRÉDÉRIC.

J'en ai connu la fausseté.

ISABELLE.

Elles disaient la vérité.

FRÉDÉRIC.

Elles mentaient comme ta bouche.

ISABELLE.

Traître !

FRÉDÉRIC.

Ingrate !

ISABELLE.

Fol entêté !

FRÉDÉRIC.

Oh ! perfide !

ISABELLE.

Oh ! tyran farouche !
Je me vengerai sans remords !

FRÉDÉRIC.

On ne se venge pas des morts !

Il ne faut pas nous effrayer de cette grande querelle. Nous avons donc le temps de citer un petit conte fort joli que fait Tristan à l'empereur, et dont voici l'occasion. Tristan demande à Othon une récompense, et l'empereur lui offre la chaîne qu'il porte au cou ; mais Tristan craint de la prendre lui-même et lui fait ce petit apologue :

TRISTAN [1].

Un bon homme de laboureur,
A la fenêtre d'une dame
Vit un perroquet grand parleur
Qui criait de toute son âme,
Avec un accent indien :
Comment vas-tu, Jacquot ? ou bien :
Chien de Maure ! — Ah ! quel grand dommage,
Dit-il, qu'il ne soit pas à moi !

[1] Acte 3e, scène VI.

J'aurais la fortune d'un roi
Si je l'avais dans mon village.
La dame, qui savait à fond
La malice du personnage,
Dit alors : « prends-le, mon garçon,
Délivre-moi de cette bête
Qui m'ennuie et me rompt la tête
Avec son éternel refrain. »
Le rustre alors gaîment s'apprête,
Et pour le prendre il tend la main;
Mais l'oiseau, comme un météore,
Se lance, et pince le pauvret
Qui se souvient, sans doute encore,
De la chanson du perroquet.

Cependant l'empereur a été rendre visite à la maîtresse : Frédéric. Il en revient en riant aux éclats, car elle est, t-il, d'une laideur désespérante, et il ne comprend pas mauvais goût de son jeune favori. Hélas! il l'a choisie nsi pour ne pas éveiller de sentiments jaloux dans le cœur : celle qu'il aime; mais l'empereur est loin de s'en douter ne lui épargne pas les railleries. Tous deux arrivent le ıir sous le balcon d'Isabelle. Écoutons encore cette scène ıi nous rapproche du dénoûment.

SCÈNE VIII.

L'EMPEREUR, ISABELLE, FRÉDÉRIC.

L'EMPEREUR.

Ainsi que l'oiseau bat de l'aile,
Quand du jour jaillit l'étincelle,
Quand l'aube, aux pieds de lys, descend
Du sommet des hautes montagnes
Dans nos vallons et nos campagnes,
Ainsi je m'éveille à présent,

Après la nuit de votre absence,
Isabelle, et, comme son chant
Du jour célèbre la présence,
Ainsi je rends grâce à vos yeux,
Dont l'éclat doux et radieux
Me rend la vie et l'espérance !

ISABELLE.

En voyant Votre Majesté
Choisir les heures indécises
De cette nuit, aux douces brises,
Pour me faire un charmant traité
De douceurs et de mignardises,
Je dois penser, en vérité,
Que vous avez, sur votre route,
Trouvé quelque dame, sans doute,
Qui mit en verve votre esprit,
Car toujours notre oreille écoute
Avec plaisir un doux récit.

L'EMPEREUR.

Ah ! señora, bien au contraire,
Si devant vous je pouvais faire
Quelque compliment mal tourné,
Le sujet m'en serait donné
Par la femme dont le visage
Est le plus laid qu'on puisse voir,
Et sotte à ce point, que je gage
Que la nature, au désespoir,
A dû rougir de son ouvrage.

ISABELLE.

Quoi ! sotte et laide à ce point-là !
Et vous êtes allé chez elle ?

L'EMPEREUR.

C'est de Frédéric que voilà
L'amante discrète et fidèle.

Je lui croyais un meilleur goût,
J'en reviens en mourant de rire!

ISABELLE.

C'est chose commune après tout,
Seigneur, de voir dans un empire,
Un galant prendre un laideron,
Comme une belle un vilain homme.

L'EMPEREUR.

Cela se passe ainsi, dit-on,
Et trop souvent... et voilà comme
Près d'une belle au laid mari
Les prétendants viennent en masse;
L'antiquité même en a ri,
Quand l'affreux Vulcain eut l'audace
D'épouser la mère d'Amour;
Mars lui joua plus d'un bon tour
Dont l'Olympe fit gorge chaude.

ISABELLE, *en voyant Frédéric s'éloigner.*

A Frédéric qui part en fraude,
Seigneur, dites donc de rester,
Je veux un peu le plaisanter.

L'EMPEREUR.

Le pauvre garçon aura honte...
Frédéric!...

FRÉDÉRIC.

Sire?

L'EMPEREUR.

Reste ici:
De tes amours j'ai rendu compte
A la señora que voici.

FRÉDÉRIC.

Vous en riez, la chose est sûre.

ISABELLE.

Pauvre Frédéric, je le jure,

Je puis encor te voir aimer
Une laide, sans te blâmer.
La laide est sage, d'ordinaire,
Mais sotte..., c'est une autre affaire !
C'est un supplice, un vrai tourment ;
Comment, hélas ! as-tu pu faire
Pour t'y laisser prendre un moment ?
C'était bien la peine, vraiment
D'avoir reçu de la nature
Ton élégance et ta figure ;
Puis, à quoi bon tes cheveux bruns,
Ton goût, ta grâce, ta tournure,
Ton doux langage et tes parfums ?...
A partir d'aujourd'hui, j'ai honte
Et dégoût de te voir...

. . . .

. . . .

ISABELLE *reprend, après une réponse de Frédéric.*

Par pitié, je veux t'en offrir
Une autre, qu'à sa seigneurie
Tu puisses montrer sans rougir.

FRÉDÉRIC.

Non pas, non pas, je vous en prie !
Celle que j'aimerai le mieux
Sera de beautés dépourvue,
Et non la femme dont les yeux
Prétendent voir pour être vue.
Car la plus laide aura pour moi,
Un secret pour être adorée,
Quand l'autre, orgueilleuse et sans foi,
Veut, avant tout, être admirée ;
Si l'une ordonne, l'autre attend ;
L'une s'empare et l'autre prie ;
L'une vous donne et l'autre prend ;
L'une aime quand l'autre injurie :
Mon choix enfin est arrêté,

Que le Seigneur me soit en aide !
L'amour et la sincérité
Rendent charmante la plus laide.

ISABELLE.

Que de sottises !... il m'excède.
Ah ! plaise à Votre Majesté
De donner l'ordre à l'entêté
De quitter à l'instant ma grille,
Et même aussi la rue.....

La gentille Isabelle n'est pas aussi courroucée qu'elle veut le paraître. Elle raille son amant parce que, en vérité, il s'est conduit comme un enfant; mais elle sait bien qu'il l'aime toujours, et elle va le pousser à bout pour qu'enfin il déclare la vérité à l'empereur.

Elle écrit un billet à Frédéric pour lui annoncer que, désespérée par sa trahison, elle n'a plus que deux ressources, celle de mourir ou de répondre à l'amour d'Othon. Elle ajoute qu'elle a choisi le dernier moyen.

Frédéric en perd la tête et déraisonne. L'empereur s'écrie qu'il fera tuer cette femme laide qui prive du sens commun son meilleur gentilhomme.

Mais arrive Isabelle, qui déclare qu'elle seule a causé ce bouleversement dans l'esprit de Frédéric, et Frédéric alors se jette aux pieds d'Othon et lui raconte tout ce qui s'est passé. L'empereur, dont l'amour était fort platonique, comme on l'a pu voir, n'a pas de peine à renoncer à la possession d'Isabelle. Il relève Frédéric et met sa main dans la main de la charmante fille.

Tristan termine la pièce en s'adressant, comme de coutume, au sénat devant lequel la pièce a été jouée, et lui dit :

Écoutez, mesdames, bien que l'auteur ait donné à notre comédie le titre de : *Ah ! si les femmes ne voyaient pas !* il souhaite que beaucoup d'entre vous viennent la voir et la revoir.

et qu'en outre elles voient tout ce qui se passe dans le monde: beaucoup de fêtes, beaucoup de noces, des combats de taureaux, des jeux de cannes et de roseaux, les filles beaucoup d'amoureux, les femmes mariées beaucoup de fils, toutes beaucoup de santé, de joie et d'années, enfin tout ce qu'elles aiment, et voilà la fin de notre comédie.

EL ACERO DE MADRID.

(L'eau ferrée de Madrid [1].)

Nous sommes en Espagne pour tout de bon; voilà bien Madrid. La scène se passe dans une rue et devant une église; la messe vient de finir. Deux jeunes gens, Lisardo et Riselo, qui n'y ont pas assisté, regardent passer la foule. Le premier attend celle qu'il aime, la fille de Prudencio, la charmante Belise, qui est allée faire ses dévotions accompagnée de sa tante Théodora, jeune encore, mais fort prude et vêtue de noir. Elle sert de duègne à sa nièce.

Mais le cœur de Lisardo bat, car il vient de les reconnaître, les voilà qui sortent.

ACTE PREMIER, SCÈNE II.

Décoration de rue.

THÉODORA, BELISA sa nièce (*dans le fond*), LISARDO, amoureux de Belise, et son ami RISELO.

THEODORA.

Un peu de modération,
Belise, un peu de modestie!

[1] A Madrid, du temps de Lope de Vega comme de nos jours, le fer jouait un grand rôle dans la guérison des maladies féminines.

Marchez plus en cérémonie,
Et faites bien attention
De ne regarder que la terre
Sur le chemin que vous foulez.

BELISE.

Je fais tout ce que vous voulez.

THEODORA.

Pourquoi, si vous voulez le faire,
Regarder cet homme?

BELISE.

Pourquoi?
Mais il est fait, sans aucun doute,
De terre, ainsi que vous et moi.

THEODORA.

Sotte! c'est le sol de la route
Où vous marchez...

BELISE.

Ma tante, il est
Tout entier caché par ma jupe;
Comment donc le voir? s'il vous plaît.

THEODORA.

Innocente! qui me croit dupe.
Mais, par ta part du paradis,
Je déjouerai toutes ces ruses...
Bon! voyez les belles excuses!
Elle regarde encor...

BELISE.

Moi?

THEODORA.

Dis
Un peu non; tu viens de lui faire
Des signes.

BELISE, *faisant un faux pas.*

J'ai manqué de cheoir !
Aussi ! vous venez me distraire
Par des sermons...

(En regardant autour d'elle.)

Je voulais voir
S'il se trouvait une bonne âme...

RISELO *à Lisardo.*

Allez, et donnez lui la main.

LISARDO, *offrant la main à Belise.*

Excusez le gant, belle dame !

BELISE.

Sans vous je tombais, c'est certain.

THEODORA.

Voilà quelque chose d'étrange !

LISARDO *à Belise.*

On verrait du ciel radieux,
Si vous tombiez, tomber un ange,
Ou bien une étoile des cieux...

THEODORA, *interrompant Lisardo et se mettant entre lui et Belise.*

De moi, monsieur, faites-vous compte ?...
Que Dieu vous accompagne... allez !

LISARDO.

Dieu vous garde ! (*à part*) et m'ôte la honte
D'ouïr vos sermons endiablés...

(Ils s'éloignent.)

THEODORA *à Belise.*

Eh bien ! te voilà bien contente
Qu'un homme t'ait donné la main.

BELISE.

Et vous plus encore, ma tante,
De me gronder jusqu'à demain.

THEODORA.

Encor !... tu retournes la tête ?

BELISE.

Quoi ! serait-il donc déshonnête
De revoir au moins les endroits
Où l'on vient de faire une chute,
Pour éviter une autre fois
D'y retomber !...

THEODORA.

Et ça débute !
Ah ! que Pâques te mène à mal !
Mais je connais ta fourberie ;
Encor !... as-tu l'effronterie
De nier ce nouveau signal
A ce muguet?

BELISE.

Je le confesse.

THEODORA.

Quoi ! sans rougir ?

BELISE.

Il m'a rendu
Service en aidant ma faiblesse ;
Un remercîment n'est que dû !

THEODORA.

Allons, allons ! Mademoiselle,
Rentrons de suite à la maison.

BELISE.

Oh ! le beau sujet de querelle !

(*Ils sortent.*)

Que pensez-vous de notre charmante ingénue? Le vieux Prudencio son père compte sur la surveillance de sa sœur, et elle ne lui fait pas défaut, comme vous venez de le voir ;

mais la petite est fine comme l'ambre, vive comme un oiseau et rusée comme une jeune chatte. Sa tante ne la quitte jamais, comment a-t-elle déjà un amoureux? Lisardo a passé et Belise l'a aimé au premier coup d'œil. Les pauvres jeunes filles, si sévèrement surveillées, ne peuvent faire autrement que d'aimer ainsi à première vue, on ne leur donne pas le temps de filer le parfait amour ; et voilà comment Lisardo est son amoureux sans qu'il ait jamais paru dans la maison de Prudencio.

Cette fois, la conversation n'a pas été longue, mais on s'est dit deux mots, on s'est regardé et l'on s'est serré la main.

Patience! voici venir Bertram, valet de Lisardo; il était, lui, dans l'église; le bon apôtre a entendu la messe, et il vient rendre compte à son maître de ce qu'il a fait.

BERTRAM et LISARDO[1].

BERTRAM.

. . . .
Les fidèles sortaient, Belise
Me vit, qui sortais avec eux.
Pour m'aviser, elle fit luire
Une étoile dans ses beaux yeux...
De l'aube on eût dit le sourire!
Elle s'approche du pilier,
Comme pour prendre l'eau bénite :
Puis, voyez!... la belle hypocrite
Glisse dans son gant un papier
Et le suspend à la colonne,
Comme un objet qu'elle a trouvé.
Je pousse, et bientôt arrivé,
« Il est à moi! » fis-je. — On le donne ;
Et ce soleil vers l'orient
Retourne un instant sa prunelle,

[1] Acto Ier, scène IV.

Et me remercie en riant
De la prestesse avec laquelle
Je me suis emparé du gant.

Lisardo prend la lettre ; lisons-la avec lui.

Pendant que dort l'envie avec ma vieille tante,
Et que la pauvre esclave à toi pense toujours,
Je t'écris, à minuit, doux flambeau de mes jours ;
Contre nos ennemis la ruse enfin me tente,
Apprends ce que l'amour, dans sa pitié pour nous,
Me conseille ; je veux me feindre un peu malade,
Ou du foie ou des nerfs, n'importe ; cher époux,
Je veux mettre au défi cette tante maussade,
Et ce père, ennemi défiant et jaloux.
Amène un médecin, préviens-le par avance,
Et dicte-lui d'abord cette seule ordonnance :
» Il faut que chaque jour de ce beau mois de mai,
Madame se promène à l'endroit le plus gai
De la ville, à son choix ; chose fort nécessaire,
Lorque l'on prend du fer ; et, si monsieur son père
Veut qu'elle se guérisse, il faut absolument
Suivre, tous les matins, ce régime ambulant. »
— J'aurai soin, quelquefois, de perdre connaissance,
Auquel cas il faudra commander un sirop ;
Bien que s'il le fallait en cette circonstance,
Un breuvage de feu ne serait pas de trop.
Ainsi, tous les matins, grâce à ce stratagème,
J'irai voir Atocha, le Prado, tour à tour,
Selon que je pourrai voir, à quelque détour,
Apparaître à mes yeux celui que mon cœur aime ;
Et si, craignant pour moi les flots aventureux,
Sur ma barque tu vois mon ennuyeux pilote,
Ne t'effraie pas trop de sa mine dévote ;
Amène, à tes côtés, quelqu'ami généreux,
Qui feigne de lui faire une cour assidue ;
A ce prix, nous aurons, pour nous, toute la rue,
Et nous pourrons causer. Tel est l'ordre d'Amour,

Qui vient de triompher de mon humeur timide.
Si tu crois faire mieux, dis-le donc à ton tour.

Nous ne sommes plus inquiets sur le sort de nos deux amoureux; ils se tireront d'affaire. Prudencio a beau vouloir marier sa fille à certain cousin qui lui arrive des montagnes, nous engageons ce jeune homme à ne pas lutter avec ce petit démon de femme; elle est plus forte que lui.

Mais, sans nous en apercevoir, ne sommes-nous pas en plein Molière? Ne retrouvons-nous pas l'intrigue du ***Médecin malgré lui*** et une partie de celle de l'***Amour médecin?*** Il est curieux de rapprocher nos deux poëtes. Nous ne chercherons pas à savoir si Molière connaissait cette pièce quand il a composé les siennes; que nous importe? Ils se rencontrent, et voilà tout; leurs deux faux médecins parlent tous deux latin, et quel latin! Peut-être donnerait-on la préférence à celui de Lope; mais, à coup sûr, l'héroïne espagnole l'emporte sur l'héroïne française; d'abord elle n'est pas muette. Lisez la scène que nous allons citer. D'après l'ordonnance du docteur Bertram, Belise a pris, ce matin, sa carafe d'eau ferrée, et elle se promène dès le lever du jour, avec sa tante et Léonor sa suivante, au Prado. Lisardo, qui a chargé son ami Riselo de jouer le rôle d'amoureux auprès de la tante farouche, est avec lui caché sous les arbres. Bertram est là aussi pour surveiller, sans doute, les effets de son ordonnance.

BELISE, THEODORA, LEONOR, RISELO, LISARDO, BERTRAM[1].

THEODORA.

Plus je me tue à te défendre
De t'approcher de ces galants,

[1] Acte Ier, scène XIV.

Et moins tu sembles me comprendre.
Leurs yeux sont des charbons brûlants
Qui vous jettent des étincelles.
S'en approcher, je te l'ai dit,
C'est vouloir se brûler les ailes
Comme un papillon étourdi.

BELISE.

Dieu! quel caractère maussade!
Aussi, de quelle utilité
L'eau ferrée et la promenade
Seront-elles pour ma santé,
Si toujours ma tante me gronde?
Le médecin m'a répété
De sortir et de voir du monde,
Et de faire à ma volonté!
On dit que c'est le seul remède
Pour mes maux de nerfs enrageants;
Et toi, pour me venir en aide,
Tu m'empêches de voir les gens!

THEODORA.

Moi te laisser, la belle chose!
Causer avec ces damoiseaux.

BELISE.

Avec qui veux-tu que je cause?
Avec les chiens et les oiseaux?

THEODORA.

Marche; c'est le plus nécessaire
Pour te guérir de ces vapeurs.

BELISE.

Marcher, voir, causer, me distraire;
Voilà ce qu'ont dit les docteurs.
Léonor, est-ce vrai?

LÉONOR.

J'enrage

D'entendre parler autrement;
Pour guérir, il n'est rien vraiment
De tel!

THEODORA.

Oh! le beau témoignage!

(Se tournant vers le paysage.)

Regarde l'eau dont les doux bruits
Suffiraient à bannir de l'âme
Les noirs dégoûts et les ennuis;
Vois-la monter comme une flamme
Au-dessus du mur, pour mieux voir
Le parc où le duc vient s'asseoir!
Vois-la se briser en écume
Et jeter mille diamants
Parmi l'humide et blanche brume;
Vois donc ces arbres verdoyants
Qui, sous leurs pavillons pleins d'ombres,
Près d'eux t'invitent à venir,
Pour y perdre le souvenir
Des rêves langoureux et sombres!
Parle avec eux; c'est le moyen
De n'être plus seule.

BELISE.

Fort bien!
Le conseil est, ma foi, champêtre!
Mais me répondra-t-on?

THEODORA.

Peut-être.

BELISE, *regardant autour d'elle.*

Messieurs les arbres, me voici.
A celui qui cause ma peine
Je venais pour me plaindre ici
Des soucis dont mon âme est pleine.
De fer j'avais armé mon cœur
Pour me donner plus de courage;

Car j'espérais, sous votre ombrage,
Vaincre dans ce défi d'honneur.
Mais las! grâce à l'impertinence
De qui m'empêche de parler,
Je dois, m'armant de patience,
Vous prier de me consoler.
J'ai veillé la nuit toute entière,
En attendant le point du jour,
Qui tardait trop à ma prière;
Je perds l'espoir à son retour,
Puisqu'on me ferme ici la bouche.
Beaux arbres, témoins de ma foi,
Que ma fidélité vous touche,
Et toi, beau laurier, crois à moi.

(*Elle a aperçu Lisardo.*)

LISARDO *caché derrière les arbres.*

Je crois à cet aveu si tendre;
Crois donc à l'amour qui t'est dû.

THEODORA.

Qu'est-ce?

BELISE.

Un arbre aura répondu.

THEODORA.

Un arbre?

BELISE.

Tu viens de l'entendre.

THEODORA.

Sotte!

BELISE.

Quoi! vous vous irritez!
Ah! qu'il faut être patiente
Pour supporter ces duretés!

THEODORA.

Crois-tu, petite impertinente,
Que je n'ai pas bien reconnu
Les arbres avec qui tu causes?

BELISE.

Tu vois malice à toutes choses.

THEODORA.

Et ce laurier, où le vois-tu?

BELISE.

Le parc a bien des lauriers-roses.

THEODORA.

Et tu les vois malgré le mur?
Abaissons vite notre mante,
Allons-nous-en, c'est le plus sûr.
Ah! je connais, belle innocente,
Ta ruse et ta malignité,
Ton malaise et tes simagrées,
Tes maux de nerfs, tes eaux ferrées,
Et leurs effets sur ta santé!!
Ton père, dans une seconde,
Saura ta belle invention.
Allons-nous-en.

BELISE.

C'est cela; gronde,
Gronde, sans faire attention
Que tu me causes mille peines.
Tu veux ma mort? Enferme-moi,
Enferme le mal dans mes veines,
Éteins aussi le jour... pourquoi
Saurais-je encor l'heure?.. ah! méchante!
Plaise à Dieu que prochainement
Tu puisses voir, pâle et mourante,
Ta nièce, en un blanc vêtement,
Aller où ta rigueur de pierre
La pousse inconsidérément.
Qu'il exauce enfin ta prière!
Seras-tu bien contente après?
Me croiras-tu bien enfermée
Dans ce froid cercueil fait exprès

Pour cette nièce bien aimée?
Plaise à Dieu qu'à chaque moment,
Mon mal aille de pire en pire,
Que mon pauvre cœur se déchire
Et qu'enfin, pour le complément,
Je succombe à l'épilepsie.

(*Elle se trouve mal.*)

LÉONOR *à Théodora.*

Bref! elle s'est évanouie!..
C'est votre faute tout à fait.

LISARDO, *au fond de la scène à Riselo.*

Vois donc, Belise tombe à terre.

RISELO.

Et sa tante est fort en colère;
Que s'est-il passé?

LÉONOR *à Théodora.*

C'est l'effet
De votre humeur contrariante.

THEODORA.

Qu'ai-je donc dit?

LÉONOR.

Qu'elle mentait.
La cause est plus que suffisante;
Est-ce que la pauvre innocente
Pourrait simuler un mal... tel
Que ce docteur de grand mérite
L'a déclaré presque mortel?
(*A Lisardo.*)
Monsieur, monsieur! accourez vîte!

THEODORA.

Que vas-tu faire?

LÉONOR *à Lisardo et Riselo qui avançent.*

Ah! quel malheur!

Est-il un de vous qui possède
Le meilleur et le seul remède
Contre ce vilain mal de cœur;
Un anneau d'acier ?.. qu'il avance.

THEODORA.

De mieux en mieux !

LISARDO *avançant, à part.*

Adieu prudence !

(*Haut.*)

Je viens, Madame...

LÉONOR.

Au bon moment!
Elle a perdu tout sentiment.

LISARDO.

Quand donc ?

LÉONOR.

Sur l'heure, à cette place !
Touchez sa main.

LISARDO.

Elle est de glace.

THEODORA.

Tu lui laisses prendre la main ?

LÉONOR.

Un contact étranger opère
Sur le cœur un effet soudain,

LISARDO, *à part.*

Et mieux encor quand on l'espère.

(*Haut.*)

Je vais lui mettre cet anneau.

BERTRAM, *à part.*

Ce jeu de bague doit lui plaire.

LISARDO.

Ne pourrait-on puiser de l'eau
Dans le bassin de la fontaine?

LÉONOR.

J'ai justement un gobelet;

RISELO.

C'est une guérison certaine;
Remplis-le, Bertram, s'il te plaît.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, *moins* BERTRAM.

LISARDO.

En attendant qu'on le rapporte,
Je lui dirai d'un ton discret,
Pour rendre sa douleur moins forte,
Des mots dont je sais le secret.

(*Il parle à l'oreille de Belise.*)

THEODORA.

La moindre parole sucrée
La fera reprendre ses sens.

RISELO.

Si dans les cailloux impuissants
Dieu mit une force ignorée,
Il peut à plus forte raison
En mettre une dans la parole;

THEODORA.

Je crois que j'en deviendrai folle!
Jamais en aucune saison,
Je ne vis sottise pareille,
Avec pareil raisonnement.

BELISE, *ouvrant les yeux.*

Comme d'un songe je m'éveille!

RISELO.

Elle a parlé.

LÉONOR.

Vraiment?

THEODORA.

Vraiment!
On lui parlait! quelle merveille!

BELISE.

Je sentais une jeune abeille
Dont je craignais peu l'aiguillon,
Verser, au fond de mon oreille,
Un rayon de miel pur et blond;
Et son murmure plein de joie
A chassé toutes mes douleurs.

THEODORA.

Une abeille? C'était une oie;
Traîtresse, a-t-on jamais ailleurs,
Vu de fille plus déhontée!

LISARDO *à Théodora.*

Asseyez-vous donc, señora;
Car d'une heure elle ne pourra
Gravir cette courte montée.
Riselo, je voudrais vous voir
Assis tout auprès de madame;
Moi, la malade me réclame,
Et près d'elle je vais m'asseoir,
Pour, dans le cas d'une rechute,
(Que Dieu ne le permette pas!)
Pouvoir de suite, à la minute,
Lui parler de nouveau tout bas!

THEODORA.

C'est toi qui l'as voulu, Belise,
Que Dieu protège ton honneur!

BELISE.

Chut ! chère tante de mon cœur !
Un grand médecin m'autorise
A voir du monde.

THEODORA, *montrant Lisardo.*

Et celui-là...

(*Lisardo et Belise se parlent à l'oreille, et Riselo entre en conversation avec la tante.*)

RISELO.

Loin de gronder comme cela,
Causons !

THEODORA.

Et que veut votre grâce?

RISELO.

Que vous restiez à votre place,
Et m'écoutiez...

THEODORA.

Finissez-en.

RISELO, *à Théodora.*

Ce vêtement béat et grave,
Cette parure de couvent,
Cette grâce naïve et suave
Qui rendrait le roc onctueux ;
Cette raison, ce cœur austère,
Cette vertu, ce caractère,
Cet air sage et voluptueux,
Ces yeux, étoiles caressantes,
Des cœurs à jeun visible aimant,
Que l'amour donne en aliment
Aux âmes les plus méritantes ;
Cette bouche au souris décent,
Corail à la vive auréole,
Bords rosés où chaque parole
Semble s'embellir en passant ;

Ce petit nez tout frais, tout rose,
Qui, pour le garder du frisson,
Mérite vraiment qu'on lui pose
Un élégant caparaçon;
Ce cou, dont la courbure altière
Forme un anneau flexible et doux
Auquel l'amour serait jaloux
De s'enrouler ainsi qu'un lierre;
Ces deux coteaux auxquels Amour
Paie un tribut de tendre hommage[1];
Et que sa flèche, tour à tour,
Vise, frappe, blesse et ravage...
Tout, enfin, tout me fait mourir
D'amour!

THEODORA.

Jésus! pas davantage!
Me parler un pareil langage,
A moi!... je ne puis le souffrir.
Jésus, mon Dieu, dans ma prière,
Pouvais-je songer à cela?

RISELO.

Écoutez, beauté trop sévère,
Les compliments qu'on veut vous faire.

(*Elle veut se lever, Riselo la force à se rasseoir.*)

Restez ainsi que vous voilà!

[1] Voici les vers espagnols:

Esos pechos a quien paga
Pechos amor quando juega
Del vocablo, y con que ciega
Tira, prende, mata, y llaga
Me tienen muerto de amor.

Il n'a pas été possible de traduire ce jeu de mots en français, il roule sur le double sens de *pechos* qui signifie en même temps: poitrine, sein, tribut, rente, *etc.*

THEODORA.

Ne voyez-vous pas ce costume?
Sachez, monsieur, qu'il est béni.

RISELO.

J'y crains ce que j'y vois inscrit ;
Mais de l'amour c'est la coutume
D'ôter aux lettres leur cachet,
Et leur enveloppe discrète,
Pour découvrir ce qui lui plaît.
Ainsi, ma belle anachorète,
Je veux pénétrer le secret
De votre humble et sombre toilette.

THEODORA.

Quelle étrange tentation !
De l'enfer ses yeux ont la flamme,
Mais que Dieu délivre son âme !

(*Elle veut se lever.*)

RISELO.

Ah ! c'est de la compassion;
Ainsi que les femmes enceintes,
Les amoureux ont mille craintes
De voir avorter leurs projets;
Mais j'aurai bonne délivrance,
Madame, grâce à vos souhaits,
Bien plus, en cette circonstance,
Je sens une envie[1].

THEODORA.

Ah ! fi donc !
Monsieur, à la fin je me fâche.

[1] ...tte équivoque, assez peu dans le goût de notre société moderne, ...s le texte, ainsi que le mot *antojo*, qui signifie aussi : *envie de grosse*.

RISELO.

Sans bonne raison, que je sache;
Mais est-ce un courroux sans pardon?

SCÈNES XVI.

LES MÊMES ET BERTRAM.

BERTRAM.

Enfin, j'apporte l'eau.

LÉONOR.

Tais-toi!
Et viens t'asseoir auprès de moi.

BERTRAM, *faisant signe de jeter le verre.*

Jetterai-je?

LÉONOR.

Oui, vois, je te prie,
Ce double tournoi d'amoureux;
Deux par deux.

BERTRAM.

Et notre furie?

LÉONOR.

Un agneau.

BERTRAM.

Ferons-nous comme eux?

LÉONOR.

Bonne pièce! avec Catherine
N'as-tu pas parlé l'autre jour?

BERTRAM.

D'amitié, mais jamais d'amour.
D'ailleurs, n'est-ce pas ta voisine?

LÉONOR.

Bertram, foin de cette amitié !

a tante retourne la tête et voit Belise dans les bras de Lisardo.)

THEODORA.

Hé bien !

LISARDO.

Le mal revient sans cesse ;
Je la soutiens.

THEODORA.

Pure pitié !

RISELO.

Excusez-le ; c'est la jeunesse,
Ils sont bien faits pour s'épouser.

THEODORA.

Je vois d'où venait son malaise.

(Ils s'éloignent.)

LÉONOR *à Bertram.*

Scélérat, qui va s'aviser
D'être un docteur...

BERTRAM.

Ne t'en déplaise,
Comment te paraissais-je ainsi ?

LÉONOR.

Mais fort bien ! comme te voici !

BERTRAM.

J'ai fait une cure très-belle !

LÉONOR.

Une cure ? toi ?

BERTRAM.

C'était celle
D'un ragot semblable à celui
De saint Jacques de Compostelle,

Tel qu'on le dépeint aujourd'hui,
Sauf, cependant, qu'il n'a pas d'aile.
(*Ils s'éloignent.*)

THEODORA *à Riselo.*

Êtes-vous libre?

RISELO.

Voulez-vous [1]
Dire libre de corps ou d'âme?

THEODORA.

Non; mais avez-vous une femme?

RISELO.

Marié ?... Madame, entre nous,
Je ne mérite pas de l'être;
Mais si je rencontrais beauté
Et vertu comme en vous... peut-être...

THEODORA.

Priez Dieu! qui sait!... sa bonté
Pourra vous mettre sur sa trace.

RISELO.

Nous en reparlerons plus tard.

BELISE.

Mon ami, le soleil nous chasse,
En dardant sur nous ses rayons,
Et de peur qu'un sombre nuage
Pour nous ne vienne à l'obscurcir,
Il nous faut avoir le courage
De nous quitter et de partir.
Parle à ma tante.

LISARDO.

Elle soupire
Et sait ce que parler veut dire.

y a là un jeu de mot intraduisible. Le texte dit : Sal qu nuevo. *Mot à mot*, cet œuf veut du sel. C'est un proverbe le l'équivalent que nous mettons.

Allons, Riselo, lève-toi,
Partons !

RISELO.

Adieu, mon bien suprême !

THEODORA.

Ah ! vous souviendrez-vous de moi ?

RISELO.

A moins de m'oublier moi-même...

THEODORA.

A peine en dehors du jardin,
Vous allez perdre la mémoire.

RISELO

Ah ! comment pouvez-vous le croire ?

THEODORA.

Eh ! bien, suivez-nous en chemin
Jusqu'à l'endroit où je demeure...

LISARDO, *à part à Riselo.*

Et Théodora ?

RISELO.

Que je meure
Si ce n'est pas un macaron,
Pour la douceur !

THEODORA *à Belise.*

Eh ! bien ! fillette,
Allons-nous-en.

RELISE *à Théodora.*

Colère ?

THEODORA.

Non.
Pourquoi ?

RISELO *à Lisardo.*

La victoire est complète !

Oui la victoire est complète, et nous ne doutons pas du dénoûment. Le cousin est arrivé, il a été reçu à bras ouverts par le vieux Prudencio, qui a déjà quelques doutes instinctifs sur cette maladie nerveuse qui exige de si matinales promenades : aussi veut-il marier sa fille bien vite. — Dans ma jeunesse, dit-il, on appelait encore une femme de trente ans une jeune fille, et elle jouait au milieu des garçons avec les cheveux sur les épaules. Maintenant, et c'est la conséquence des péchés des hommes et un signe certain de la fin du monde, une fille de dix ans veut se marier, à treize ans elle est mère, et grand'mère à vingt et un ans. Oui, je veux marier ma fille, c'est le meilleur moyen de remédier à ses vapeurs. Octavio (c'est le cousin) arrive à temps et fort à propos.

Pauvre Géronte ! comme ce nom lui va bien ! Non, le cousin n'arrive plus à temps ; vous avez beau avoir demandé la dispense religieuse pour marier les deux cousins, il est trop tard. Mais comment vous dire ce qui est arrivé ? Ma foi, laissons-le raconter à Belise elle-même ; d'ailleurs nous y trouvons l'occasion de donner à nos lecteurs un exemple de l'un de ces récits vifs et en petits vers qui souvent, dans les derniers actes, est comme un résumé brillant de la pièce entière, à l'usage peut-être des spectateurs tardifs qui n'ont pas assisté au commencement de la représentation.

Théodora, qui a d'abord plaidé pour Belise auprès de son père, n'a pas osé avouer les rendez-vous dont elle a été la complice ; elle vient retrouver sa nièce, pour la décider à complaire aux volontés de son père. — Mais mon amour, ma tante ? — Bah ! il faut l'oublier. Quelques conversations comme celles que tu as eues avec Lisardo n'engagent pas le cœur. D'ailleurs, puisque ton père l'exige... Alors Belise prend un air fin, quoique un peu embarrassé ; elle entoure sa bonne tante de ses deux bras et lui défile le chapelet suivant :

ACTE III. — SCÈNE II.

BELISE.

Tante de mes yeux,
Écoute mes peines,
Aux yeux curieux
Déjà trop certaines.
Un homme de bien[1]
Me vit dans l'église
De Saint-Sébastien,
Et là, je fus prise :
Regards amoureux,
Messages nombreux,
Mots pleins de tendresse,
Espoir de bonheur
Et douces promesses
Ont gagné mon cœur.
Pour fuir les défaites
J'allai tout l'été
Dimanches et fêtes,
A la Trinité[2].
Mais, mystère étrange,
Il est, comme un ange,
Venu tout exprès,
Me voir de plus près
Faire mes prières.
Nous sommes des corps,
Et non pas des pierres,
Où seraient nos torts?
Par la meute ardente,
Le cerf est forcé,
La fonte brûlante
Coule, incandescente,

[1] Lisardo, son amant.
[2] Autre église de Madrid.

Du fourneau brisé.
Le roc sans chaleur
Devient la naïade
De quelque cascade,
Aux mains du sculpteur.
Et la faible femme
Ne peut résister
Aux récits de flamme
Qu'on vient lui conter!
— Je me fis malade
Pour voir mon amant;
Mon cœur était fade,
Mon teint alarmant!
Près de moi j'appelle
Un valet fidèle
Qui fait le docteur;
Un homme d'honneur
Vint conter fleurette
A la tantinette
Qui n'empêcha plus
Nos doux bavardages,
Et qui fit chorus
A ces badinages.....
Les matins charmants
Dont mai se décore,
A l'heure où l'aurore
Éclaire et colore
Les fleurs du printemps
Que l'air fait éclore,
J'offrais mon amour
Aux feuilles nouvelles,
Vertes étincelles
Qu'allume le jour!
Une matinée,
Sans songer à mal,
Je fus amenée
Au bois sans rival

Qu'arrose l'eau vive
Du Manzanarès ;
Plus bas, sur la rive
Aux peupliers frais,
Risel et ma tante
D'être seuls jaloux,
Sous leur verte tente
S'en vont loin de nous.
Et plus loin encore
L'honnête Bertrand[1]
Avec Léonore[2]
Allait en riant
Fouler la clairière,
Tapis de bruyère,
Puis assaisonner
Melons et grenades
Pour le déjeûner
Des pauvres malades.
Restés seuls loin d'eux,
Moi, sans défiance,
Lui, plein d'espérance,
Nous parlions tous deux.
Mais la fraîche aurore
Aux douces senteurs,
Suspendait encore
Des perles aux fleurs ;
Et mal avisée,
J'essuyai trop tôt
L'humide rosée
Qui sécha bientôt :
J'en fus plus malade
Que je ne l'étais ;
Et toute maussade,
Je me dépitais.

[1] Valet de Lisardo.
[2] Soubrette de Belise.

Maudite dispense[1]
Qui vient de venir !
Quand à l'autre on pense,
Peut-on obéir ?
Il faut, ma très-chère,
Différer l'hymen
Que je ne puis faire
Qu'après examen,
Et neuf mois attendre,
A compter du jour
Où j'ai, par amour,
Foulé l'herbe tendre.

THEODORA, *la tante.*

Pour écouter un tel aveu,
Il faut bien de la patience,
Belise, et cette confidence
A droit de m'étonner un peu.

BELISE.

L'amour qui naquit à la messe
Sera tout en l'honneur de Dieu,
Ma tante, car j'ai la promesse
De Lisardo, dont le seul vœu
Est bien de m'épouser...

Pendant ce récit naïf qui ne doit que surprendre médiocrement Théodora, les doutes du père de Belise sur l'authenticité des talents de Bertram comme médecin se sont confirmés. Le cousin veut le tuer à coups de bâton, et Prudencio le fait enfermer dans une chambre pour qu'il n'échappe pas à sa vengeance. Toutes ces scènes

[1] Le père de Belise veut la marier avec son cousin, et la dispense, pour ce mariage, vient d'arriver.

nous ramènent à Molière. Le dénoûment a lieu tel que nous l'avions si bien prévu dans la première scène, grâce au caractère décidé de notre héroïne; elle épousé son Lisardo et Bertram est pardonné.

Quant à Théodora, la prude si bien apprivoisée par Riselo, l'ami de Lisardo, elle est moins heureuse que sa nièce. Nous avons laissé de côté, dans notre analyse, une intrigue secondaire qui se mêle à celle que nous avons racontée : c'est l'amour de Riselo pour une autre femme, et la jalousie de celle-ci qui se croit trahie. L'amitié le force à continuer son rôle auprès de Théodora jusqu'au dénoûment; mais quand il est assuré, Riselo se fait pardonner par celle qu'il aime véritablement. La pauvre Théodora reste fille, et son frère la fait entrer dans un couvent.

Mais, avant de finir, il nous prend un remords. Nous avons appelé le père de Prudencio, un Géronte; s'il lui a ressemblé, ce n'est qu'un moment, Lope de Vega n'est pas le peintre des gens ridicules, nous l'avons déjà dit, il ne veut pas qu'un Espagnol le soit jamais, même sur la scène, aux yeux de ses concitoyens réunis.

Écoutez le discours de ce vieux bonhomme qu'on a si facilement dupé, et voyez comme il se relève!

Il vient d'arriver chez Lisardo, le séducteur de Belise; il est accompagné d'amis et de serviteurs armés.

LISARDO. Vous ici, Monsieur, qui cherchez-vous?

PRUDENCIO. Un vilain, et c'est toi.

LISARDO. Ce mot à moi !... Si ce n'était ta vieillesse !

PRUDENCIO. Un hidalgo n'aurait pas couvert d'infamie un homme de ma race et de mon âge.

LISARDO. Que t'ai-je fait?

PRUDENCIO. Cela te paraît-il un petit outrage, d'avoir séduit ma fille inexpérimentée, et, dans ces dernières matinées de mai, d'avoir pillé mon honneur comme un voleur de grand chemin?

— Écoute, je suis noble et homme d'honneur; je n'irai pas chercher la justice du roi ; la mienne, mes propres mains sauront me la faire. Je suffis pour toi, Octavio que voici suffit pour ton ami Riselo, Florencio et Gerardo pour les autres que je vois, et si tu m'amènes plus de monde, j'ai des serviteurs aussi pour leur répondre, et, à défaut, je suffirai seul contre tous.

Pouvions-nous mieux finir toutes nos analyses que par cette scène qui nous met à même, à propos de la pièce la plus légère peut-être de tout son théâtre, de confirmer notre opinion générale sur Lope de Vega? Nous l'avons dit, nous le répétons, et nos lecteurs doivent le comprendre comme nous, Lope de Vega avait l'esprit noble et distingué, le cœur bien placé, le caractère plein d'élévation et de dignité. Il nous fait aimer et honorer l'Espagne, son pays ; il nous en donne, soyez-en sûr, une juste idée, car le poëte est l'écho de son temps.

Avant de l'avoir étudié nous-même, ne partagions-nous pas les idées reçues en France sur l'exagération espagnole, sur ses matadores et ses fiers-à-bras, sur l'enflure de son style, sur le mauvais goût de ses pensées ? Mais grâce à la vérité, nous les avons rejetées bien loin. Certes la littérature de l'Espagne, à cette époque, est à un autre niveau que celle des autres peuples. Nous croyons, déjà, en avoir indiqué quelques causes dans le commencement de cette étude ; mais en l'acceptant comme un fait incontestable, nous n'avons que de l'admiration pour cette supériorité. Non, elle n'est pas au-dessus de la nature humaine ; il ne faut à notre esprit qu'un effort facile pour arriver à ce niveau, et une fois là, nous trouverons tout beau, simple et naturel.

Nous n'avons présenté jusqu'ici que des fragments et une analyse, peut-être trop incomplète, des drames et des comé-

lies de Lope de Vega, nous finirons ce volume par une comédie traduite en entier; il faut bien que nous donnions à nos lecteurs une idée de la manière dont Lope construit et agence ses pièces. Les classiques admirateurs d'Aristote vont triompher, car nous n'aurons ni unité de temps, ni unité de lieu. Lope, dans son traité de l'art dramatique, nous dit n'avoir composé que six pièces selon les règles anciennes. Ce n'est pas une de celles-là que nous avons choisie, et, à vrai dire, nous devons avouer que nous aurions un grand embarras à les désigner; nous croyons que ces pièces classiques seront tombées devant le public espagnol, et que, par cette raison, elles ne seront pas arrivées jusqu'à nous.

La pièce dont nous offrons la traduction offre de l'intérêt, bien que parfois on puisse accuser l'auteur de le faire un peu languir.

On y trouvera un caractère fort bien tracé du joueur, celui d'Alonzo; celui de son frère don Juan est franc, aimable et généreux; le valet Germain rappelle le Caleb de Walter Scott.

Les femmes y sont charmantes et adorables.

Mais ce que nous signalons surtout à nos lecteurs, c'est l'étrangeté de cette intrigue d'amour qui traverse toute la pièce, sans qu'il y ait la moindre conversation entre les amoureux. L'amour naît dans le cœur de don Juan et dans celui de la comtesse sans qu'ils se disent un mot; on le sent augmenter sans qu'aucun d'eux l'avoue à l'autre; pas un seul billet doux échangé. Il y a une grâce ravissante dans les situations qu'amène cet état de choses.

Ce n'est qu'au dernier acte que la comtesse veut savoir, dit-elle, s'il a de l'esprit; mais elle ne lui parle que sous le masque, et il ne sait pas à qui il répond.

Enfin elle ne se découvre à lui et ils ne se trouvent réellement en conversation ensemble que lorsqu'elle lui

annonce qu'elle a obtenu une dispense de l'archevêque pour les marier le soir même.

Ne trouvez-vous pas qu'il y a là une originalité agréable et pleine d'intérêt? Aussi vous laisserons-nous, lecteur, nous l'espérons, avec le désir de tourner la page et de lire.

LES

FLEURS DE DON JUAN

OU

U PAUVRE LA RICHESSE, AU RICHE L'INDIGENCE!

COMÉDIE DE LOPE DE VEGA

TRADUITE PAR

ERNEST LAFOND.

PERSONNAGES.

La comtesse DE FLOR.
Doña CONSTANCE, } amies de la Comtesse.
Doña INÈS, }
Don JUAN DE FOX, amant de la Comtesse.
Don ALONZO, son frère aîné, amant de doña Constance.
Don LUIS, }
Don FRANCISCO, } amis de don Alonzo.
Le capitaine LEONARDO, }
Le marquis ALEXANDRE, Sicilien, fiancé de la Comtesse.
Le VICE-ROI de Valence.
ROSELA, } dames galantes.
CELINDA, }
GERMAIN, laquais de don Juan.
OCTAVIO, } serviteurs de don Alonzo.
CAMILLO, }
LUCIO, }
CELIO, } serviteurs du marquis Alexandre.
RUTILIO, }
DURANGO, écuyer de la comtesse de Flor.
LAURINO, }
ALBERTO, } pêcheurs.
PISANO, }
LAURENCIO, marchand milanais.
Un orfévre.
Un armurier.
Un Maure.
Une troupe de musiciens.

La scène se passe à Valence.

LES

FLEURS DE DON JUAN

COMÉDIE DE LOPE DE VEGA

ACTE PREMIER.

Un salon de la maison de don Alonzo.

SCENE PREMIÈRE.

DON ALONZO, OCTAVIO ET CAMILLO.

DON ALONZO.

on costume ?

OCTAVIO.

Il est prêt, excepté la culotte.

DON ALONZO.

etourne la chercher, ô tête de linotte !

(*A Camillo qui entre.*)

ie me veut-on ?

CAMILLO.

Seigneur, l'armurier est ici.

SCÈNE II.

LES MÊMES, L'ARMURIER avec un garçon qui porte une épée et une dague dorées.

DON ALONZO, *à l'armurier.*

Soyez le bienvenu !

L'ARMURIER, *montrant l'épée.*

La garde que voici,
Seigneur, vous conviendra ; j'y mis, je vous le jure,
Tous mes soins.

DON ALONZO.

Oui, c'est bien ; j'en aime la dorure ;
N'est-ce pas, Octavio ?

OCTAVIO.

De ce bel ornement
La lame de l'épée était digne vraiment !

(A l'armurier.)

Tirez-la donc.

L'ARMURIER *la tire.*

Superbe !

DON ALONZO.

Oh ! comme elle étincelle !

L'ARMURIER.

Parbleu ! le diamant pâlirait devant elle !

DON ALONZO.

Ce n'est point assez dire ; on ne trouverait pas
Une lame pareille ailleurs, même à Damas.

OCTAVIO.

On voit qu'elle est de vous.

L'ARMURIER.

Oui, d'après la légende.

DON ALONZO.

En un mot, elle est bien.

L'ARMURIER.

Sa valeur est plus grande
Én vous appartenant; (*il la considère encore*) elle vous couperait
Un homme en deux !

OCTAVIO.

Bravo !

L'ARMURIER.

Bien plus, elle pourrait
Trancher du même coup la bourse d'un avare :
Il n'est rien de plus dur.

DON ALONZO.

Oh ! c'est un morceau rare !

(*Il remet l'épée et la dague à Camillo.*) *A l'armurier et à Octavio :*

Dites donc comme moi, qu'avec discernement
Par la fenêtre ouverte on jette son argent !

L'ARMURIER.

J'ajouterai, seigneur, que votre renommée,
A Valence et partout, n'en est que mieux famée !
Et, bien que vous soyez un noble cavalier,
Et depuis quelques jours un fort riche héritier,
Rien ne vous pose mieux, ne vous fait mieux connaître,
Que de jeter ainsi l'argent par la fenêtre.

CAMILLO.

L'orfévre devant vous désire être introduit.

DON ALONZO.

Ce qu'il tient à la main, comme un soleil reluit.

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN ORFÉVRE.

L'ORFÉVRE, *présentant une agrafe à Alonzo.*

Seigneur, voici l'agrafe.

DON ALONZO.

Elle paraît charmante !

L'ORFÉVRE.

Et ces émaux?

DON ALONZO.

Parfaits ! De façon élégante,
Sans se nuire on les voit marier leurs couleurs,
Et faire aux diamants comme un beau nid de fleurs.

CAMILLO, *revenant.*

Un marchand chaussetier, seigneur, est à la porte,
Avec échantillons de bas de toute sorte.

DON ALONZO.

Qu'il attende un instant ! ou qu'il vienne me voir,
Tu sais, au jeu de paume, où je serai ce soir.

OCTAVIO, *à part.*

Quel trouble, quel souci, quelle folle dépense
La fête de saint Jean ramène dans Valence !

DON ALONZO.

Nos braves officiers se montrent-ils bien beaux?

L'ORFÉVRE.

On les verra demain avec tous leurs joyaux.

DON ALONZO.

Il sera beau de voir leurs troupes réunies;
Sans doute ils mèneront en mer leurs compagnies.

L'ORFÉVRE.

Spectacle d'allégresse!

DON ALONZO.

Oui! mais attention!
Il faut garder la mer dans la prévision
Du Maure qui d'Alger pourrait bien nous surprendre;
Ils sauront que l'on a des géants pour l'attendre.

(S'adressant aux fournisseurs.)

Octavio, mes amis, va vous congédier,
Et revoir votre compte, afin de vous payer!

L'ARMURIER, *se retirant.*

Seigneur! que Dieu vous garde, et vivez mille années!

L'ORFÉVRE, *se retirant.*

Puissiez-vous de saint Jean revoir mille journées!

SCÈNE IV.

DON ALONZO, OCTAVIO, CAMILLO, LE CAPITAINE LEONARDO DON LUIS, DON FRANCISCO.

Les amis de don Alonzo viennent par le fond du théâtre sans voir Alonzo

LEONARDO.

Peut-être est-il encore au lit, bien qu'il soit tard,
S'il a passé la nuit à rôder quelque part?

DON ALONZO, *allant au devant d'eux et ayant entendu Léonardo.*

Quand à jouer mes mains ne sont pas occupées,
Je me couche... Et ce sont les seules équipées
Qui, du soir au matin, me tiennent éveillé.

DON LUIS.

Rosela vous tient-elle encore émerveillé?

DON ALONZO.

Je la vis hier soir, mais parmi tant de vieilles
Que, tout effarouché de ces laides corneilles,
Je m'ennuyais au point de m'endormir debout!

DON FRANCESCO.

Elles sont deux, je crois... et ce n'est pas beaucoup.

DON ALONZO.

C'est trop! Quand le ciel même en ferait un partage,
L'une sur terre, l'autre en mer, hé bien! je gage
Que c'est plus qu'il n'en faut, par Dieu, pour ennuyer
Les quatre coins du monde et l'univers entier.

LEONARDO.

On m'a cité la loi de quelques républiques
Qui faisaient élever de grands chiens faméliques.
Et leur faisaient manger les vieillards ennuyeux.

DON ALONZO.

Il n'était pas alors régalant d'être vieux.
Mais pourquoi de ce conte étourdir nos oreilles ?

DON LUIS.

Ces chiens auraient mieux fait de dévorer les vieilles.

DON FRANCESCO.

Oui ! car l'homme devient plus grave en vieillissant;
Les emplois élevés, les dignités publiques,
Enfin tout ce qui tient aux choses politiques
Est le lot du vieillard ; de plus il est puissant,
Il a droit au respect ! mais quelle différence !
Les vieilles...

DON ALONZO.

En parler c'est se jeter d'avance
En enfer ! Je voulais seulement vous conter
Que pour voir Rosela j'ai dû parlementer
Avec des laiderons, vieilles comme le globe ;
Dont l'une, en mendiant, me demande une robe,
L'autre une friandise et l'autre de l'argent.
Cette autre m'interrompt, et veut absolument
De son passé galant me conter les prouesses,
Me dire ses amours et jusqu'à ses grossesses ;
Et comment don Gazmio lui fit jadis la cour,
Et comment don Satan, le soir de certain jour,
Dans son appartement entra par les mansardes....
Tout un siècle exhumé par ces langues bavardes,
Revit pour m'assommer et m'ôter le bon sens.

LEONARDO.

Leurs langues ont toujours, à la place des dents,
Une démangeaison de parler effroyable.

DON FRANCESCO.

J'aimerais mieux cent fois avoir affaire au diable,
Qu'à toutes ces guenons quand il s'agit d'amour.

DON ALONZO.

Assez! Allons-nous donc en parler tout le jour?

DON LUIS.

Autour de ce palais je sais des jeunes filles...
Un gibier délicat de cailles fort gentilles,
Que mon nez de chasseur éventa l'autre soir.

DON ALONZO.

Chacun a-t-il la sienne?

DON LUIS.

Oui, peut-être, il faut voir.

DON ALONZO.

Gentilles, dites-vous ?

DON LUIS.

Oui, vraiment! même belles.

DON ALONZO.

Chantent-elles ?

DON LUIS.

Non pas.

DON ALONZO.

C'est au mieux; et sont-elles
De ces bourreaux d'argent que l'on voit...

DON LUIS.

Non, pas trop.

DON ALONZO.

Des sottes?

DON LUIS.

Nullement.

DON ALONZO.

Quel est donc leur défaut?

DON LUIS.

De vouloir des maris!...

DON ALONZO, *avec un geste.*

Prends garde[1] à ta figure !

DON LUIS.

Bien attrapé!

DON FRANCESCO.

Vieux fou!

DON LUIS, *riant.*

Quelle déconfiture!

DON ALONZO.

A votre premier mot sur un pareil sujet,
Je me cabre et je rue, ainsi qu'un vieux mulet.

LEONARDO.

Vous pourriez aussi voir, ce soir au clair de lune,
Une veuve à mon gré, de beauté peu commune,
Aussi haute en couleur qu'un honnête Allemand.
Son visage immortel vous paraîtrait charmant!

[1] Guarda la cara. — Proverbe.

DON LUIS.

Son visage immortel ! l'expression est belle !

DON ALONZO.

Par un tour plus galant c'est ainsi qu'on appelle,
Quand on a des raisons pour ne pas être clair,
Une femme au teint vif, qui, n'étant pas d'hier,
Depuis longtemps déjà n'est plus fille, mais dame.
C'est là son immortelle !

LEONARDO.

Oui, certe, et sur mon âme
Ce nom lui convient fort; car son aspect gaillard,
Son œil vif et perçant, ses mines... et le fard
Couvrent suffisamment les traces indiscrètes
Que la vieillesse imprime au front des plus coquettes.

DON LUIS.

En style poétique, allons ! dis nettement
Ce que cache la dame avec tant d'agrément.

LEONARDO.

Ce sont petits ruisseaux que rides on appelle.

DON FRANCESCO.

Si vous ne craignez pas, messieurs, dans une belle,
Parmi d'autres trésors, de trouver quarante ans,
Lisarda vous plairait avec tous ses printemps;
Elle peut vous offrir en toilette, élégance,
Gaîté, propos malins, grâces et complaisance,
Ce qui déjà lui manque en jeunesse et beauté.

DON ALONZO.

Ah ! ne voilà-t-il pas un portrait bien flatté !
Par la corbleu, messieurs, vous avez pour amies

Des femmes qu'on devrait appeler des momies;
Allons tirer au vol et chasser au hasard.

DON FRANCESCO.

Mon gibier vous plairait.

DON LUIS.

J'aime autant pour ma part
Les cartes que l'amour; jouons, que vous en semble?

DON ALONZO.

Je suis toujours tout prêt; eh bien! jouons ensemble.

DON FRANCESCO.

Jouerez-vous, capitaine?

LEONARDO.

Oui, certes.

DON ALONZO.

Jouons donc:
Voulez-vous jouer l'hombre ou la bassette?

DON LUIS.

Non.

DON ALONZO.

Pourquoi?

DON LUIS.

Je suis poltron, et ce mot de bassette
Est de mauvais augure et rime avec disette[1].

DON FRANCESCO.

Alors jouez la poule.

DON ALONZO.

Ah! je sais bien pourquoi:
Jamais de la plumer la chance n'est pour moi.

[1] Il y a ici un jeu de mots intraduisible qui roule sur le mot *Pintas*, qui signifie à fois le jeu de Bassette et la fièvre pourprée.

DON FRANCESCO.

A combien cette poule?

DON LUIS.

Au doublon.

DON FRANCESCO.

Un par tête.

DON ALONZO.

Entrons dans le salon où la table s'apprête.
Des cartes!

CAMILLO.

En voici.

LEONARDO.

Que celui d'entre nous
A qui la bête échoit paye aujourd'hui pour tous!

DON LUIS.

Ce n'est pas votre jeu favori, capitaine,
Car il n'est pas de ceux où vous avez la veine.

LEONARDO.

Je préfère les dés, mais il faut s'amuser.

(Ils entrent dans la salle voisine.)

OCTAVIO, *à Camillo.*

Tous ici vont dîner.

CAMILLO.

Alors il faut dresser
Les plats.

OCTAVIO.

Ajoutez-en deux ou trois, deux de viande,
Un de poisson.

CAMILLO.

J'y vais. (*Il sort.*)

OCTAVIO, *regardant son maître et ses amis dans la pièce voisine.*

Voyez la folle bande...
Ah ! qu'ils vivent gaîment, ces aimables garçons
Dont la poche pesante est pleine de doublons !

SCÈNE V.

OCTAVIO dans le fond de la scène. — DON JUAN avec un habit de de laine et GERMAIN son valet, entrent par un des côtés.

DON JUAN.

Si mon frère aujourd'hui ne m'ouvre pas sa bourse,
Je quitte le pays.

GERMAIN.

C'est ta seule ressource;
Quel chagrin de n'avoir, pour fêter la saint Jean,
Pas le moindre habit neuf, faute d'un peu d'argent !
Même il est déjà tard pour qu'on puisse le faire...

DON JUAN.

Oh ! la nuit suffirait ; que seulement mon frère
Ne me refuse pas; mais je l'espère à tort ;
Car, pour moi, de sa bourse il fait un coffre-fort ;
On franchirait plutôt le grand mur de la Chine.

GERMAIN, *apercevant Octavio.*

Voici son intendant.

DON JUAN.

Qu'il a mauvaise mine !

GERMAIN.

Tu parais hésiter ; qui te rend si poltron[1] ?

DON JUAN.

Le malheur obstiné qui s'attache à mon nom.

(Il aborde Octavio.)

Ah ! monsieur Octavio !

OCTAVIO.

C'est vous !

DON JUAN.

Que fait mon frère ?

OCTAVIO.

Il joue.

GERMAIN, *à part.*

Ah ! le moment, je crois, ne convient guère !

DON JUAN.

Avec qui, s'il vous plait ?

OCTAVIO.

Mais avec ses amis,
Avec Leonardo, don Francesco, don Luis.

DON JUAN.

Il joue aux dés ?

OCTAVIO.

Non, non ! L'enjeu mis sur la table
Est de mille ducats : c'est assez respectable
Pour une simple poule !

(On entend parler haut dans le salon voisin.)

[1] On remarquera que Germain tutoie son maître ; nous conservons ce tutoiement, qui, moins naturel en français, trouve pourtant son excuse dans l'attachement de Germain pour son maître.

DON JUAN.

Ah ! des éclats de voix...
Ils sont de bonne humeur ?

OCTAVIO.

Ils se fâchent parfois [1].

DON JUAN, *prenant son courage à deux mains.*

Cher monsieur Octavio, je voudrais faire faire
Un habit et n'ai pas la somme nécessaire.
Donnez-la-moi ; vraiment ce n'est pas sans besoin,
Et j'en peux prendre ici ma toilette à témoin ;
Serait-ce pas honteux pour Alonzo, mon frère,
Si, vêtu d'un haillon qui trahit la misère,
Je sortais au soleil, demain jour de saint Jean ;
Et ne dirait-on pas partout, en me voyant,
Qu'il est bien singulier qu'avec tant de richesse
Il me laisse tomber si bas dans la détresse ?

OCTAVIO.

C'est vrai, que voulez-vous ? Il paraît résolu
A ne vous rien donner ; son ordre est absolu,
Don Juan, je ne puis donc, n'étant que majordome,
Vous donner une épingle, encor moins une somme.

DON JUAN.

Pourquoi ? Suis-je un bâtard laissé dans sa maison,
Ou bien quelque crétin n'ayant pas ma raison,
Et croit-il qu'aujourd'hui mon nom le déshonore ?

OCTAVIO.

Allons donc.

[1] Il y a ici un jeu de mots intraduisible, fondé sur les termes spéciaux du jeu qu'ils jouent.

DON JUAN.

Si j'avais mal agi, passe encore,
Mais m'a-t-on vu jamais dans un lieu mal hanté?

OCTAVIO.

Je vous ai dit, don Juan, l'exacte vérité,
Son ordre est absolu.

DON JUAN.

L'injustice est amère.
Son père était le mien ; sa mère était ma mère !
Ont-ils pu me donner un autre sang qu'à lui?

OCTAVIO.

C'est vrai ; mais n'a-t-il pas un motif aujourd'hui ?
Don Alonzo voudrait vous voir aller en Flandre.
Je crois qu'il a raison ; là, vous pourriez prétendre,
Après cinq ou six ans, à l'habit d'officier.

DON JUAN.

Ah ! ne m'en parlez pas.

OCTAVIO.

Mais on ne peut nier
Qu'en pays étranger nos cadets de famille
Ne soient mieux mille fois qu'au fond de la Castille,
Car ils ont eu le tort de venir les derniers.

DON JUAN.

Dieu donna-t-il à ceux qui vinrent les premiers
Un sang plus chaud qu'à nous, et de telle nature
Qu'étant de bonne race et nous de race impure,
Ils doivent commander, et nous être à genoux?

OCTAVIO.

C'est la loi qui le veut, don Juan, et non pas nous;

Il redoute, en un mot, de vous voir à Valence,
Oisif, inoccupé.

DON JUAN.

Sans doute ma présence
Le gêne, voyez-vous, et je lui coûte trop.

OCTAVIO.

S'il ne tenait qu'à moi vous le verriez bientôt,
Car je vous veux du bien...

DON JUAN.

Il veut que j'aille en Flandre!
La proposition est délicate et tendre...
Je sais bien ce qu'il veut... Qu'un bon mousquet là-bas,
En m'envoyant la mort le tire d'embarras !...
A l'habit d'officier il veut que je prétende!

OCTAVIO.

Hé bien!

DON JUAN.

Ne faut-il pas que six ans je l'attende?
Jusque-là mon pourpoint n'aura qu'à se ronger ;
Mon frère en uniforme aurait dû l'allonger.
Suis-je donc une enseigne à mettre dans la rue,
Blason de charlatan qui fait le pied de grue!
Qu'il aille donc lui-même aux guerres de là-bas,
Puisqu'il peut s'acheter l'habit que je n'ai pas.
Car il ne convient point aux cadets de familles
De montrer aux boulets d'indécentes guenilles:

(*Il montre la porte du salon.*)

Il joue un jeu d'enfer et me laisse indigent.
C'est bien cher un habit pour le jour de saint Jean!
Il serait ruiné, lui qui, vêtu de soie,
Marche avec tant de bruit pour que chacun le voie!
Il nous avait promis à moi comme à Germain,

(*Le montrant.*)

Mon valet qui me sert pour l'amour du prochain,
De nous vêtir tous deux aux Pâques précédentes :
La saint Jean est venue, et ces loques pendantes
Attestent hautement sa générosité.

GERMAIN.

C'est démentir alors le proverbe usité :
Ce qu'on attend à Pâque à la saint Jean arrive;
Ce n'est pas vrai pour nous; encor faut-il qu'on vive !
Oh! monsieur l'intendant, je ne suis qu'un valet,
Mais je trouve étonnant, disons le mot, fort laid,
Que tout aîné qu'on soit, on traite ainsi son frère.

OCTAVIO.

Tu t'en mêles aussi ; commence par te taire,
Mendiant.

GERMAIN.

A bon droit ce nom-là m'appartient
Puisqu'aujourd'hui mon maître en est un, grâce au tien.

OCTAVIO, *se tournant du côté de don Juan.*

J'obéis; vous savez les ordres qu'on me donne,
Je parlerai pour vous, car on a l'âme bonne;
Ce que vous souhaitez je le demanderai,
Si l'on me dit un mot, hé bien! j'obéirai.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

DON JUAN, GERMAIN.

DON JUAN, *regardant sortir Octavio.*

Vois-tu comme il s'en va content de sa personne.

GERMAIN.

Tu pâlis de colère !

DON JUAN.

Eh ! quoi ! cela t'étonne ?
On pâlirait à moins ; quand l'infâme manant
T'a jeté devant moi le nom de mendiant,
J'en fus tout stupéfait ; j'aurais dû, sur mon âme,
Dégaîner mon épée, et du bout de ma lame
Dans sa vilaine peau te tailler un pourpoint.
L'insolent ! Faut-il donc qu'on arrive à ce point
De honte et de malheur qu'un noble gentilhomme
Entende de sang froid ces mots d'un majordome :
« Je parlerai pour vous, je le demanderai,
Et si l'on dit un mot, hé bien ! j'obéirai ! »

GERMAIN.

C'est son rôle, au surplus, d'obéir à son maître ;
Mais pour toi, j'en conviens, le plus dur c'est peut-être
D'entendre se targuer de sa fidélité
Un valet qui nous dit avec fatuité :
« On me l'a défendu, son ordre est inflexible,
On ne peut rien pour vous, la chose est impossible. »
Et d'autres mots encor qui donnent le frisson
Ou qui vous font l'effet de grands coups de bâton !

DON JUAN.

C'est à lui qu'il fallait donner la bastonnade.
Germain, pour le punir de sa mine maussade,

GERMAIN.

Apaise-toi, mon maître, et laisse faire au temps.
Ton mérite et ton cœur sont comme deux enfants
Que dans l'instant présent la fortune s'efforce
De tenir au maillot pour essayer leur force !
Patience ! et plus tard on les verra grandir.

DON JUAN.

Sur mon malheur, Germain, tu voudrais m'étourdir.

GERMAIN.

Au ciel qui t'a fait bon, rends donc plus de justice;
Sois content de ton sort, pauvreté n'est pas vice;
Vive Dieu! mieux que toi je sais me consoler,
Surtout lorsque j'entends autour de moi parler
Et dire : « Quelle taille et quel air! C'est dommage
Que ce brave garçon n'ait pas eu l'héritage
Et que ce sot aîné soit le seul héritier.
Quel meurtre! »

DON JUAN.

Pauvre Juan!

GERMAIN.

Novice nautonnier
Qui prend la pleine mer en ayant la fortune
En poupe, et qui se plaint quand la vague importune
Se dresse en l'air et donne à sa barque un roulis!
Il faut rire, tu dois oublier tes soucis;
Jouons à notre tour comme sa seigneurie.

DON JUAN.

Moi! comment! avec qui? Quelle plaisanterie!
Es-tu fou?

GERMAIN.

Non! J'ai même un peu d'argent encor
Qui nous vient de ton frère... Ah! ce n'est pas de l'or.

DON JUAN.

Tristesse et pauvreté sont les chances cruelles
Qui tiennent la jeunesse et lui coupent les ailes;
Je veux bien être pauvre, oui! mais triste, jamais!
J'aime mieux de deux maux choisir le moins mauvais.

GERMAIN.

Bravo ! maître, bravo ! nargue de la tristesse.

DON JUAN.

De tes leçons, Germain, j'admire la sagesse ;
Avec qui vais-je donc jouer ?

GERMAIN.

Mais, avec moi !

DON JUAN.

Avec toi ?

GERMAIN.

Pourquoi pas ?

DON JUAN.

C'est que si l'on nous voit
Jouer tous deux, Germain...

GERMAIN.

On n'aura qu'à se taire ;
Quand-on tire l'épée on a souvent affaire
Au premier étourdi qui met flamberge au vent ;
Il n'est donc pas plus mal ni plus déshonorant
De jouer avec qui vous offre une partie.

DON JUAN.

Des cartes ! Je me rends à cette répartie.

GERMAIN, *les tirant de sa poitrine.*

En voici ; le joueur de cartes se munit.

DON JUAN.

Quoi ! de cartes toujours ta poitrine est le nid.

GERMAIN.

Fut-il jamais, dis-moi, gilet ou chemisette

Meilleurs à la santé? demain je t'en achète
De semblables ; allons, tu ris donc à présent?

DON JUAN, *riant.*

Approche cette table ici, mauvais plaisant !
Jouons tous nos chagrins et perdons nos deux mises.

GERMAIN.

A quel jeu jouons-nous, puisque tu t'humanises?

DON JUAN.

Au triomphe.

GERMAIN.

Hé bien ! soit ! Je bats et vais donner.

(*Ils se mettent à jouer.*)

SCENE VII.

LES MÊMES, ROSELA, CELINDA, toutes deux voilées.

ROSELA, *à Celinda.*

Si je viens le chercher, vas-tu me condamner?

CELINDA.

Cache tes yeux au moins, garde-toi de paraître,
Car quelqu'un en ce lieu pourrait te reconnaître.

ROSELA, *apercevant don Juan et Germain.*

On joue à cette table.

CELINDA.

Oui !

ROSELA.

Qui donc?

CELINDA.

Je ne sais.

ROSELA.

Mais n'est-ce pas don Juan ?

CELINDA.

C'est bien lui.

ROSELA.

Quel progrès !
Pour passer bien le temps il est à bonne école.

CELINDA.

Mais vois donc, Rosela, je crois, sur ma parole,
Que c'est là son laquais, et qu'il joue avec lui.

ROSELA.

Ils sont préoccupés au point que d'aujourd'hui
Ils ne pourront nous voir ; passons donc chez son frère.

CELINDA.

Un si gentil garçon et pareille misère !
Cela me fait pitié.

DON JUAN *à Germain, sans voir Rosela ni Celinda.*

Je renonce.

GERMAIN.

Et moi, pas.
J'ai toujours des carreaux et des piques en tas ;
Celui-ci me restait.

DON JUAN.

J'ai donc fait six levées.

GERMAIN, *comptant les siennes.*

Trois.

CELINDA, *à Rosela.*

Son frère a la tête et l'âme dépravées;
Un homme avoir un frère et le traiter si mal!
C'est affreux!

ROSELA.

Oui, vraiment! c'est bas et déloyal!

GERMAIN, *à don Juan.*

Les cartes?

DON JUAN.

Les voici.

GERMAIN.

Donne, la main doit suivre.

ROSELA.

Est-ce un enjeu d'argent?

CELINDA, *regardant de loin.*

Non, vraiment! c'est du cuivre.

ROSELA.

Cela me semble simple et tombe sous le sens,
Il est pauvre et s'amuse avec de pauvres gens.

CELINDA.

C'est qu'il est très-gentil de taille et de visage.

ROSELA.

Et d'un esprit charmant.

CELINDA.

Le voir pauvre m'enrage.

ROSELA.

On est prêt à l'aimer.

CELINDA.

Et moi je l'aimerais,
n deviendrais folle et pour lui me vendrais.

ROSELA.

ıs-nous lui parler ?

CELINDA.

Pourquoi pas ?

GERMAIN, *jouant.*

J'ai manille[1].

DON JUAN.

ɔnds : Un valet de la même famille.

CELINDA.

toute troublée.

GERMAIN, *jouant.*

Ah ! du trèfle à présent ;
ras, mon ami, que trèfle, c'est argent[2].

DON JUAN.

ni l'un ni l'autre ; en as-tu, sans reproche ?

GERMAIN.

ɜn ai dans mon jeu, mais jamais dans ma poche.
ı-dessus ta dame.

DON JUAN.

Et comment en avoir ?
rien à donner ni dot à recevoir.

'me du jeu : c'est le second *Matador* au jeu d'Hombre.

Espagnol, *oros* veut à la fois dire or et carreaux ; pour rendre le mots, nous avons dû changer la couleur. — Et plus loin nous emplacé l'expression *caballo*, qui dans le jeu de cartes espagnoles figure à cheval, par la dame qui est la carte correspondante ɜs cartes françaises.

CELINDA.

Je n'ose lui parler.

ROSELA.

Je commence à ta place.

(*Elles s'approchent des joueurs.*)

Salut, seigneur don Juan, plaît-il à votre grâce
De nous faire présent d'une part de son gain [1].

GERMAIN.

Des dames, vive Dieu!

DON JUAN.

Hélas! fâcheux destin!

ROSELA.

Ah! puissiez-vous gagner! et de vos mains galantes,
Seigneur, faites un don à vos humbles servantes.

DON JUAN.

Belles dames, vraiment, vous m'embarrassez fort;
Si vous cherchez ici des présents', c'est à tort.

(*Montrant son habit.*)

Vous n'avez donc pas vu ces signes d'indigence?
Parbleu, vous êtes donc les seules dans Valence
Qui ne connaissiez pas ma triste pauvreté!

GERMAIN, *brusquement.*

Sois sûr qu'on te connaît.

[1] Il était d'usage en Espagne, que les dames, partout où elles rencontraient des joueurs, leur demandassent une étrenne; c'est ce que les joueurs appelaient *dar barato.*

DON JUAN, *à Rosela.*

Auriez-vous plaisanté?
C'est mal.

CELINDA.

Non, non, don Juan, nous sommes étrangères...

DON JUAN.

Que vous soyez ou non dans ces lieux passagères,
Que vous veniez me voir exprès ou par hasard,
Morbleu! de notre jeu vous aurez une part...
Prenez tout! voici bien trois réaux... mais j'ignore
Si, tout brillants qu'ils sont, ils ont leur poids encore;
N'importe, prenez-les; je jure devant Dieu
Qu'en vous donnant ici ce misérable enjeu
Vous recevez de moi bien plus que si mon frère
Vous donnait mille écus dont il n'aurait que faire.

CELINDA.

Notre cœur n'en sera que plus reconnaissant.

GERMAIN.

Vont-elles accepter?

DON JUAN.

Regarde et doutes-en.

GERMAIN, *à part.*

Ah! je n'en doute plus; ce sont des courtisanes!
Avec nos trois réaux enrichir des profanes,
Fourbes de qualité, faiseuses d'embarras!
Germain, c'était écrit : Tu ne dîneras pas.

CELINDA, *prenant les trois réaux.*

Don Juan, vous nous donnez...

DON JUAN.

Une fortune entière !
Car mon habit est bien l'étiquette grossière
De la triste fortune où le sort m'a réduit :
L'or et les diamants que la terre produit
Pour en orner des rois la splendide couronne,
Sont moins que trois réaux quand c'est moi qui les donne !

CELINDA.

Notre reconnaissance...

DON JUAN.

Oh ! vous allez railler !

CELINDA.

Non, non ! car nous savons que pour vous bien payer
Il nous faudrait avoir tous les cœurs de la terre.

(*Elle lui présente une bourse.*)

Prenez-donc, s'il vous plaît, cette bourse légère.

DON JUAN.

Ah ! je rougis de honte.

CELINDA.

Écoutez, cher enfant;
Quand un homme a donné ce qu'il avait d'argent
Dans les mains d'une femme, il peut bien, il doit même
Accepter son présent.... fût-il un diadème !
La bourse ne contient que cent petits écus.
C'est là ce qui surtout est fâcheux.... Au surplus
Nous pourrons nous revoir, et, ce jour-là, j'espère,
Pouvoir vous en donner une autre moins légère.

DON JUAN, *à Germain.*

Faut-il prendre ?

GERMAIN, *à don Juan.*

Oui, parbleu ! (*à part*) Dénoûment souhaité !

DON JUAN, *à Celinda en prenant la bourse.*

Je prends avec billet payable à volonté,
Et je vous en rendrai le double, je vous jure ;
Car je veux entamer certaine procédure
Pour me faire donner au moins ma pension.

CELINDA.

Payez-moi de retour par votre affection,
C'est là tout mon désir.

DON JUAN, *s'approchant de Celinda, qui est toujours voilée.*

Soulevez-donc ce voile,
Laissez-moi de ce ciel voir au moins une étoile.

ROSELA, *se mettant entre Celinda et don Juan.*

Allez-vous m'oublier et me mettre à l'écart?
Dans vos remercîments je voudrais une part.

DON JUAN, *montrant Celinda.*

Ses présents...

ROSELA.

Des présents! mais qu'à cela ne tienne!
Voici des bagues d'or.... Voulez-vous une chaîne?
La voici....

DON JUAN, *se tournant vers Germain.*

Faut-il prendre?

GERMAIN, *bas à don Juan.*

Oui, vive Dieu, prends tout;
Ruine, si tu peux, ces femmes jusqu'au bout.

DON JUAN.

J'ai pour tant de bienfaits des grâces à vous rendre.

ROSELA.

Vous êtes trop modeste et devez mieux attendre;
Toute femme de goût et de bon sentiment
Doit vous venger du sort, don Juan, en vous aimant.

DON JUAN, *à Rosela.*

Personne ici que nous ; la salle est solitaire,
Montrez-moi vos beaux yeux, dévoilez ce mystère.

ROSELA.

Don Juan, je ne le puis, pourtant voici ma main...
Je suis à votre frère....

GERMAIN, *d'un ton pressé, montrant la porte de la pièce où est Alonzo.*

En suivant ce chemin,
Si vous voulez le voir, vous allez le surprendre.
Il joue, et son amour saura bientôt vous rendre
Ce que votre bon cœur, ici, nous a prêté.

DON JUAN, *se tournant vers Celinda, et montrant la porte.*

Vous dont le cœur est libre au moins de ce côté,
Pourquoi ne pas montrer votre charmant visage?

CELINDA, *piquée.*

Il est tard, je ne puis... *(montrant Rosela.)*
Pressez-la davantage,
Et, pour voir ses beaux yeux, faites mieux votre cour.

DON JUAN *à Celinda.*

Quoi! jalouse déjà?

CELINDA.

Non! — l'est-on sans amour?

DON JUAN.

Un tel refus me prouve une humeur bien altière.

(Elles sortent.)

SCÈNE VIII.

DON JUAN, GERMAIN.

GERMAIN, *qui les a suivies jùqu'au fond de la scène.*

'oilà toutes deux qui passent chez ton frère.

DON JUAN.

les aillent partout où bon leur semblera.

GERMAIN.

peuvent-elles être, et qui nous le dira?

DON JUAN.

m'importe? je suis possesseur d'une somme
ne permet demain d'aller, en gentilhomme,
brillant qu'un soleil aux fêtes de saint Jean!

GERMAIN, *souriant.*

bonheur!

DON JUAN.

Est-il rien pour moi de plus urgent?

GERMAIN.

ment sera l'habit que tu vas faire faire?

DON JUAN.

c, tout blanc, et plus beau que tous ceux de mon frère.

GERMAIN.

abit blanc! Tu vas sortir resplendissant;
cent petits écus! sera-ce suffisant?

DON JUAN.

Ah! nous ajouterons les bagues et la chaîne.

GERMAIN.

Ton frère et ses amis te connaîtront à peine.

DON JUAN.

Ils seront stupéfaits à ne pouvoir parler.

GERMAIN.

Tu vas, sans doute aussi, tout de neuf m'habiller:
Tu ne peux aller seul.

DON JUAN, *riant et montrant la porte où Rosela et Celinda sont sortie*

Invoque aussi les Muses.

GERMAIN.

Tes succès t'ont gonflé, si bien que tu t'amuses...
Moi! j'ai fourni l'argent.

DON JUAN.

Je fournirai l'habit!

GERMAIN.

De saint Jean ton patron je reconnais l'esprit.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DON ALONZO, LEONARDO, DON LUIS, DON FRANCESCO.

DON ALONZO *encore tourné vers la porte par laquelle il entre, et répo dant au valet qui lui a annoncé l'arrivée de Rosela et Celinda.*

Des dames! Je ne sais, parbleu, qui ce peut être.

LEONARDO.

Allez-vous le nier? vous devez les connaître.
Perdre et quitter la place, un joueur tel que vous,
Sans avoir pour motif un autre rendez-vous...
On ne le croira pas.

DON LUIS.

Non, sans cette entrevue
Que vous niez en vain avoir été prévue,
Le monde n'aurait pu déranger d'un cheveu
Votre place assidue à la table de jeu.

DON FRANCESCO, *apercevant don Juan, à Alonzo.*

Ah ! voici votre frère.

DON ALONZO, *levant les épaules.*

Il fait belle figure !

DON LUIS.

Vous le traitez fort mal ; c'est contre la nature.

DON ALONZO.

Qu'il aille en Flandre au lieu de m'ennuyer ici !
Les autres y vont bien, que n'y va-t-il aussi ?
Qu'il serve, et qu'il revienne, après quelques années,
D'un bon coup de mousquet les jambes sillonnées,
Boitant et béquillant, ou le bras mutilé ;
Alors vous me verrez, en frère désolé,
Le mener en carrosse et lui donner des fêtes :
Mais le voir à Valence où ses mœurs deshonnêtes...

DON LUIS.

Allons , ne dites pas que ce pauvre don Juan
N'a pas de bonnes mœurs.

DON ALONZO.

Suis-je trop exigeant ?

DON LUIS.

D'un galant homme, au moins, il a partout le titre.

DON ALONZO.

Vous pouvez bien le croire... Assez sur ce chapitre.

DON LUIS.

Octavio demandait si c'est votre dessein
De lui donner au moins un habit pour demain.
Cadet de sa maison, voudriez-vous qu'un frère
Vous fît honte et partout étalât sa misère ?

DON ALONZO.

Certe on a bonne grâce à demander pour lui !

DON LUIS.

Votre intendant voulait me placer aujourd'hui
Entre don Juan et vous comme intermédiaire.

DON ALONZO.

Il a tort, sur l'honneur ; car je ne veux rien faire.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, MOINS DON ALONZO.

DON FRANCESCO.

En touchant ce sujet on le met en courroux.

LEONARDO.

Du malheureux don Juan, je crois qu'il est jaloux.

DON LUIS.

Il a, ma foi, raison.

GERMAIN, *à don Juan.*

Ton frère se retire ?

DON JUAN, *s'approchant.*

Je m'en vais leur parler ; — messieurs, daignez me dire
Qui de vous a perdu ?

LEONARDO.

Nous avons tous gagné :
Pour votre frère seul, la chance a mal tourné.

DON JUAN.

Je ne le plaindrai pas.

DON FRANCESCO.

De notre bénéfice [1]
Je vous offre une part.

DON LUIS.

Oui, parbleu, c'est justice,
Et j'en veux faire autant.

LEONARDO.

Pour moi, j'ai peu gagné,
Mais on ne dira pas que je n'ai rien donné.

DON JUAN.

Je pa raisdonc, messieurs, vous demander l'aumône ;
Mon habit la demande, et non pas ma personnne ;

(*A Leonardo.*)

Merci... Leonardo, pouvez-vous me prêter

[1] Dar barato, — même note qu'à la page 352.

Un de vos trois chevaux? Je voudrais le monter
Demain; de mon patron je célèbre la fête.

LEONARDO.

Le blanc est le meilleur; je dirai qu'on l'apprête,
En toute occasion vous pourrez vous servir
De l'un comme de l'autre, et n'aurez qu'à choisir.

DON JUAN.

Je vous en remercie; il est vrai qu'à mon frère
J'aurais de préférence adressé ma prière;
Mais je n'ai pas osé, vous devinez pourquoi;
Depuis longtemps il fait le tyran avec moi;
De vous le demander enfin j'ai l'assurance,
Parce que je suis sûr de votre complaisance...

LEONARDO.

Dites mon amitié : j'en eus toujours pour vous.

DON LUIS, *à don Juan.*

Votre frère renonce à dîner avec nous
Et veut recevoir seul cette double visite.
Vous le remplacerez, don Juan, je vous invite.

DON JUAN.

Je vous baise les mains.

DON LUIS, *aux autres.*

Et vous, messieurs, aussi.

LEONARDO.

J'accepte.

DON FRANCESCO.

Moi de même.

DON LUIS.

Allons, tous.

LEONARDO

Nous voici.

GERMAIN, *à part.*

ı Dieu nous visite ! Et, sans eux, je le jure,
ıurais à manger que noyaux ou pelure.

(*Ils sortent tous.*)

SCENE XI.

CHANGEMENT A VUE.

ène représente le port de Valence, et la plage sur laquelle se pro-ge une jetée qui s'avance dans la mer. La foule se promène sur la ıe; c'est le matin de la fête de saint Jean; on entend à la cantonade:

COMTESSE, DONA CONSTANCE, DONA INÈS, DURANGO.

LA COMTESSE.

ez la voiture ; elle va nous laisser
ıus irons à pied.

DONA CONSTANCE.

Mais pourrons-nous passer?
z donc quelle foule encombre la jetée.

DONA INÈS.

s'écartera...

la scène arrivent la comtesse de Flor, avec un manteau galonné t un chapeau à plumes, doña Constance et doña Inès avec des petits ıaux et des chapeaux, — enfin Durango, écuyer de la comtesse.

DONA CONSTANCE.

Quelle vue enchantée !

LA COMTESSE.

e douce fraîcheur !

DONA INÈS.

La mer a des flots d'or!
Le beau jour de saint Jean la rend plus belle encor.

DURANGO.

Les Maures bien souvent choisissent ces journées
Pour montrer sur la mer leurs faces basanées.

LA COMTESSE.

Vous pouvez en parler sans doute savamment.

DURANGO.

Je suis bien assez vieux pour le savoir, vraiment;
Je les ai vus en fête, et plus souvent en guerre,
C'est pour cela qu'on fait une garde sévère
Au Grao; c'est pour eux que l'on voit, dans ce jour,
Ces brillants officiers qui veillent à l'entour;
C'est qu'ils osent souvent s'approcher de Valence,
Jetant à nos soldats des cris pleins d'insolence.

DONA CONSTANCE.

Que j'aime à voir glisser ces barques sur la mer!

DONA INÈS.

Leurs ailes de couleur se balancent dans l'air;
Quelle variété!

LA COMTESSE.

L'eau semble nous sourire.

DURANGO.

Un bon vin dans lequel un beau jambon se mire
Sourit mieux à mon gré.

DONA INÈS.

Vous parlez en buveur.

DURANGO.

rire des flots est bien souvent trompeur ;
uand le vin sourit, il est plein de franchise,
ire le cœur, et de gaîté nous grise ;
a-t-il jamais fait sombrer des vaisseaux?
it-on réduire une escadre en morceaux ?

LA COMTESSE.

ɛ m'asseoir ici, cette place est unique.

DONA CONSTANCE.

tez les coussins !

page apporte des coussins et toutes les dames s'assoient.

DONA INÈS.

Ce site est magnifique

DONA CONSTANCE.

le dans la mer en presqu'île s'étend.

DURANGO.

'État barbaresque apparaît en avant.

LA COMTESSE.

urra cette nuit voir danser sur les ondes
mières d'Alger les lueurs vagabondes.

DONA INÈS, *à Durango.*

DURANGO.

z-vous nous parler de ce pays aussi?

DURANGO.

y suis quelquefois promené comme ici.

DONA INÈS.

Eh! quoi! dans votre sang avez-vous du sang maure?

DURANGO.

Morbleu! je suis chrétien, et de Burgos encore...

(*Montrant l'horizon.*)

J'y fis certains séjours pour y voir quelquefois
Des combats de taureaux, pendant deux ans ou trois
Que j'eus ma place à bord des galères d'Espagne.

DONA INÈS.

Pour un délit?

DURANGO.

Allons! la malice vous gagne;
Pigeon, le capitaine, était de mes parents.

DONA INÈS.

Chose étrange, ma foi.

DURANGO.

Du diable, si je mens.

DONA INÈS.

Si le seigneur Pigeon est de votre famille,
Vous devez être doux et d'humeur fort gentille.

DURANGO, *faisant des signes avec la main du côté de l'horizon.*

Bougie, Alger, Tunis sont là de ce côté;
Mostagan est devant; après avoir quitté
Oran, vous arrivez à Bocmar et Melille.

(*S'interrompant pour montrer ce qu'il décrit.*)

Fez est dans l'intérieur... Tenez! le soleil brille
Sur le fameux détroit qu'on nomme Gibraltar!

DONA INÈS.

Du pays des guenons êtes-vous, par hasard[1] ?

DURANGO, *piqué.*

J'ai parlé d'autres fois à de nobles personnes
Qui de comtes portaient comme vous des couronnes,
Et l'on me répondait un peu plus en égal ;
Je servis en Castille ainsi qu'en Portugal.

DONA INÈS, *souriant.*

Je n'eus pas en parlant dessein de vous déplaire.

LA COMTESSE, *à Durango.*

C'est se hâter beaucoup de se mettre en colère
Pour vous qui vous vantez d'être un fin courtisan,
Surtout un si beau jour, un matin de saint Jean.

DURANGO.

Si c'est pour plaisanter, je n'y vois plus d'offense.

DONA CONSTANCE.

Un carrosse rempli de musiciens s'avance.

(*On entend au dehors de la musique et des chants.*)

Ils longent le rivage et vont près de la mer
Pour que leurs chants joyeux résonnent mieux dans l'air.

(*On entend chanter derrière le théâtre.*)

De saint Jean c'est la fête
Éveillez-vous,
Comme lui soyez prête
Au rendez-vous.

[1] On sait que sur la montagne de Gibraltar, il y a une colonie de singes, dont l'existence a duré jusqu'à nos jours.

LA COMTESSE.

Le rivage à son tour redit la mélodie.

DONA CONSTANCE.

C'est l'écho qui comme eux à chanter s'étudie.

DURANGO.

Je suis prêt à danser, et ces airs variés
Viennent me chatouiller sous la plante des pieds.

(*On chante.*)

Femme, entendez-vous
Sur les flots jaloux
Retentir les rames
Qui brisent les lames?
Le vent est si doux,
Que la mer coquette
Sourit et vous jette
Un rendez-vous.

DURANGO.

Chanter toujours de l'eau! j'aime mieux, en revanche,
Avec mes dents ramer dans une large tranche
De jambon arrosé d'un bon vin pétillant;
L'eau ne mérite pas l'honneur d'un si doux chant.

(*On chante.*)

Réveillez-vous, ma dame,
Réveillez-vous;
La Saint-Jean vous réclame
Au rendez-vous.

Voici déjà l'aurore
Au rendez-vous;
La mer au loin se dore,
Réveillez-vous.

LA COMTESSE.

Voici des cavaliers en galante parure!
Quelques-uns à cheval.

DONA INÈS.

Courront-ils ?

DONA CONSTANCE.

On assure
Que non.

LA COMTESSE.

J'en reconnais quelques-uns.

DONA CONSTANCE.

C'est don Luis,
Ce charmant cavalier tout habillé de gris ;
Don Francesco c'est l'autre aux couleurs violettes.

LA COMTESSE.

Quel est l'autre plus loin qui porte des bouffettes
D'un si vif incarnat?

DONA INÈS.

C'est don Dioniso !
Et de l'autre côté le galant Alonzo
Aux rubans couleur paille.

DONA CONSTANCE.

On voit bien qu'il hérite.

LA COMTESSE.

L'autre a pris le grenat, ma couleur favorite.

DONA INÈS.

Est-ce un bruit de clairon qui résonne dans l'air ?

DURANGO.

Oui ; nous allons donc voir les Maures sur la mer.

LA COMTESSE.

Durango, que dis tu?

DURANGO.

Que votre seigneurie
Se rassure, ils sont loin ; et notre artillerie
Les empêchera bien de venir jusqu'ici.

DONA INÈS.

Tous les ans, la Saint-Jean les voit venir ainsi.

SCÈNE XII.

LES MÊMES. On aperçoit sur mer, dans le lointain, deux frégates remplies de Maures. Bruits de trompettes.

UN MAURE.

Oh ! bons petits chrétiens qui venez chaque année
Célébrer de saint Jean la belle matinée,
Je suis Selim qui fus prisonnier d'un chrétien,
De ceux que Mahomet a nommés fils de chien ;
Je reviens de Maroc tout exprès pour vous dire
Que malgré vos fusils j'ai pu, sur un navire,
Et grâce à Mahomet, m'échapper de prison !
En partant je vous ai volé votre rançon ;
Je vaux six cents ducats, vous en auriez eu mille !
Venez donc les chercher jusqu'en mon domicile !
Quant aux bons traitements que chez vous j'ai reçus,
Voilà pour les payer.... Allons, faites chorus,
Mes amis, jouons-leur un air de régalade
Avec le gai refrain de notre fusillade.

(Tous les Maures en tirant des coups de fusil.)

Oh ! les gueux de chrétiens, les gueux, les vils bâtards !
Les gueux, les gueux, les gueux, les lâches, les vantards !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MOINS LES MAURES.

LA COMTESSE.

voilà disparus.

DONA CONSTANCE.

Quelle mousqueterie !

DONA INÈS.

ner en gronde encor....

DURANGO.

Voyez l'effronterie !
ɜndre les clameurs de pareils malôtrus !
n'êtes-vous ici, marquis de Santa-Cruz,
ıd comte de Niebla, don Pèdre de Tolède,
., Carlos, grands noms que la terreur précède !

DONA CONSTANCE.

ıtesse, par ici tournez un peu les yeux.

LA COMTESSE.

l est ce cavalier tout en blanc, radieux ?

DONA CONSTANCE.

Juan, je gage.

LA COMTESSE.

Et qui ce don Juan peut-il être ?

DONA CONSTANCE.

seigneur Alonzo que vous devez connaître
ıt le frère.

LA COMTESSE.

Vraiment! quoi! ce pauvre garçon
Qui dans son maigre habit était comme en prison,
Et semblait le tombeau de son âme.

DONA CONSTANCE.

Lui-même!

LA COMTESSE.

Et si beau maintenant! Quel étrange problème!

DONA INÈS.

Sans doute quelque prêt.

LA COMTESSE.

Toujours mal affublé,
Les bras enveloppés dans son manteau pelé
Qui semble en satin ras et fut jadis de laine,
Partout où je l'ai vu, Constance, il faisait peine;
J'étouffais un sourire et j'en avais pitié....
Depuis, je garde au frère un peu d'inimitié.

DONA CONSTANCE.

C'est qu'il porte fort bien sa nouvelle parure,
Son bel habit tout blanc sur sa blanche monture!

DONA INÈS.

S'il pouvait tous les jours se costumer ainsi,
J'en connais plus de deux et plus de quatre aussi
Qui seraient fort jaloux de ce beau voisinage.

LA COMTESSE.

Hé bien, envoyons-lui, mesdames, un message.

DONA CONSTANCE.

Comment faire?

DONA CONSTANCE.

Attendez, et vous verrez comment!

LA COMTESSE.

Voyez-le! sur le môle il monte en ce moment.

DONA INÈS.

Allez-vous le railler?

LA COMTESSE.

Oui, peut-être... (*A Durango.*) Allez dire
A don Juan que s'il veut obtenir un sourire,
Je le prie, ou plutôt, toutes nous le prions
De piquer son cheval de ses deux éperons,
Pour passer au galop devant nous sur le môle!

DURANGO.

Il a pour obéir la tête assez frivole;
Et ne voyez-vous pas qu'en arrivant au bout,
Il ne pourra jamais s'arrêter tout d'un coup
Et sautera tout droit dans la mer, corps et âme?

LA COMTESSE.

Mais c'est pour plaisanter... allez.

DURANGO.

J'y vais, madame,

(*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, MOINS DURANGO.

LA COMTESSE.

Il ne manquera pas à cette occasion
De venir nous parler.

DONA CONSTANCE.

Pour ce charmant garçon
Le ciel est trop injuste et sa rigueur m'étonne.

LA COMTESSE.

Le ciel dans ses faveurs ne fait tort à personne;
Il donne à qui lui plaît; ce qu'il donne est à lui,
Nul ne peut le contraindre; on le voit aujourd'hui
Faire un sot d'un savant, d'un homme fat un sage,
D'un gentilhomme un pauvre, et d'un vilain un page;
Il faut se résigner... Mais quel bruit?

(Don Juan est passé au galop sur le môle, a salué la comtesse et s'est précipité avec son cheval dans la mer.)

DONA CONSTANCE.

C'est don Juan.
C'est lui-même, au galop, il passe en saluant!
L'intrépide jeune homme obéit au message!

(Elle se lève pour voir au fond.)

Le môle de cent pieds dépasse le rivage;
Homme et cheval, tous deux par l'ardeur emportés,
D'un seul bond dans la mer se sont précipités.

LA COMTESSE.

Ah! c'est d'un noble cœur! mais s'il faut qu'il succombe,
L'aurai-je donc moi-même envoyé dans la tombe?

DONA INÈS.

Ah ! certe il en mourra.

LA COMTESSE.

Je veux, sans plus de mots,
Me noyer dans les pleurs comme lui dans les flots.

(On entend des voix du dehors.)

Étrange événement ! — Quel cœur et quel courage !
— Par ici du secours ! — Il paraît. — Il surnage.
— Il est vivant.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, DURANGO.

DURANGO.

Ma foi ! c'est un bon animal !
La bête vigoureuse, et l'excellent cheval !
Il mériterait mieux que celui d'Alexandre
Qu'en un tombeau de marbre on déposât sa cendre.

LA COMTESSE.

Arrivez donc au fait.

DURANGO.

Madame, à Juan de Fox
J'avais de mon message à peine dit deux mots,
Que ses deux éperons à la fois s'enfoncèrent
Aux flancs de son cheval, et tous deux s'élancèrent...
Mais au bout de la rampe il fallait l'arrêter
Ou sauter dans la mer... Il l'a laissé sauter ;...
La vague, en se brisant, les a couverts de neige,
Ils sont morts, disait-on, si Dieu ne les protége ;
Mais bientôt de don Juan on a vu les cheveux,
Puis la tête, et le front de son cheval ;... tous deux

Luttaient... l'un en parlant, l'autre en soufflant; la bête
Rejetait l'onde amère en secouant sa tête,
Et l'homme, en s'attachant au cou de son cheval,
Pour mieux l'encourager parlait à l'animal.
Enfin nos deux nageurs arrivent au rivage
Où de pauvres pêcheurs, pour un prochain voyage,
Réparaient leur filets ; à peine l'ont-ils vu
Qu'ils lui prêtent soudain un secours imprévu,
Et, l'ayant emporté dans leurs pauvres chaumières,
Le réchauffent sans doute au feu de leurs bruyères.

LA COMTESSE.

Chez ces braves pêcheurs retournez sans retard,
Voyez-le, mon ami ; donnez-lui de ma part,
Pour mieux le réchauffer ce manteau de fourrure.

DURANGO.

J'obéis et je pars. *(Il sort.)*

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, MOINS DURANGO.

LA COMTESSE.

Demandez la voiture.

DONA CONSTANCE.

Vous ne voulez donc plus jouir de la fraîcheur.

LA COMTESSE.

Ce récit a jeté le trouble dans mon cœur.

DONA CONSTANCE.

Et vous voulez...

LA COMTESSE.

Partir...

DONA CONSTANCE.

Ah ! quelle inquiétude,
Et s'il allait mourir d'une chute si rude !

LA COMTESSE.

Je voulais seulement plaisanter avec lui ;
Et cet événement me cause un tel ennui...

DONA INÈS.

Eh ! qu'importe qu'il meure, il était misérable ;
En l'envoyant mourir, votre main secourable
L'aura tiré plus tôt du purgatoire humain.

LA COMTESSE.

En être, moi ! la cause, ah ! c'est là mon chagrin...
Je veux tenter pour lui ce qu'il convient de faire,
Le sauver du danger, secourir sa misère.

(*Rêvant.*)

Ah ! si je n'étais pas la comtesse de Flor,
Si le ciel m'eût donné mon cœur pour tout trésor,
Ou bien me rendît pauvre en me laissant jolie...
Je crois.....

DONA CONSTANCE.

Hé bien !

LA COMTESSE.

Tais-toi, je dis une folie !
Tiens, ne m'en parle plus : une telle action
Ne doit point se payer par une illusion.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE XVII.

CHANGEMENT A VUE.

Le rivage de la mer et une cabane de pêcheurs.

DON JUAN, la tête mouillée et le corps enveloppé dans une cap gasconne; GERMAIN, LAURINO, ALBERTO, PISANO, PÊCHEURS.

ALBERTO.

Sans dégoût vous pouvez ici, mon gentilhomme,
Un moment vous coucher et faire un petit somme.

DON JUAN.

Ah! je n'en doute pas! mais je n'ai pas sommeil.

GERMAIN.

Quelle ostentation! Vit-on rien de pareil!
S'il ne se couche pas c'est par délicatesse;
Ne te suffit-il pas d'une seule prouesse?

DON JUAN.

Laisse-moi donc, Germain, je suis très-bien ici;
Je veux rester debout et me sécher ainsi.

GERMAIN.

Veux-tu mourir?

DON JUAN.

Nigaud! à la fin tu m'ennuies.

GERMAIN.

Lorsque pour ta santé je veux que tu t'essuies,
Je te mets en courroux.

DON JUAN.

Je n'ai besoin de rien.

LAURINO.

La jeunesse est ainsi : je la reconnais bien,
Jamais obéissante et toujours téméraire.

GERMAIN.

Il en mourra, c'est sûr ! voyez la belle affaire.

PISANO.

Cher monsieur, vous pourriez vous approcher du feu.

GERMAIN.

Sèche au moins tes habits !

DON JUAN.

Non ! je commence un peu
A me sécher le corps et bientôt je t'assure
Qu'il n'y paraîtra plus.

GERMAIN.

Don Juan, je t'en conjure.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, DURANGO, avec le manteau de la comtesse.

DURANGO, *appelant.*

Hé ! le seigneur don Juan, messieurs, est-il ici ?

GERMAIN.

Que lui voulez-vous donc ? regardez, le voici
Plus mouillé que galant.

DURANGO, *à don Juan.*

La fatigue peut-être
Vous empêche ce soir de me bien reconnaître.

DON JUAN.

Ah ! je vous reconnais.

DURANGO.

La comtesse de Flor
A tremblé pour vos jours ; elle en est triste encor ;
Ce ne fut pas, seigneur, un cruel badinage ;
Elle ne vous avait envoyé ce message
Que pour l'occasion qu'il devait vous fournir
De venir auprès d'elle et de l'entretenir.
Et, vous blâmant d'avoir méconnu sa pensée
Et cherché dans la mer une mort insensée,
Elle m'envoie à vous, et désire savoir
Si vous vous trouvez mieux, comme elle en a l'espoir.
Revêtez ce manteau que portait la comtesse ;
Qu'il aide à vous sauver ; sans cela ma maîtresse
Jamais de votre mort ne se consolerait.

DON JUAN.

Ce précieux manteau me ressusciterait.
Comme on voit du poison l'antidote s'extraire,
Elle-même guérit le mal qu'elle a pu faire.

DURANGO.

Et comment êtes-vous maintenant?

DON JUAN.

Fort mouillé ;
Mais dans mon cœur déjà le sang s'est réveillé ;
Grâce à ce doux présent, je renais à la vie.

DURANGO.

Vous voir hors de danger était sa seule envie ;
Je vais lui rapporter vite notre entretien ;
Il est à votre honneur.

DON JUAN.

Monsieur, dites-lui bien
Que don Juan est heureux de servir une dame
Aussi noble, aussi belle ; ajoutez, sur mon âme,
Qu'il n'a pas craint la mer, et braverait la mort.
Dites-lui, Durango, que je bénis mon sort,
Que je suis fier d'avoir, plus prompt que la pensée,
Obéi, quand soudain mon oreille empressée
Reçut de votre voix son ordre et son désir ;
Bien qu'entre nous le ciel, à mon grand déplaisir,
Ait mis, vous le savez, une grande distance ;
Dites-lui que, constant dans mon obéissance,
Elle n'a qu'à vouloir, et du haut de la tour,
Comme du haut du môle, et dans ce même jour,
Par Jésus-Christ, j'irais me jeter tout à l'heure.

DURANGO.

Excusez mon départ ; trop longtemps je demeure ;
Elle attend mon retour et doit le désirer,
Et sur votre santé je cours la rassurer.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, MOINS DURANGO.

ALBERTO, *à don Juan.*

A venir vous chauffer ce bon feu vous invite.

LAURINO.

Oui, de vos vêtements, débarrassez-vous vite.
En ne le faisant pas, vous pourriez trépasser.

DON JUAN.

Rentrez : avec Germain j'ai besoin de causer.

SCÈNE XX.

DON JUAN, GERMAIN.

DON JUAN.

Des malheurs de don Juan, don Juan est le prophète,
Dès l'heure où ce matin j'ai mis dehors la tête,
J'ai senti qu'un malheur me suivait pas à pas.

GERMAIN.

Je voudrais te donner un conseil... qui n'est pas
Un conseil de vieillard ni peut-être d'un sage;
Mais au moins d'un ami, don Juan, c'est le langage.

DON JUAN.

Écoute-moi d'abord et puis parle à ton tour.

GERMAIN, *l'interrompant.*

Je dis qu'à la comtesse il faut faire la cour.

DON JUAN.

La cour! mais es-tu fou?

GERMAIN.

Non pas! car elle est femme.

DON JUAN.

Il serait plus aisé, Germain, de voir la flamme
Se changer en glaçons ou les glaçons en feu.

GERMAIN.

Après tout, tu n'auras rien à perdre à ce jeu.

DON JUAN.

Tu me verras partout accuser de folie.

GERMAIN.

Quoi! t'accuser d'aimer une femme jolie,
Allons donc! souviens-toi des lieux et du moment
Où l'amitié te donne un conseil excellent.

DON JUAN.

La comtesse est trop belle et trop riche héritière;
C'est un astre pour moi de trop vive lumière,
Et dans un autre ciel elle cherche un époux;
Elle a des courtisans et voit à ses genoux
Des seigneurs d'Aragon et des grands de Castille.

GERMAIN.

Ton cœur est, vive Dieu, d'aussi noble famille;
En tentant l'impossible, il s'ennoblit encor;
Écoute mon conseil, c'est un vrai conseil d'or.

DON JUAN.

Mais si j'allais, Germain, tomber amoureux d'elle,
Et si tu me voyais, en la trouvant cruelle,
Pleurer, brûler, languir et peut-être mourir?

GERMAIN.

On a vu quelquefois l'opposé s'accomplir.

DON JUAN.

Quel espoir m'est permis? moi chétif, sans richesse;
Qu'ai-je donc, en un mot, pour plaire à la comtesse?

GERMAIN.

Ta taille et ta figure; oui, bien souvent l'amour
Fait parmi les mortels de ces sortes de tour;
Je te l'ai déjà dit : elle est femme, elle est femme.



DON JUAN.

Hé bien ! tu m'as volé ; j'en avais sur mon âme
Conçu, même avant toi, l'idée et le projet.
Je serai son galant !

GERMAIN.

Moi, son humble valet !
Ça, viens te réchauffer, et de ma bouche entendre
Comment, pour réussir, il faut savoir s'y prendre.

DON JUAN.

Du labyrinthe obscur où j'engage mes pas
Sans l'aide de l'amour, je ne sortirai pas.

(Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIEME.

Un salon dans la maison de la comtesse.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, DONA CONSTANCE.

DONA CONSTANCE.

tel est mon projet.

LA COMTESSE.

Quoi ! c'est là la manière
tu voudrais traiter don Alonzo, ma chère ?

DONA CONSTANCE.

rez-vous que je sois femme à prendre un époux,
ı savoir ce qu'il vaut ?

LA COMTESSE.

Il me semble entre nous,
imer et réfléchir ne vont pas d'ordinaire
ı ensemble.

DONA CONSTANCE.

Je suis la preuve du contraire ;
r avoir réfléchi, j'ai cessé de l'aimer ;
que temps, je l'avoue, il m'avait su charmer ;
ı à l'amour bientôt a succédé la haine,
e ce changement la cause fut soudaine ;

C'est un homme perdu de réputation ;
Des femmes et du jeu la double passion
Le ruine, et sans doute il est criblé de dettes ;
Ce que le jeu lui laisse, il le donne aux coquettes ;
Il a vendu ses biens, délabré sa santé,
Et ne peut plus offrir qu'un cœur discrédité ;
Dois-je aimer, dites-moi, ce charmant caractère,
Et payer de ma dot sa honteuse misère ?

LA COMTESSE.

Non, je t'estime trop pour faire un tel souhait ;
Je connaissais sa vie et savais qu'il jouait,
Mais non qu'il engageât jusqu'à son héritage ;
Je n'osais soupçonner un si complet naufrage.
J'ai cru que tu l'aimais, du moins, jusqu'aujourd'hui ;
Mon amitié pour toi descendait jusqu'à lui,
Et suspendait encor la haine naturelle
Qu'inspirait à mon cœur sa conduite cruelle
Pour don Juan qui mérite un plus heureux destin,
Car il est honnête homme et meurt presque de faim...

DONA CONSTANCE.

Et tout à fait d'amour ; pourquoi ne pas le dire ?
Voulez-vous me cacher pour qui son cœur soupire ?

LA COMTESSE.

Non ! le nier serait difficile à présent ;
Depuis le jour terrible où mon ordre imprudent
L'envoyait à la mort pour trop d'obéissance,
Oubliant sa fortune, oubliant ma naissance,
A me prouver qu'il m'aime, il met tout son pouvoir ;
Tantôt je suis honteuse, et rougis de savoir
Que, partout à Valence, on sourit, on murmure
De me voir un amant de si pauvre figure ;
Et tantôt, je le vois avec certain plaisir
Me suivre pas à pas, en tous lieux, pour saisir
Au passage un regard que ma voiture emporte,

Ou bien sous mon balcon faire une ombre à ma porte,
Où don Juan n'est-il pas ? Il est là, jour et nuit ;
Si je rentre il m'attend ; si je sors il me suit ;
Tant de fidélité ne peut m'être importune,
Je ne me souviens plus de son humble fortune,
Et, lorsque je le vois ainsi persévérer
Et, malgré mes dédains, ne pas désespérer,
Je souffre et je voudrais lui donner la richesse
Pour lui donner le droit d'adorer une altesse.

DONA CONSTANCE.

Je suis moins exigeante, et don Juan m'aimerait,
Qu'à son amour bientôt mon amour répondrait ;
Un habit, quel qu'il soit, ne fait pas la tournure,
Et j'aurais avant tout regardé sa figure ;
Pauvre je le préfère à son frère appauvri ;
La pauvreté de l'un ne l'a jamais flétri,
Quand l'autre doit la sienne à ses folles menées ;
L'un est pauvre et ne l'est que par les destinées ;
Mais l'autre, en expiant son passé dissolu,
N'est pauvre et malheureux que pour l'avoir voulu.
Est-il possible enfin que votre orgueil hésite
A payer tant d'amour ainsi qu'il le mérite !

LA COMTESSE.

As-tu donc la malice et la prétention
De donner à mon cœur, ici, la question ?
Mais, puisque tu te fais juge de ma pensée,
Non, sur mes sentiments tu n'es pas abusée ;
J'ai du penchant pour lui, je puis en convenir,
Mais mon secret est là pour n'en jamais sortir ;
Don Juan me paraît bien, quoiqu'il ait la livrée
Que donne à ses enfants la misère éplorée ;
L'amour qu'il a pour moi le relève à mes yeux,
Et je n'ai pas pour lui de regard dédaigneux ;
Mais puisqu'il ne faut pas que jamais je m'abaisse
A devenir sa femme, encor moins sa maîtresse,

Il ne peut être à moi, je ne puis être à lui,
Et, quel que soit l'amour qu'il ressente aujourd'hui,
A mon tendre penchant, je dois tenir la rêne
Pour qu'il ne suive pas une espérance vaine.

DONA CONSTANCE.

Quand on veut d'un abîme éviter les abords,
D'un cheval trop fougueux il faut serrer le mors;
Mais vous a-t-il parlé quelquefois au passage?

LA COMTESSE.

Ses yeux cherchent mes yeux, voilà tout son langage,
Si c'est parler, il parle et jamais autrement.

DONA CONSTANCE.

Je sais qu'il parle bien et fort éloquemment.

LA COMTESSE.

Hélas! la pauvreté toujours embarrassée
Ne permet qu'aux regards d'exprimer sa pensée;
Le riche et l'arrogant ont seuls droit de parler,
Et dans leur sot orgueil rien ne peut les troubler.
L'homme sage, il est vrai, parle quand il espère,
Mais don Juan qui ne peut espérer.... doit se taire
Et confie à ses yeux le soin de s'exprimer;
C'est d'eux seuls que je sais comment il peut aimer.

DONA CONSTANCE.

Maudit soit le destin de qui les mains cruelles
Aux plus aimables gens coupent ainsi les ailes!

LA COMTESSE.

Maudit soit le destin qui place chaque jour
La distance de l'or entre ceux que l'amour
Aurait pu rendre égaux par la même tendresse!
Employons les moments que le soleil nous laisse
A visiter Inès; Constance, tu vas voir

Comment notre don Juan, fidèle à son espoir,
Au coin de cette rue aura fait sentinelle.
Durango !

SCÈNE II.

LES MÊMES, DURANGO.

DURANGO.

Me voici, señora.

LA COMTESSE.

Qu'on attelle
La voiture.

DURANGO.

A l'instant, madame.

LA COMTESSE.

Aux alentours,
Dites-moi, Durango, don Juan est-il toujours ?

DURANGO.

Quand don Juan cesse-t-il d'arpenter cette rue,
A moins que sur le seuil il ne pose en statue ?

(Il sort.)

DONA CONSTANCE.

N'ayez donc pas pour lui le cœur aussi glacé ?

LA COMTESSE.

Puis-je faire autrement ? Au noble fiancé
Que j'attends pour époux, il se peut qu'on écrive.

DONA CONSTANCE.

Le noble fiancé, quand dit-on qu'il arrive ?

LA COMTESSE.

Je le crois en chemin.

DONA CONSTANCE.

L'avez-vous vu?

LA COMTESSE.

Jamais.
Nous avons seulement échangé nos portraits.

DONA CONSTANCE.

Vous pouvez dire alors comment est sa figure?

LA COMTESSE.

Ah! faut-il se fier, ma chère, à la peinture?
Un portrait n'est-il pas un mensonge masqué,
Un bijou sans contrôle ou de l'argent plaqué!

(*Elles sortent.*)

SCÈNE III.

CHANGEMENT A VUE.

Salon dans la maison d'Alonzo.

DON ALONZO, DON LUIS, LEONARDO.

DON LUIS.

Si vous prodiguez l'or de façon peu commune,
Pourquoi vous plaignez-vous, mon cher, de la fortune?

DON ALONZO.

Je ne me plaindrais pas, don Luis, de sa rigueur,
Quand je la vois constante à me porter malheur!

LEONARDO.

Vous avez pour le jeu la fougue d'un sauvage,
Et rien ne vous arrête ; il n'est pas, je le gage,
De femme qui ne soit plus constante en ses goûts
Et moins capricieuse en ses désirs que vous.
Croyez-vous, en étant plus changeant que la lune,
Trouver le vrai moyen de fixer la fortune?

DON ALONZO.

D'autres n'ont pas toujours le malheur sous la main ;
S'ils ont des jours de perte, ils ont des jours de gain.

DON LUIS.

Le jeu porte souvent avec lui l'infamie.

DON ALONZO.

Je ne vois pas qu'il ait déshonoré ma vie.

LEONARDO.

Les livres sont remplis de sombres dénoûments
Qu'entraînent après eux ces vains amusements ;
Et rien n'est plus fatal aux bonnes renommées
Que ces ardeurs de jeu dans nos cœurs allumées.
Un proverbe l'a dit : Se jeter dans le jeu,
C'est plutôt, mes amis, se jeter dans le feu.

DON LUIS.

On peut bien quelquefois, quand on n'a rien à faire,
Jouer modestement afin de se distraire,
Mais non jouer ses biens, sa vie et son repos,
Et jamais jusqu'au point de hanter les tripots,
Pour attacher, un jour, les noms héréditaires
Au pilori honteux des mépris populaires,
En vendant, pour payer des enjeux criminels,
Les biens substitués et les biens paternels ;

Les terres qu'aujourd'hui vos cartes ont perdues,
Qui ne sont plus à vous, que vous avez vendues,
Étaient le prix sacré du sang de vos aïeux
Qui les prirent aux mains des Maures odieux,
Quand ils ont du royaume achevé la conquête ;
Leurs jeux étaient la guerre, et les combats leur fête !
Leurs mains tenaient du fer, quand vous, leur rejeton,
Pour armes vous avez des morceaux de carton,
Des piques de papier et des cœurs en peinture.
Pardonnez ce langage à ma franche nature,
Mais je ne puis avoir cette lâche amitié
Qui, trompant un ami, le pousse sans pitié
Dans l'abîme entr'ouvert où déjà son pied glisse,
Et qui, l'abandonnant au fond du précipice,
S'en va chercher ailleurs à qui serrer la main.
Moi, votre ami d'hier, je le serai demain,
Et toujours, quand bientôt cette éternelle histoire
Va commencer d'amis qui, perdant la mémoire
Des bienfaits que jadis de vous ils ont reçus,
Dans la rue en passant ne vous connaîtront plus.
Écoutez mes conseils, puissent-ils vous conduire !
Si je suis votre ami, comment ne pas vous dire
Que vous êtes aveugle et que vous vous perdez,
Que vous devez quitter les cartes et les dés,
Et ne plus exposer au jeu, comme naguères,
L'argent que produira la vente de vos terres?

DON ALONZO.

Vous êtes un parfait, mais ennuyeux ami.

DON LUIS.

Je ne puis, Alonzo, conseiller à demi.

DON ALONZO.

Mais rappelez-vous donc que pour devenir sage,
J'attends patiemment l'heure du mariage.
Sitôt que de Constance on me verra l'époux,

Je serai, je vous jure, aussi rangé que vous.
Combien font comme moi l'école buissonnière,
Et, courant au galop dans l'ardente carrière
Où jeunesse et plaisir se tiennent par la main,
Vont s'arrêter tout court aux bornes de l'hymen.
En parcourant les cieux, la comète brillante
N'a pas plus de splendeur que la jeunesse ardente,
Alors qu'un sang trop vif la pousse aux voluptés;
Mais, quand on voit pâlir ses dernières clartés,
Exhalaison mourante, elle est moins froide encore
Que notre vie à nous quand elle s'évapore
Dans le ciel prosaïque où l'hymen se morfond.
Je ferai, cher don Luis, ce que les autres font;
Et dans peu, je pourrai, grâce à mon mariage,
Libérer tous les biens que j'ai dû mettre en gage;
La prodigalité, je le dis entre nous,
Est bien pour un garçon, et mal pour un époux.
Celui qui peut passer, tranquille et sans tourmente,
La mer de la jeunesse, a tort lorsqu'il s'en vante.
Car, quand les ans viendront, on le verra, plus tard,
Des plaisirs qu'il n'eut pas revendiquer sa part,
Et, le goût aiguisé par les précédents jeûnes,
Imiter, lui vieillard, les sottises des jeunes.

LEONARDO.

Réformez tout d'abord ces valets trop nombreux.

DON ALONZO.

Avant mon mariage, il serait scandaleux
De changer quelque chose à mon train ordinaire.

DON LUIS.

Les fous, du sens commun, font toujours le contraire.

DON ALONZO.

Ah! que vous me lassez!

DON LUIS.

Convenez qu'un garçon
A vraiment moins besoin d'un grand train de maison
Et de nombreux valets, qu'un homme qui prend femme.

DON ALONZO.

Assez ! assez ! don Luis, venez-vous, sur mon âme
Chez moi pour m'ennuyer ou pour me divertir ?

OCTAVIO, *paraissant.*

Un carrosse est en bas, je viens vous avertir.

DON ALONZO.

Quel monde est-ce, Octavio ?

OCTAVIO.

Trois dames élégantes
Avec ce gentilhomme aux façons arrogantes,
Et puis qui donc encor ?... Don Francesco.

DON ALONZO.

Bravo !
Mes amis, descendons ; nous irons au Grao[1].

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DON JUAN, GERMAIN.

Pendant que don Alonzo et ses amis s'entretiennent bas, don Juan et Germain s'avancent sur le devant de la scène.

DON JUAN.

Faut-il que le malheur me rende encor timide !

[1] Nom du port de Valence.

GERMAIN.

Moi, je n'ai pas d'avis à te donner ; décide.

DON JUAN.

Que veux-tu que j'attende ici de mon amour?
Ferai-je à la comtesse une éternelle cour?
Vêtu comme je suis, resterai-je à Valence,
Témoignage vivant de ma propre indigence?
Ah! qu'en Flandre plutôt un bel et bon mousquet,
M'envoyant une balle, emporte mon secret!
Oui, plutôt que mourir de cet amour sans joie
Qui heurte ses haillons à des robes de soie
Et sa poussière à l'ambre, et son étain à l'or!
Avant de la quitter, pourtant, je veux encor
Que les vives couleurs de l'habit militaire
Témoignent à ses yeux que je vais à la guerre.

GERMAIN.

Tu n'as que trop raison.

DON JUAN.

L'on m'a dit récemment
Que mon frère devait recevoir quelqu'argent
De ces biens que le jeu, ces jours-ci, lui fit vendre ;
Ce moment pour parler me paraît bon à prendre ;
Parlons ; l'occasion peut ne plus revenir ;
Avec ce tyran-là, je voudrais en finir.

GERMAIN, *montrant don Alonzo.*

Tais-toi donc.

DON JUAN.

Il n'a pas entendu, j'imagine.

GERMAIN.

Si fait, parbleu! Le riche a l'oreille très-fine
Pour entendre de loin le murmure insolent
Du pauvre qui se plaint de lui.... Sois plus prudent.

DON ALONZO, *s'avançant.*

Qui donc est là ?

DON JUAN.

C'est moi.

DON ALONZO.

Que veut-on ?

DON JUAN.

Audience.

DON ALONZO.

Pour me faire l'aveu de quelqu'impertinence ?

DON JUAN.

Écoute, et tu sauras.

DON ALONZO.

Parle donc !

DON JUAN.

Je voudrais
Te parler à l'écart.

DON ALONZO.

Et moi j'achèterais
Volontiers un quintal de bonne patience.

DON JUAN.

Tu n'auras plus bientôt à craindre l'insolence
De ton frère ; je veux de la Flandre essayer.

DON ALONZO.

L'ami qui ce matin a pu te conseiller,
Était un bon ami. — Tu te mets en campagne

DON JUAN.

Dans trois ou quatre jours.

DON ALONZO.

Ah ! que Dieu t'accompagne !
En Flandre, tu perdras ces grands airs merveilleux
Pour prendre du soldat le ton respectueux.

DON JUAN.

Mais j'ai besoin d'argent ; par bonheur il se trouve
Que l'on t'en a compté ce matin.

DON ALONZO.

Qui le prouve ?

DON JUAN.

Je le sais ; veux-tu donc que j'aille sans argent
En Flandre, moi ton frère, et comme un indigent !

DON ALONZO.

Combien veux-tu, cher frère ?

DON JUAN.

Il me faut, je te prie,
Le moins, mille ducats.

DON ALONZO.

Voyez l'effronterie !

DON JUAN.

Qu'ont besoin les égaux entr'eux d'être effrontés !

DON ALONZO.

Voyons, cinq cents réaux peuvent t'être comptés.

DON JUAN.

Quand on va les risquer sur le noir ou le rouge
Ou sur un coup de dés, ou bien dans quelque bouge
Que des femmes sans nom vous ouvrent chaque soir,

Que sont mille ducats pour remplir un devoir
Qui doit vous honorer, puisqu'il s'agit d'un frère ?
Nous sommes tous les deux nés de la même mère,
Mais de cette façon que toi, tu vis heureux,
La fortune obéit au moindre de tes vœux
Et te permet d'aller jusqu'à l'extravagance,
Tandis que moi, du sort je subis l'exigence,
Pauvre, nécessiteux à ce point d'envier
Tes valets d'écurie et ton palefrenier.
Cinq cents réaux à moi, gentilhomme et son frère !
Est-ce la charité que tu prétends me faire ?
Car ce n'est qu'une aumône, et moi, je prétends bien
Que tu dois me donner mille ducats ou rien.
Hé ! la somme, après tout, te paraît-elle énorme,
Quand on va sur le corps s'agrafer l'uniforme ?

DON ALONZO.

L'orgueil impertinent avec la pauvreté
Font un si bon accord, qu'ils ont, en vérité,
L'audace de penser qu'on leur doit quelque chose ;
Parbleu, je te paîrai !

(Il fait mine de toucher son épée.)

DON LUIS, *l'arrêtant.*

Souffrez que je m'oppose...
Hé quoi ! tirer l'épée, un frère... y pensez-vous ?

DON ALONZO.

Ce n'est qu'un mendiant ! Vive Dieu, laissez-nous.

DON JUAN.

Tu dis vrai, je le suis grâce à ton cœur barbare,
Et, pour m'ôter ce nom, ta main est trop avare.
Tu montres ton épée... Ah ! n'y mets pas la main,
Ou tu m'obligerais à te montrer soudain
Que le plus mendiant, c'est toi,... car, sur mon âme,

De ton pourpoint de soie et de ta chair infâme,
Je ferais des lambeaux.

DON ALONZO, *que don Luis et Leonardo retiennent.*

Laissez ! j'en veux finir ;
Laissez, Leonardo.

DON JUAN.

Laissez-le donc venir.

DON LUIS, *retenant Alonzo.*

Vous perdez la raison.

DON ALONZO.

Non, non ! je veux qu'il meure.

DON JUAN.

De faim ! c'est plus probable et par raison majeure.

DON ALONZO, *se maîtrisant.*

Don Juan, écoute-moi, je suis calme à présent.

DON JUAN.

Annonce-moi ta mort, ce sera plus touchant.

DON ALONZO.

Tiens ! si tu reparais encor dans ma demeure,
Mes laquais te mettront en vingt-pièces sur l'heure.

DON JUAN.

Quel foudre !

DON ALONZO.

Ne viens pas, il t'en pourrait coûter.

DON JUAN.

J'irai, comme Lazare, afin de disputer
Aux chiens du mauvais riche un restant de sa table.

DON ALONZO, *furieux.*

Ose me regarder en face, misérable !

DON JUAN, *froidement.*

Je le fais volontiers, mais je ne croyais pas
Trouver tes traits si faux, si lâches et si bas.
Dieu récompensera ma longue patience.
Adieu !

(Il lui tourne le dos.)

DON ALONZO.

J'espère bien, un jour, à la potence
Voir pendre ce garçon.

DON LUIS, *entraînant Alonzo.*

Hé ! messieurs, c'est assez,
Rentrons ! je vous emmène ; Alonzo, finissez.

(Don Luis et Leonardo entraînent don Alonzo et sortent avec

SCÈNE V.

DON JUAN, GERMAIN.

GERMAIN.

Et te voilà content !

DON JUAN.

Parbleu ! ceci m'enchante !

GERMAIN.

Dis-moi de ton bonheur la raison concluante.
On nous met à la porte !

DON JUAN.

Oui, j'en bénis le ciel ;
Me voilà hors des mains d'un despote cruel.

GERMAIN.

Mais le temps à passer d'une heure à deux m'intrigue[1].

DON JUAN.

A notre damné sort nous montrerons la figue[2].

GERMAIN.

Bravo, maître, bravo, voilà de la raison,
Et je sais quelque part une honnête maison
Où tu pourras loger chez une brave dame
De bonne renommée, enfin, une belle âme
Que je soupçonne un peu d'aimer ton serviteur.

DON JUAN.

Voilà pour le logis, dînerons-nous par cœur?

GERMAIN.

Quant aux maigres repas que l'on fait chez ton frère,
A peu de frais l'on peut avoir meilleure chère;
Je peux, par ci, par là, par de petits travaux
Et des commissions, gagner quatre réaux;
C'est assez pour nous deux; j'emploierai ma journée,
Et nous pourrons, le soir, narguer la destinée.

DON JUAN.

Quel frère peut valoir un ami tel que toi?

(*Il veut s'agenouiller.*)

GERMAIN.

A genoux! que fais-tu?

DON JUAN.

Cher Germain, laisse-moi;
Si je reste debout, il faut que je t'embrasse.

[1] L'heure du dîner.
[2] Expression italienne et espagnole, sorte de proverbe.

GERMAIN.

Mon cher maître, voyons, ta bonté m'embarrasse.

DON JUAN.

Mais, moi, j'ai mon projet aussi... Par mon concours
Nous pourrons déjeuner et dîner tous les jours.

GERMAIN.

Quel projet?

DON JUAN.

C'est l'effet d'une rare industrie
Et mon habileté...

GERMAIN.

Poursuis donc, je te prie.

DON JUAN.

Dans la perfection je sais faire des fleurs,
Je l'appris, tout enfant, de l'une de mes sœurs.
Je sais tout imiter, le romarin sauvage,
La violette bleue au timide feuillage,
L'œillet pourpre et le lys merveilleux de blancheur,
Le genêt d'or, la rose à la divine odeur;
J'en fabriquerai donc; pendant qu'en mon absence
Tu t'en iras les vendre aux dames de Valence.
Puis nous mettrons le reste à la garde de Dieu.

GERMAIN.

Vive ton industrie, exerce-la, morbleu!

DON JUAN.

Le sol n'a pas de fleurs que je ne les imite,
Je suis tout un parterre; allons, Germain, viens vite
Acheter de la soie et tout ce qu'il faudra.

GERMAIN.

Avec autant d'esprit, tout lui réussira.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

DON ALONZO, DON LUIS, DON FRANCESCO.

DON LUIS.

A mes derniers conseils vous vous montrez rebelle,
Vous vous êtes remis à jouer de plus belle,
Et vous avez perdu tout ce qui vous restait;
Que voulez-vous? Le sort à vos vœux résistait.
Prétendez-vous gagner malgré vent et marée?
Au jeu, mon cher, la chance est une évaporée,
Qui ne fait qu'à sa tête et donne sa faveur
Par une exception que l'on nomme bonheur.
Le jeu, sachez-le bien, comme la poésie,
Ne fait heureux les gens qu'à son heure choisie;
Le poëte aura beau rimer malgré Phœbus,
Le joueur aura beau s'entêter tant et plus,
Tous les deux, soyez sûr, ne feront rien qui vaille...
Il fallait vingt fois mieux éviter la bataille
Et descendre au Grao.

DON ALONZO.

Mais comment me douter,
Cher don Luis, que le jeu dût aussi haut monter?
Je n'avais pris les dés que par plaisanterie,
Et pour faire à Lisarde une galanterie[1];
Mais j'allai jusqu'au point que, si je l'avais pu,
J'aurais joué le globe et je l'aurais perdu.

[1] Toujours le barato. Voyez note, p. 352.

DON LUIS.

Vraiment, le capitaine eut un bonheur du diable!

DON FRANCESCO, *entrant.*

Ces dames sont en bas, et de leur hôte aimable
Attendent la présence et la collation.

DON ALONZO, *prenant le bras de don Francesco.*

Pour d'avance activer votre digestion,
Auriez-vous quelquefois perdu, dans ce bas monde,
En quatre petits coups, une somme aussi ronde?
Ces dames sont en bas? Comme on les fit venir
Vous pouvez aussi bien les faire déguerpir;
Et, quand vous passerez tout à l'heure au rivage,
Les jeter à la mer.

DON FRANCESCO.

J'y cours, et je m'engage
A changer ces beautés en nymphes du Grao.

(*Il se retire.*)

DON ALONZO.

Revenez!

DON FRANCESCO.

Êtes-vous fâché?

DON ALONZO.

Non, Francesco,
Car je veux aujourd'hui vous charger d'un message..
Vous savez... au sujet du futur mariage.

DON FRANCESCO.

Ah! c'est bien le propos d'un joueur malheureux.

DON LUIS.

C'est comme ce matin.

DON ALONZO.

Je l'avoue, et je veux
Éprouver si l'hymen pourra changer en haine
Mon amour pour le jeu.

DON FRANCESCO.

La méthode est certaine ;
Et l'hymen pour cela vaut mieux que les serments,
Car, lorsque vous aurez femme et nombreux enfants,
Vous aurez bien, mon cher, autre martel en tête.

DON ALONZO.

Il n'en faudra pas plus pour me changer en bête.

DON FRANCESCO.

Allons donc ! vous aurez des plaisirs tout nouveaux ;
Point de soucis amers ; des jouets, des berceaux,
Des enfants bien joufflus, et, devant vous, à table,
De madame Alonzo la face respectable.

DON ALONZO.

C'en est fait, je me range et veux faire une fin ;
Au ciel du mariage entrons en séraphin.
Oui, vers doña Constance, ami, je vous envoie.

DON FRANCESCO.

Par amitié pour vous, je m'y rends avec joie.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

DON ALONZO, DON LUIS.

DON ALONZO.

Que le sol dans son sein m'engloutisse vivant,
Si jamais je rejoue, et qu'il en fasse autant
Des joueurs forcenés dont la race est maudite!

DON LUIS.

De ce serment pompeux j'en appelle bien vite.
Nous verrons l'avenir; un sage a prétendu
Que quiconque s'arrête, après avoir perdu,
Fait preuve du plus rare et du plus grand courage.

DON ALONZO.

Mais ne peut-on, au moins, en avoir de la rage?

DON LUIS.

D'accord; mais il faudrait savoir feindre un peu mieux.

DON ALONZO.

Oui, c'est facile à dire, et l'axiome est vieux;
Mais pour dissimuler, ma colère est trop prompte.
Oh! malédiction! vous ne faites pas compte
De chaque caractère, et traitez les joueurs
Comme s'ils avaient tous de semblables humeurs;
On fait l'indifférent, mais c'est du bout des lèvres.

(*Après réflexion.*)

N'en parlons plus; allons au quartier des orfévres,
J'ai quelque chose à vendre.

DON LUIS.

Et ce fameux serment?
Et la terre qui doit vous engloutir vivant?

DON ALONZO.

Hé mais! j'y pense encor.

DON LUIS.

Permettez que j'en doute;
Car vous n'en prenez pas, ce me semble, la route.

DON ALONZO.

Bah! serment d'amoureux et serment de joueur
Fondent comme la neige après la Chandeleur.

(*Ils sortent.*)

SCENE VIII.

CHANGEMENT A VUE.

Salon dans la maison de doña Inès.

DONA INÈS, DONA CONSTANCE, LA COMTESSE.

DONA INÈS, *allant au devant de la comtesse.*

En venant pour me voir vous m'avez devancée,
Et c'est presque, en un mot, me voler ma pensée,
Chère comtesse, mais je vous en sais bon gré.

DONA CONSTANCE.

Sachez que notre amie a seule conspiré
Dans ce charmant complot de venir vous surprendre.

LA COMTESSE.

La petite Célia nous ayant fait comprendre

Hier que vous aviez des tristesses de cœur,
Je voulais, chère Inès, guérir votre langueur
Et, par de gais propos, chercher à vous distraire.

DONA INÈS, *finement.*

Allons ! vous désirez sonder quelque mystère ;
Vous êtes curieuse et vous voulez aussi
De ce qu'on fait ailleurs vous informer ici.

LA COMTESSE.

Ah ! vous êtes méchante.

DONA CONSTANCE.

Un tel soupçon nous blesse.

LA COMTESSE.

Si nous parlons d'amour, par hasard... la traîtresse
S'écriera que c'est là le sujet convoité
Que nous venons chercher par curiosité.

DOÑA CONSTANCE.

Et pourtant je le dis à votre seigneurie,
Quel sujet avons-nous à traiter, je vous prie ?
Comment passer le temps, tout le reste du jour,
Et sans mourir d'ennui... ne pas parler d'amour?

LA COMTESSE.

Si de quelqu'amoureux il vous faut l'élégance,
Les gestes, le langage, en un mot, l'apparence ;
Et c'est là bien souvent tout ce qu'on cherche en eux ;
Mesdames, me voici... je ferai l'amoureux.

DONA INÈS.

Laquelle de nous deux ferez-vous votre dame?

LA COMTESSE.

L'une et l'autre, vraiment... Quoi! n'aimer qu'une femme...
Cela n'est plus de mode, et jamais ne se fait!

DONA CONSTANCE.

J'en sais un plus modeste et dont le cœur discret
N'en peut adorer qu'une.

LA COMTESSE.

Ou veut le faire croire.

DONA CONSTANCE.

Si vous le permettez, je dirai son histoire.

LA COMTESSE.

N'allez pas, s'il vous plaît, me parler de don Juan;
Ce qui fait sa constance est son manque d'argent;
Allez-vous le citer comme un parfait modèle?
Un garçon tel que lui ne poursuit qu'une belle :
Comment, étant si pauvre, en trouverait-il deux?

DONA INÈS.

Il est persévérant à vous suivre en tous lieux,
Et doit vous émouvoir par son air doux et tendre!

LA COMTESSE.

Il est à tous les airs; à son choix il peut prendre
Celui qui lui plaira; mais peut-on s'empêcher
De rire en le voyant timidement marcher
Et porter, en juillet, un pauvre habit de laine?

DONA INÈS.

Oui, la parade est bonne et nous prouve la haine
Qu'au fond vous lui portez sans doute.

(On entend Germain proposant des fleurs à haute voix dans la rue.)

DONA CONSTANCE.

Entendez-vous
La voix de ce marchand qui monte jusqu'à nous?
Il propose des fleurs.

LA COMTESSE, *à Durango.*

Je veux les voir de suite.
Durango!

DURANGO.

Me voici.

LA COMTESSE.

Vers cet homme allez vite,
Et faites-le venir!

DURANGO.

Je pars comme le vent.

DONA INÈS.

De deux bouquets de fleurs je vous ferai présent;
Ce cadeau, d'un goûter tiendra lieu, je le pense,
Et de votre appétit calmera l'exigence.

LA COMTESSE.

Des cadeaux, de nos jours, l'usage est peu galant;
En le faisant petit on en épargne un grand[1].

DURANGO, *à Germain avant d'entrer.*

Entrez, mon cher, entrez : ayez soin, je vous prie,
(*Montrant la comtesse.*)

1 Se no es galan es al uso;
La visita no es sangria.

Mot à mot; si ce n'est pas galant, c'est l'usage; une visite ordinaire n'est pas une visite faite un jour de saignée. Il était d'usage d'offrir un cadeau aux personnes qui s'étaient fait saigner.

A cette dame-là, de dire : seigneurie ;
Et prenez confiance, on va vous acheter.

(*Il entre.*)

DURANGO, *à la comtesse.*

Voici votre marchand qui vient se présenter.

SCÈNE IX.

LES MÊMES ; GERMAIN, avec un panier de fleurs en soie passé autour du bras.

GERMAIN, *reconnaissant la comtesse.*

Où me suis-je fourré ? Grands dieux ! c'est la comtesse.
Comment est-elle ici ? Fuyons avec adresse.

(*Il veut s'éloigner.*)

LA COMTESSE, *à Durango.*

Mais pourquoi s'en va-t-il ?

DURANGO, *à Germain.*

Fleuriste, attendez donc !
Pourquoi vous retirer ?

GERMAIN, *à Durango.*

Pardon, cent fois pardon,
J'ai honte et je m'en vais, monsieur le majordome !

(*Il veut se retirer.*)

DURANGO.

Ne vous en allez pas.

LA COMTESSE, *à Germain.*

Arrêtez-vous, bonhomme !

GERMAIN.

M'arrêter, et pourquoi?

LA COMTESSE.

Pour nous vendre des fleurs.
Vous êtes tout troublé.

GERMAIN, *à part.*

Je voudrais être ailleurs.

DONA CONSTANCE, *regardant dans la corbeille de Germain.*

Quel jardin enchanteur produit des fleurs pareilles!

GERMAIN, *à part.*

Que ne suis-je un oiseau!

DONA INÈS, *regardant la corbeille.*

Merveille des merveilles!
Voyez! des fleurs en soie.

DONA CONSTANCE, *observant Germain, à la comtesse.*

Oh! je le reconnais,
Comtesse, de don Juan cet homme est le laquais.

LA COMTESSE.

Pour venir me parler, serait-ce un stratagème?

DONA CONSTANCE.

Non, non! à se remettre il a peine lui-même,
C'est qu'il aura changé de maître et de maison.

LA COMTESSE.

On ne peut l'en blâmer, et certe il eut raison;
Les dîners de don Juan étaient de maigre chère.

DONA CONSTANCE.

Oui, la nécessité l'a forcé de le faire.

(*A Germain.*)

Ami, dis-nous quelle est la nonne dont la main
A fabriqué ces fleurs, rivales d'un jardin?

DONA INÈS.

Elles ont la beauté qu'ont les fleurs naturelles.

LA COMTESSE.

Sauf l'odeur, il n'est pas de différence entre elles.

(*A Germain.*)

N'as-tu rien à nous dire? Allons, es-tu muet?

GERMAIN.

Je cherchais un mensonge et n'en ai pas de prêt;
Et l'esprit d'à-propos, devant vous, m'abandonne,
Mon hésitation à bon droit vous étonne,
J'aime mieux, en un mot, dire la vérité :
Ce matin, Alonzo, par sa haine emporté,
A fait chasser don Juan du palais de son père;
Alors je l'ai conduit dans la pauvre chaumière
D'une... vieille qui dit m'avoir vu tout enfant
Et qui fut ma marraine à ce qu'elle prétend;
Puis il fallait pourvoir à gagner notre vie,
Et j'avais annoncé quelle était mon envie...
De louer mes deux bras pour servir un maçon,
Et porter bravement mortier, brique ou moellon!
Mais il se récria : puis me dit, plein de joie,
Qu'il savait imiter les fleurs avec la soie;
Il en fit... De les vendre il m'avait donc chargé...
Tout à l'heure, en montant, je n'avais pas songé
Vous rencontrer ici, madame la comtesse;
Et vous avez pu voir la nouvelle détresse

Qui nous force, pour vivre, à fabriquer des fleurs.
Mon maître de colère en verserait des pleurs!
Soyez discrète au moins! Et vous toutes, mesdames,
De lui rien découvrir gardez-vous sur vos âmes!
Et puisse le Seigneur, pour toutes vos bontés,
Vous donner un bonheur égal à vos beautés!
Mais sérieusement, ou par plaisanterie,
Vous savez comme on fait, n'allez pas, je vous prie,
Dire que vous m'avez rencontré ce matin,
Ni que vous m'avez vu, ma corbeille à la main,
Vous proposant les fleurs qu'il fit d'après nature;
Il pourrait me casser les jambes, je vous jure,
Car plus mon maître est pauvre et plus son cœur est fier.
J'ai donc dû tout vous dire et tout vous confier;
Et, si vous n'avez plus besoin de mon service,
Dites-moi de sortir, car je suis au supplice.

LA COMTESSE, *à Germain.*

Arrête! (*A part.*) De pitié mon cœur est transporté.

DONA CONSTANCE.

Qu'Alonzo pour un frère ait tant de cruauté!

LA COMTESSE, *à doña Constance.*

Ah! ne va pas l'aimer! (*A Germain.*) Voyons cette merveille,
Mesdames, choisissez... Apporte ta corbeille,
Bon Germain, nous allons la vider à l'instant.

DONA INÈS.

Moi je choisis ce lis, et voici mon argent.

DONA CONSTANCE.

Voici le prix, Germain, de cette violette.

LA COMTESSE, *donnant une bourse à Germain.*

Le reste m'appartient; à ce prix je l'achète.

(*Pensive en retirant les fleurs de la corbeille:*)

Peut-être on aurait vu se changer en doux fruits
Ces pauvres fleurs, Germain, si la fraîcheur des nuits
Ne flétrissait souvent la plus belle apparence.
Tu reviendras me voir ; je t'achète d'avance
Tout ce qu'il aura fait et tout ce qu'il fera.
Laissons ces fleurs éclore, à la fin l'on verra
Si le destin ne peut en dérober quelqu'une
A la sévérité de cette loi commune.
Plût au ciel que...

GERMAIN.

Achevez...

LA COMTESSE, *sans poursuivre sa phrase.*

Tu diras que ces fleurs
Avaient de la nature imité les couleurs,
Et qu'elles ont trompé, ce matin, une abeille.

GERMAIN.

Madame, en vous quittant ma joie est sans pareille.
Nobles dames, que Dieu vous donne de beaux jours,
Une longue jeunesse, et du bonheur toujours.

(*Il sort.*)

SCENE X.

LES MÊMES, MOINS GERMAIN.

DONA CONSTANCE.

Vous paraissez triste?

LA COMTESSE.

Oui, je ne puis dire comme
Je hais cet Alonzo ; vraiment, si j'étais homme...

DONA CONSTANCE.

Hé bien !

LA COMTESSE.

Je le tuerais... Si je n'avais pas peur
Qu'il ne te tînt encor par quelque chaîne au cœur.

DONA CONSTANCE.

Vous pouvez le tuer, et je vous l'abandonne,
Je ne tiens pas du tout à ce qu'on lui pardonne.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DON FRANCESCO.

DON FRANCESCO, *à doña Constance.*

J'entre sans hésiter et sans être annoncé.
Vous rencontrer ici, c'est me voir exaucé;
J'attends un bon accueil; on ne peut pas, je pense,
A qui parle d'hymen refuser audience...
Je viens vous demander une *affirmation.*

DONA CONSTANCE.

Vous pourriez bien n'avoir qu'une *négation,*
Si pourtant c'est à moi que revient ce message.

DON FRANCESCO.

A vous; et de la part d'un homme dont l'hommage
Mérite bien un *oui.*

DONA CONSTANCE.

Je n'en connais aucun.

DON FRANCESCO.

Madame, ignorez-vous pourtant qu'il en est un
Qui, blessé par vos yeux, vous aime et vous adore?
La *licence,* qu'ici pour lui-même j'implore,
C'est de se présenter sous le titre d'époux.

DONA CONSTANCE.

Rien que cela, monsieur! Pourtant décidez-vous
A retourner sans elle, et vous deviez d'avance
Savoir que pour donner une telle *licence*
Je ne suis pas encor de l'*université*.

DON FRANCESCO.

C'est un *non* bien formel! Madame, en vérité,
Ce mot doit se peser deux fois dans la balance.

DONA CONSTANCE.

Un *oui,* monsieur, demande encor plus de prudence;
C'est lui qui nous engage et nous rive des fers;
Un *non* ne s'écrit pas ou s'écrit dans les airs,
Mais un *oui*, c'est un mot que souvent on regrette.

DON FRANCESCO.

Ferai-je la réponse ainsi qu'on me l'a faite?

DONA CONSTANCE.

Ce sera m'obliger.

DON FRANCESCO, *saluant.*

Votre humble serviteur.

(*Il sort.*)

DONA CONSTANCE, *à la comtesse.*

Me croirez-vous, enfin?

LA COMTESSE.

Je voudrais de bon cœur
T'embrasser mille fois.

DONA CONSTANCE.

Êtes-vous satisfaite?

LA COMTESSE.

Tu le vois bien, enfant.

DONA CONSTANCE.

Voilà notre paix faite.

DURANGO, *entrant,*

Le goûter vous attend.

DONA INÈS.

Ah ! je n'y suis pour rien.

LA COMTESSE, *à doña Constance.*

Viens ! je veux de don Juan te dire un peu de bien.

(Elles sortent.)

SCÈNE XII.

CHANGEMENT A VUE.

La scène est dans une rue de Valence.

DON JUAN, GERMAIN.

DON JUAN.

Ah ! tu mériterais... As-tu perdu la tête ?

GERMAIN.

Mais pouvais-je prévoir, n'étant pas un prophète,
Qu'aujourd'hui la comtesse allait précisément
Faire à madame Inès visite en ce moment ?

DON JUAN.

Ne suffisait-il pas que ce fût la demeure
De son intime amie ?

GERMAIN.

Allons, à la bonne heure ;
Si je dois maintenant éviter les maisons

Des personnes qu'ici vous et moi connaissons,
Où diable irai-je alors chercher de la pratique?

DON JUAN.

Maudites mille fois les fleurs que je fabrique,
Et qui donnent un fruit amer comme poison!
Je sème avec la soie, et je n'ai pour moisson
Que de nombreux soucis; chaque grain en rend mille.
Ah! j'ai honte vraiment d'un regret inutile,
Et je sens qu'il me monte au front plus de couleurs
Qu'on ne peut en trouver pour composer ces fleurs!
D'ici je les entends rire et causer entre elles :
« Ce don Juan qui nous fait des fleurs artificielles. »
Je ne t'accuse pas, mais j'accuse le sort
Que j'aurai contre moi jusqu'au jour de ma mort.
Que faire maintenant?... Après tout, que m'importe?
Bien venu soit l'argent que ce jour nous apporte,
Il pourra nous servir à nous mettre en chemin.
Adieu, Valence, adieu, je te quitte demain;
Adieu nobles pensers d'un amour pur et tendre;
Ou bien, si vous devez m'accompagner en Flandre,
Venez, et, si la mer ne nous engloutit pas,
Ensemble nous irons au milieu des combats,
Cherchant même destin, vivre ou mourir ensemble.

GERMAIN.

Ah! nous allons en Flandre à présent?

DON JUAN.

Que t'en semble?
Aux yeux de la comtesse oserais-je jamais
Reparaître aujourd'hui! Mieux que toi je connais
Les femmes et combien elles aiment à rire
De notre côté faible. Ah! je dois bien le dire,
Nul au monde ne l'a, tant que moi, mérité!

GERMAIN.

Ne cours donc pas si vite à cette extrémité.

Tu seras plus heureux que tu ne pensais l'être.
La comtesse m'a dit quand je partais : « Peut-être
De l'une de ces fleurs un beau fruit peut sortir. »

DON JUAN.

Tu rêves donc, vieux fou ! vois-tu s'épanouir
Des fleurs en soie au fond d'une pauvre corbeille ?
Non, non ! ne t'attends pas à si grande merveille ;
Allons plutôt, allons acheter, de ce pas,
Des habits galonnés et faisons-nous soldats ;
Faute de mieux, prenons des écharpes d'une aune
Et pour nos vieux chapeaux des plumes d'un beau jaune.

GERMAIN.

Veux-tu jouer aux dés, à partir ou rester ?

DON JUAN.

Tu sais que sur le gain je ne puis pas compter,
Je tremble d'y penser.

GERMAIN.

Si tu crains la fortune,
Elle est femme, il suffit ; mais, quand on l'importune
Et qu'on ne la craint point, elle tend ses deux bras
A qui veut l'embrasser, et ne résiste pas.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, DON ALONZO ET FRANCESCO, qui n'aperçoivent pas don Juan ni Germain.

DON FRANCESCO.

Que dirais-je de plus ? vous avez sa réponse.

DON ALONZO.

Dans un profond bourbier quand notre pied s'enfonce,

Le sort, don Francesco, pèse de tout son poids,
Jusqu'à nous engloutir corps et tête à la fois.

GERMAIN, *à don Juan.*

Voici ton frère.

DON JUAN.

Hé bien ! que crains-tu, que m'importe ?
De son palais ici je ne vois pas la porte ;
C'est la place publique.

GERMAIN.

Il vaudrait mieux pourtant
Ne pas vous rencontrer ; il est toujours prudent
De fuir l'occasion au point où vous en êtes.

DON JUAN.

Bah ! si je n'avais pas à faire des emplettes,
Je tiendrais ferme ici ; croit-il me faire peur ?

GERMAIN.

Il faut éviter ceux qu'on voit à contre-cœur.

(*Ils sortent.*)

SCENE XIV.

DON ALONZO, DON FRANCESCO.

DON FRANCESCO.

Non, je n'ai jamais vu femme plus obstinée
En sa décision.

DON ALONZO.

C'était ma destinée ;
Je perds toute espérance et jusqu'à ma raison.

DON FRANCESCO.

De vous, je lui parlai, je vous jure, d'un ton
A lui faire sentir l'honneur de l'alliance
Que vous lui proposez, et pourtant la présence
De la comtesse aussi m'imposait des égards !

DON ALONZO.

Allons ! j'aurai du sort subi tous les hasards ;
Je le vis à mes vœux obstinément contraire ;
Je n'ai plus de courage, et rien en quoi j'espère,
Puisqu'en ce jour l'hymen, sur qui j'avais compté,
Est, avec le restant, dans le vide emporté.
D'un si grand changement, mon Dieu, quelle est la cause ?
Sur mon compte on aura débité quelque glose,
Après tout, le plus clair, c'est qu'en perdant sa main,
Je perds tout ce que j'ai. — Quand on voit, le matin,
Dans un cœur de l'amour et, le soir, de la haine,
De suite on reconnaît le résultat qu'entraîne
Un propos médisant par quelque lâche émis.

DON FRANCESCO.

Croyez-vous, par hasard, n'avoir pas d'ennemis ?

DON ALONZO.

Moi, j'ai des ennemis ? et qui donc ? Impossible.

DON FRANCESCO.

Vos amis les meilleurs.

DON ALONZO.

Mes amis !

DON FRANCESCO.

C'est visible ;
Vous n'avez plus d'argent à donner aux amours ;
Plus de jeux enragés où vous perdiez toujours ;
Plus de luxe éclatant, plus de fêtes splendides ;

Votre cuisine est froide et vos deux mains sont vides;...
Et voilà vos amis changés en ennemis.

DON ALONZO.

De ce funeste coup je ne suis pas remis;
Je ne les verrai plus! Je veux quitter Valence,
Car je me livrerais à quelque violence.

DON FRANCESCO.

Il faut être aujourd'hui plus que jamais prudent.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, OCTAVIO.

OCTAVIO.

Seigneur, de ce côté la comtesse descend
Avec toute sa suite, avec doña Constance,
En qui met votre cœur toute son espérance;
Approchez, vous avez droit à quelques faveurs;
Sans doute, ces beautés vont aux Prédicateurs[1];
Les voilà toutes trois qui sortent de voiture.

DON ALONZO, *amèrement.*

Oh! le plaisant valet!

OCTAVIO.

Dans cette conjoncture,
Quand il s'agit d'hymen, on est plus indulgent;
C'est le cas aujourd'hui de se montrer galant;
Approchez, la comtesse est bonne intermédiaire.

DON ALONZO.

Votre langue, Octavio, fera bien de se taire.

[1] Nom d'une église.

Cette femme m'a fait l'affront le plus sanglant,
Le plus lâche ennemi n'en ferait pas autant.
Aujourd'hui je la perds, et perds tout avec elle;
Elle a répondu, *non;* tu vois que ton beau zèle
Et tous tes vains projets s'en vont tomber dans l'eau.

OCTAVIO.

Seigneur, est-ce certain?

DON ALONZO.

Certain! certain! bourreau;
Oui, comme il est certain que je n'ai pas de chance.

OCTAVIO.

Je ne sais que répondre en cette circonstance.

DON ALONZO.

Oh! moi, je le sais bien. Je vous quitterai tous,
Elle, mes valets, toi, sans faire de jaloux;
A mes propres malheurs je veux qu'on m'abandonne,
Je ne puis plus avoir autour de moi personne.
Tu donneras leur compte à tous mes serviteurs;
Qu'ils aillent avec toi chercher fortune ailleurs.
Ma foi je n'ai plus rien au monde que mon âme!

OCTAVIO.

Mais cependant, seigneur...

DON ALONZO, *sans lui répondre et en se retirant.*

Celui qui cherche femme,
Et n'y met pas d'abord grande réflexion,
Celui-là n'est qu'un fou.

(*Il sort.*)

OCTAVIO, *à don Francesco.*

Quelle agitation!
Qu'a-t-il, don Francesco?

DON FRANCESCO.

C'est qu'il perd l'espérance
De revenir à flot par la dot de Constance.

OCTAVIO.

Constance le refuse!

DON FRANCESCO.

Elle-même l'a dit.

(Il sort.)

OCTAVIO *seul.*

Alors nous voilà bien ! L'avais-je pas prédit?
Dans la femme ou les dés, quand notre espoir se pose,
C'est mettre son destin, ma foi, dans peu de chose.

(Il sort.)

SCENE XVI.

LA COMTESSE, DONA INÈS, DONA CONSTANCE, avec des mantes, ET DURANGO.

LA COMTESSE.

C'est dommage, il est tard.

DURANGO.

Le temps est nuageux.
Et pour aller au port il est malencontreux.
Entrez à cette église où l'office s'apprête,
Tous les jours que Dieu fait, ne sont pas jours de fête.

LA COMTESSE *à doña Constance.*

Répondre franchement à toute question
C'est s'exposer, ma chère, à l'indiscrétion;
Tu t'es montrée à nous toute désabusée,

DONA CONSTANCE.

Ce fut, j'en suis certaine, une sage pensée,
Et j'obtiendrai pardon, grâce à mon repentir,
De cette illusion dont je viens de sortir.

DONA INÈS.

Causons de nos plaisirs; votre grâce sait-elle
Qu'un *sarao*, demain, à danser nous appelle?

LA COMTESSE.

Non! Ta nouvelle, Inès, me fait un grand plaisir.
J'avais, depuis longtemps, éprouvé le désir
D'un habit castillan; l'occasion me tente,
Nous la prendrons demain puisqu'elle se présente.
(*A Durango.*)
Durango ne savait rien de ce sarao[1]?

DURANGO.

J'en ai toujours ma part ainsi que du *Grao*;
J'en mourrai quelque jour, morbleu, par la coutume
Que j'ai d'en rapporter, chaque fois, un gros rhume.
Moi! de tous vos plaisirs, je n'ai que les ennuis.

LA COMTESSE.

Êtes-vous marié, Durango?

DURANGO.

Je le suis.

LA COMTESSE.

Et vous êtes jaloux?

DURANGO.

Allons! Quelle folie!

DONA CONSTANCE.

Madame Durango, mais elle est fort jolie,
Je la vis l'autre jour, et fort jeune.

[1] Bal paré, pris quelquefois pour un bal public par souscription.

LA COMTESSE.

Entre nous
Avouez, Durango, que vous êtes jaloux.

DURANGO.

Bien que vieux j'ai bon air, bon pied et bon visage;
Pour être méfiant, je n'ai pas encor l'âge.

LA COMTESSE.

Vous avez bien mille ans.

DURANGO.

Allez donc votre train,
Dites que de Noé je suis contemporain.

LA COMTESSE.

Oh ! vous serez jaloux.

DONA CONSTANCE.

Jaloux comme un cerbère.

DURANGO.

Moi ! jaloux ! et de qui ? comment ? et pourquoi faire ?

LA COMTESSE.

Les femmes, Durango, sont fourbes quelquefois.

DURANGO.

Oh ! je ne dis pas non : comme vous, je le crois;
Mais pour être jaloux ? non, non, Dieu me pardonne ;
Mesdames, parmi vous s'il n'en est pas de bonne,
La lutte est impossible, on ne peut pas songer
A mettre son honneur à l'abri du danger.

LA COMTESSE.

Un jaloux qui nourrit les enfants de sa femme,
Comment peut-il savoir s'ils sont à lui ?

DURANGO.

Madame,
Je puis vous raconter un conte à ce sujet
Qui l'apprend.

LA COMTESSE.

Écoutons.

DURANGO.

Un laboureur discret,
Dont la femme accouchait fort souvent et pour cause,
Car elle préférait l'amour à toute chose,
Avait quelques soupçons sur sa paternité,
Et voulut s'assurer de la réalité
Des propos médisants qu'on tenait au village;
Il prit donc un moyen ingénieux et sage.

LA COMTESSE.

Voyons donc!

DURANGO.

Il se fit eunuque, sans chercher
Plus loin. Si ma moitié s'avise d'accoucher,
Dit-il, je saurai tout.

DONA CONSTANCE.

C'est un moyen qui coûte.

LA COMTESSE.

Mais parfaitement sûr. (*A Durango.*) Vous l'emploierez sans doute

DURANGO.

Ma femme jusqu'ici ne m'a pas tant coûté,
Et je veux toujours croire à sa fidélité.

LA COMTESSE.

Mais il peut survenir une fâcheuse affaire
Qui vous force à subir ce moyen nécessaire.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, GERMAIN, avec une plume à la Valone.

GERMAIN, *se croyant seul.*

C'est ici, m'a-t-il dit, qu'il viendra me chercher
Pour aller de ce pas conclure le marché
Des chevaux qui devront accélérer sa fuite
Et nous conduire enfin à Tinaros ;... ensuite
Nous chargerons la mer du poids de nos malheurs,
La mer, qui, pour ressource aux pauvres voyageurs,
Offre toujours son dos à défaut de voiture.

LA COMTESSE.

Ne vois-je pas Germain ?

DONA CONSTANCE.

C'est lui-même, en nature.

LA COMTESSE.

Germain, où vas-tu donc si fier et si pimpant ?

GERMAIN.

Cette fois je n'ai pas à rougir en parlant
A votre seigneurie, et bien que la fortune
Par obstination nous garde encor rancune,
Au moins je suis soldat.

LA COMTESSE.

Soldat ! Que me dis-tu ?

GERMAIN.

Mon maître, fatigué d'avoir tant combattu
Les caprices du sort et l'affreuse misère
Où le laissa tomber la cruauté d'un frère,

Désespérant d'ailleurs d'obtenir, en plaidant,
La rente alimentaire à laquelle il prétend,
Puisque don Alonzo, pillé par ses maîtresses,
Ruiné par le jeu, le vin et les largesses,
De son rang est tombé si bas qu'en vérité
Des deux frères il est le plus pauvre resté ;
Don Juan se détermine à partir pour la Flandre,
Et le prix de ces fleurs que pour lui j'allais vendre,
Cet or par vous donné si généreusement...
Il vient d'en acheter ce pauvre équipement,
Et cherche des chevaux pour fuir loin de Valence ;
De ses maux à la fin que Dieu le récompense !

LA COMTESSE.

Quoi ! don Juan part ce soir?

DONA CONSTANCE.

Vous changez de couleur !

LA COMTESSE.

C'est vrai ! Cette nouvelle a troublé tout mon cœur.
Laisse-moi lui parler. (*A Germain.*) Ton maître vient de prendre
Une décision grave, vraiment. En Flandre?

GERMAIN.

Que voulez-vous qu'il fasse? Et ne vaut-il pas mieux
Qu'un boulet mette fin aux jours d'un malheureux,
Et qu'il ait un tombeau sur la terre étrangère,
Que de traîner des jours tout remplis de misère
Dans sa propre patrie, à ce point de se voir
Forcé de fabriquer, du matin jusqu'au soir,
Des fleurs, comme un printemps? C'est vraiment chose dure,
Pour qui n'en était pas chargé par la nature.

LA COMTESSE.

Ce n'est point un bon champ que celui qui produit,
Pour le plaisir des yeux, des fleurs et point de fruit ;

Je ne prétends donner de conseils à personne
Pour rester ou partir ; seulement je m'étonne
Quand un homme de bien poursuit, avec honneur,
Une noble pensée éclose dans son cœur,
Je m'étonne qu'il cède à quelque crainte vaine
Et crois qu'il vaudrait mieux qu'il mourût à la peine.
L'amour, comme la guerre, a des hauts et des bas,
L'homme fort et vaillant avance et ne fuit pas ;
Mourir en combattant suffit pour notre gloire.
Grave encore, Germain, ces mots dans ta mémoire...

GERMAIN.

Pour les lui répéter, je les saurai par cœur.

LA COMTESSE.

Le poltron qui s'enfuit n'attend pas le bonheur !

(*Germain se retire au fond.*)

(*A doña Constance et à doña Inès.*)

Mesdames, partons-nous ? l'heure est presque passée ?

DONA CONSTANCE.

Eh ! bien ! qu'en dites-vous ?

LA COMTESSE, *en souriant.*

Tu me vois courroucée.

DONA CONSTANCE.

Vous aimez, et pourtant vous plaisantez toujours.

LA COMTESSE.

Moi, j'aime ?

DONA CONSTANCE.

On le voit bien !

LA COMTESSE.

Oh ! les belles amours !

Pour un pauvre garçon ?

DONA CONSTANCE.

Oui ! mais d'une figure
A tourner une tète, et de noble nature.

LA COMTESSE.

Ne le crois pas, au moins.

DONA CONSTANCE.

Nier à tout moment
Qu'on aime est avouer qu'on aime éperdument.

(Elles sortent.)

SCÈNE XVIII.

GERMAIN, DON JUAN, *qui arrive du côté opposé.*

GERMAIN, *allant au devant de lui.*

Arrive donc! plus tôt tu l'aurais entendue.

DON JUAN.

Je tremble, seulement de l'avoir entrevue.

GERMAIN.

Quand l'on voyait des trous à ton pauvre pourpoint,
Tu prétendais la suivre, et tu ne l'oses point
Avec un habit neuf qui te sied à merveille,
Un air de conquérant et la plume à l'oreille.

DON JUAN.

Ah! c'est que je la perds!... Je n'y puis réfléchir
Sans me sentir le cœur et les genoux fléchir.

GERMAIN.

Jamais tu n'aurais pu rencontrer, je le gage,
Plus belle occasion pour avoir du courage.

DON JUAN.

Comment?

GERMAIN.

Quand je lui dis ta résolution,
Je la vis tout à coup pâlir d'émotion,
Comme un beau tournesol quand le soleil retire
Les rayons amoureux dans lesquels il se mire;
Ensuite elle m'a dit : Lorsqu'un homme d'honneur
S'avance vers un but digne d'un noble cœur,
Il doit mourir plutôt que d'aller en arrière!
Elle ajoutait encore : en amour comme en guerre,
Lorsque l'on ne peut pas fuir honorablement,
Il faut au moins savoir mourir en combattant.
Enfin, j'ai de sa part une chose importante
A te dire...

DON JUAN.

Vas-tu me laisser dans l'attente?

GERMAIN, *pesant sur les mots.*

Le poltron qui s'enfuit n'attend pas le bonheur...
Voilà ce qu'elle a dit, maître, à ton serviteur.

DON JUAN.

Mais en parlant ainsi que prétend-elle faire ?

GERMAIN.

Te dire d'espérer, et de façon si claire
Qu'un aveugle aurait lu ce désir dans ses yeux.

DON JUAN.

La comtesse de Flor; oh ! mais c'est merveilleux!

GERMAIN.

Et de plus, pour finir, elle a dit, en bon style,

Qu'un parterre de fleurs sans fruit serait stérile.
Pour Dieu ! c'est là de quoi patienter mille ans ;
Nous pouvons donc, je pense, attendre un peu de temps
Que l'amour naisse enfin dans son âme attendrie.

DON JUAN.

L'amour a, je le sais, plus d'une fourberie ;
Mais si, Dante l'a dit, si par ordre d'amour
Tout être, aimé d'abord, doit aimer à son tour ;
Et si le doux Pétrarque a dit que : « Sur la terre
Il n'est cœur assez dur pour ne pas s'entr'ouvrir
Devant un long assaut de pleurs et de prière,
Ni dédain assez froid pour ne pas s'attendrir. »
J'en veux croire leurs vers... L'amour que j'ai dans l'âme,
Peut un jour te toucher, ô belle et noble dame,
N'es-tu pas fille d'Ève ? — Ah ! l'on m'a vu souvent
Brûlé par le soleil ou glacé par le vent,
Autour de ton palais circuler comme une ombre
Et de ton char doré, soleil de ma nuit sombre,
Adorer les rayons comme un pauvre Indien ;
Tout l'amour de mon cœur passera-t-il au tien ?
Ai-je pu te toucher ? Qu'importe ma détresse ?
L'amour que l'on peint nu dédaigne la richesse...
— Oui, je reste à Valence et veux persévérer,
Je veux l'aimer toujours et toujours espérer,
Jusqu'au jour où sa bouche, ingrate à ma tendresse,
Me dira clairement que ma flamme la blesse.

GERMAIN.

C'est bien dit et mieux fait.

(*Il arrache la plume de son chapeau.*)

Belle plume, bonsoir.
Ah ! peut-on comparer la Flandre au doux espoir
De voir entre tes bras cette noble maîtresse ?

DON JUAN.

Ce rêve ambitieux que mon âme caresse

Peut se réaliser ; laissons agir l'amour ;
Il peut faire un miracle, et nous verrons un jour...

GERMAIN.

Parle, que verrons-nous ? Je te croirai d'avance.

DON JUAN.

Au pauvre la richesse, au riche l'indigence.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIEME.

Décoration de rue.

SCENE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, DONA CONSTANCE, avec des mantilles.

DONA CONSTANCE.

Pourquoi donc sortez-vous à pied dès le matin?

LA COMTESSE.

Le plaisir de marcher, et puis quelque dessein...

DONA CONSTANCE.

Au bal de cette nuit vous étiez toute sombre.

LA COMTESSE.

Sombre, non! mais pensive.

DONA CONSTANCE.

Avez-vous, dans le nombre
De tous nos beaux danseurs, su distinguer don Juan?
Entre tous il était encor le plus galant.

LA COMTESSE.

Veux-tu donc me flatter?

DONA CONSTANCE.

A mes yeux, je le jure,

Pour lui la pauvreté n'était qu'une parure
Qui faisait ressortir son visage charmant.

LA COMTESSE.

Je serais pour l'aimer assez sotte vraiment.

DONA CONSTANCE.

Ma foi, ne craignez pas que je vous en accuse.

LA COMTESSE.

Moi, j'en rougis de honte, et surtout de la ruse
Que je veux employer ce matin.

DONA CONSTANCE.

Et comment?

LA COMTESSE.

Je veux, pour écouter certain pressentiment,
Savoir si son esprit égale sa tournure;
Car s'il est quelque chose au monde, de nature
A me désabuser de mon penchant pour lui,
Ce sera, je le crois, de l'entendre aujourd'hui.

DONA CONSTANCE.

Peut-être, auprès de vous, l'épreuve est difficile,
Cependant son esprit est goûté de la ville;
Parlez-lui, le voilà.

LA COMTESSE.

Pour Dieu! cache-toi bien.

DONA CONSTANCE.

Son compagnon le suit; c'est à moi qu'il revient.

SCÈNE II.

LES MÊMES, voilées; GERMAIN, DON JUAN.

DON JUAN.

Plus longtemps, en soldats, si nous courons Valence
Nous serons remarqués.

GERMAIN.

Déjà cela commence;
Certain petit marquis, de ces impertinents
Qui jettent leur parole et leur salive aux vents,
Disait, en te voyant avec ta grande plume :
Où va donc ce beau paon?

DON JUAN.

C'est vrai, c'est un costume
Qu'il est inconvenant de porter plus d'un jour.

GERMAIN.

Je connais un voisin qui porte avec amour
Depuis un mois au moins son habit de voyage.

DON JUAN.

On peut lui faire alors le compliment d'usage
Que l'on fait aux absents qui reviennent de loin.

(Ils aperçoivent la comtesse et doña Constance.)

GERMAIN.

Belle dame, vraiment!...

DON JUAN.

Et mise avec grand soin.

GERMAIN.

Elle a baissé son voile en nous voyant paraître.

LA COMTESSE, *voilée, à don Juan.*

Cavalier !

DON JUAN.

Est-ce à moi ?

LA COMTESSE.

N'êtes-vous pas le maître ?

DON JUAN.

Beau maître ! qui n'a pas, madame, un sou vaillant !

LA COMTESSE.

Eh quoi ! vous êtes pauvre avec cet air galant !

DON JUAN.

Vous êtes curieuse !... apprenez-en la cause.

LA COMTESSE.

Je vous voudrais du bien par-dessus toute chose.

DON JUAN.

Le mérite et l'argent sont rarement d'accord.
Notre cœur vient de Dieu, la richesse du sort !
Et le sort d'ordinaire est plein d'extravagance.
Il suffit, quant à Dieu, de le nommer...

LA COMTESSE, *à Constance.*

Constance,
Que t'en semble ?

DONA CONSTANCE.

Il paraît avoir assez d'esprit.

LA COMTESSE.

Mais il en a beaucoup...

DONA CONSTANCE.

Vraiment, c'est bientôt dit.

LA COMTESSE.

Je voulais qu'il en eût! *(A don Juan)* Vous partez en voyage?

DON JUAN.

Hélas! pour l'entreprendre il me faut un courage
Que nul autre n'aurait.

LA COMTESSE.

Où voulez-vous aller?

DON JUAN.

Mon but est le soleil.

LA COMTESSE.

A franchement parler,
Monsieur, vous êtes fou.

DON JUAN.

Si je suis fou, madame,
C'est de ne l'être pas jusques au fond de l'âme.

LA COMTESSE.

Atteindre le soleil me semble ambitieux.

DON JUAN.

L'atteindre est impossible, aussi ce sont mes yeux
Que ce doux soin regarde, et moi je m'en contente,
Car lorsque l'entreprise est, contre notre attente,
Trop haute, il nous suffit d'y porter tous nos vœux.

LA COMTESSE.

Quel est donc, s'il vous plait, ce soleil merveilleux?

DON JUAN.

De vous dire son nom je n'ai pas la licence.

LA COMTESSE.

Pouvez-vous vous permettre au moins, en son absence,

De nous faire cadeau de quelques beaux rubans.

(*Elle montre une boutique que l'on voit dans la rue.*)

Ce marchand milanais en vend à tous venants.

DON JUAN.

Vous paraissez ici toutes deux étrangères
Et ne connaissez point l'histoire des deux frères.
Pourtant, comme jamais on ne m'a demandé
Rien que tout aussitôt je ne l'aie accordé,
Pour cette fois encor j'en veux courir la chance,
Et, si cet homme en moi veut avoir confiance,
Chose fort peu probable, étant sur mon départ,
Je veux mettre à vos pieds aujourd'hui son bazar.
Hé! Laurencio, venez!

DONA CONSTANCE, *à part, à la comtesse.*

Ah! quelle extravagance!
Lui faire une demande en cette circonstance,
C'est le forcer, comtesse, à rougir.

LA COMTESSE, *à doña Constance.*

Et pourquoi?
Ne suis-je donc pas là?

SCÈNE III.

LES MÊMES, LAURENCIO.

LAURENCIO, *à don Juan.*

Que voulez-vous de moi?

DON JUAN.

Bien que jamais...

LA COMTESSE, *à part.*

Déjà son embarras commence.

DON JUAN.

Don Juan n'ait éprouvé, monsieur, votre obligeance,
Il vous est attaché pourtant de tout son cœur;
Les dames que voici, sans doute par erreur,
Et ne connaissant pas l'état de mes affaires,
Viennent me demander de ces choses légères
Propres à la toilette et venant de Milan;
Ouvrez donc vos cartons, et sachez que don Juan
Vous jure sur ses jours d'en solder le mémoire,
Sitôt qu'il recevra, comme à-compte de gloire,
L'argent qui lui revient de son engagement.

LAURENCIO.

Vous me faites affront de douter un moment
De mon affection et de ma confiance;
Le vice-roi lui-même en cette circonstance,
Me demandant crédit, l'obtiendrait moins que vous.

LA COMTESSE, *à part*.

Je ne l'aime pas seule, il est chéri de tous.

LAURENCIO.

Mesdames, choisissez.

LA COMTESSE.

Écoutez, je vous prie,
Si le seigneur don Juan, dans sa galanterie.
Me permet d'ajouter des étoffes de goût
A quelques beaux rubans, j'accepterai le tout;
Veuillez m'en mesurer quarante aunes de suite.

LAURENCIO.

Mesdames, à l'instant; je reviens au plus vite.

(Il rentre.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MOINS LAURENCIO.

DON JUAN.

Bien que pauvre, il paraît que j'ai quelque crédit.

LA COMTESSE.

Vous avez fasciné le sort, sans contredit;
N'ayant rien, vous donnez plus qu'on ne vous demande.

DON JUAN.

C'est vrai! j'aime à donner! mais ma joie est plus grande
Si je donne encor plus qu'on ne m'a demandé.

LA COMTESSE.

Le destin doit alors être réprimandé ;
Si parmi les puissants il vous avait fait naître...

DON JUAN.

Le contraire est écrit, cela ne pouvait être ;
Je sens que j'étais né pour un sort plus heureux,
Mais le destin s'est mis au travers de mes vœux.

LA COMTESSE.

Le destin n'est si fort que lorsqu'on est timide.

(La comtesse et don Juan au fond du théâtre.)

GERMAIN, *à doña Constance.*

Que nous cachez-vous donc sous ce voile perfide,
Madame ? est-ce une duègne au visage un peu mûr,
Ou bien une pucelle au cœur timide et pur ?
Ne pourrai-je obtenir, en plaidant bien ma cause,
Œil ou main, pied ou jambe, en un mot quelque chose?

DONA CONSTANCE.

Que voulez-vous de moi ?

GERMAIN.

Considérer vos traits
De face ou de trois quarts, de loin ou bien de près.

DONA CONSTANCE.

Je crois me souvenir que votre seigneurie
Hier était laquais.

GERMAIN, *piqué.*

Remarquez, je vous prie,
Que si j'étais laquais, j'avais toujours un cœur
Auquel d'autres daignaient montrer quelque faveur,
D'autres qui vous valaient ou valaient mieux, je gage,
Sans avoir, comme vous, tant de soie au corsage.

DONA CONSTANCE, *lui tendant la main.*

Tenez ! voici ma main.

GERMAIN, *la prenant.*

Tudieu ! quelles odeurs !
C'est une cassolette, un vrai parfum de fleurs !
Mais souvent ces emprunts d'odeurs artificielles
Ne servent qu'à cacher des odeurs naturelles.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LAURENCIO, apportant sa marchandise.

LAURENCIO, *les offrant à la comtesse.*

Je vous les garantis articles de Milan.

LA COMTESSE, *à part, à Laurencio.*

Écoutez ! n'allez pas par la suite à don Juan,

Pour le faire rougir, demander quelque chose;
J'avais pour l'éprouver une secrète cause...
J'ai voulu plaisanter, mais ne redoutez rien.
En pierres, en bijoux vous connaissez-vous bien ?

LAURENCIO.

En doutez-vous ?

LA COMTESSE.

Prenez ce diamant en gage
Et je vous enverrai l'argent par un message.

LAURENCIO.

Madame, je ne veux de vous, ni diamant,
Ni perles, ni bijoux, ni gage... car vraiment
J'ai bien pu visiter cent villes à la ronde,
Mais j'estime don Juan plus que tout homme au monde.
Vous pouvez exiger de lui d'autres présents,
Sachez que ma maison, ma femme, mes enfants ;
Je lui confierais tout, oui ! malgré sa détresse ;
Car la simple vertu vaut mieux que la richesse !
Pourrait-on s'empêcher de l'aimer, quand on voit
Ce gentil cavalier jouter dans un tournoi,
Soutenir un assaut avec un camarade,
Ou bien, comme un soldat, commander la parade ?
Il fait tout à merveille ; il est de plus charmant,
Il a bonne tournure et l'air fort élégant...
Comme un entremetteur je parle... et dois me taire,
Je ne le louerai plus, ce n'est pas mon affaire.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MOINS LAURENCIO.

LA COMTESSE, *toujours voilée, à don Juan.*

Monsieur, deux mots encor ; vous êtes si courtois,

Si bon, si généreux, que vous avez des droits
A ce que sans remords une femme vous aime,
Et je voudrais, don Juan, vous parler ce soir même.

DON JUAN.

Excusez mon refus : la divine valeur
De la dame que j'aime occupe tout mon cœur.

LA COMTESSE.

Quel modèle d'amant !

DONA CONSTANCE, *bas à la comtesse.*

S'il pouvait te connaître.

LA COMTESSE, *bas à doña Constance.*

C'est à quoi je pensais ; mais c'est trop tôt peut-être ;

(A don Juan.)

Sur vos amours en vain vous faites le discret ;
Je sais quelle comtesse en est l'objet secret :
C'est semer sur le sable un espoir difficile,
Sachez que, chaque jour, elle attend de Sicile
Certain marquis puissant qui sera son époux.

DON JUAN.

Je ne mérite pas un destin aussi doux !
Mais que m'importe à moi ce que vous pouvez dire ?
Qu'importe cet hymen ? Qu'importe mon martyre !
Ne puis-je au fond du cœur lui garder mon amour ?

LA COMTESSE.

Si je veux vous parler à la chute du jour,
C'est pour vous apporter de sa part un message.

DON JUAN, *avec feu.*

A toute heure, en tous lieux ! Que faut-il davantage ?
Parlez, ordonnez-moi ! j'arriverai soudain.

LA COMTESSE, *en se retirant.*

A dix heures, ce soir, chez Inès, au jardin !

DON JUAN.

Elles partent ! Germain, qu'en dis-tu ?

GERMAIN.

Je respire !

Et que te voulait-on ?

LA COMTESSE, *revenant.*

Je veux encor vous dire
Quelque chose, don Juan ?

DON JUAN.

A votre volonté.

LA COMTESSE.

Vous ne nous suivrez pas.

DON JUAN.

J'irai de ce côté.

LA COMTESSE.

Vous avez, cher don Juan, un cœur plein de noblesse;
Je vous estime fort.

DON JUAN.

Hélas ! si la comtesse...

LA COMTESSE.

Hé bien !

DON JUAN.

Me le disait...

LA COMTESSE.

Don Juan, à vous revoir.

(*Elles sortent.*)

GERMAIN.

Ah ! c'est un rendez-vous...

DON JUAN.

Oui, Germain, pour ce soir.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS ALEXANDRE, LUCIO, CELIO ET RUTILIO.

LE MARQUIS.

Barcelone m'a plu, mais j'aime mieux Valence.

LUCIO.

Oui, la ville est fort belle; ici votre présence
Ferait meilleur effet si vous étiez venu
Avec éclat, et non, comme un simple inconnu;
Car en nobles seigneurs cette ville est féconde,
Et de leur renommée ils ont rempli le monde.

LE MARQUIS.

Mais je ne pouvais pas arriver autrement
Que seul, incognito, sans suite, prudemment;
Car voilà quatre mois que la belle comtesse
N'a pas expédié de lettre à mon adresse.
Fallait-il me montrer pour subir son mépris,
Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris?

RUTILIO.

J'approuve les raisons de votre seigneurie,
Mieux vaut, tout doucement et sans forfanterie,
Venir sonder la place aux abords de son cœur,

CELIO.

Quelle est donc cette dame à qui tu fais l'honneur
De porter tant d'amour, de soins et de prudence?

LE MARQUIS.

Gonzague fut jadis vice-roi de Valence,
Le père d'Hippolyte [1] était de ses parents
Et l'y suivit bientôt ainsi que ses enfants;
La mort les décima; seule elle était restée,
Et fut par un tuteur dans un couvent jetée;
Ensuite elle en sortit pour choisir un époux;
Beaucoup, d'avoir sa main, se montrèrent jaloux,
Car elle était fort belle et très-riche héritière;
Pourtant soit qu'elle fût difficile ou trop fière
Elle hésita toujours, et n'a pas fait de choix.

CELIO.

A ce bien précieux vous seul avez des droits,
On vous attend.

LE MARQUIS.

Tel est le but de mon voyage.
Rassemblez mes valets, qu'ils portent mon bagage,
Et qu'ils prennent l'hôtel où je serai le mieux;
Moi, je vais, de ce pas, hâter l'instant heureux
Où je pourrai la voir.

RUTILIO.

Le reste est notre affaire;
Nous allons sans retard pourvoir au nécessaire.

LE MARQUIS, *à part.*

Si je vois réussir aujourd'hui mon dessein
Qui pourra se vanter d'un plus heureux destin!

[1] Nom de baptême de la comtesse.

SCÈNE VIII.

CHANGEMENT A VUE.

Un jardin dans la maison de doña Inès.

DONA INÈS, DONA CONSTANCE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Votre amitié pour moi sera ma seule excuse
De vous mettre aujourd'hui de moitié dans ma ruse.

DONA INÈS.

En prenant ma maison, vous me faites honneur,
Vous en êtes maîtresse, ainsi que de mon cœur.

LA COMTESSE.

Vous jouerez toutes deux le rôle de suivantes;
Car la nuit a voilé ses étoiles brillantes
Pour mieux favoriser nos projets amoureux.

DONA INÈS.

Vous servir fut toujours le plus cher de nos vœux.

LA COMTESSE.

Trêve de compliments.

DONA INÈS.

Il est donc vrai, madame,
Que ce beau cavalier a su toucher votre âme.

LA COMTESSE.

Chère Inès, il est pauvre, et je dois l'éprouver,
Pour que plus tard mon cœur, en cessant de rêver,
Ne se repente pas de ce beau sacrifice;
Oui! pour que l'univers lui rende un jour justice,
Il faut que du creuset il sorte avec honneur.

DONA CONSTANCE.

Il fait bien noir.

LA COMTESSE, *entendant du bruit.*

Voici le soleil de mon cœur.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DURANGO, PUIS DON JUAN ET GERMAIN.

(*Il fait nuit.*)

DURANGO.

Don Juan me suit, madame.

LA COMTESSE.

Il pourrait nous surprendre;
Placez-vous toutes deux au fond.

DON JUAN, *à Durango.*

Où dois-je attendre?

DONA CONSTANCE.

Qui vive!

DON JUAN.

Un gentilhomme avec son serviteur.

DONA CONSTANCE.

Monsieur, approchez-vous de ce jasmin en fleur;
Avancez, vous allez y trouver une dame.

GERMAIN.

Et moi m'attendait-on, et qui donc me réclame?
Quoi! comme un mannequin me faudra-t-il rester?

DONA CONSTANCE.

Entre nous deux ici vous allez vous planter.

GERMAIN.

Deux femmes contre moi, Germain, mauvaise affaire.

(Il se retire au fond de la scène avec doña Inès et doña Constance.)

LA COMTESSE, *à don Juan.*

Monsieur, que voulez-vous?

DON JUAN.

Quelle réponse faire?
J'ignore jusques à votre nom.

LA COMTESSE.

Approchez;
Je ne suis qu'une femme, après tout, et sachez
Que je vous veux du bien.

DON JUAN.

Moi! je ne suis qu'un homme,
Et s'il vous faut un nom, sachez que l'on me nomme
Un pauvre homme de bien; de quoi causerons-nous?

LA COMTESSE, *lui montrant une place sur un banc à côté d'elle.*

Nous causerons assis, d'abord, asseyez-vous.

DON JUAN, *assis près de la comtesse.*

Allons-nous débuter par de la rhétorique?

LA COMTESSE.

Je ne l'ai point apprise.

DON JUAN.

Ou par le romantique[1]?

[1] Nous demandons pardon de l'anachronisme de l'expression. Ce passage est une nouvelle preuve de la résistance que faisait Lope de Vega à l'invasion du mauvais goût de Gongora.

LA COMTESSE.

Je hais les mots nouveaux qui font un trop grand bruit ;
Le langage musqué jamais ne me séduit,
Ce ton faux du bon goût me paraît l'antipode.

DON JUAN.

Nos jeunes merveilleux ont inventé la mode
De parler lentement et d'allonger leurs mots.

LA COMTESSE.

Ils pensent réfléchir et ne sont que des sots ;
Pour avoir dû subir l'ennui de les entendre,
Je me suis fait saigner quatre fois.

DON JUAN.

A tout prendre,
Il vaut mieux pour vous plaire avoir le sens commun.

LA COMTESSE.

L'avez-vous ?

DON JUAN.

Mon Dieu, non, je dois être importun ;
Ne pouvant vous aimer, mon rôle est ridicule ;
Mais vous apprécierez mon amoureux scrupule ;
Sans la comtesse enfin, mon cœur serait à vous,
Je vous aurais aimée, et vous m'auriez absous.

LA COMTESSE.

Ah ! de l'intention, monsieur, je vous rends grâce ;
Mais si votre comtesse était à cette place,
Et qu'elle vous parlât, que feriez-vous, ce soir ?

DON JUAN.

Je tremblerais !

LA COMTESSE.

Alors ! quel est donc votre espoir?

DON JUAN.

L'aimer jusqu'à la mort !

LA COMTESSE.

Puisse votre constance
Avant peu se lasser ! si vous aviez la chance
De lui parler un jour, elle vous aimerait.

DON JUAN.

Moi !

LA COMTESSE.

Vous-même.

DON JUAN.

Mon cœur, en vain, l'espérerait.
Sachez qu'elle est, madame, angélique et divine,
Son teint est un cristal que son âme illumine ;
Enfin, vous ne pourriez la voir sans l'admirer,
Et sans vouloir être homme afin de l'adorer.
Ah ! maudite cent fois ma trop humble fortune !

LA COMTESSE.

Écoutez une histoire : On m'a dit qu'à la lune
Un chien pour aboyer en efforts s'épuisait,
Et croyait l'émouvoir par le bruit qu'il faisait ;
Êtes-vous comme lui ?

DON JUAN.

Ne croyez pas, madame,
Par ce piquant récit décourager mon âme ?
Endymion aussi, qui s'adressait au ciel,
Fut aimé de la lune et n'était qu'un mortel.

LA COMTESSE.

z donc vous fier à la mythologie !
ndant vous pouvez, sans croire à la magie,
érer; elle est femme et vous devez un jour
sur son cœur ému triompher votre amour.

DON JUAN.

s me rendez la vie en me rendant courage.

LA COMTESSE.

doit y gagner, car vraiment son visage
aid, et son esprit n'est pas des plus sensés.

DON JUAN, *se levant.*

i'en vais.

LA COMTESSE.

Doucement.

DON JUAN.

Madame, c'est assez,
ien je me mettrai contre vous en colère ;
ux bien vous parler, si cela peut vous plaire ;
je veux seulement parler de la beauté
elle que j'adore.

LA COMTESSE.

Allons, la pauvreté
fait déraisonner.

DON JUAN.

Pauvre ou non ! que m'importe !
is riche d'un bien que dans mon cœur j'emporte.

ausent bas pendant que Germain revient sur le devant de la scène.)

GERMAIN, *à doña Constance.*

us le voulez bien, nous causerons aussi,

Nous en avons le temps puisqu'on nous laisse ici.
Si je dois en juger par vos mines piquantes,
De cette señora vous êtes les suivantes.

DONA INÈS.

N'es-tu pas de ton maître aussi le serviteur?

GERMAIN.

Tant pis, mais parlons bas : Servante de mon cœur,
Comment vous nomme-t-on ?

DONA INÈS.

Je suis doña Tigresse.

GERMAIN.

Tudieu ! bête sauvage, et de la pire espèce !
Quand on la contrarie, on dit qu'elle poursuit
Sans relâche, à son tour, le chasseur, jour et nuit.

(A doña Constance.)

Votre nom s'il vous plaît?

DONA CONSTANCE.

Je suis doña Vipère.

GERMAIN.

Saint Georges ! le beau nom !

DONA CONSTANCE.

Je le tiens de ma mère.

GERMAIN.

Si vous ne raillez pas, et si votre maison
Est bien appareillée, on peut avec raison
Dire, sans se tromper, que de votre maîtresse
Le vrai nom de famille est madame Diablesse.

DONA CONSTANCE.

Vous avez deviné !

GERMAIN.

De quoi vous nourrit-on,
De pain de froment pur ou mélangé de son?
Mais tigres et serpents mangent la chair humaine,
Me voilà bien ! Qui, diable, en ce danger m'amène?

DONA INÈS.

C'est vrai! pourquoi venir vous mettre entre nous deux?

GERMAIN, *faisant des mines.*

Je voulais éprouver vos deux cœurs généreux.
Serrez-moi dans vos bras, donnez-moi, mes chéries,
Un rien, un habit neuf, de l'or, des pierreries.

DONA INÈS.

Aux cornes d'un taureau puissiez-vous vous heurter !

DONA CONSTANCE, *repoussant Germain qui veut lui prendre la taille.*

Tenez-vous donc tranquille ; il faut vous écarter
Et garder le milieu ; c'est là qu'est la sagesse.

GERMAIN, *les montrant toutes deux.*

Le vice est aux deux bouts, madame la tigresse.

DONA CONSTANCE.

On a plus de vertu qu'il ne vous en faudrait.
Osez vous approcher, mécréant !

DONA INÈS.

Qui croirait
Trouver tant de laideur et tant d'effronterie !

GERMAIN.

Non, jamais ; sur l'honneur, je n'aurai de ma vie
Le bonheur de me voir aussi bien accosté.

DONA INÈS, *à Germain qui s'approche d'elle.*

Je crains que vous n'ayez la peste en vérité.

DONA CONSTANCE, *à Germain qui s'approche d'elle.*

Allez-vous m'écraser, lourdaud ?

GERMAIN.

Entre deux feux
Je suis pris ; d'échapper je serai bien heureux.

SCENE X.

LES MÊMES, DURANGO.

DURANGO.

Je demande pardon à votre seigneurie.

LA COMTESSE.

Pourquoi donc entrez-vous sans ordre, je vous prie !

DURANGO.

Je venais annoncer que votre noble époux
Le marquis est ici.

LA COMTESSE.

Mon époux, dites-vous !

DURANGO.

Et de vous avertir j'avais cru convenable.

LA COMTESSE.

Lui, mon époux, la chose est fort invraisemblable,
Car je n'ai qu'un époux, c'est le seigneur don Juan.

DONA CONSTANCE, *s'avançant.*

Qu'est-ce donc?

LA COMTESSE, *à doña Constance.*

Le marquis nous arrive à l'instant.

DON JUAN.

Mais par quelle raison, annoncez-vous, madame,
Que je suis votre époux; je jure, sur mon âme,
Que je ne suis entré dans ce jardin ce soir,
Ni par amour pour vous, ni dans un tel espoir;
Je vais crier tout haut que la fraude est notoire.

LA COMTESSE.

Elle est plus grande encor que vous ne pouvez croire,
Car je suis la comtesse.

DON JUAN.

Hé quoi! que dites-vous?

LA COMTESSE.

La comtesse de Flor qui ne veut pour époux
Ni comtes, ni marquis, ni princes, et qui n'aime
Que le pauvre don Juan pour sa pauvreté même,
Pour sa galanterie et pour son noble cœur,
Si tendre, si constant et si rempli d'honneur!
Cher don Juan, voulez-vous des preuves plus certaines
De cet amour caché qui brûlait dans mes veines?
J'ai de notre archevêque obtenu ce matin
Qu'on unirait, ce soir, ma main à votre main.

DON JUAN.

Oh! ciel! pour vous répondre où trouver un langage?

L'enchantement aux mots a fermé le passage,
Et mes yeux confondus ne savent que pleurer;
Car, madame, mon cœur pouvait vous adorer,
Mais à tant de bienfaits il ne peut rendre grâce;
Laissez-moi vous jurer, à vos pieds que j'embrasse,
Que, puisque vous daignez me nommer votre époux,
Vous me verrez toujours esclave à vos genoux.

LA COMTESSE.

Oui, l'on peut être esclave aux genoux d'une femme,
Et, quand à bien l'aimer on met toute son âme,
Quand la bouche est discrète et le cœur dévoué,
On mérite l'amour que je vous ai voué...

(Souriant.)

Et vous ne m'avez pas un instant reconnue!

DON JUAN.

Aurais-je osé penser que vous seriez venue?
J'étais aveugle.

DONA CONSTANCE.

Et moi, me reconnaissez-vous?

DON JUAN.

Pardon! Mais mon bonheur est si grand et si doux
Que j'en suis ébloui.

DONA CONSTANCE.

Je suis doña Constance,
Qui vous aime depuis que vous avez la chance
De plaire à mon amie.

DONA INÈS.

Aurai-je aussi l'honneur
Que vous reconnaissiez Inès?

DON JUAN.

De tout mon cœur.

GERMAIN, *à part.*

Et moi qui leur parlais comme à des chambrières !
Je suis perdu !

(Aux deux dames.)

Daignez écouter mes prières;
De grâce, excusez-moi ! Je ne suis qu'un grand sot,
Qui des choses de cour ne connais pas un mot.

DONA CONSTANCE.

Votre façon d'agir était un peu tartare.

DONA INÈS.

De ce galant début la fin eût été rare.

LA COMTESSE.

C'est du passé, Constance, assez s'entretenir;
Ne laissons pas le temps à l'aube de venir;
L'amour est notre juge, et veut qu'à la minute
Pour les deux condamnés son arrêt s'exécute.

DON JUAN.

Quoi ! ce n'est pas un rêve ! Est-il possible, ô cieux !
Que mon secret amour ait attiré vos yeux !

LA COMTESSE.

Don Juan, votre mérite aura fait ce prodige.
Si j'ai du rang pour vous dédaigné le prestige,
Si je préfère à l'or votre humble pauvreté
Vous ne me devez rien, vous l'aurez mérité.

DON JUAN.

Ah ! je vous dois la vie.

LA COMTESSE.

Allons donc, tous ensemble,

Chez moi ! que le souper tous quatre nous rassemble ;
Pour avoir plus de joie il faut nous réunir.

DONA CONSTANCE.

Durango ?

DURANGO.

La voiture à l'instant va venir.

DON JUAN, *à Germain, à part.*

Que t'en semble, Germain ?

GERMAIN.

Oh ! je dis que Dieu même
Aura tenu don Juan sur les fonts de baptême.

DON JUAN, *souriant.*

Tu ne m'appelles pas seigneurie, insolent !

GERMAIN.

Vous avez triomphé du moins jusqu'à présent ;
Mais attendons la fin de la cérémonie,
Je veux voir à l'autel votre union bénie :
Car, entre l'*ou* et l'*i*, si le temps tournait mal,
Sur nos têtes pourrait tomber un *non* fatal.

(Ils sortent.)

SCÈNE XI.

CHANGEMENT A VUE. — Décoration de rue.

DON ALONZO ET OCTAVIO, vêtus en pauvres.

DON ALONZO.

Qui n'a jamais connu le mal, dit un poëte,
N'est pas digne du bien, et moi, je puis prouver
Que, qui n'a pas connu le mal doit l'éprouver
Si rude que son âme au néant se rejette.

Il n'est pas vie humaine à plus de maux sujette
Que celle qui, du ciel où l'on croit s'élever,
Se voit tomber soudain ; rien ne la peut sauver ;
En attendant la mort, elle souffre et végète ;

Aux choses d'ici bas j'avais mis mon espoir,
J'étais un insensé ; car il n'en est aucune
Qui ne ressemble au cours de l'inconstante lune.

La fin couronne l'œuvre et j'en viens à savoir,
Que la mer et le jeu, l'amour et la fortune,
Se sont fait de changer un éternel devoir.

OCTAVIO.

Pourquoi vous plaindre encor de votre destinée,
Quand vous en êtes seul la cause infortunée ?

DON ALONZO.

La honte fait subir de bien cruels combats,
Quand du rang le plus haut on descend au plus bas ;
Et le malheureux seul en a la conscience.

OCTAVIO.

Le pire, c'est qu'il faut prendre encor patience.

DON ALONZO.

Maintenant sans valets, sans biens et sans honneur
(L'honneur sans la fortune est un mot sans valeur !)
Sans habits sur le corps, et n'ayant plus, ô honte,
De quoi nourrir la faim à revenir si prompte,
Que dois-je faire, hélas ! N'as-tu pas de remords,
Octavio, de toujours me rappeler mes torts ?
Il ne faut pas frapper les malheureux à terre.

OCTAVIO.

Dans le débordement d'une telle misère,
Dont les flots, en montant, dépassent votre front,

Recherchez vos amis, certe, ils partageront
La fortune du jour comme ils ont fait la bonne.

DON ALONZO.

Le riche a cent amis; le pauvre n'a personne;
Ovide nous l'a dit; comment alors veux-tu,
Qu'à des amis d'hier sans cœur et sans vertu
Je demande un refus que ma fierté redoute.

OCTAVIO

Éprouvez-les, seigneur; sans cela, votre doute
Est injuste.

DON ALONZO.

Pour moi, je n'ai jamais compté
Sur tous ces faux amis de ma prospérité.

OCTAVIO.

D'un cavalier connu c'est justement l'histoire;
Il avait un ami dont il se faisait gloire.
Tout à coup, au plus chaud de leur vive amitié,
Chez cet ami sincère il ne met plus le pied;
Il ne lui parle plus pendant toute une année,
Et gardait son chapeau sur sa tête obstinée
Quand il le rencontrait ou passait près de lui.
Comme on peut le penser, l'autre en eut de l'ennui,
Car il l'aimait beaucoup. Puis on fit diligence
Pour savoir le motif de cette impertinence.
Un tiers lui raconta que l'on avait été
Partout scandalisé de son hostilité :
Il fallait dire au moins la chose pour laquelle
Il brisait le lien d'une amitié si belle.
« Vous savez, leur dit-il, qu'il a dans sa maison
Un bon cheval ! Hé bien ! j'avais quelque raison
De le lui demander ; mais j'ai la certitude
Qu'il me l'eût refusé ; ce refus était rude
Et je me suis fâché. — Quoi ! se fâcher d'abord
Sans rien approfondir ! — Direz-vous que j'eus tort,

Quand son intention était précise et claire? »
— Ainsi, sans avoir fait une épreuve sincère,
En aveugle il se fâche et se met en courroux !
Avouez qu'il agit tout à fait comme vous,
Qui vous plaignez toujours d'amitiés infidèles,
Sans avoir éprouvé jamais aucune d'elles.

DON ALONZO.

J'aurais trop à rougir, Octavio.

OCTAVIO, *montrant du papier.*

Pour cela
N'a-t-on pas inventé le papier que voilà ?
Tout blanc, quelle que soit l'histoire qu'il raconte,
Il ne prendra jamais les couleurs de la honte.

DON ALONZO.

Que demanderai-je !

OCTAVIO.

Oh ! cent ducats suffiraient.
Si vous demandiez trop ils vous refuseraient,
Si vous demandez peu, ce peu les encourage ;
Quand on ne peut offrir pour un prêt aucun gage,
D'un ami l'on ne peut obtenir de l'argent
Qu'en le lui demandant, au moins, modérément.

SCENE XII.

LES MÊMES ; LE MARQUIS ALEXANDRE et sa suite.

LE MARQUIS.

Demandez donc, Lucio, si c'est là cette place.

LUCIO.

Je crois la reconnaître ; hé ! cavaliers, de grâce,

Dites-nous : Est-ce ici la place des Mascons,
Que, depuis un quart d'heure environ, nous cherchons?

DON ALONZO.

C'est elle. (*A Octavio en parlant du marquis.*)
Ce seigneur a charmante tournure.

OCTAVIO, *à don Alonzo.*

Ce sont des étrangers.

DON ALONZO.

Va donc, je te conjure,
Auprès d'un de ses gens t'informer de son nom.

OCTAVIO, *s'approchant de Lucio.*

Quel est le nom, monsieur, de votre compagnon?

LUCIO.

Le marquis Alexandre, arrivant de Sicile,
Qui vient pour épouser dans cette noble ville
La comtesse de Flor; comme on lui fait savoir
Qu'elle habite en ces lieux, il désire la voir.

OCTAVIO.

C'est bien là qu'elle habite, elle est la plus charmante
Des femmes de Valence et la plus élégante ;

LUCIO.

Sur son portrait, il l'aime et comme un insensé.

CELIO, *au marquis.*

Vous voyez sa maison.

OCTAVIO, *à don Alonzo.*

Il est le fiancé
De la belle comtesse.

DON ALONZO.

Il a fort bonne mine.

ce à Dieu, ce projet va faire, j'imagine,
mon frère tomber le rêve audacieux,
le rend ridicule et sot à tous les yeux.

LE MARQUIS, *à part.*

alais! de te voir ma joie est sans pareille,
renfermes en toi la huitième merveille.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, DURANGO.

CELIO, *frappant à la porte de la comtesse.*

là!

DURANGO.

Que nous veut-on? C'est venir promptement
le nouveaux époux faire son compliment.

LUCIO.

ımarade, va dire à ta belle maîtresse
ıe le noble marquis, amant de la comtesse,
'rive de Sicile.

DURANGO.

Est-il donc si pressé?

LUCIO.

ɜ la noble comtesse il est le fiancé,
n un mot le mari.

DURANGO.

Son mari?

LUCIO.

Courez vite!

DURANGO.

Vous êtes fou!

LUCIO.

Craignez qu'un retard ne l'irrite.

DURANGO.

Monsieur, depuis hier, don Juan est son époux.

LUCIO.

Quel est donc ce don Juan?

DURANGO.

Il vaut autant que vous.

LE MARQUIS.

Écuyer, ton audace a droit de me confondre,
Va dire que j'attends.

DURANGO.

Je ne puis vous répondre
Autrement que par non.

OCTAVIO, *à don Alonzo.*

L'ai-je bien entendu?
Ton frère a pris le lieu de l'époux attendu.

DURANGO.

Dois-je vous répéter, seigneur, ou vous apprendre
Que si vous persistiez, vous pourriez les surprendre
Dans les bras l'un de l'autre, endormis tous les deux
Et livrés aux douceurs de leur rêve amoureux :
Ils se sont mariés, seigneur, cette nuit même.

DON ALONZO.

Singulière nouvelle!

LE MARQUIS.

Allons donc! Il blasphème!

DURANCO.

Je dis la vérité. — Mais voici leur valet.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, GERMAIN.

LE MARQUIS.

Je vais l'interroger : dites-moi, s'il vous plaît,
Si je puis, ce matin, parler à la comtesse.

GERMAIN.

Mariés cette nuit, mon maître et ma maîtresse
Ne peuvent recevoir, étant encore au lit.

LE MARQUIS, *à part.*

Je sens mon cœur qui bat et mon front qui pâlit !

DON ALONZO.

A qui sait espérer il n'est rien d'impossible,
Et, quand il est constant, l'amour est invincible ;
Je m'en vais, Octavio ; mon cœur est envieux
De l'insolent bonheur de ce frère odieux.

OCTAVIO.

Attendez pour savoir si c'est bien votre frère
Dont il s'agit.

DON ALONZO.

Nigaud ! attendre, et pourquoi faire ?
Pour me montrer moi pauvre, en cet heureux moment,
A la porte d'un riche ! oh ! ciel ! quel châtiment !

(Don Alonzo et Octavio sortent.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MOINS DON ALONZO ET OCTAVIO.

LE MARQUIS.

Je dois dissimuler le courroux qui me gagne ;
Allez, monsieur, allez, que Dieu vous accompagne !

GERMAIN.

Tout leur paraît étrange en cette occasion,
Mais que m'importe à moi ? J'ai pris possession ;
Je gagne au changement, et j'y trouve mon compte ;
Me voilà riche enfin ! je suis valet d'un comte,
Je porte un habit neuf au lieu de mes haillons
Qu'on eût dit empruntés à ces poétaillons,
Qui veulent, dans leurs vers, imiter la nature,
Et lui font supporter si souvent la torture.

(En se retirant, à la cantonade.)

Aussi je me résigne. — Holà ! m'entendra-t-on ?
A monseigneur le comte, apportez ce chapon.

SCENE XVI.

LES MÊMES, MOINS GERMAIN ET DURANGO.

LE MARQUIS.

Ma fureur est au comble ; entrez, allez leur dire,
Mais non, non ! avec moi que chacun se retire.
Ah ! par quelle vengeance et par quel châtiment
Punirai-je l'affront d'un pareil changement ?
Quel est donc ce rival ?

LUCIO.

Je ne puis le comprendre.

LE MARQUIS.

Allons ! J'ai des amis, je veux lui faire entendre
Qu'on a tort d'insulter des hommes tels que moi,
Et qu'on ne brise pas impunément sa foi !

(Ils sortent.)

SCÈNE XVII.

CHANGEMENT A VUE.

Chambre dans la maison de la comtesse.

LA COMTESSE, DON JUAN.

DON JUAN.

Quoi ! vous voulez déjà, noble dame, entreprendre
Mon éducation.

LA COMTESSE.

Oui, vous allez m'entendre.

DON JUAN.

Déjà de la morale et dans un si beau jour !
Oh ! j'aurais préféré les disputes d'amour.

LA COMTESSE.

Au contraire, il vaut mieux, lorsque la cire est molle,
De mes leçons, de suite, y graver la parole.

DON JUAN.

Je veux être, à vos pieds, esclave obéissant,
Soumis, respectueux, tendre et reconnaissant ;

Plutôt que vous causer des ennuis ou des peines,
Je laisserais couler tout le sang de mes veines.

LA COMTESSE.

Holà ! quelqu'un.

DURANGO.

Madame.

LA COMTESSE.

Allez vite chercher
Le coffret en bois noir.

DURANGO.

Je brûle le plancher.

DON JUAN.

Un coffret ?

LA COMTESSE.

Cela vous étonne.

DON JUAN.

Et pourquoi faire ?
Encor quelque présent ?

LA COMTESSE.

Serait-il nécessaire ?

DON JUAN.

Pour vous aimer mieux ? non.

LA COMTESSE.

Dites la vérité.

DON JUAN, *embarrassé.*

Que puis-je désirer ?

LA COMTESSE.

Parlez en liberté,

Cher comte, mon seigneur, notre bourse est commune;
Puisez à pleines mains, usez de ma fortune.

DON JUAN.

Je vais donc mettre encor, puisque vous le voulez,
Vos bontés à l'épreuve, et vous...

LA COMTESSE.

Allons, parlez.

DON JUAN.

Mon importunité. — Tous ces biens mis en gage
Et vendus par mon frère....

LA COMTESSE, *vivement.*

Assez, pas davantage !
Ils seront rachetés. Tout ce qui me revient
Des banques de Valence à vous seul appartient.

DON JUAN, *timidement.*

Ces dettes que mon frère....

LA COMTESSE.

Acquittez-les de suite !

DON JUAN.

Ah ! c'est plus mille fois que don Juan ne mérite,
Permettez qu'à vos pieds.... (*Il se jette à ses genoux.*)

LA COMTESSE.

Cher comte, levez-vous;
Quoi, pour si peu de chose, encore à mes genoux !
Vous ne m'aviez donc pas jusqu'à présent connue.

DON JUAN.

Marchez et sous vos pieds je mets ma tête nue.

LA COMTESSE.

Mon cœur en ses désirs ne se trompa jamais;
Ne vous connaissant pas, déjà je vous aimais.
Mais, pour que ce bonheur soit constant et durable,
Je veux y mettre un sceau qui soit ineffaçable.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, DURANGO, avec un coffret à la main qu'il présente à la comtesse.

DURANGO.

Voici votre coffret.

DON JUAN.

Que peut-il contenir?
Quel est votre dessein?

LA COMTESSE.

Donnez, je vais l'ouvrir,
Regardez....

DON JUAN.

Quoi! des fleurs?

LA COMTESSE.

Oui, des fleurs, celles même
Que, dans les tristes jours d'un dénûment extrême,
Vous fabriquiez en soie, et que vendait Germain.

DON JUAN.

Vous me faites rougir....

LA COMTESSE.

Je les ai, de ma main,
Mises dans ce coffret; je les trouve si belles,

Qu'un coffre en diamant eût été digne d'elles.
Je veux les mettre un jour, cher don Juan, sous vos yeux,
Si vous deviez jamais devenir orgueilleux.
Ces fleurs, vous rappelant la misère, et.... le reste,
Devront vous conseiller d'être simple et modeste.

DON JUAN.

Conservez-les toujours ; en elles je veux voir
D'un passé qui n'est plus le fidèle miroir.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, GERMAIN.

GERMAIN.

Madame, pardonnez si j'entre à l'improviste,
Votre marquis arrive, il est sur notre piste.

DON JUAN.

Qui donc...

LA COMTESSE, *à Germain.*

Quoi ! le marquis?

GERMAIN.

Il vient plus ténébreux
Qu'un nuage de juin dans un jour orageux ;
Il lance les éclairs, la grêle et la tempête.

DON JUAN.

Expliquez...

LA COMTESSE.

C'est celui dont je fis la conquête
Par mon portrait.

DON JUAN.

C'est donc le marquis sicilien?

GERMAIN.

.ui-même et mille amis jaloux de ton destin
Iui le suivent partout, armés comme à la guerre.

DON JUAN.

:n m'apprenant cela tu ne m'étonnes guère,
:ar un si grand bonheur doit faire des jaloux ;
e veux aller moi-même au devant de leurs coups ;
)ieu merci, j'ai pour moi plus d'un ami sincère,
:t surtout aujourd'hui que mon sort est prospère ;
ls sauront que je puis leur faire quelque bien,
:t que je ne viens pas pour leur demander rien.
.e monde court au riche, est-on pauvre il vous quitte !

LA COMTESSE.

:tant riche aujourd'hui, vos amis viendront vite ;
.'argent ne manque pas ; s'ils sont intéressés,
:her comte, mon seigneur, dépensez, dépensez !

DON JUAN.

Je vous quitte ; je dois, de toute ma puissance,
Défendre votre vie et votre indépendance.
(*Il sort avec Germain.*)

SCÈNE XX.

LA COMTESSE, seule, en regardant don Juan s'éloigner.

A l'entendre et le voir, mon oreille et mes yeux
L'ont choisi pour époux ; — le cœur, la conscience
Ont, avec la raison, été d'intelligence,
Pour suivre de mes sens les conseils amoureux.

Et mes sens n'étaient pas à ce point orgueilleux
Qu'ils fussent aveuglés par trop de confiance ;

Pour affronter d'hymen les flots aventureux,
Mon âme leur prêtait sa divine assistance.

Je te rends grâce, Amour, de tes hostilités
Qui, par le doux succès de tes ruses de guerre,
Ont aujourd'hui vaincu mon âme et ses fiertés,

Et quand ce court bonheur serait une chimère,
Je puis, me rappelant ces beaux jours enchantés,
Te pardonner, Amour, un siècle de misère.

(Elle sort.)

SCÈNE XXI.

CHANGEMENT A VUE.

Décoration de rue.

DON ALONZO, OCTAVIO.

DON ALONZO, *froissant une lettre qu'il tient à la main.*

Je déteste Valence et n'y veux plus rester
Une heure.

OCTAVIO.

La réponse est rude à supporter.

DON ALONZO, *déchirant la lettre.*

Cette lettre est infâme, et, pour me satisfaire,
Je la mets en morceaux; — ah ! que ne puis-je en faire
Autant du capitaine et de tous ces ingrats
A qui j'ai lâchement demandé cent ducats?
Hélas ! il n'est donc pas d'amitié véritable;
Ainsi donc Lucien nous raconte une fable,
Avec ses sept amis à la gloire desquels
Sa main voulut bâtir sept temples éternels,
Ce fut un vain mensonge.

OCTAVIO.

Aux beaux temps de la Grèce
L'amitié pouvait être un titre de noblesse;
Aux nôtres, c'est un mot qui n'est plus de saison,
Mensonge et fausseté, voilà notre blason.

DON ALONZO.

Désormais, Octavio, que penser et que faire?
Tout me manque à la fois, même le nécessaire;
Presque nu, je ne sors que la nuit, pour errer.
Et je prends son manteau pour ne pas me montrer
Avec celui que j'ai, le jour, à la lumière.
Oui! moi qui, comme un fou, le partageais naguère
Ou plutôt le donnais à tous ces faux amis,
Voilà l'état affreux où le destin m'a mis.
Ah! maudit soit le sort! maudite la fortune!
Maudit le jeu semblable aux phases de la lune,
Et maudit soit l'amour de ces femmes sans nom
Qui, devant vos écus, ne disent jamais non!
Hé bien, conseille-moi! dis-moi, que faut-il faire
Pour sortir de Valence et me tirer d'affaire?

OCTAVIO.

Prenez donc patience; il vous en faut beaucoup,
C'est vrai, mais ayez-en, écoutez jusqu'au bout;
On m'a partout vanté votre frère le comte.

DON ALONZO.

Qui? le comte mon frère?

OCTAVIO.

Écoutez.

DON ALONZO.

J'aurais honte!

OCTAVIO.

Mais faites-en l'épreuve.

DON ALONZO.

Ah ! ce serait en vain.

OCTAVIO.

Mais non ! Il a le cœur généreux, noble, humain ;
Depuis son mariage, il reçoit à sa porte
De nombreux mendiants, nobles ou non, qu'importe !
Aucun n'en est jamais sorti sans quelque don.

DON ALONZO.

N'en dis pas davantage, Octavio.

OCTAVIO.

Pourquoi donc?

DON ALONZO.

Ah ! je mourrais de faim que jamais la misère
Ne me conseillerait d'aller trouver mon frère
Pour lui rien demander, à lui que j'ai chassé,
A qui tout fut par moi constamment refusé ;
Ce serait à sa haine offrir trop de vengeance.
As-tu le sens commun ?

OCTAVIO.

Écoutez ! patience !

DON ALONZO.

La faim t'a rendu fou.

OCTAVIO.

Gardez un peu d'espoir ;
Sa porte, tous les jours, est ouverte le soir ;
On y voit circuler, lorsque le ciel est sombre,
De nobles hidalgos, pauvres, habillés d'ombre,
Et demandant ainsi l'aumône, incognito.

Les valets, sur son ordre, éteignent le flambeau,
Et lui, donne à chacun un doublon au passage,
Et quatre quelquefois, quand on a l'avantage
D'éveiller sa pitié par des récits plus beaux.
Avancez ! Il est nuit et l'heure est à propos ;
Grâce à l'obscurité l'on ne peut vous connaître.

DON ALONZO.

Hélas !

OCTAVIO.

Dites un mot et vous verrez paraître
Quelqu'un ! C'est le moyen de sortir d'embarras.
Frappez ! on va venir !

DON ALONZO.

Je tremble et n'ose pas ;
N'est-ce pas me livrer à sa juste vengeance ?

OCTAVIO.

On sort de la maison.

DON ALONZO.

Est-ce lui qui s'avance ?

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, DON JUAN, GERMAIN, sortant de la maison avec des épées nues.

DON JUAN.

Deux hommes à la porte, as-tu dit ?

GERMAIN.

Et tous deux
Levant l'œil aux balcons.

DON JUAN.

Comme des amoureux!
Peut-être les galants d'Inès et de Constance
Profitent aujourd'hui de cette circonstance
Pour rôder à l'entour, attirés par l'espoir
Que leurs fières beautés voudront se laisser voir.
Qui va là ?

DON ALONZO, *à Octavio.*

Qu'est-ce donc ? Leur épée étincelle ;
Vont-ils nous recevoir en nous cherchant querelle ?

GERMAIN, *à don Alonzo.*

Cavaliers, en ces lieux, la nuit, que cherchez-vous ?

(A don Juan.)

Ce sont des affidés du marquis en courroux ;
De pistolets chargés ils sont armés sans doute,
Et nous ferons, seigneur, mieux de changer de route.

DON ALONZO, *à don Juan, sans le reconnaître.*

Seigneur, notre seule arme est la nécessité
Qui me fait rechercher la générosité
De don Juan ; est-ce ici, dites-moi, qu'il demeure ?

DON JUAN.

C'est moi qui suis don Juan.

DON ALONZO.

Vous disiez tout à l'heure
Que de quelqu'ennemi vous redoutiez les coups.

DON JUAN.

Le marquis Alexandre, obstinément jaloux,
Me poursuit dans Valence, et veut m'ôter la vie.

DON ALONZO.

Qui menace tout haut n'a pas souvent l'envie
De frapper.

DON JUAN.

Votre nom?

DON ALONZO.

Je suis un cavalier
De vieille et bonne race, obligé de plier
Sous l'implacable main du destin ou du diable,
N'ayant pour me couvrir qu'un manteau misérable.
Je veux aller en Flandre, et voyant, en ce jour,
Seigneur, que le destin, qui change tour à tour,
Et rabaisse les uns en élevant les autres,
Fait généreusement ses affaires des vôtres,
Je viens vous demander l'aumône, pour pouvoir
Achever ce voyage, hélas! mon seul espoir.

DON JUAN.

Oui, seigneur cavalier, je veux bien vous la faire,
Et de grand cœur ici je prétends vous complaire;
Mais cela pourrait être une embûche... Pardon,
Et je pourrais moi-même, en vous faisant un don,
Recevoir une balle en plein dans la poitrine,
Et ce serait alors ma faute, j'imagine!
Veuillez donc, s'il vous plaît, entrer un seul moment.

DON ALONZO.

Où donc?

DON JUAN.

Dans le salon de cet appartement.

DON ALONZO.

Je ne puis au grand jour me montrer à personne,
A vous, moins qu'à tout autre; hélas! au lieu d'aumône

Si vous deviez me voir, vous pourriez me donner
La mort...

DON JUAN.

Votre langage a droit de m'étonner;
A vous? Moi.. m'avez-vous causé quelque dommage?

DON ALONZO.

Les larmes et la honte inondent mon visage.

DON JUAN.

Si vous êtes, monsieur, ce que vous m'avez dit,
Entre gens comme nous la parole suffit;
Croyez-moi, quand je dis que, fussiez-vous mon frère,
L'être le plus ingrat que Dieu sur cette terre
Ait jamais pu créer, hé bien, votre malheur
Me toucherait encore et me fendrait le cœur.
Hélas! j'ai bien souffert aussi de l'indigence
Dans sa propre maison, et jamais je n'y pense
Que pour avoir pitié de tous les malheureux;
Et, quand un gentilhomme arrive tout honteux
Me demander l'aumône, il me prend une envie
De m'entr'ouvrir le sein pour lui donner ma vie.

DON ALONZO.

Hélas! comment entendre un langage si doux?
Tais-toi, tais-toi, mon frère, et vois à tes genoux
Don Alonzo l'ingrat, don Alonzo l'infâme,
Qui reconnaît son crime et qui de toi réclame,
Au lieu de la pitié, son juste châtiment.

DON JUAN.

Ah! seigneur de mon âme, est-ce bien vous vraiment?
Vous à mes pieds, mon frère, ah! je veux être aux vôtres.
Entrez! je suis heureux, et vous êtes des nôtres;
Ma maison est à vous, vers moi Dieu vous conduit.
Hélas! vous dans la rue, en haillons, et la nuit?

GERMAIN.

Il ne peut plus parler.

OCTAVIO.

A peine s'il respire.

DON JUAN.

C'est donc vous, Octavio! — Pour Dieu! n'allez rien dire
De ce qui s'est passé. — Mon frère, entrons tous deux.

DON ALONZO.

Lisez mon repentir, ô seigneur, dans mes yeux.

(Ils entrent.)

SCÈNE XXIII.

GERMAIN, seul.

Il l'appelle seigneur... ma foi! la chose est drôle;
Voyez comme, à son tour, chacun change de rôle;
La fortune et le temps font, en un tour de main,
Du riche d'aujourd'hui, le pauvre de demain;
Aujourd'hui, si don Juan à son frère pardonne
Et corrige l'arrêt du sort en sa personne,
C'est bien; je dis que c'est une noble action:
Mais ce petit monsieur, rogneur de portion,
Majordome insolent qui nous volait la nôtre,
Pourquoi vient-il ici faire le bon apôtre?

SCÈNE XXIV.

GERMAIN, DURANGO.

DURANGO.

Quel trouble en la maison ?.

GERMAIN.

Qu'est-ce donc? et pourquoi ?

DURANGO.

On m'apprend à l'instant que notre vice-roi
A fait emprisonner le marquis Alexandre.

GERMAIN.

Le marquis ?

DURANGO.

Il venait tout à l'heure d'apprendre
Qu'il poursuivait don Juan pour lui donner la mort.

GERMAIN.

Quel tapage ! voici la comtesse qui sort.

DURANGO.

Et de tous ses amis la suite est avec elle.

SCÈNE XXV.

LES MÊMES, LA COMTESSE, DONA CONSTANCE, DONA INÈS, etc.

DONA CONSTANCE.

Je comprends votre effroi, s'il est vrai que leur zèle.

Poursuive votre époux, pour le mettre en prison.
Mais, mon Dieu! qu'a-t-il fait et pour quelle raison ?

LA COMTESSE.

On voudrait rapprocher l'un et l'autre adversaire ;
Mais pour don Juan, vraiment, ce n'est pas son affaire.

DONA INÈS.

Il vaut mieux étouffer ces haines tout d'abord;
En prenant ce parti, peut-être on n'eut pas tort.

SCENE XXVI.

LES MÊMES, DON JUAN, DON ALONZO en arrière.

DON JUAN.

Ma charmante comtesse, auprès de vous j'arrive ;
Vous aviez oublié d'inviter un convive
Que j'amène avec moi.

LA COMTESSE.

N'aurais-je pas raison
D'oublier, quand pour vous il s'agit de prison?

DON JUAN.

De prison!

LA COMTESSE.

Oui, sans doute, et l'on vient de m'apprendre
Que l'on poursuit aussi le marquis pour le prendre.

DON JUAN.

Avant tout, laissez-moi vous dire le bonheur
Qui comble mes désirs en ce jour, c'est l'honneur
D'avoir don Alonzo, mon frère, à notre table.

LA COMTESSE, *le reconnaissant.*

Votre frère! ce nom me rend sa vue aimable.

DON ALONZO.

Permettez qu'à vos pieds....

GERMAIN.

Voici le vice-roi
Avec mille soldats.

DON JUAN.

Vraiment! c'est donc pour moi?

SCENE XXVII ET DERNIERE.

LES MÊMES, LE VICE-ROI, LE MARQUIS, SOLDATS.

UN SOLDAT.

Voici le vice-roi. — Cavaliers, faites place.

LA COMTESSE, *allant au devant de lui.*

Eh! quoi! Votre Excellence enfin me fait la grâce
D'entrer dans ma maison?

LE VICE-ROI.

Oui, pour la protéger,
Comme un de vos amis.

LA COMTESSE.

Mais alors quel danger
Avec un tel appui, nous reste-t-il à craindre?

LE VICE-ROI.

Ma présence chez vous, j'aurais tort de le feindre,
Paraît intéressée; il est vrai que je veux

Les réconcilier, madame, tous les deux,
Avant que le marquis ne retourne en Sicile
Où son amour déçu le renvoie et l'exile.
Qui se nomme don Juan?

DON JUAN.

Me voici, monseigneur,
Que me demandez-vous?

LE VICE-ROI.

Montrez un noble cœur;
Embrassez le marquis.

LE MARQUIS, *l'embrassant.*

J'étais soumis d'avance
Au vœu de la comtesse et de Votre Excellence.

DON JUAN, *au vice-roi.*

Pour profiter, seigneur, de votre bon vouloir,
Et du plaisir qu'ici nous avons à vous voir,
Veuillez bien m'écouter.

LE VICE-ROI.

Très-volontiers.

DON JUAN.

L'histoire
De mon frère et de moi dans Valence est notoire;
Moi pauvre, il était riche, aujourd'hui c'est mon tour;
Et lui.... s'il l'est encor, c'est grâce à notre amour;
Car la comtesse et moi, nous dégageons ses terres,
Ses dettes, ses bijoux, la maison de ses pères,
Et si doña Constance est d'accord avec nous,
Mon frère, dès demain, deviendra son époux.

DON ALONZO.

Cher comte, je me tais; ma langue est sans puissance
Pour exprimer l'élan de ma reconnaissance.

LE VICE-ROI.

Comte, vous avez fait une belle action.

DON JUAN, *au marquis.*

Marquis, si vous avez la douce ambition
D'offrir une Espagnole à la belle Italie,
Mademoiselle Inès, bonne autant que jolie,
Comme vous pouvez voir, mérite cet honneur.

LE MARQUIS.

Je connais ses vertus et lui donne mon cœur.

DON JUAN.

Mesdames et messieurs, l'auteur vous congédie,
Avec un double titre à notre comédie,
Ou : *Les Fleurs de don Juan.*

LA COMTESSE.

Ou bien, à votre choix :
Au pauvre la richesse, au riche l'indigence !

DON JUAN.

Et, quant au traducteur, il emprunte ma voix
Pour réclamer ici toute votre indulgence.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

FIN DE LA TABLE.

Paris - Typ. A. Wittersheim, r. Montmorency, 8